



NEW ADULT

SEUL AU SOMMET

TOME 1 ET 2



Solène Watelet

Table of Contents

[Title Page](#)

[Pour recevoir gratuitement le premier tome de Sculpt Me, la saga phénomène de Koko Nhan, inscrivez-vous à notre Newsletter !](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Chapitre 20](#)

[Chapitre 21](#)

[Chapitre 22](#)

[Chapitre 23](#)

[Chapitre 25](#)

[Chapitre 26](#)

[Chapitre 27](#)

[Chapitre 28](#)

[Chapitre 29](#)

[Chapitre 30](#)

[Chapitre 31](#)

[Chapitre 32](#)

[Chapitre 33](#)

[Chapitre 34](#)

[Chapitre 35](#)

[Chapitre 36](#)

[Chapitre 37](#)

[Chapitre 38](#)

[Chapitre 39](#)

[Chapitre 40](#)

[Chapitre 41](#)

[Chapitre 42](#)

[Chapitre 43](#)

[Chapitre 44](#)

[Chapitre 45](#)

[Chapitre 46](#)

[Remerciements :](#)

[Section 46](#)

[Seul au Sommet](#)

[Pour recevoir gratuitement le premier tome de Sculpt Me, la saga phénomène de Koko Nhan, inscrivez-vous à notre Newsletter !](#)

[PROLOGUE](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Chapitre 20](#)

[Chapitre 21](#)

[Chapitre 22](#)

[Chapitre 23](#)

[Chapitre 24](#)

[Chapitre 25](#)

[Chapitre 26](#)

[Chapitre 27](#)

[Chapitre 28](#)

[Chapitre 29](#)

[Chapitre 30](#)

[Chapitre 31](#)

[Chapitre 32](#)

[Chapitre 33](#)

[Chapitre 34](#)

[Chapitre 35](#)

[Chapitre 36](#)

[Chapitre 37](#)

[ÉPILOGUE](#)

[REMERCIEMENTS](#)

[Vous avez aimé Seul Au Sommet – Tome 2 ?](#)

Seul au Sommet

Solène Watelet

Cherry Publishing

Pour recevoir gratuitement le premier tome de Sculpt Me, la saga phénomène de Koko Nhan, inscrivez-vous à notre Newsletter !

<https://mailchi.mp/cherry-publishing/newsletter>

Chapitre 1

Quelques notes de musique

— ABIGAËL ! Tu rentres immédiatement, il fait un froid de canard !

— Non !

Je sors de la maison en essayant d'attraper la petite fille aux cheveux d'or qui se met à courir pour me semer.

— Tu m'auras pas ! scande-t-elle, le sourire jusqu'aux oreilles.

Je m'arrête net, croise les bras sur ma poitrine, lui adressant un regard des plus glacials. Abi me défie avec malice et repart de plus belle en courant. La pelouse d'habitude si verte est couverte d'un voile de gel blanc nacré. Alors que je m'attarde un instant sur la beauté de l'hiver, j'aperçois Abigaël qui entreprend de s'aventurer au-delà de la limite du jardin familial qui ne possède pas de clôture, et se retrouve sur la route verglacée par ce matin de janvier.

Je n'ai même pas le temps de respirer pour prononcer un mot que mon instinct me pousse à accourir vers elle quand j'aperçois une voiture arriver dans sa direction.

— Abigaël ! hurlé-je.

La petite se retourne face à la voiture, paralysée. J'ai juste le temps d'attraper sans douceur son bras pour la tirer vers moi et me placer à mon tour face au véhicule. Un bruit de freins strident se fait entendre dans la rue. Un énorme 4x4 allemand aux vitres fumées se stoppe à quelques centimètres de nous.

La portière conducteur s'ouvre violemment et un homme d'une quarantaine d'années en sort. Large comme une armoire à glace, il vocifère déjà des insultes. Un drôle d'accent de la même origine que la voiture déforme ses paroles.

— Mais vous êtes folle ! Vous ne pouvez pas tenir votre gamine ? tonne-t-il.

Je me confonds en excuse encore et encore en essayant de me calmer, et surtout sans laisser transparaître la trouille que me file cet homme.

Alors qu'il s'apprête à renchérir, il est coupé dans son élan par la fenêtre

arrière de la voiture qui s'ouvre, laissant juste apparaître un visage flou caché par des lunettes de soleil. Instinctivement, je me laisse à penser qu'elles sont bien inutiles, vu le temps du jour : brumeux et humide.

— Oliver, tu remontes, appelle froidement la voix masculine venant de l'habitacle.

— Mais Monsieur..., coupe le dénommé Oliver.

— Et vous, tenez votre gosse en laisse si vous avez peur qu'elle s'enfuit ! Continue le passager sans changer l'intonation de sa voix.

Je peux tout supporter mais pas les critiques gratuites envers une enfant, d'autant plus s'il s'agit de ma sœur. Ok elle n'est pas facile, elle est même hyperactive, mais ce genre de remarque ne passe pas avec moi.

Je laisse Abigaël seule au milieu de notre jardin et m'approche du véhicule sans écouter les interdictions du mastodonte allemand, que je contourne rapidement. Je me plante devant la fenêtre de la voiture toujours à demi ouverte. Mais mon intention de remettre ce gars à sa place est coupée par une autre voiture qui arrive. Beaucoup plus modeste, une citadine rouge, elle se gare à quelques mètres de moi. Une jeune femme en sort, un tas de dossiers dans les bras. Elle est incroyablement élégante avec son tailleur bleu marine.

À mon grand étonnement, la porte face à laquelle je me tiens s'ouvre, me faisant reculer d'un pas. Un homme, vêtu d'un perfecto en cuir noir, t-shirt blanc et jean aussi sombre que son aura se plante devant moi.

— Quelque chose à rajouter ? me demande-t-il s'imposant de toute sa grandeur face à moi.

— Je... Euh... Vous... allez vous faire voir ! finis-je par lui cracher au visage.

Il ignore complètement ma réponse, tournant les talons pour rejoindre l'autre femme, à qui il serre la main. Ne souhaitant pas rester là à geler sur place plus longtemps, j'attrape Abigaël par le bras pour rentrer dans notre maison à la façade blanche usée par le temps. J'ordonne à la petite fille d'aller dans sa chambre. Alors qu'Abi monte les escaliers en bougonnant, je me planque derrière le rideau du salon afin d'espionner les protagonistes encore à l'extérieur. La jeune femme en tête de cortège, ils rentrent dans la maison d'en face, je constate à haute voix :

— Décidément, cette agence ne trouve vraiment que des cas pour cette baraque !

— Je suis désolée Nina, susurre une petite voix en haut des escaliers.

— Je ne veux pas t'entendre Abi ! Tu m'as collé la peur de ma vie, ne refais plus jamais ça ! Maintenant vas te préparer, je dois t'emmener à ton cours d'équitation.

Elle décampe sans un mot, en attendant qu'elle soit prête, je me sers un café. Elle m'a réellement fait peur, mon cœur n'a même pas encore repris un rythme normal. D'autant plus que l'attitude arrogante de ce mec et de son chien de garde m'ont fait monter en pression.

Je laisse le goût subtil du café me détendre et laisse la colère contre ma petite sœur s'apaiser. Quand je la vois apparaître dans sa tenue de petite cavalière, je ne peux effacer le sourire qui s'affiche sur mon visage.

En montant dans ma voiture, mon regard se dirige comme un aimant vers cette grande maison aux volets noirs, dont je constate que les visiteurs ne sont pas encore sortis.

Mes pensées se perdent durant le trajet, accaparées par le futur déménagement qui s'impose à nous pour rejoindre nos parents, partis s'établir aux États-Unis quelques semaines plus tôt. Ayant été muté là-bas pour deux postes au sein de l'American Airlines. Un père pilote et une mère hôtesse, nous ne les voyons que rarement. Ce grand départ est planifié pour le mois de juin, il nous permettra de se voir beaucoup plus souvent... enfin, je l'espère.

Quand nous arrivons au centre équestre, je laisse Abi se débrouiller seule pour préparer sa monture d'à peine un mètre vingt. Je regarde avec tendresse ma petite sœur perchée sur son poney. Là, elle est dans son élément, aucune querelle d'enfant, que des sourires. Aucun doute : le contact avec l'animal apaise cette petite déjà tourmentée pour son âge. Deux bonnes heures passent dans le froid de cette écurie au cœur de la campagne parisienne.

— Tu as fini Abi ? Il faut rentrer, papa et maman vont nous appeler sur Skype !

— Oui ! j'ai fini, je range juste mes affaires.

Seulement quinze minutes séparent l'écurie de notre maison, quoi de mieux que de retrouver la chaleur de son cocon ?

Cette grande maison est notre lieu de vie depuis ma naissance, et elle n'a guère changé, elle arbore toujours le même mobilier en bois massif, les mêmes peintures claires. Seule la chambre d'Abigaël a été remise au goût du jour pour son arrivée. C'est avec une pointe de déception mais aucun

étonnement, que je reçois sur mon ordinateur un message de mes parents,

"Pas dispo, beaucoup de travail, nous vous appelons plus tard.
Tendrement, Papa et Maman"

Le visage de la petite s'attriste instantanément quand j'essaye de lui expliquer la situation. Elle vit assez mal cet éloignement. Après tout, ce n'est pas conventionnel d'être élevée par sa grande sœur.

— Nina, ils me manquent, pleure Abigaël.

— Ne t'inquiète pas ma chérie, maman m'a dit qu'ils essaieront de prendre l'avion pour venir à ton anniversaire !

— Mais c'est dans longtemps ! geint-elle.

— Mieux vaut tard que jamais tu sais, que veux-tu faire maintenant ? Un jeu ?

— Non, prends ta guitare et chante Nina !

J'hésite une seconde, mais face aux yeux de petit chien de ma sœur, je ne peux résister. J'attrape ma guitare sèche et m'octroie quelques accords d'échauffement avant de gratter les cordes au rythme d'une musique douce, puissante, *One more light* de Linkin Park. Ma cadette danse avec douceur et grâce, ses gestes apparaissent comme des rubans à mes yeux, virevoltant dans l'espace. La scène mérite des rayons de soleil pour être sublimée, mais nos sourires ont le même effet.

Chapitre 2

Conflit

Un mois plus tard.

— Nina, franchement tu ne les trouves pas bizarre tes nouveaux voisins ? me lance mon amie Tiphaine.

— Franchement j'en ai rencontré un, il y a un mois, quand ils ont visité, c'est une sacrée tête de... Enfin tu vois le style, répondis-je.

— Hum... Enfin là, j'ai beau regarder cette maison, je ne vois pas grand-chose, tu es sûre que quelqu'un habite dedans ? rigole-t-elle dubitative.

— Je m'en fous, je compte les semaines qui nous rapprochent de notre départ de cette ville, de la France... Encore quatre mois, quoi ! Et tu auras un point de chute aux USA après !

— Oui ! Tu sais que j'économise beaucoup pour venir dès que possible, hein ! Je me vois déjà vivre "l'American way of Life" sous le soleil, dit-elle en laissant son esprit s'évader.

Je sais que ma meilleure amie économise énormément pour pouvoir venir me voir quelques semaines après mon déménagement, une épargne qui servira aussi pour toutes les vacances qui suivront.

— C'est que des vacances pour toi, mais j'avoue que l'idée de vivre à San Francisco me réjouit de jour en jour ! avoué-je la voix enjouée.

— Au fait, je change de sujet. T'en es où de la préparation de l'anniversaire de ta sœur ?

— Euh ... les invitations sont parties, toute la famille sera là, enfin une bonne partie, mes parents arrivent deux jours avant. Ça approche quand même le deux mars, c'est genre dans trois semaines. Le traiteur c'est ok, ainsi que la musique et le gâteau !

— Franchement, on dirait que tu organises un mariage, c'est démentiel !

Elle fait mine de m'applaudir ce qui ne manque pas de m'arracher un rire.

— Écoute Tiphaine, tu sais que rien est trop beau ou trop grand pour elle, n'est-ce pas ? En parlant de ça son bus va arriver, mets ton manteau on va attendre devant.

Tiph' râle à l'idée de sortir dans le froid. Je ne compte plus depuis combien de temps elle et moi sommes amies, en plus il ne faut pas compter sur ma mémoire pour me souvenir de notre première rencontre. Mais je sais que c'est ma plus fidèle amie, ma maison est sa seconde maison. L'avoir à mes côtés le plus souvent possible est une habitude, encore plus en l'absence de mes parents.

Le klaxon lointain du bus accélère notre sortie et nous nous rendons sur le devant du jardin pour attendre Abi. L'énorme camion qui s'est garé devant la maison d'en face nous fait nous échanger un regard plein de surprise, on ne peut s'empêcher de jeter un coup d'œil indiscret à son contenu et ça ne prévoit rien de bon. Des guitares, des batteries, des amplis de toutes tailles...

A ma grande surprise, l'homme de la dernière fois sort du camion : Oliver. Un regard dédaigneux nous est directement envoyé, mais ne dure pas longtemps car l'instigateur disparaît rapidement dans la maison. Le bus s'arrête devant chez nous, laissant descendre Abigaël, tête baissée fonçant directement vers la porte. Ce genre d'attitude ne présage rien de bon.

— Bonjour, Abi comment s'est passée ta journée ? Lui demandé-je, caressant sa tête avec bienveillance.

Elle se stoppe et ne répond pas. Je relève son menton avec sa main et constate une écorchure sur sa joue et un bleu autour de l'œil de la fillette de 8 ans.

— Tu m'expliques Abi ! Tu t'es encore battue ? Qu'est-ce qu'ils t'ont encore dit ?

— Ils m'ont dit que ma sœur était une sorcière qui pue et que moi j'étais une sorcière aussi ! Alors je l'ai poussé, tu sais Adam, c'est lui qui m'a dit tout ça ! Et j'ai dit que ma sœur c'était pas une sorcière !

Les larmes au bord des yeux, elle se mouche sans élégance.

— De toute façon je lui ai donné un coup de poing, c'est bien fait ! crie la petite.

— Abigaël tu rentres, j'en peux plus que tu te battes !

A chaque fois c'est la même chose, j'ai pourtant essayé d'expliquer à ma sœur que les enfants sont cruels mais qu'elle ne doit pas avoir recours à la violence pour se faire entendre. Mais dès qu'un gosse l'insulte ou lui lance un pic déplaisant elle lève la main et part à l'affront. J'ai l'habitude de la récupérer avec des bleus ou des écorchures et je suis persuadée que dans son cahier d'école, je trouverai un mot de la maîtresse blâmant Abigaël. J'essaye

sur le moment de ne pas trop m'énerver pour ne pas la braquer, mais visiblement son attention est détournée par une chose plus intéressante,

— Oh Nina, regard toutes les guitares ! braille-t-elle en pointant du doigt le camion de déménagement toujours garé.

Je n'ai pas le temps de réagir qu'elle part en courant vers le camion de l'autre côté de la rue, grimpe comme un commando cette marche pourtant beaucoup trop haute pour elle et se retrouve à l'intérieur du véhicule.

— Abi, sors de là tout de suite ! vociféré-je dans une colère noire.

— Vous avez besoin d'aide ? m'interpelle une voix.

— Descends ! Oh pardon, je suis désolée, elle aime beaucoup les instruments.

Je me décompose face à l'homme au perfecto noir de la dernière fois qui se plante à côté de moi.

— Je vais la faire descendre monsieur, accourt Oliver.

— Doucement quand même, c'est qu'une gamine mal élevée ! rit l'homme en noir.

Je n'ai pas le temps de répondre avec une réplique sanglante, qu'Abigaël me coupe :

— Hé toi ! Tu ne parles pas comme ça de moi !

— Tu rentres Abi, ordonné-je.

— Mais Nina...

— Tu rentres ! Et toi le rockeur des bas quartiers, la prochaine fois que tu parles de ma sœur sur ce ton je...

Je ne termine pas ma phrase, l'imposante carrure d'Oliver me bloque la vue et ses yeux me menacent. Mais bon dieu ! Qui a mis en face de chez moi un énergumène pareil ! Je jure dans ma barbe et regagne ma maison sans en dire plus.

Abi se trouve congédiée dans sa chambre jusqu'au repas du soir. Je bâcle dans un grand silence le reste de la soirée, bénissant le moment où ma petite sœur trouve enfin le sommeil.

Ayant grandement besoin d'un moment de calme, je me sers un thé après le départ de Tiphaine qui est restée en retrait tout le long de mon altercation avec mon nouveau voisin. Elle n'aime pas vraiment les conflits et ne s'en mêle jamais.

Installée dans mon rocking-chair au coin du feu, je ne cesse de tourner dans ma tête de multiples solutions pour que la petite cesse de prendre la cour

de récré pour un ring de boxe. Mais à quoi bon, nous allons changer de pays bientôt, je laisserai donc le soin à mes parents de remettre un peu d'ordre dans l'éducation de leur enfant !

Cette courte rêverie est interrompue par mon téléphone dans ma poche, qui émet un petit tintement. Je le sors rapidement.

Louis :

Hello Nina, ça va ma belle ? Samedi soir - scène ouverte au Blue Note, t'es partante ? J'ai la batterie qui me démange ! Biz à la naine.

Ah mon petit Louis ! On est repartis pour une soirée de folie. On a l'habitude de se donner en spectacle là-bas, durant les scènes ouvertes mensuelles. Louis et moi sommes meilleurs amis depuis le lycée, où nous avons participé à quasi tous les groupes de musique, théâtre ou autre qui nous permettaient de faire les fous sur une scène. Je ne suis pas du genre timide, mais pas non plus extravagante, j'aime juste l'art sous toutes ses formes. Je m'empresse de lui répondre, excitée à l'idée de refouler les planches.

Nina :

Hello Loulou ! OUI ! Je trouve une solution pour faire garder la naine et c'est OK pour moi ! Demande à Johan s'il peut venir avec sa guitare :P
Des bisous !

Chapitre 3

Duo d'émotion

Je suis vêtue d'un slim noir effet cuir, de talons hauts rouges et d'un simple haut noir, échancré sur les côtes. Mes cheveux roux, implacablement lissés, me retombent en cascade sur les épaules et mes yeux verts sont entourés de noir. Grimée comme cela, j'ai l'impression d'être comme Taylor Momsen. Je suis absolument impatiente de retourner jouer avec les garçons, nos pieds frôlent le sol de la scène donnant sur un genre de fosse. L'ambiance des lieux est assez peu commune pour une boîte de nuit, dans la majorité des cas on y trouve de la musique électro et les titres en vogue, mais ici c'est plus pop/rock.

Le groupe doit faire trois chansons, première de cette *set list* : *The Pretty Reckless- My Medicine*.

Plongée dans la pénombre où seuls des néons bleus éclairent certains endroits, les premiers accords de guitare de Johan résonnent dans la salle, la batterie de Louis commence à donner le rythme. Mon cœur s'emballa, se laissant prendre par un léger stress mais, surtout, une envie incommensurable de chanter. Lorsque je libère la première note, toute cette impatience se transforme en force. Mes déhanchés aguicheurs, mon regard de feu, des bons musiciens : autant dire que le cocktail est détonant, animant la salle d'une fureur palpable.

Au dernier coup sur la batterie, la salle est plongée dans le noir complet. Même les néons sont éteints. J'arrive à sentir que le public retient son souffle en attendant la suite et mon cœur battre à tout rompre dans ma poitrine.

— La prochaine reprise c'est *Natural d'Imagine Dragons*, j'espère que vous êtes prêts ! scandé-je vivifiée par ce public face à moi.

J'élève ma voix a cappella, l'obscurité est brisée par une lumière braquée sur moi qui me réchauffe. Accompagnée seulement par la guitare, j'apprécie l'ambiance feutrée et intime qui s'installe. Sur scène, aucune peur ne m'anime. Ici, je m'accorde quelques minutes pour moi, une parenthèse dans ma vie.

Je garde toute ma concentration sur ma voix, de base, l'originale de cette chanson vit grâce à la puissante voix de Dan Reynolds mais j'arrive à atteindre les mêmes notes. De plus, pour une frenchy, cette chanson requiert une très bonne diction en anglais.

Et dans les plus simples accords de l'instrument qui m'accompagne, j'arrache de l'émotion à mon public.

— La dernière chanson que Jacques, le super patron des lieux nous laisse jouer pour vous ce soir, c'est *The River* de *Good Charlotte*, vous connaissez ? Qui veut venir chanter avec moi ? Qui sait jouer de la guitare ? Pas que tu ne saches pas Johan !

Je pointe mon ami du doigt en rigolant de bon cœur. Un silence lourd s'installe dans la salle, parfois ce genre d'initiative ne trouve pas de candidat ou alors on se ramasse des personnes qui ne savent même pas tenir un instrument. Mais un homme s'avance et met un pied sur la scène qui surplombe un peu les lieux. Il se met face à moi, l'intégralité des cellules de mon corps m'échappe et semble fondre. Ce mec dégage une aura énorme qui me décontenance en quelques secondes. Du plus profond de mon corps, j'essaye de garder mes esprits, Johan lui tend une guitare et je m'installe sur l'un des deux tabourets installés au milieu de la scène. Je règle mon micro, tape mon pied en cadence.

— 1,2,1,2,3,4...

La guitare résonne dans le silence, je souffle intérieurement : il sait jouer de la guitare et par-dessus tout il connaît cette chanson. Ma voix s'ajoute sur ses accords parfaitement placés, j'essaye de contenir mon stress car dans quelques secondes il doit chanter, poser sa voix sur la mienne. L'énergie qui électrise tout mon corps est à la limite du gérable.

Sans aucun regard échangé, sa voix me fait perdre mes moyens lorsqu'elle se mêle à la mienne. Elle est puissante, un peu rocailleuse, il flingue le peu de calme qu'il me reste, en baissant ses lunettes de soleil ridicules pour me lancer un clin d'œil. Étrangement, ces traits ne me semblent pas inconnus.

Dans mon cou perle une goutte de sueur, mais qu'est-ce qu'il me fait ?

Je n'ai jamais partagé une chanson avec un tel timbre de voix, encore moins une personne avec autant de charisme. Il m'est très compliqué de finir la chanson sans partir en vrille ou mourir sous la puissance de nos voix entremêlées.

Quand tout prend fin et que la lumière revient à son état initial, le public est subjugué, nous gratifiant d'applaudissements sincères. Mon partenaire de scène décampe aussi vite qu'il est arrivé. Il s'enfonce dans la foule pour disparaître alors que je le suis du regard sans rien pouvoir faire. Je n'ai pas le

temps de le féliciter ou de l'inviter à prendre un verre pour le remercier de ce moment artistique puissant. Il est temps de saluer le public et de quitter la scène.

Louis s'approche de moi. Alors que je m'apprête à l'enlacer pour nous féliciter de cette super performance, il m'attrape par le bras et me traîne dans les coulisses.

— C'était génial ! crié-je remplie d'adrénaline.

— Bon écoute Nina, la prochaine fois que tu décides de faire monter quelqu'un sur scène, abstiens-toi !

L'air froid et grave de Louis me refroidit, j'esquisse un pas en arrière pour mieux sonder ses expressions.

— On fait souvent ça, détends-toi, plus on est de fous plus on rit !

— Ça a l'air de me faire rire là, Nina ? crache-t-il.

— Hé mec tu te calmes ! lui ordonne Johan d'un ton froid et menaçant.

— Louis il y a un souci ? Ça ne t'a jamais posé de problèmes qu'on fasse monter quelqu'un sur scène avant, demandé-je un peu perturbée par son attitude.

— Et bien tu vois, si, ça m'a toujours dérangé, encore et toujours tu te mets en avant à faire la belle ! T'es sapée comme je ne sais quoi. Ce n'est pas ici que faut venir pour tapiner, crache Louis en plantant ses iris bruns dans les miens avec une arrogance affligeante.

Ouah ! Ça me fait l'effet d'une gifle en pleine face, c'est cruel et gratuit. Jamais au grand jamais Louis ne s'est permis de me parler ainsi, pourtant il a eu maintes fois l'occasion de me cracher ainsi au visage.

Mais là je suis complètement paumée, l'adrénaline qui m'animait il y a peu a complètement disparue, laissant place à des larmes qui commencent à brûler mes yeux.

Dans ma tête s'entrechoquent en boucle les mots de mon ami, j'essaye de les remettre dans l'ordre pour comprendre mais rien n'y fait. Face à de telles paroles, je me sens profondément blessée, le souffle coupé.

Dans ma cage thoracique tout est douloureusement oppressé, je décide alors de sortir pour prendre une bouffée d'air frais, espérant mettre fin à cette torture physique. Dehors, le froid s'abat sur moi couvrant ma peau de frissons. Je pose mes mains sur mon ventre pour essayer de respirer correctement, mes yeux se ferment et je me délecte de chaque fois où l'air glacial me pénètre. Ce schéma se répète de longues minutes avant que le bruit

de la lourde porte de métal qui s'ouvre arrive à mes oreilles, mes paupières se relèvent doucement pour laisser se dessiner devant moi le visage de Jacques.

— Bah Nina qu'est-ce que tu fous ici ? il fait un froid à crever !

Son arrivée me sort de mes pensées.

— Je prends un peu l'air, dispute de groupe... c'est ça le show-biz !

Cette phrase a un goût amer dans ma bouche.

— Tu devrais rentrer, tu vas tomber malade et puis il y a quelqu'un qui voudrait te voir table quatorze.

Chapitre 4

Friend Zone

Traverser la foule s'avère plus compliqué que je ne pensais, c'est bondé et je croise par-ci, par-là des connaissances qui m'arrêtent pour me féliciter de notre performance. J'essaye malgré tout de rejoindre mon point de chute, les jeux de lumière agressant ma vision. Je connais les lieux comme ma poche donc trouver cette table n'est pas un problème. J'avance vers l'inconnu ne sachant pas à qui je vais avoir affaire, les lumières qui vont et qui viennent ne m'aident franchement pas à distinguer la personne qui se dessine devant moi. Prise d'un élan de curiosité quand j'arrive à bon port, je pose une main sur l'épaule de la silhouette de dos, étrangement j'ai un instant de doute, pensant le reconnaître comme étant l'artiste venu me rejoindre sur scène. Il se retourne et se dresse devant moi, il est largement plus grand, mais une autre ressemblance me frappe comme la foudre. C'est cet abruti impoli qui me sert de voisin ? C'est une blague !

— Toi ? hurlé-je pour me faire entendre à travers la musique assourdissante.

Hors de question, même s'il est bourré de talent, que je discute avec un mec comme lui. Sans plus en dire, je tourne les talons et essaye de repartir dans la direction opposée, mais je sais très bien qu'à cet instant, c'est lui qui me retient.

Mon cœur bondit et le même courant électrique que tout à l'heure me transperce. Cette sensation est terrible, à la fois délicieuse et douloureuse.

— Trop tard, mon piège s'est refermé, me dit-il d'une voix suave.

Quelques secondes s'écoulaient avant que je ne me sente enivrée par ce que je pense être de la folie, je lui fais alors face. Ma raison me conseille de décamper mais mon arrogance me dit tout le contraire. Il me fait signe de m'asseoir, je jette un coup d'œil à la place et m'installe. Mon regard essaye de se perdre dans la foule qui danse pour éviter le sien, alors qu'il s'installe à côté de moi, nos corps se frôlent l'espace d'une nanoseconde. Instantanément je perds toute arrogance, l'endroit du contact me brûle terriblement, à la limite du supportable. Ce n'est pourtant qu'un tour de passe-passe de mon esprit pour me faire perdre la raison. Quand il me tend un verre de ce que je

suppose être du whisky, je l'attrape et le descends pour me donner le courage de rester. Il se penche un peu plus vers moi, proche de mon oreille.

— Tu fais quoi ici ? me demande-t-il.

— J'enfile des perles !

Son visage se ferme face à mon arrogance, laissant place à une expression froide et accusatrice.

— Pourquoi tu poses la question ? T'étais sur scène avec moi il n'y a pas une heure ! balancé-je avec humour pour rattraper mon coup.

Il se détend et me ressert un verre. Je ne bois pas vraiment d'habitude mais j'ai tellement de mal à soutenir son regard sur moi, que je le bois sans trop de difficulté. Je l'écoute me balancer des banalités ennuyantes auxquelles je ne sais trop quoi répondre. Qu'est-ce que ça peut bien lui faire depuis combien de temps je viens ici. J'aimerais sincèrement qu'on puisse parler musique ensemble, mais les paroles que ce type a pu tenir à l'encontre de ma sœur récemment sont plus fortes que tout.

Les multiples vibrations de mon portable dans ma poche me sauvent la vie. Je le sors aussi vite qu'une arme et remercie d'avance la personne qui coupe ce moment ultra gênant.

Johan :

SOS Louis pète un câble dehors !

Je lance un regard hypocritement désolé à l'homme assis à côté de moi et déguerpis aussi vite que le vent. Je veux m'éloigner de cette table quatorze le plus vite possible, mais vu l'heure, c'est comme traverser Paris un jour de fête nationale. La foule est compacte, m'obligeant à jouer des coudes à plusieurs reprises pour pouvoir enfin accéder à la sortie. Encore une fois, le froid ne manque pas de me transir.

Je cherche mes amis du regard et non loin de là où je suis, je vois un groupe de personnes, le visage de Johan apparaît alors sur la droite.

Quand j'arrive à sa hauteur, il essaye de séparer Louis et un autre homme. Jacques, le patron, hurle comme un fou sur les deux garçons. J'ai rarement vu Louis se battre alors cette scène me paraît totalement irréaliste, mais il n'est pas très bon car il semble prendre plus de coups qu'il n'en donne.

— Nina, fais quelque chose ! me hurle Johan en secouant les bras au-dessus de sa tête.

J'avance pour m'interposer au risque de prendre un poing perdu, mais je suis violemment rattrapée et mise de côté par un jeune homme qui profite d'un seconde de calme dans le combat pour séparer les deux mecs.

— Erik ! hurle-t-il en attrapant par le col l'homme qui se battait avec Louis. Tu rentres rejoindre Aaron et tu fermes ta grande gueule, pigé ?

— Pas besoin de rentrer, on dégage d'ici ! répond une autre voix derrière moi.

Je fais volteface pour suivre cette voix que je reconnais sans mal, bonne nouvelle pour moi j'ai maintenant le nom de mon voisin/inconnu/chanteur. Aaron. Il attrape son ami Erik par le bras et part.

Je les suis jusqu'à ce qu'ils disparaissent dans l'obscurité de la nuit vers le fond du parking. Je cherche du regard mes amis et je suis surprise de m'inquiéter pour Louis alors qu'il y a une heure il m'insultait comme une moins-que-rien. Mais sur l'instant je ne trouve que Johan,

— Il est encore parti où ? questionné-je.

— Laisse-le aller se calmer Nina, je te raccompagne chez toi et je reviendrai le chercher après car là je suis saoulé de son attitude.

— Mais qu'est-ce qui lui a fait perdre le contrôle comme ça ?

— Premièrement la bouteille de vodka qu'il s'est descendu entre la fin du concert et maintenant, deuxièmement on était en train de charger juste là, me dit-il en pointant le van tout proche, et il a entendu le gars dire qu'il je cite "Je sauterais bien la rousse de tout à l'heure sur scène", ses doigts forment des guillemets quand il parle, et là il a perdu le contrôle !

— Il me fatigue, soufflé-je.

— Excuse-moi de te balancer ça comme ça, Nina, tu sais que j'ai pas de filtre quand je parle mais là il faut qu'on discute. Je peux plus attendre qu'il se décide à te parler car ça vire au drame, mais OUVRE LES YEUX ! gueule-t-il sur moi, Louis s'il agit comme ça c'est tout simplement parce-que...

Il hésite un moment et j'ai envie de lui tordre le cou pour mettre autant de suspens dans l'air.

— Dis-moi tout de suite ce qu'il y a Johan..., sifflé-je entre mes dents, partagée entre la colère et l'incertitude.

— Louis m'a confié t'aimer... Bien plus qu'en tant que simple amie... Mais putain c'était pas à moi de te le dire ! J'ai juste plus de choix là, tu vois, il m'a mis dans une situation que je n'aime pas du tout !

Mes joues rougissent, je baisse la tête. Je n'étais absolument pas prête à

entendre ça et encore moins de la bouche de Johan. Je peine à réaliser ce qu'il vient de me dire tellement c'est insensé et irréaliste. Jamais je n'aurais pu me douter que Louis avait des... sentiments pour moi. Arf, rien que le mot est difficile à sortir ! Dans ma tête c'est la panique, tout devient flou autour de moi je n'ai plus aucune notion de l'espace. Les mots de mon ami tournent comme un manège lancé dans sa course folle. La scène de tout à l'heure à la fin de notre prestation n'était alors que les cendres du brasier qui consume Louis.

J'entends Johan se confondre en excuses, répéter qu'il n'aurait jamais dû me dire cela, mais le mal est fait et la vérité m'est tombée dessus comme une guillotine.

Je garde le silence jusqu'à ce que l'on me dépose devant chez moi, Johan s'excuse une dernière fois et je lui répète que ce qui est fait est fait, et que maintenant je sais à quoi m'en tenir. Avec toutes les conséquences que cela implique.

Quand je pénètre chez moi, je libère la nounou et me retrouve seule avec mes problèmes, dans le silence de cette maison. J'ouvre la porte-fenêtre de la cuisine et m'adosse au montant pour fumer une cigarette. Même la nicotine n'arrive pas à détendre mes muscles crispés et ne fait pas disparaître la boule qui a pris naissance dans ma gorge. Je n'imaginai certes pas une telle révélation, mais je ne pouvais pas non plus imaginer à quel point elle pouvait faire mal. Je laisse s'envoler une amitié sincère pour laisser place à un flou impalpable. On doit absolument mettre les choses au clair dès demain, pour je l'espère repartir du bon pied même si cette hypothèse me paraît impossible. Car quand on apprend que son meilleur ami n'écrit pas amitié de la même façon que soi, comment fait-on pour se remettre sur la même page ? Comment agir quand dans notre esprit il n'y a pas d'ambiguïté ?

J'attrape mon téléphone et, comme pour me donner bonne conscience, j'envoie un court message à Louis :

Nina :

On doit parler demain. Urgent.

Louis :

Désolé pour la scène de ce soir. Oublie

Chapitre 5

L'heure des départs

Affalée dans mon canapé, je vérifie ma liste de choses à faire pour l'anniversaire d'Abigaël. Il ne reste plus grand-chose, tout est prêt pour cette super fête, environ trente personnes attendues, les tentes, le traiteur, le gâteau... C'est ok. Il y a même une jolie robe de princesse réservée pour elle.

Je regarde machinalement ma montre, onze heures. Mes parents atterrissent dans quatre heures sur le sol français et doivent déjà être au milieu de l'océan Atlantique. Je dois soigneusement ranger la maison, j'en profite pendant que ma sœur est à l'école. Je mets le volume de la stéréo au maximum dans le salon, en à peine quatre chansons, il a repris une apparence plus que convenable.

Le balai me servant à l'occasion de micro, je me dandine dans tous les sens, quitte à faire du ménage autant se motiver. Je monte sur le canapé pour attaquer un solo de guitare endiable, ce moment me rappelle un moment sur scène avec les gars, où moi et Johan avons effectué un genre de battle de guitare. N'ayant pas son talent, je m'étais bien ridiculisée.

Un bruit de porte qui claque me fait quitter la planète rock et mon cœur s'arrête net, me faisant tomber assise sur le sofa, les yeux rivés sur l'intrus qui est accoudé à l'encadrement de porte. Mon rythme cardiaque propulse à une vitesse vertigineuse le sang à travers mes veines, me coupant le souffle. Je me précipite pour couper la musique.

— Je peux savoir ce que tu fais ici, Aaron ? J'ai failli mourir de peur !

— Content de voir que tu te souviens de mon nom, par contre vu l'heure, tu n'as aucun respect pour mon sommeil.

Il est là, vêtu d'un large jogging et d'un sweat noir déformé, son visage arbore une mine déconfite et les cernes sous ses yeux transcrivent un net manque de sommeil. J'étouffe avec ma main un rire.

— Qu'est-ce qui te fais rire la rouquine ? taquine-t-il.

— Fiche le camp d'ici ! hurlé-je vexée par ce surnom.

— Remets ta musique aussi forte que tout à l'heure et j'appelle les flics !

C'est une menace ? Prise d'un élan d'arrogance, je plante mes yeux dans les siens, m'approche de la stéréo pour remettre le volume à un niveau

convenable. Lui, tourne les talons pour partir, à peine a-t-il claqué ma porte d'entrée que je remets les watts des enceintes au maximum. La porte s'ouvre à nouveau, je suis prête à contre-attaquer, mais c'est le visage de Louis qui se dessine devant moi. Je coupe tout, surprise. Il arbore une mine sérieuse, je sens la conversation à propos de la soirée arriver. Je suis à moitié tétanisée ne sachant absolument pas quoi faire ni dire.

— Louis ! Je ne savais pas que tu passais aujourd'hui, mes parents arrivent c'est la course !

— Qu'est-ce qu'il faisait là lui ?

Sa voix est désagréable et je réalise maintenant que c'est juste de la jalousie.

— Euh... Problème de voisinage, rien de grave. Assieds-toi, je te sers un café.

Il fixe la tasse que je lui donne, tournant sa cuillère dans tous les sens. Je commence à taper du pied, il va cracher le morceau où je dois le sortir moi-même ? Malgré mon envie d'en savoir plus, la petite boule dans ma gorge est revenue de plus belle, je ne sais pas si ma voix est assez claire pour être entendue.

— Tu craches le morceau sur ce qui ne va pas ou je m'en occupe Louis ?

— Écoute Nina, faut que je te parle de quelque chose, hésite-t-il en continuant de faire tourner cette satanée cuillère.

— Je crois que j'ai une petite idée...

— Ce qui s'est passé au Blue est à mille lieues de ce que je dois te dire aujourd'hui.

— Oh... Raconte-moi.

Ah parce qu'on peut faire pire ? Car franchement, j'ai du mal à y croire, et pourtant il sort une enveloppe de sa poche et me la tend. Le logo que j'aperçois me tord l'estomac, fallait que ça arrive maintenant.

Je lis chaque ligne avec attention, je savais que ce jour allait arriver mais j'espérais secrètement que ça se passe le plus tard possible, quand je serai partie aux USA.

Il est accepté dans l'armée de terre et d'aussi loin que ma mémoire puisse se souvenir, il en a toujours rêvé, malgré les deux fois où il a échoué aux sélections. Mais cette fois-ci, c'est réel, il part faire ses classes, mon cœur se divise entre peine et joie.

—Tu sais que j'ai travaillé dur pour y arriver, avoue-t-il la voix si basse

que j'arrive à peine à comprendre.

— Depuis quand tu le sais ? Car ça m'étonnerais qu'ils t'appellent deux semaines à l'avance.

Il n'a pas dû l'apprendre ce matin et ça, ça m'agace. Il comprend bien dans mon regard un peu trop froid que j'ai besoin d'un peu plus d'explications.

— Plusieurs semaines mais je ne savais pas comment amener le sujet.

Je ne vais pas en rajouter, car ce n'est pas nécessaire vu la situation actuelle entre nous, mais franchement j'ai envie de lui en vouloir de m'avoir caché qu'il allait réaliser son rêve. Je prends une inspiration pour chasser la petite colère qui me monte et je lui souffle des mots plus mesurés,

— Ok, écoute ne prends pas mal mon manque de réjouissance, mais je suis juste prise un peu de court, pour le coup !

— Je ne te demande pas de grand discours, sois juste contente pour moi.

Il détourne le regard un peu agacé.

— Mais je le suis, lui dis-je hypocritement en contournant l'îlot central pour enlacer mon ami. J'ai juste un peu peur.

— Je ne pars pas à la guerre, on a déjà eu cette discussion !

— Tu sais quoi, il est quasiment midi, si on allait manger au restaurant pour parler de tout ça ?

Après un moment d'hésitation, il accepte mon invitation avec un léger sourire.

On s'installe dans notre restaurant favori, toute animosité s'est effacée de son visage. On commande la même chose que d'habitude, croque-monsieur et frites. Tout se déroule comme au bon vieux temps, mais le moment arrive d'aborder des sujets plus sérieux, tout se tend en moi. Car malgré les dernières révélations, Louis fait partie des piliers de ma vie, il me ramène à la raison quand je déconne, il me prend dans ses bras quand mes parents me manquent cruellement, il me soutient dans mes projets et en plus de ça, il est mon fabuleux partenaire de scène.

— Ça te fait quoi de partir ?

— Je suis tellement content, tu ne peux pas t'imaginer !

— Si j' imagine.

L'amertume me brûle la gorge.

— Franchement Nina, je ne comprends pas, là, explique-moi. Tu es dépitée de me voir partir, mais tu l'es pour ton ami ou pour un peu plus ? On n'en a pas encore parlé, je refusais qu'on en parle, mais après tout, je vais

partir, j'aimerais que les choses soient claires entre nous.

Je ne sais pas où précisément dans son discours, mais j'ai décroché et reporté mon attention sur l'écran de télévision suspendu au fond du restaurant, préférant m'évader mentalement que d'en entendre plus. Alors que Louis continue de parler, je n'écoute plus, happée par les images qui défilent et les sous-titres inscrits à l'écran. Je suis foudroyée sur place, je me sens mourir. Je n'arrive pas à croire ce qui s'affiche sous mes yeux. Comment ma vie, peut-elle basculer comme ça ? Que n'importe quel dieu me vienne en aide, qu'il me porte avant que je ne tombe. Je sens monter depuis mes entrailles un hurlement, je le refrène en plaquant ma main sur ma bouche. Ma respiration est chaotique, je voudrais parler, mais rien ne sort. Tout est flou, ça parle d'un avion, leur avion, vol 483, disparition, Paris, mer... Je n'entends plus rien, mon subconscient appuie sur pause.

Chaîne d'information : « À cette heure nous n'avons aucune nouvelle du Vol 483 en provenance de San Francisco à destination de Paris. Disparu des radars, la compagnie aérienne craint que l'avion se soit abîmé en mer. En direct de l'aéroport de San Francisco, notre envoyé spécial... »

Chapitre 6

Prendre l'air

J'ai déconnecté mon cerveau, ils sont tous là à nous souhaiter du courage, nous répéter qu'ils sont tous présents pour nous. Tel un robot, j'acquiesce, ma main est posée sur l'épaule d'Abigaël. Elle ne réalise pas et s'est plongée dans un mutisme sans faille. Comment pourrait-elle aller bien ? Ses parents sont décédés la veille de son anniversaire. Quant à moi, j'essaie de ne pas tomber pour elle. Je n'ai encore versé aucune larme et je sais que la chute risque d'être violente. D'après le médecin qui nous suit, malgré ma peine, je suis en plein déni.

Ma tête va exploser, c'est l'enfer sur terre depuis une semaine, nous venons d'enterrer les cercueils vides de nos parents pour laisser place au deuil. L'enquête et les recherches ne sont même pas terminées...

Alors que les visites défilent dans notre maison, je demande à ce que plus personne ne vienne pour aujourd'hui. Épuisées, nous devons prendre un peu de repos. Abigaël s'est endormie sur le sofa, il est à peine seize heures trente. Je me frotte le visage, essaye de relâcher la pression, mais rien ne sort, au contraire ça se consume en moi. Un brasier ininterrompu.

Un peu plus tard on sonne à la porte. Par pitié, pas encore une visite, pas encore des condoléances.

J'ouvre, un homme se tient devant moi, la face cachée par un énorme bouquet de fleurs blanches à la main. Quand il laisse apparaître son identité, je suis piquée par un étrange sentiment de déjà-vu,

— Livraison !

— Euh... On se connaît, non ?

— Je suis Erik, un des voisins d'en face. Avec les gars on a su, enfin bref on s'est dit que c'était socialement ok d'apporter des fleurs.

— Ah oui, c'est toi qui as jugé que tu "me sauterai bien" et qui t'es battu avec mon meilleur ami.

— Grillé !

Au moins une chose qui me fait sourire aujourd'hui, il a vraiment un visage amical, avec ses grandes lunettes aux montures transparentes et ses cheveux bruns. Enfin, un peu plus que la dernière fois. Je ne sais pas ce qui

me pousse à lui offrir un café, sûrement la moindre des politesses à la vue de l'énorme bouquet de roses blanches et de lys qu'il vient d'apporter.

Il prend place autour de l'îlot central. Ce gars dégage quelque chose, comme une présence rassurante que je n'avais pas ressentie ces derniers jours. Mes parents sont partis, Louis s'en va, Tiphaine est mal à l'aise de rester avec moi.

Je ne peux la blâmer, je ne suis pas la meilleure compagnie et pour finir Abi ne parle plus. Ma tante Agathe arrive demain pour m'aider à gérer un peu tout ça avec son énergie et son sens de l'organisation. Elle aurait voulu arriver plus tôt, mais pour des raisons qu'elle n'a pas souhaité me communiquer elle n'a pas pu se libérer, tu parles d'une famille.

Erik me coupe de mes pensées.

— Tu veux venir demain ? On fait une petite fête chez nous ça pourrait te changer les idées.

— Ce n'est pas vraiment le moment, mais merci pour l'invitation.

— Désolé je ne suis pas doué dans ce genre de situation.

Un sourire franc fend son visage.

— Il n'y a aucune attitude parfaite, tu sais ! Je ne suis pas un exemple non plus.

— C'est-à-dire ? me demande-t-il intrigué.

— Je n'ai versé aucune larme, que ce soit à la morgue, à l'enterrement, à la petite réception, rien. Comme si j'avais éteint mes sentiments, alors qu'une personne normale serait effondrée... Enfin, je raconte ma vie...

J'essaye de couper court à la conversation, mais il me fixe, un regard empli de compassion, de pitié. Un de plus au compteur.

Comme pour dévier son regard, j'attrape le bouquet et le mets dans un vase. Mais comme pour m'achever d'un peu plus de gentillesse, il poursuit :

— Et où est le mal de se protéger ? Tu veux sûrement être forte pour ta petite sœur, non ?

— Sûrement.

— En tout cas tu es cool comme voisine !

Je souris, on continue quelque temps à parler de tout et de rien. J'apprends qu'il fait partie d'un groupe de rock composé de quatre Français, mais qu'ils sont partis trois ans aux Etats-Unis pour faire leur carrière là-bas, et un album qui a plutôt bien marché. Les voilà aujourd'hui en France pour écrire le deuxième. Lui, il est bassiste, avec un foutu sourire charmant et des

bonnes manières à crever.

Il décide de partir et il est quasiment dix-huit heures. Il relance l'air de rien son invitation pour demain et je la décline une seconde fois, poliment.

La petite ne se réveillant pas, je la porte dans son lit, au vu de sa fatigue, elle va sûrement dormir jusqu'à demain.

J'entreprends de ranger un peu la maison, passant devant les photos posées sur le meuble du salon. Je n'ose même pas leur accorder un regard trop long. Elles me crèvent le cœur.

Je commence par débarrasser les tasses qui traînent, mais sur l'îlot un papier m'interpelle, déchiré du carnet tout proche, il y est inscrit un numéro, signé au prénom d'Erik. Technique d'approche vue et revue, mais efficace. Je fourre le petit bout de papier dans ma poche et poursuis mon rangement. Je croise mon sofa et je ne peux résister à m'y installer un instant avec un thé, répondant à quelques messages sur mon téléphone. Le sommeil ne tarde pas à m'emporter.

Notre tante est arrivée tôt ce matin, une tornade de vie dans la maison. Avec sa joie de vivre, elle met du soleil dans la noirceur de nos vies. Abi a un petit sourire, elle adore Agathe. Une grande brune, toute fine, aux yeux émeraude. C'est la sœur de notre père et pour cause, je n'arrive pas à la regarder dans les yeux, car ils sont identiques à ceux de mon paternel... Aux miens.

— Nina, ma chérie, ce soir tu dois sortir. Appelle ton amie Tiphaine et allez au restaurant ou dans un bar ensemble ! Change-toi les idées !

— Euh... Non ce n'est pas une bonne idée, tu sais avec Abi...

— Écoute, tu ne dois pas prendre la place de parent, tu ne peux pas tout porter sur tes épaules si jeunes. Va te détendre et oublier un instant.

Je réfléchis un instant et me dis que ce n'est pas une mauvaise idée. Je dégage mon téléphone.

Nina :

Hello Tiph' si tu fais rien ce soir, sortie entre filles, ma tante garde
Abi, Bisous.

Mon amie ne tarde pas à répondre, enjouée comme jamais. Elle établit un petit planning en deux minutes à peine. Se mettre sur notre 31, aller boire un verre et une sortie en boîte. Ni l'un ni l'autre ne me donne envie. Mais

quand je la vois arriver vers vingt heures, vêtue d'une robe noire droite et de talons hauts, je comprends que la soirée qu'elle a préparé dans sa tête ne sera définitivement ni calme, ni posée.

— Tu n'es toujours pas habillée ? Mais Nina, active-toi ! On part dans une heure et il y a du boulot ! dit-elle en faisant des allers-retours de ma tête à mes pieds avec son doigt.

Ni une ni deux, elle me pousse dans la salle de bain, me hurle de me doucher. Une fois cette étape accomplie, elle se met en tête de lisser ma chevelure de feu. Sous la chaleur des plaques, mes cheveux retombent droits au milieu de mon dos. Je souhaite gérer le maquillage, un peu de noir sous mes yeux et beaucoup de mascara. Pour finir par une touche de rouge à lèvres rouge. Je la vois venir avec une robe rouge et un perfecto noir, une tenue outrageusement osée qui me correspond peu.

— Mets ça ! m'ordonne-t-elle.

— Hors de question ! C'est beaucoup trop ! Un jean et un top, c'est bon.

— Tu mets ça Nina !

— Non !

Comment expliquer à quel moment j'ai cédé ? Entre son regard m'imposant de m'habiller rapidement et les menaces. Maudite soit-elle !

Je me retrouve devant chez moi vêtue de la tenue imposée et l'attends adossée à sa voiture. Mon regard se porte sur deux mecs qui sortent la clope au bec de la maison d'en face. Ils me fixent quelques secondes et l'impression d'être une biche dans le viseur de deux chasseurs se réveille en moi. J'essaye d'ouvrir la portière, mais elle reste fermée. Ils s'approchent tels deux prédateurs. Je n'aime pas ça.

— Salut beauté ?

Chapitre 7

Se laisser vivre

Mon cœur manque un battement et ma pression sanguine redescend quand je reconnais les traits d'Erik. Vu la musique en fond, la fête semble déjà avoir commencé chez eux. On échange quelques banalités et, quand Tiph' nous rejoint, l'invitation que je redoutais arrive.

— Entrez boire un verre avant de sortir, comme ça vous allez rencontrer le reste du groupe !

Le regard de mon amie me supplie d'y aller, j'ai au fond de moi l'impression de me jeter dans la gueule du loup. J'accepte du bout des lèvres. On passe la porte, à l'intérieur une dizaine de gars sont affalés dans un immense sofa. Je peux reconnaître Oliver debout dans un coin de la pièce. Le *dress code* semble être le même pour chacun d'entre eux, des jeans noirs et des perfectos en cuir sans oublier l'accessoire obligatoire, le tatouage. Je me sens mal à l'aise jusqu'au plus profond de mon être, je déteste être dans une pièce pleine d'étrangers. Hormis quand je suis sur scène, bien sûr. Erik nous propose un verre, on se retrouve dans la cuisine.

— Vous voulez boire quoi ? Bière, whisky, vodka, gin ?

— Un truc sans alco...

— Deux whiskys, me coupe Tiphaine.

— Tiens voilà Martin, Martin voici Nina et... C'est comment ton prénom, en fait ?

— Tiphaine, sourit-elle de toutes ses dents.

— Nos voisines d'en face ! Je me suis dit que ça pourrait être sympa de faire connaissance !

— Salut !

Décidément ils vont tous être aussi sexy, après le rockeur ténébreux au nom d'Aaron, le beau bassiste Erik, voilà le blond taillé dans la pierre, du doux nom de Martin. Le quatrième a intérêt d'être à la hauteur. Je rigole intérieurement, on se présente rapidement avant de se retrouver à faire de même avec le reste des personnes dans le salon. Au bout de quelques minutes, on se sent plus à l'aise, deux hommes rentrent dans la pièce et je reconnais sans trop de problèmes Aaron. Dans un look plus soigné que la

dernière fois que je l'ai vu faire intrusion chez moi, il est accompagné d'un petit jeune, enfin, il semble plus jeune que le reste des garçons présents. Aaron se stoppe sur place en nous voyant, je détourne le regard faisant mine de reprendre la conversation avec Erik et Martin, je sens sa présence se rapprocher et se planter à côté de moi.

— Salut Nina, dit-il froidement.

— Enchantée, moi c'est Tiphaine !

Elle a et aura toujours cette fichue manie de se mettre en avant. En même temps, elle a de quoi, elle plaît avec sa taille fine, pas très grande, des cheveux châains au carré, toujours habillée à la mode. J'attrape mon verre pour me donner du courage et le descends d'une traite.

— Salut Aaron, lui dis-je aussi détachée que je peux l'être.

Il me salue d'un signe de la tête et prend place à côté de mon amie. Je ne peux rien dire, l'ambiance est plutôt sympa, mais je n'arrive pas à me sentir physiquement bien. Les derniers événements dans ma vie, enfin devrais-je dire le dernier drame, ont fait de mon esprit une zone de K.O technique. Ce premier verre d'alcool n'a rien arrangé et me rend à fleur de peau, alors pour éviter d'étaler mon merdier de vie devant tout le monde, je préfère sortir prendre l'air un instant.

Chaque cellule de mon corps se refroidit au contact de la brise fraîche qui couvre la ville. Je jette un regard à ma maison, dont toutes les lumières sont éteintes. Je ferais mieux de rentrer, mais une main me retient de faire un pas.

Mes yeux se ferment et je sens un corps se plaquer contre mon dos. De toute évidence, ce n'est pas Tiphaine, mais je ne veux pas savoir dans la seconde quel invité se permet un tel contact. Même si cette familiarité m'irrite, je dois reconnaître qu'un peu de chaleur humaine n'est pas désagréable. Alors je laisse un parfum musqué pénétrer mes narines et un souffle caresser ma nuque avant de lancer une remarque cinglante. Je n'ai absolument plus conscience du temps qui passe, même si j'imagine que seules quelques secondes s'écoulaient. Deux mains passent autour de mes épaules et je me retrouve avec une veste en jean noire par-dessus mes vêtements. Me sentir protégée un instant est incroyablement doux. Mais ma raison prend le dessus, ma tête se relève et mes yeux s'ouvrent, laissant apparaître le visage d'Aaron. Alors c'est toi mon sauveur ce soir ? Il reste de marbre et me tend une cigarette. J'oublie toute envie de rébellion.

— Merci.

— On sort en boite vous venez avec nous ? me demande-t-il.

— Non, je crois que je vais rentrer.

— A ce que je vois, on t'a accordé une soirée de répit. A ta place, j'en profiterais, dit-il avec un regard et un ton arrogant.

— Tu sais quoi, tu as raison !

— J'aime quand on me dit ça, tu sais, rigole-t-il.

On rentre et nous choisissons à l'unanimité une boite de nuit à la sortie de la ville, assez bien fréquentée. Parmi ceux qui n'ont pas encore bu, on tire au sort les personnes qui conduiront. Personnellement, ayant déjà bu, je suis hors-jeu. Tiphaine s'étant rapprochée d'un garçon elle décide de partir en voiture avec lui me laissant monter dans une autre voiture, avec Aaron comme conducteur et Martin et Erik pour passagers. Pour le moment, l'unique conversation dans la voiture tourne autour du nombre de filles que Martin va conquérir ce soir.

— Perso, je pense que tu vas rentrer la queue entre les jambes ! lui rit au nez Erik.

— Parles pour toi ! On connaît tes talents de drague, rétorque Martin.

— Et toi Nina ? m'interpelle notre conducteur.

— De quoi, moi ?

— Tu comptes en draguer combien, ce soir ?

La question me décontenance, je ne suis pas la fille avec une longue liste de relations, mais elles comptaient toutes pour moi. Ce soir, j'ai dans l'optique de m'amuser, si c'est en compagnie d'un charmant garçon, je n'y vois pas d'inconvénient. Mais rien de déplacé, un compagnon de danse tout au plus. Aaron est un vrai macho, en fait. En une fraction de seconde, je décide de le mettre au pied du mur.

— On est pas toutes des chiennes en chasse, répondis-je froidement.

Tous les regards s'agrandissent et se braquent sur moi. Vous allez apprendre une chose, messieurs, je ne suis pas une pauvre petite chose, encore moins du genre à me laisser faire. Je parais calme, douce, mais au fond de moi, j'ai une personnalité, et elle ne s'exprime que quand on m'attaque. Je tiens ça de ma mère, elle était si tendre, généreuse et attentive, mais aussi une lionne, forte et indépendante. Heureusement pour moi, on est rapidement arrivés à bon port. Je descends en première de la voiture, ils se regardent tous, encore sidérés. Je leur lance avec entrain :

— Que la fête commence messieurs.

Chapitre 8

Dirty dancing

À l'intérieur, une partie des tables V.I.P nous est réservée. J'aperçois mon amie assise non loin. Quant à moi, par toute logique, je me retrouve à la même table que mes compagnons de trajet. La musique électro envahit la pièce, accompagnée de jeux de lumières psychédéliques et de bouteilles d'alcool sur toutes les tables. En général, je bois peu, mais je pense cela ne me fera aucun mal de relâcher la pression pour ce soir.

L'endroit est propice au rapprochement. Je discute avec Erik et Martin, ils sont drôles. On se fait une ligne de cinq shots de vodka chacun. Le but : celui qui finit le dernier doit aller se donner en spectacle sur l'un des podiums au milieu de la piste de danse. Idée de Martin, alors autant vous dire que le voir perdre la première fois est à mourir de rire. Sans peur, il se lève et va vers le podium le plus proche pour danser. Rapidement, des filles montent le rejoindre. Si elles ne lui arrachent pas ses vêtements dans la minute, c'est un miracle. Erik et moi rions face à tout cela. Je rigole moins quand je perds le second tour.

Mes joues deviennent écarlates, mais la réflexion subtile d'Aaron réveille en moi une flamme... Ou plutôt, un brasier.

— Ça fait la maligne mais quand il s'agit d'agir, il n'y a plus personne !

D'un bond, je me mets sur mes deux jambes et, pile au même moment, la chanson que Tiphaine et moi aimons plus que tout en soirée commence à se faire entendre. Pas manqué ! Je croise son regard et, d'un signe de la tête, je lui montre le podium et on y accourt. Pour ça, elle n'a peur de rien ma Tiph', encore moins quand elle a bu.

Notre danse est en rythme, déhanchés cadencés, sexy, mais pas vulgaire. Je ne cherche pas à croiser le regard de mes amis de beuverie, je sais qu'ils me regardent.

Ne me lance pas de défi Aaron, tu y perdras des plumes !

Une fois la musique finie, j'entraîne ma copine à l'extérieur.

— Ça fait tellement de bien de s'amuser !

— C'est qu'on n'est pas sorties depuis un moment, répond-t-elle.

— Tu as l'air en bonne compagnie à ta table !

— Tu peux parler ! Toi, t'en as deux qui te dévorent du regard...

— Mais de quoi tu parles ?

— T'es aveugles ou quoi ? Aaron et Erik. Si ça finit pas en bagarre pour tes jolis yeux, je deviens nonne !

— Prépares ton entrée au couvent, alors !

On retourne prendre place à nos sièges respectifs. Étrangement, le jeu a pris fin, aucun des trois garçons n'est là. Je m'assois et sors mon portable, un sms de Louis m'attend.

Louis :

On se voit demain matin pour prendre un café avant que je parte ? Biz.

Nina :

Yes, ça marche, demain 11h, biz.

Je range mon téléphone dans ma poche, Erik et Martin reviennent avec une bouteille toute neuve. Elle descend vite, très vite, ma tête commence légèrement à s'embrumer.

La seconde fois de la soirée où je jette un regard à mon téléphone, il est deux heures trente. Au cours de nos discussions, j'en apprend plus sur leur groupe, leur vie aux USA, la folie des concerts ou encore leur premier album. J'ai même promis de l'écouter. Aaron, quant à lui, est revenu prendre place dans son coin, il semble comme perdu dans un monde parallèle, à des milliers de kilomètres de l'ambiance festive de la boîte de nuit.

Mais quand la chanson du moment "Despacito" résonne, il se lève et me tend la main pour m'inviter à me lever. Enivrée par l'alcool, je la saisis sans réfléchir, le suivant jusqu'à la piste. La proximité de nos corps en rythme avec la musique rend l'ambiance très vibrante, à la limite de l'indécence. Tous les mouvements sont lents, sensuels, je me trouve d'un seul coup dos à lui, son souffle chaud dans mon cou. Garde ton calme Nina, ton taux d'alcoolémie est beaucoup trop haut, perdre le contrôle te fera passer pour qui ? Même une fois remise face à lui, je ne peux capter son regard dans l'obscurité de la boîte de nuit. Mais mes lèvres brûlent d'envie de l'embrasser. Il danse très bien et dégage un niveau de *sexyness* qui crève le plafond. Avec son look de rockeur je n'aurais jamais pensé qu'il aimait ce genre de musique. *Arrête de penser et profite, c'est pas tous les jours qu'un gars comme lui s'intéresse à une fille comme toi, Nina !*

Pour la seconde fois de la soirée, je me retrouve dehors une fois le morceau fini. Aaron sort une cigarette et l'allume nonchalamment. Je la lui enlève des lèvres pour la porter aux miennes, il s'en rallume une autre, son regard se bloque sur mon épaule gauche, à l'endroit précis où j'ai un tatouage.

— Je pensais vraiment pas que tu étais une fille à tatouage ! me lance-t-il un peu étonné.

— Tu ne me connais pas, Aaron.

— On pourrait remédier à cela non ? Et ton tatouage, il représente quoi ?

— Ce tatouage c'est un petit avion, il représente tout simplement ma vie, mes parents étaient dans l'aviation, on a toujours beaucoup bougé et ils ont toujours consacré une grande partie de leur vie à leur métier, finis-je avec difficulté.

Ma tête est lourde, ma poitrine se serre, ma vue se trouble.

— Nina ça va ? me demande Aaron.

— J'me sens pas très bien, sûrement trop d'alcool.

— J'envoie un message aux gars, je te ramène, je pense que tu as assez évacué la pression pour aujourd'hui.

Rapidement, je m'installe dans la voiture, reposant ma tête contre la vitre, et on prend la route. Mais plus nous parcourons de distance, moins je me sens bien. Que celui qui martèle mon cœur arrête, c'est insupportable !

On est rapidement devant la maison. Aaron m'aide à sortir de la voiture garée juste devant chez moi. Je le remercie rapidement avant de me diriger vers la porte. Ma main se pose sur la poignée, mes jambes se mettent à trembler. À cet instant précis, une force surnaturelle abat sur moi la tension des derniers jours et je prends la réalité de ma vie en plein visage. Je suis orpheline. Dans ma tête, des moments en famille défilent, avec des rires à profusion. La lumière du porche disparaît peu à peu, je sens le sol rentrer en contact avec mes genoux. Une douleur fulgurante s'empare de moi, je serre les poings pour me contrôler, mais rien n'y fait.

À l'instant où j'abandonne la lutte contre mon corps, tout devient noir. J'arrive encore à sentir qu'on me porte, puis c'est mon être qui tombe dans le néant, entraînant mon esprit. Je l'avais dit que la chute serait violente.

Bienvenue en enfer Nina.

Chapitre 9

Changement

Aaron :

J'attends dans la voiture, vérifiant qu'elle rentre bien chez elle, mais je la vois au loin qui se bloque et s'effondre à genoux en quelques secondes. Je sors rapidement de ma voiture et accours auprès d'elle. Le reste de son corps tombe. Je la prends dans mes bras, son visage s'écroule contre mon torse. Je la porte à toute vitesse chez moi. Déposant son corps de poupée de chiffon sur le canapé, ses yeux s'ouvrent en grand et un cri qui déchire le temps et l'espace s'échappe de sa bouche. Ses mains se portent à sa poitrine mutilant sa peau de ses longs ongles. Elle finit par replonger dans un silence mortel.

J'attrape mon téléphone et compose le dix-huit, le temps que les pompiers arrivent mes yeux se fixent sur l'heure. Douze minutes s'écoulent avant qu'ils ne déboulent dans le salon. Ils me posent un tas de questions auxquelles j'ai un mal de chien à répondre tellement la panique s'empare de moi. En quelques minutes, la jeune fille est embarquée dans l'ambulance. Planté sous le porche, je la regarde s'éloigner et, quasiment en même temps, un taxi dépose Martin, Erik et Tiphaine juste devant la maison.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ? hurle Tiphaine.

— Nina est tombée dans les pommes devant chez elle. Une fois chez moi, j'ai dû appeler les pompiers. Je n'ai rien compris. Je ne sais pas ce qu'elle a eu.

— Mon Dieu, je prends la voiture et je vais à l'hôpital !

— Tu vas nulle part avec cette voiture, l'interrompt Martin. Tu as bu autant que nous.

— Je t'emmène, lui dis-je.

En route vers l'hôpital, le silence règne et l'amie de Nina me lance des regards accusateurs. Je dépose Tiphaine en lui demandant de nous donner des nouvelles. Elle ne prend même pas la peine de me répondre.

Je rentre, les trois autres membres du groupe sont assis autour de l'îlot de la cuisine quand je pénètre dans la maison. Mon cerveau est refroidi après tous les événements qui viennent de s'enchaîner. Je prends une grande inspiration qui me permet de reprendre mes esprits, toute cette merde nous

éloigne beaucoup trop de notre boulot. On avait pourtant bien dit pas de meufs dans nos vies pendant la création de l'album.

— C'est fini les conneries, demain huit heures tout le monde dans le studio. On a un album à écrire et à enregistrer. Plus aucune distraction. Vous le savez comme moi, dans moins de deux mois tout doit être bouclé, lancé-je froidement.

L'un d'eux veut commencer à parler, mais j'ai déjà décampé. On doit composer dix chansons, je sais qu'on est très efficaces, mais notre premier album n'est vraiment pas abouti musicalement parlant. On n'y entend que quatre gamins qui s'éclatent. Ce deuxième album se doit d'être plus adulte, plus rock.

On a formé le groupe il y a plusieurs années maintenant, et on était loin d'imaginer que cette petite scène ouverte allait nous ouvrir des portes. Et quelles portes ! En 2016 on nommait définitivement notre groupe "Seconds of Silence". Le nom nous est venu lors d'une séance de brainstorming, on trouvait cela antinomique d'appeler un groupe de rock comme cela. Et pour la note d'humour le diminutif est : S.O.S.

J'oblige mon esprit à ne plus tourner comme une machine infernale et m'affale encore habillé sur mon lit, laissant Morphée m'emmenner. Et c'est seulement lorsque que les rayons du soleil viennent réchauffer mon visage que mes yeux s'ouvrent pour une nouvelle journée.

Je jette un regard à mon réveil, il est huit heures trente, c'est bien la peine de faire la morale pour que tout le monde soit sur le pont si je ne le suis pas. Bravo Aaron. Je prends une rapide douche et descends. Pas un signe de vie au rez-de-chaussée, je jette un coup d'œil au studio, idem. Je tambourine à chaque porte de chambre tel un geôlier et de chacune d'entre elles s'échappent des grognements.

Je m'installe avec un café dans la cuisine, les gars me rejoignent à la file indienne.

— On commence par faire le point sur les textes qu'on a déjà, ensuite on commence les instrus, leur expliqués-je.

— On a combien de chansons de prêtes ? interroge Ben.

— Sur les dix on en a deux qui sont ok et validées par le producteur.

— Allez au boulot, lance Erik.

De tous les textes écrits, trois d'entre eux sont bons pour poser l'instrumentale dessus, Erik apporte toujours beaucoup d'idées en pagaille et

me laisse les assembler pour donner quelque chose de bien. Ben, notre guitariste, n'apporte pas beaucoup d'idées ; ce qu'il aime, c'est la scène. Il nous laisse une liberté quasi-totale concernant la production des chansons. Martin, lui, prend très à cœur la présence de la batterie, il bosse énormément sur chaque chanson. Dans les textes choisis, il y a un duo. Cette chanson se joue en acoustique, elle servira à faire une coupure au milieu de chaque concert. Je n'ai encore aucune idée de qui chantera avec moi, on s'occupera de cette chanson plus tard.

Après plusieurs heures de travail, on peut dire que nous avons été productifs.

La base instrumentale des trois chansons est faite, plus qu'à assembler tout ça demain en posant ma voix dessus. On se rassemble autour de pizzas pour prendre une pause. Alors qu'on se goinfre, le téléphone d'Erik sonne, signalant l'arrivée d'un nouveau message. Mes yeux se portent automatiquement sur l'appareil, j'y aperçois le prénom de Nina.

— J'savais pas que tu étais en contact avec elle.

— C'est bien le premier message que je reçois d'elle, répond-t-il décontenancé, il y a juste écrit "*Dit merci à Aaron pour hier et merci à vous pour la soirée. Nina*".

Erik lui répond un simple "*De rien, j'espère que ça va mieux.*" Puis c'est le silence radio. Martin et Ben retournent au studio mais, moi, je meurs d'envie de poser la question à mon ami.

— Dis-moi Rik', elle te plaît cette fille ?

— Hum ? Qui ça ? NINA ? Honnêtement, je croyais qu'elle pourrait, mais en fait, c'est amical ! À la soirée hier j'avais même pas envie de la draguer, tu vois, j'étais avec Martin et elle, entre potes. Par contre sa copine Tiphaine là, elle me plaît bien ! Enfin physiquement, car ça n'a pas l'air d'être une lumière, rigole-t-il. Et toi, elle te plaît ? Car franchement entre votre duo au Blue note et votre danse... Ça a l'air chaud, non ?

Il imite un déhanché approximatif, ça y est le petit froid qui s'était installé entre nous depuis hier s'est dissipé, je retrouve mon abruti de pote. En réponse à sa question je lui envoie un petit clin d'œil et une tape sur l'épaule. De quoi le laisser spéculer. Je dois avouer qu'elle ne m'a pas laissé insensible, cette belle rousse. Oui, notre duo était à couper le souffle et la danse n'en parlons même pas ! Je sens encore son corps contre le mien, c'était chaud. Et l'avoir prise dans mes bras un peu plus tôt le même jour, non... À ce moment-

là, j'avais l'impression d'être un grand frère la rassurant, la couvrant pour qu'elle ne prenne pas froid. Rien de plus...

*

Trois semaines plus tard :

L'album avance plutôt bien, plus vite que l'on ne pouvait imaginer. Il nous reste clairement deux chansons à enregistrer dont ce foutu duo qui me donne du fil à retordre. On a des démos d'artistes pour faire notre choix. Chaque détail doit être parfait, chaque accord à sa place, aucune fausse note. On vit, on respire, on mange et on dort musique, comme enfermés dans une bulle, nostalgiques de notre vie de l'autre côté de l'Atlantique. On imaginait trouver l'inspiration en revenant en France et c'est le cas, mais la vie à la Française n'est vraiment plus faite pour nous. L'enregistrement de cet album est entrecoupé des visites des familles de mes acolytes.

— Martin, recommence, tu n'es pas dans le rythme, c'est dégueulasse, lancé-je déterminé à ce qu'il sorte quelque chose de bon.

— Mec je suis crevé, je sortirais rien de bon pour ce matin.

Je me pince l'arête du nez, baissant la tête pour faire comprendre mon agacement, j'ai envie de lui demander s'il veut une petite tasse de thé pour se remettre daplomb, ironiquement bien sûr. Je leur répète depuis un mois que l'enregistrement sera mille fois moins fatiguant que la tournée qui nous attend. Ce n'est donc pas maintenant qu'il faut se plaindre. *Mais Aaron, boucle là et évite le conflit.*

— Écoutez les gars, on a un shooting photo pour la couverture de l'album cet après-midi, alors allez vous reposer jusque-là.

Je décide de bosser jusqu'à midi, j'écoute six démos reçues récemment pour le duo. C'est bon, mais pas parfait, rien à voir avec notre genre musical, rien qui s'accordera avec ma voix. Je balance tout à la poubelle, je quitte le studio pour aller me changer. J'enfile un jean noir et un t-shirt blanc basique avec une paire de Vans. On doit être dans une heure au studio photo.

— Allez les gars en voiture ! hurlé-je dans la cuisine.

Ils ont retrouvé des têtes plus fraîches, j'attrape les clés, ma veste en cuir que je jette sur mon épaule et claque la porte derrière nous.

— Aaron regarde, m'interpelle Erik la voix grave et désabusée.

Le spectacle qui s'offre à nous me brûle les yeux, la fille qui m'embrumait l'esprit quelques semaines auparavant et qui avait disparu de la

circulation se tient devant sa porte, pendue au cou d'un mec style motard, arborant une veste en cuir avec un drôle de logo au dos. Ses traits on l'air tiré, elle est amaigrie, les joues creusées et le regard cerné de maquillage noir.

Même sa longue chevelure rousse flamboyante a laissé place à un carré terne. L'homme remonte sur sa moto et prend la route. Nina redresse la tête fièrement pour nous lancer un regard, puis d'un pas décidé, rejoint notre côté. Ma mâchoire en tombe, mes yeux la scrutent et quand ils se plantent dans les siens, je ne vois rien. Aucune vie. Elle se jette au cou d'Erik et Martin pour les saluer chaleureusement, elle esquisse un salut discret à Ben et finit par se planter devant moi.

— Salut Aaron, balance-t-elle d'une voix que je n'avais jamais entendue, suave et défiante.

— Nina, tu vas bien ? Ça fait un moment.

Je passe machinalement ma main dans mes cheveux, déstabilisé par la personne en face de moi.

— Je vais très bien merci de t'en inquiéter, vous savez quoi ? Venez ce soir, je fais une petite soirée entre amis, on pourra en profiter pour se donner des nouvelles des uns des autres !

Je lance un regard mortel à Martin qui s'apprête à lui répondre.

— On est occupés, une autre fois. Les gars, on y va.

La froideur de ma voix fait tomber son petit sourire à la con. Elle reste plantée là, nous regardant monter en voiture. Durant la bonne demi-heure à parcourir jusqu'au studio, un silence froid s'installe dans la voiture. Je n'aime pas ce que j'ai vu, Erik brise la glace.

— C'était quoi ça ?

— Qu'est-ce que j'en sais moi ? râlé-je.

— Aaron ne sois pas con, tu as vu la même chose que nous.

— Je ne suis pas le bureau des causes perdues, elle fait ce qu'elle veut de sa vie.

— On devrait aller voir ce qui se trame ce soir lors de sa fête, suggère Martin la voix inquiète.

— Je vous ai dit quoi la dernière fois ? Aucune distraction jusqu'à ce que ce putain d'album soit fini.

J'ai hurlé si fort dans l'habitable que les trois hommes s'enfoncent dans leur siège pour paraître le plus petit possible. Ils commencent clairement à me faire chier avec cette merdeuse ! Elle est peut être charmante à souhait, elle

n'en reste pas moins une putain de chieuse.

On arrive au studio, j'ordonne à chacun d'être professionnel au maximum et de ne plus me parler de cette fille.

Chapitre 10

Marqué au fer rouge

Aaron :

La séance photo nous donne des clichés parfaits pour notre couverture d'album, on recevra les meilleurs pour les envoyer à notre graphiste. Épuisé, je demande à Erik de prendre le volant pour le retour. On arrive chez nous à dix-neuf heures sonnantes.

Sans un mot, je monte prendre une douche, le besoin de me détendre sous l'eau chaude est vital. Les parades face à l'objectif ne sont pas vraiment mon truc, je ne suis pas à l'aise dans ce rôle. Chaque goutte d'eau détend mes muscles tendus, je me sèche et m'affale sur mon lit, mes yeux se ferment tout seuls. Pour échapper à Morphée, j'attrape mon téléphone et prends une photo où l'on voit mon torse nu en laissant tomber quelques mèches de cheveux sur mes yeux, celle-là partira sur Instagram car on a des fans à faire se languir aux USA. Je mets une légende rapide " Shooting day, Album's cover: OK. Back soon."¹

Dans un élan de motivation, je m'habille et descends manger avec les gars. Autour du repas, seul Ben parle. Les esprits des deux autres étant accaparés à coup sûr par la fille d'en face. Erik et Martin me lancent tour à tour un regard, ce qui me fait monter une pression phénoménale.

— Foutez-moi la paix avec ça, c'est compris ? grogné-je en tapant du poing sur la table.

— Détends-toi mec, on s'inquiète pour elle c'est tout, et tu devrais faire de même, réplique Martin avec calme.

Je tape nerveusement du pied, gardant les yeux sur mon assiette. Le message est clair, je dois suivre le cortège de garçons bienveillants pour aller prendre des nouvelles de la rouquine.

— Ok, soufflé-je à pleins poumons.

Je jette un œil par la fenêtre et vois une dizaine de motos alignées devant chez Nina. Je remonte rapidement dans ma chambre, enfile des chaussures et une veste, glissant au passage dans ma poche mes cigarettes. Je laisse les deux acolytes prendre les devants. Quand la porte s'ouvre, c'est le même gars que tout à l'heure qui nous fait face. Avec son air agressif et sans un mot, il

nous laisse rentrer. Mes yeux se portent automatiquement sur l'objet de l'inquiétude générale. Nina est assise dans le sofa gris de son salon, deux mecs collés à son corps. Ca me filerait presque la gerbe. Elle glousse en chuchotant je ne sais pas quoi à leurs oreilles. Quand elle nous aperçoit, elle se lève pour nous saluer.

— Je ne pensais pas vous voir, surtout toi Aaron.

— Penses-tu que j'ai eu le choix ? lancé-je d'une voix désabusée.

— Vous voulez boire ?

— Non. On a trop de boulot pour s'amuser à picoler en ce moment.

— Martin, Erik... C'était pas la peine de l'amener si c'est pour qu'il plombe l'ambiance, dit-elle en me fixant avec ses émeraudes tranchantes.

Je cherche du regard l'endroit où d'autres fument à l'extérieur, et m'y rends à grand pas. Putain, elle me met hors de moi, cette facette d'elle me hérise l'échine. Où est passée la petite chose fragile qui s'écroulait sous le poids de sa triste réalité ? Où se trouve la gamine curieuse comme un petit écureuil qui lui sert de sœur ? *Aaron arrête de penser.* J'allume ma cigarette et laisse mes oreilles traîner sur la conversation de deux gaillards à côté de moi.

— Ça fait bizarre de la voir de retour Nina, tu ne trouves pas ?

— Si, c'est clair. James l'a reprise à bras ouverts en plus, alors qu'elle l'a déjà plaqué comme une merde.

— Tu sais très bien les enjeux ! Il l'a reprise car elle sait faire des transferts parfaits. On lui donnerait le bon dieu sans confessions quand elle n'est pas fringuée comme une pute.

— Enfin, quand elle ne consomme pas tout, tu veux dire !

Ils éclatent de rire, je serre les poings. Faut vraiment être folle pour se jeter à corps perdu dans un trafic de drogue, et pas pour la première fois en plus. Pourquoi je bous de l'intérieur ? J'écrase ma clope au sol et décide de me lancer dans un tour du propriétaire. Je ne manque pas de remarquer Erik et Martin, les yeux rivés sur Nina, toujours avachie avec ses acolytes. Je monte les escaliers et rentre dans ce que je suppose être sa chambre, un dessin d'enfant avec le prénom de Nina est collé sur la porte. À l'intérieur, une valise est éventrée sur le lit, j'attrape une photo posée sur une commode. Elle, entourée de ce que je suppose être ses parents et de la petite Abigaël. Le visage de la belle rousse est couvert d'un sourire radieux, rien à voir avec celui qu'elle arbore en ce moment. Mais qu'est-ce que je fous ici ? C'est bien

parce que mes potes sont amis avec elle. *Non, arrête de te mentir mec, tu fais ça pour toi. Car ton subconscient te pousse à la protéger.*

En pleine bataille mentale avec moi-même, je me stoppe net quand dans mon dos, le grincement de la porte brise le silence. Après un instant d'hésitation, je me tourne lentement pour découvrir Nina, plantée à l'encablure de la porte.

Son regard est furieux, j'avance à grands pas pour fermer la porte derrière elle.

— Qu'est-ce que tu fous là ? crache-t-elle.

— Et toi ? Qu'est-ce que tu fous de ta vie ?

— Elle t'intéresse ma vie, Aaron ?

Nina s'avance dangereusement vers moi, avant de dévier vers sa valise, attrapant au passage une petite boîte en métal noir et s'installe à son bureau. Elle sort un sachet. *Stop, elle ne va pas se droguer devant moi là ?* Aussi fou que cela puisse paraître, j'étais loin de penser que sous des airs si angéliques pouvait se cacher une âme ruinée.

Elle trace un sillon de poudre blanche, attrape un bout de paille et, sans réfléchir, le sniffe. Elle secoue la tête et essuie machinalement son nez. Quant à moi, je l'attrape par le bras pour la mettre debout face à moi. Je vais exploser, le sang bout dans mes veines, j'en tremble. Nos visages à quelques centimètres l'un de l'autre, je reste muet. Ce n'est pourtant pas l'envie de lui hurler dessus qui me manque, mais j'en suis juste mentalement incapable. Elle se mord la lèvre inférieure, colle son corps au mien, passant sensuellement ses mains sous mon t-shirt. Je reste impassible, sans bouger. Elle me chauffe, non mais je rêve ! J'ai envie de la gifler si fort pour la réveiller. Absolument persuadé que la manière forte n'aurait aucun effet sur elle, le fourbe que je suis décide d'appliquer une toute autre méthode.

Sans cérémonie, je la pousse pour la mettre dos au mur le plus proche, mon bassin s'entrechoque avec le sien. Je dépose des baisers sur son épaule, remonte lentement jusqu'à son cou, elle plie déjà d'envie. Mon regard la remplit de désir, sa tête bascule en arrière quand je lui mordille le lobe de l'oreille. Je peux sentir son cœur battre si fort, emporté dans les sombres tourments de la drogue. Je m'approche au plus proche de ses lèvres, je passe mes mains pour caresser ses reins, elle se cambre. J'attaque d'un baiser fougueux, qu'elle me rend. J'essaye de garder la tête froide, je la renverse sur son lit me tenant au-dessus d'elle. Je pousse son désir jusqu'au bout.

Haletante, elle essaye de me faire basculer pour passer sur moi, mais je bloque rapidement ses mains de part et d'autre de sa tête.

Je me colle à elle pour lui faire sentir que se réveille, un peu plus bas, mon désir. Je ne peux pas mentir, elle me dévaste d'une envie de lui arracher ses vêtements, mais je garde le cap. Chacune de mes inspirations est là pour me faire garder le contrôle. Enfin, au moment où elle me supplie du regard d'aller plus loin, j'arrête tout.

— Désolé, je ne couche pas avec des filles comme toi. Quand tu auras fini tes conneries, tu sais où me trouver. Enfin, si t'es pas morte d'ici là.

Je me lève, lisse machinalement mes vêtements et attrape un bout de papier, un stylo et lui note mon numéro que je balance dans sa direction. Je quitte la pièce sans me retourner, satisfait d'avoir laissé une marque au fer rouge dans son âme. Quand j'arrive en bas, je fais signe aux gars qu'on s'en va.

On regagne la maison en silence, je m'assois sur les marches du perron, Martin et Erik attendent religieusement que je prenne la parole,

— Je peux vous dire qu'elle est dans un sacré merdier.

— Pourquoi ? s'offusque Erik.

— Tous ces gars sont dans la drogue et elle aussi.

— Quoi ? Elle se drogue ? Mais faut l'aider ! hurle-t-il.

— Ferme-la Erik ! Ne t'inquiète pas, je lui ai laissé de quoi réfléchir. Elle finira par venir frapper à notre porte, nous suppliant de l'aider.

Le compte à rebours a été lancé. Mais derrière mon petit jeu pour la réveiller, j'avais vraiment envie d'elle. Elle est belle même si elle n'est plus la même, j'ai vu au fond de ses yeux l'ancienne Nina hurler à l'aide.

Ne t'inquiète pas je t'ai entendue.

Le pire dans tout ça, c'est qu'il n'y a pas que son âme qui a été marquée au fer rouge, la mienne aussi.

¹ Traduction : journée séance photo, couverture d'album : OK. De retour bientôt.

Chapitre 11

Bonjour mélancolie.

Nina :

Je me réveille en sursaut, mon corps en partie engourdi. Le sommeil dans ma propre maison ne m'accorde aucun traitement de faveur, il n'est pas paisible et ne fait que projeter d'horribles cauchemars. Depuis le départ de mes parents, je suis dans une perpétuelle chute. J'ai vécu en un mois ce que personne ne voudrait vivre en une vie. Un enterrement, l'hôpital, le service psychiatrique, ma sortie et le coup de grâce, quand on m'a enlevé Abi pour la mettre chez ma tante.

Et comme une évidence, j'ai recroisé mes vieux démons, ceux qui avaient failli me détruire à la sortie du lycée. J'ai retrouvé la protection d'un gang, les bras forts de celui que j'ai aimé il y a quelques années. Je jette un œil à mon réveil, il est encore tôt, le soleil se lève tranquillement. Quand mon esprit s'éveille assez pour commencer à penser encore et encore au drame qu'est ma vie, il s'évade un instant vers la soirée d'hier. Même si la drogue me rendait audacieuse, je me souviens de tout et surtout d'Aaron. Une vague de trouble m'envahit alors. Il a à la fois tout chamboulé dans mon corps mais il soulève aussi une vague de rébellion. Il n'est personne pour prétendre pouvoir me sauver. Ce n'est pas parce qu'une femme se damnerait pour ses beaux yeux que je vais me laisser berner.

Je tripote le petit bout de papier sur lequel il a inscrit son numéro et rentre les dix chiffres dans mon téléphone. Au cas où.

La fanatique de café que je suis a besoin de sa dose matinale. En traversant ma chambre, je croise malgré moi mon reflet en sous-vêtement dans le miroir, je couvre rapidement mon corps pour couper court au macabre spectacle.

Installée dans le sofa, je regarde la vie s'éveiller à travers la baie vitrée. Un sourire se dessine sur mon visage sans que je ne puisse le contrôler, quand je vois Erik accompagné de Martin, rentrer d'un footing aux aurores. Je bouge me poster tout contre la vitre, ils s'étirent dans tous les sens, je ne capte pas de son, mais leur expression est joviale. Une vague de mélancolie me submerge, un tsunami d'émotions fortes. Je n'ai plus de nouvelles de Louis,

quant à Tiphaine elle m'a tellement fait ressentir sa désapprobation vis-à-vis de mes fréquentations actuelles que je ne lui parle plus vraiment. Vient à moi le souvenir de cette soirée avec les garçons, une bouffée d'air frais, Erik et Martin ont les blagues les plus nulles du monde, mais elles m'ont fait rire. Aaron a mis mon cerveau à l'arrêt avec son regard et son déhanché ce soir-là. A la fois si loin et si proche, ce souvenir me ferait presque regretter mon ancienne vie.

Mon téléphone me sort de mes pensées, la sonnerie brise un silence pensant,

— Salut ma belle, bien dormi ? me demande James à l'autre bout du fil.

— Oui.

— Tu n'es pas bavarde, tu vas bien ?

— Je ne serai pas dispo aujourd'hui, je vais essayer d'avoir des nouvelles de ma petite sœur.

— Je t'ai dit d'arrêter de remuer ton passé dans tous les sens, c'est derrière toi ! Tu ferais mieux de prendre à bras-le-corps cette nouvelle vie que je t'offre.

— J'ai été très claire là-dessus, elle passe avant toi, tranché-je avec conviction.

— Tu as fait un choix Nina, revenir implique de tourner le dos à l'ancienne toi, tu le sais non ? Je t'ai reprise, plus bas que terre, pour te relever et c'est comme ça que tu me remercies ? En me laissant tomber alors que j'ai besoin de toi ? Je t'offre ma protection, de l'argent, un boulot..., énumère James emporté par le pouvoir.

— J'en veux pas de ton boulot à la con ! hurlé-je tremblant de tout mon corps, pleine de haine.

— Pars alors ! Mais n'oublie pas une chose... Tu as une dette envers moi si tu te barres. Ton premier voyage est dans deux jours, tu pars à Berlin, menace-t-il.

Je raccroche quand il m'annonce ce premier "voyage", j'ai encore été me mettre dans de beaux draps ! Un boulot, pfff ! On n'est pas vraiment dans la définition classique d'un job. Berlin, je n'ai absolument pas envie d'y foutre un pied. J'en veux pas de ces « voyages d'affaire », même s'il m'envoie dans les plus beaux lieux de la planète.

J'essaie d'écarter le plus loin de mon esprit cet accro. J'avale le fond de café qui me reste et je compose le numéro de ma tante. Elle me répond

immédiatement, mais refuse catégoriquement de me passer Abigaël.

— Quand tu auras fini tes bêtises, tu l'auras au téléphone. Tu gâches ta vie car tu ne sais plus comment rester à la surface, Nina. Mais sors la tête de l'eau avant d'avoir complètement coulé. Ce n'est pas quand tu seras à court d'oxygène qu'il faudra réagir, me blâme-t-elle d'un ton froid que je ne connais que trop bien.

— S'il te plaît, juste lui dire bonjour..., supplié-je.

— Non, de toute façon, elle ne te réclame pas alors ne va pas lui faire du mal. Au revoir.

Cette fois-ci, c'est à mon nez qu'on raccroche. Non, je ne veux pas lui faire du mal, mais elle me manque, ma poitrine n'est qu'un trou béant depuis son départ. Je n'ai même pas pu lui dire au revoir. Quand je suis sortie de l'hôpital, ma tante m'a proposé de la prendre plus longtemps chez elle et quand j'ai commencé à déconner elle l'a gardée tout court. Aucune négociation possible. Cette maison vide me file le bourdon. *Nina, réagis !* Ma conscience me hurle de relever la tête et de me battre, mais mon corps est épuisé. Au moins, dans cette situation, ma sœur est à l'abri et moi, je suis protégée. Même si je n'ai plus une parcelle de bonheur en moi, je vis.

Comme il le fait de nombreuses fois dans la journée, mon corps me lâche, je m'endors quelques heures. Des moments où je ne réfléchis plus, mais dans lesquels je suis secouée de cauchemars. Se dessine alors dans les tréfonds de mon sommeil un avion, un crash, un trou noir, Abi qui s'en va, et je finis seule dans une pièce aux murs blancs. Je cours, sans jamais arriver quelque part puis un précipice se forme sous mes pieds, pour m'entraîner dans une chute sans fin. Je me réveille, comme toujours dans les larmes et les cris. Aujourd'hui, je me suis assoupie quatre heures. Je vais pour attraper ma boîte de calmants, mais mes yeux se posent sur ma guitare. Je me lève pour la saisir, l'avoir entre mes doigts me réchauffe un peu le cœur, j'attrape spontanément un carnet, un stylo et pars m'enfermer dans ma chambre.

Je gratte les cordes sans répit, je remplis chaque ligne à l'encre noire, comme possédée par l'inspiration. Combien de temps s'écoule, je ne sais pas, et ça me fait un bien fou. J'entrecoupe mes moments d'écriture avec des allers-retours dans la pièce en chantant mes titres préférés. Toute ma peine se déverse sur mes joues, use ma guitare et rend ma voix de plus en plus rauque. Ce schéma se répète le jour suivant. Je remplis un second carnet de notes, deux cordes de ma guitare se brisent, comme pour m'arrêter. J'ai vu le soleil

se coucher hier et se lever ce matin. Dans le miroir, mon visage me montre des cernes bleutées. Je prends rapidement une douche et décide de sortir prendre l'air. Il est tôt, je suis sûre de pouvoir profiter du calme, je mets mes écouteurs et je me cache sous un sweat noir.

Dehors, l'air me redonne un peu de vie. Comme régénérées, mes cellules frémissent. Je rejoins rapidement le parc le plus proche et trouve un banc où le soleil matinal frappe timidement sur mon visage. Je m'assois sur le bois usé, regroupant mes jambes contre ma poitrine. Mon regard se ferme, je me laisse bercer par la musique. Comme une aiguille de boussole qui cherche le nord, je ne peux pas m'empêcher de chercher sa voix pour adoucir ma peine. Je tape son nom sur internet et j'ajoute "rock band usa" et je tombe sur "Seconds of Silence". Mon ouïe reconnaît chaque variation, des frissons me parcourent. Se rejoue dans ma tête ce moment passé sur scène avec lui.

Ce n'est pas un rock violent, loin de là. Il est rauque, sensuel, tantôt énergique tantôt une balade. Sur le morceau qui passe, la voix d'Aaron n'est accompagnée que d'un piano. C'est comme une prière, atteignant des notes magistrales. J'aime les groupes avec lesquels on passe par toutes sortes d'émotions. Tout en continuant mon écoute, je recherche sur Instagram un profil à leur nom. Il y en a un, avec une photo d'Aaron postée quelques jours plus tôt. Là-bas, aux USA, ils doivent rendre leurs fans raide dingues. Je scrute cette photo de lui, torse nu, une mèche de cheveux perdue au milieu de son regard.

Pourquoi m'obsèdes-tu autant beau brun ?

Des mains se posent soudainement de part et d'autre de mes épaules, je manque de hurler avant de laisser tomber mon téléphone et croiser le regard de ces deux hommes rencontrés il y a peu. Ma conscience hurle en moi de leur montrer à quel point j'ai besoin d'être sauvée, mais au contraire mes traits se durcissent. Je ne laisse rien transparaître, impossible pour moi de mettre un genou à terre.

— Salut Nina, me lancent Erik et Martin à l'unisson, avec des sourires dont je peux capter la bienveillance.

Ils sont tous les deux affublés de tenue de sport. Je ne les pensais pas aussi sportifs que ça.

— Je vous vois un peu trop à mon goût en si peu de temps, craché-je sans même les regarder.

— Et nous on subit un peu trop tes foudres à notre goût en si peu de

temps, balance le bassiste.

— Laisse tomber Rik', on se casse, rappelle-toi ce qu'a dit Aaron. Viens on rentre.

— De quoi se mêle-t-il encore ? tonné-je en relevant instantanément la tête.

— On s'inquiète pour toi Nina, tu sais ?

La voix d'Erik m'adoucit mais je ne dois absolument pas leur donner une raison de m'aider, mon monde n'est pas le leur. Il ne doit pas l'être. Je me lève, ramasse mon téléphone et commence à partir dos à eux.

— Je n'ai pas besoin de votre pitié, je vais bien.

Je marche vite, je prends un autre chemin pour regagner ma maison et ne pas les croiser. Je remonte rapidement la rue quand je constate une moto garée devant chez moi. Je la reconnais sans aucun problème. J'ouvre doucement la porte, James se tient assis dans la cuisine, un petit sourire se dessine sur son visage. Il m'attrape par les hanches pour me serrer contre lui et m'embrasse. Je sais très bien pourquoi il est là.

— Ta valise est prête ? me demande-t-il avec plus de motivation que j'en possède.

— Elle le sera. À quelle heure est l'avion pour Berlin ?

— Ah ! Je savais que tu retrouverais la raison !

Chapitre 12

Petit voyage

Nina :

James m'a réservé une chambre au Ellington Hôtel, l'endroit est luxueux et le réceptionniste me déroule quasiment le tapis rouge. Je le suis jusqu'à la suite qu'il me présente rapidement. L'homme au costume impeccable dépose mes bagages sur un petit meuble prévu à cet effet. J'ai à peine le temps de balayer la pièce du regard, que je reçois un SMS sur le téléphone que m'a donné James.

James :
J'ai confiance en toi.

Je supprime directement le message après l'avoir lu. J'ai un scénario très strict à respecter pour cette transaction, je dois me faire passer pour une femme d'affaires française ayant des documents très importants sur un concurrent de son entreprise de finance à récupérer ce soir, au bar de l'hôtel, à dix-huit heures trente. Pour les remettre le lendemain même heure même lieu à un collaborateur. Le "but" serait de faire avorter un important transfert d'argent. Mais derrière toute cette mise en scène se cache un échange tout autre. Un commis de James me remet une valise de drogue, que j'échange le lendemain à un acheteur, contre une valise d'argent. Ce même argent, doit revenir avec moi en France.

Il est quinze heures trente, j'ai trois heures devant moi pour me reposer un peu et me préparer. Affalée sur le lit, je me rends compte que la peur ne m'habite pas, au contraire, une certaine excitation se fait sentir... Comme au bon vieux temps.

Quand je pénètre dans le bar de l'hôtel, il est quasiment vide. Le lieu est feutré avec un mobilier sombre et des tentures bordeaux un peu partout. Je sais que si j'attends au bar, nous serons facilement repérables. Je m'assois donc à une des petites tables dans un coin de la salle. Un serveur se pointe, je commande une boisson gazeuse au citron pour attendre mon invité. J'ai un tout petit peu d'avance. Alors qu'on me sert, je tends directement un billet et

fait grâce de la monnaie. Un autre homme s'approche de la table, me faisant un signe de la tête comme si c'était un ami de longue date. Il s'installe face à moi, vérifiant au passage que le serveur décampe loin de nous. L'homme est petit et a une silhouette fine. Ses longs cheveux sont regroupés en une queue-de-cheval et il arbore de magnifiques yeux gris. Il pose la valise à mi-chemin entre nos pieds.

— J'espère que monsieur sera satisfait de mes services, chuchote l'homme.

J'avale l'intégralité de mon verre, les bulles me piquent le palais. Je me lève en regardant dans les yeux le commis de James.

— Vous le saurez bien assez tôt. Bonne soirée à vous.

J'attrape la valise et quitte la table, sans me retourner et, d'un pas décidé, puis je regagne ma chambre. J'enferme le butin dans le coffre-fort qui se trouve en bas de l'armoire et m'efforce de ne plus penser à l'échange auquel je viens de procéder. L'adrénaline me parcourt encore, propulsée par le goût du risque. C'est sûr, une telle vie est loin d'être ordinaire et il est tentant de se laisser séduire par les voyages, le luxe et le flirt quotidien avec le danger. Mais je dois me montrer plus forte que ça. Ce n'est pas la vraie vie. Ce n'est qu'une vaine tentative d'exister un peu plus fort, de se sentir spéciale. Et je vaudrais plus que ça, pas vrai ? Je dois retrouver Abigaël. Alors cette mission, ce sera la dernière. Le paiement de ma dette envers James et puis je me tirerai de là, coûte que coûte.

Mais je ne peux m'empêcher de fixer le coffre-fort et de songer à la quantité pharamineuse de drogue qui se trouve à l'intérieur. Si j'en prenais juste un peu, James n'en saurait rien...

Putain ! Nina, qu'est-ce que tu fous ? Tu dois tirer un trait sur ces conneries !

Je secoue la tête et m'éloigne du coffre tant que possible. La sueur perle dans mon dos. Je m'empresse d'ouvrir le mini-bar et d'en tirer un paquet de bonbons que j'engloutis comme une ogresse. Le sucre, ça peut être un bon moyen de compenser... Du moins, jusqu'à ce que je vomisse mes tripes. Je ne connais que trop bien les étapes du décrochage. D'abord ce froid qui vous glace jusqu'aux os, puis les frissons, la faim, la fatigue dévorante, et encore le froid. Le corps qui se secoue de nausées, qui cherche à se vider de tout ce mal que vous lui avez injecté. Et puis l'état de loque. Le dépérissement.

Mais tu vas y arriver, Nina. Tu sais pourquoi tu te bats.

Je m'enferme dans la salle de bains, retire le tailleur que j'ai dû revêtir, ainsi que le maquillage sophistiqué qui me vieillit d'une dizaine d'années. Le bain qui coule me changera les idées. En pénétrant dans l'eau chaude, les bulles de mousses éclatent au contact de ma peau, je me sers un verre du champagne posé sur le rebord. Autant profiter de tous les privilèges, pour moins me sentir prisonnière de ces quatre murs et du contenu qui dort sagement dans le coffre-fort. Face à la baignoire, une large fenêtre teintée donne une vue imprenable sur Berlin. J'attrape mon téléphone. Un SMS patiente. Aaron. J'avale cul-sec la coupe de bulles et me laisse prendre par la curiosité.

Aaron :

J'ai voulu vérifier que tu étais toujours en vie, mais visiblement tu es partie.

Nina :

Voyage d'affaires.

Pas de réponse dans l'instant, je repose mon téléphone et termine mon bain l'esprit troublé par ce texto. Une fois séchée et habillée d'un pyjama en satin bordeaux, je commande au Room service mon repas du soir. Ne voulant pas ruminer une soirée de plus, j'allume la télévision et lance l'application Netflix. On toque à la porte environ trente minutes après ma commande, l'homme me parle dans un français impeccable, je refuse qu'il pénètre dans la chambre avec sa desserte et m'empare du plateau qui s'y trouve. J'écourte la conversation en lui tendant un bon pourboire. Décidément, la paix s'achète.

La série sur des gosses qui essayent de récupérer leur ami plongé dans un monde parallèle captive mon esprit et ce plat de cannellonis aux truffes ravit mon estomac, je savoure le luxe et le confort. Alors qu'un des protagonistes manque de se faire tuer, un petit bruit électronique me sort de ma concentration. Et comme une gamine en manque, je me jette littéralement sur le mobile pour lire le message.

Aaron :

Fais attention à toi. J'attends que tu viennes me demander de l'aide avec... Impatience...

Audacieuse, j'appuie sur le bouton appeler. Il décroche... Mon cœur se stoppe... Je suis folle d'avoir fait ça. Mais ce nouveau pic d'adrénaline me rend fébrile.

Improvise.

— Quel est ce jeu malsain auquel tu joues avec moi Aaron ?

— Bonsoir à toi, Nina.

— Réponds, ordonné-je.

— Je ne joue à aucun jeu avec toi ma belle, mais quand tu réaliseras ce que tu es en train de faire, j'ai envie d'être là pour toi.

— Je n'ai pas besoin de toi.

— Pourtant c'est sous mon corps que tu as frémi la dernière fois, c'est le son de ma voix qui t'a fait frissonner sur scène, me dit-il avec désir.

Mon échine se tend, ma gorge s'assèche.

— T'aimerais avoir la suite du scénario n'est-ce pas ? T'aurais pu l'avoir si tu n'étais pas le toutou d'un putain de trafiquant, je ne me mets pas ce genre de personne à dos désolé. Tu es où là ?

— Ça te regarde pas, articulé-je avec difficulté, le souffle court.

— Écoute, profite de ton petit séjour je ne sais où. Quand tu reviens, si tu as enfin repris la main sur ta vie, viens me voir... Tu sais, je vais jouer franc-jeu : tu me plais. Je ne suis pas un rockeur qui accumule les conquêtes et qui se bourre la gueule tous les soirs pour avoir des émotions assez fortes pour écrire des chansons. Je n'ai pas un putain de passé chaotique... Enfin, pas trop. Joue pas l'effarouchée, tu n'en es pas une.

— Tu insinues quoi ? m'offusqué-je.

— Que tu ne me hurles pas que je ne te plais pas. Allez à bientôt.

Ses mots tournent dans ma tête. Que répondre à un mec beau comme un dieu qui veut vous aider à aller mieux ? Je chavire. Ce que je ressens en moi actuellement, il n'y a rien de tout ça avec James. Aaron a le don de foutre le cœur et l'esprit en vrac. Peut-être qu'il a raison, je dois reprendre ma vie en main. Mais je suis sûre que je peux le faire seule. Après tout, je ne suis pas accro à ce qu'il me fournit et, au fond de moi, une petite voix hurle d'arrêter de jouer avec le feu. Toutes ces pensées m'emportent dans un sommeil profond qui m'engloutit en moins de temps qu'il ne le faut pour le dire.

*

Je me réveille, mon téléphone qui éblouit mes yeux m'indique quatorze

heures, je n'ai pas dormi comme ça depuis si longtemps. Je le sens, mon corps me dit merci. Pourtant quand je me remémore le coup de téléphone d'hier soir avec Aaron, mon cerveau aurait dû brûler à force de tourner dans tous les sens pendant la nuit. Mais rien de tout cela.

Pour le moment, j'ai la faim au ventre. Je commande un petit-déjeuner tardif qui arrive rapidement. Je me rappelle que l'hôtel possède un petit jardin d'hiver, je décide qu'après m'être goinfrée, j'irai là-bas, même si techniquement je n'ai pas le droit de quitter ma chambre.

Ce petit coin d'herbe abrité par un arbre exotique me sert de refuge jusqu'à tard dans la journée. J'écris mes pensées dans un carnet, des paroles, je recopie des chansons que j'aime. C'est en regardant mon portable que je me rends compte que je suis censée être dans une heure à mon rendez-vous et à vingt heures à l'aéroport. Je commande un uber pour dix-neuf heures et remonte dans ma chambre me préparer et ranger ma valise, je n'aurais plus qu'à cacher la mallette d'argent dedans.

Vêtue d'une robe noire, mes cheveux dans un chignon parfait, j'attends au bar un verre de tequila à la main. Je suis impatiente de me débarrasser de cette fichue mallette. Un homme s'assoit à côté de moi et pose une mallette identique contre le pied du tabouret. Je pousse la mienne contre son siège. L'échange est fait. Je le scrute un instant, c'est un homme d'une quarantaine d'années, je dirais, le crâne comme le visage, impeccablement rasé. Son allure est imposante mais pas effrayante.

— Madame, excusez mon retard, mais votre patron sera ravi d'apprendre que notre collaboration satisfait le mien, m'annonce-t-il d'une voix monocorde.

— Vous m'en voyez ravie.

Je me lève attrapant ma valise.

— Ravie de pouvoir faire affaire avec vous, transmettez mes hommages à votre patron.

J'arbore un sourire satisfait en le quittant et remonte rapidement à ma chambre, l'homme a eu du retard, mais ces échanges sont toujours rapides pour ne pas attirer l'attention. Je cache l'argent dans la valise comme me l'a indiqué James et attrape au vol mon taxi qui me mène à l'aéroport. Mon billet business class me donne le privilège de passer très rapidement la douane et, grâce à mon look femme du grand monde ainsi qu'un sourire charmeur, le jeune douanier ne s'attarde pas sur mon bagage cabine.

J'ignore la somme que je transporte, mais à peine sortie de l'avion, James est là, garé sur les places taxis, à m'attendre avec une superbe Mercedes blanche. Je mets ma valise dans le coffre et m'installe côté passager. J'ai froid. Mes doigts tremblent. Le manque se fait de plus en plus présent.

— Tout s'est bien passé ? Tu sais que ce look de femme d'affaires te rend très attirante !

— Ramène-moi chez moi, James, je suis fatiguée. Tu auras un débrief plus tard...

Le trajet dure, je n'en vois pas la fin. Arrivés devant ma maison, je suis comme collée au siège, paralysée par le désir de mettre fin à toute cette merde dans laquelle j'ai sauté à pieds joints. Mais je cherche mes mots, j'ai peur, mes mains tremblent, j'essaye de cacher mon malaise.

— Écoute James, je...

Il me coupe.

— On a failli se faire avoir par les flics, d'après nos infos tu n'as pas été repérée.

— C'est de ma faute ? Qu'est-ce que j'ai loupé ?

La panique me gagne, je suis tétanisée, je ne veux pas finir ma vie en taule.

— Non ce n'est pas toi, c'est... Un autre détail. Mais je ne veux plus que tu gères de transferts... D'ailleurs je ne veux plus rien avoir affaire avec toi. Tu descends de cette caisse et plus jamais tu ne me recontactes. Rends-moi le téléphone et barres-toi.

Je reste stoïque, cela me paraît trop facile pour être vrai...

Chapitre 13

Inavouable évidence.

Aaron :

Quelques jours sont passés depuis mon petit jeu par message avec la belle rousse d'en face. Depuis, mis à part avoir remarqué son retour, je n'ai eu aucune nouvelle. Actuellement affalés dans le sofa du studio, une guitare à la main, les mecs et moi répétons un de nos morceaux. L'avant-dernier qui doit être enregistré. On a effectué quelques modifications sur le reste de l'album en remplaçant deux chansons par deux reprises. Mais un problème se pose toujours à nous, ce putain de duo. Aucune des démos reçues n'est à la hauteur, j'ai bien une idée depuis quelques jours, mais je doute de sa viabilité. Je n'ai pas encore dit aux membres du groupe que je galère, que rien ne va pour cette chanson-là. Mais visiblement, Erik a bien compris puisqu'il met le doigt sur le problème.

— Aaron, t'es avec nous ?

— Oui, oui, désolé.

— On en est où pour le duo ? demande le bassiste avec un sérieux qui ne lui ressemble pas.

— Nulle part, pour tout vous dire je bloque complètement , je pense qu'on va retirer cette chanson de l'album.

— Non ! gueule Martin. Elle est trop bien !

— Tu as une solution peut-être ? Je n'ai pas trouvé une voix capable de faire passer l'émotion qu'il faut, vous avez écouté les démos avec moi, non ? De la merde.

— Moi j'ai bien une idée mais pas sûr qu'elle te plaise, déclare Erik avec hésitation. Je me bloque rien que d'imaginer quelle personne il a en tête, je prie intérieurement pour qu'il n'ait pas la même que moi.

— Tu sais ton duo avec Nina la dernière fois...

Je le coupe avant qu'il ne finisse sa phrase.

— Dans tes rêves je ne veux pas d'une foutue camée sur notre album, c'est compris ?

Ce mec lit en moi, ce n'est pas possible ! Mais hors de question que je le laisse initier quoi que ce soit. Mon intonation froide ne lui donne pas envie de

continuer son argumentation et le replonge sur les partitions devant lui. Martin et Ben gardent le silence, mais je sens leurs regards sur moi. Je lève le mien sur eux, ils dévient directement.

Elle chante bien, c'est même au-delà de ça, mais non, mon idée n'en est vraiment pas une bonne. Premièrement, foutre cette nana dans notre album, ce n'est pas bon pour l'esprit du groupe masculin que nous avons. Ensuite, c'est une droguée instable et pour finir, je... *Non boucle-la, Aaron*. Mauvaise idée, point barre. Je propose dans le flou, la même chanteuse que pour le duo de notre premier album. Après tout, si elle a fait l'affaire une première fois ce sera ok pour celui-là. Les gars ne s'y opposent pas, j'envoie un mail rapide au producteur pour qu'il la contacte et la fasse venir en France d'ici une ou deux semaines, si elle est d'accord.

J'essaye de me replonger dans mon boulot, mais le sourire débile d'Erik me titille les nerfs, il rigole face à son téléphone et montre je ne sais quoi à Martin. Mon pied tape frénétiquement sur le sol, j'ai envie de leur brailler d'être un peu professionnels et de reprendre le boulot, mais je préfère leur laisser un moment de répit. Cet album est chronophage et nous n'avons pas le temps de respirer. Je me dis qu'une petite soirée pourrait nous faire du bien, je saisis mon téléphone pour prévenir quelques amis. Les gars quant à eux sont euphoriques à l'idée de prendre une pause. J'annonce également qu'on présentera à nos amis quelques titres pour savoir ce qu'ils en pensent, ils sont tous passionnés de musique et pour la plupart musiciens. Ils ont rarement l'habitude de nous voir nous produire devant eux. Depuis le début de notre "succès", nous n'avons joué qu'aux USA et dans quelques rares festivals ailleurs dans le monde.

Le duo Erik-Martin revient du supermarché, ils ramènent des stocks pour la soirée de ce soir. Beaucoup de bières, quelques alcools plus forts et une tonne de chips. Il est vingt heures, je monte prendre une douche bienfaitrice. L'eau qui coule efface un peu ma fatigue, mais laisse intacte mon stress, j'ai tellement peur que ça ne marche pas, que notre carrière s'arrête à un seul album. Je ne peux pas me passer de la scène, elle me manque tellement, d'ailleurs, tout comme notre vie aux Etats-Unis. Mais je dois garder les idées claires et ne pas perdre de vue notre objectif.

Je n'y peux rien, je suis un foutu perfectionniste. Tout doit être carré et parfait, parfois les mecs ne me supportent pas, je me sens obligé de mettre mon nez partout, jusqu'à leurs tenues sur scène. J'en ai des insomnies, je me

lève la nuit pour faire des listes des détails que je ne dois pas oublier. J'aime la musique, c'est mon métier, ma passion, elle m'anime, me tient en vie. C'est mon oxygène, j'ai toujours scandé que rien ne peut se mettre en travers de mon chemin. On y arrivera.

J'entends les premiers invités débarquer, je m'habille rapidement. Les cheveux trempés et ébouriffés, je rejoins le salon et salue mes amis. Ça fait un bien fou de couper court à notre routine et de s'amuser, tout le monde a un verre à la main et la musique comme conversation principale. Mon cœur se pince d'impatience de retrouver mes amis de l'autre continent, mais cela faisait longtemps qu'on n'avait pas profité de nos amis français, cette deuxième soirée nous remémore de vieux souvenirs.

Par exemple, parmi tous, il y a Daniel et Steven des amis du collège avec qui j'ai toujours gardé contact, ce sont des gars super. De l'autre côté, le cousin de Ben discute avec lui de guitare, il est aussi passionné que lui. D'ailleurs, une fois où Ben avait une grippe carabinée, Nicolas est venu le remplacer sur une scène ouverte dans le sud, à l'époque où nous étions encore inconnus du public. Mais parmi toute cette masse de testostérone débarque une petite fée blonde, cette fluette jeune femme, c'est Louise, ma meilleure amie. Je ne la connais pas depuis l'enfance, mais c'est avec elle que j'ai fait les quatre cent coups au lycée. Je bondis sur elle pour la serrer dans mes bras, elle se bloque comme si elle ne pouvait plus respirer.

— Aaron ! Lâche-moi, tu m'étouffes grand dadais !

— Tu m'as tellement manqué ma Lili !

— Toi aussi mon beau, la vie ici c'est si triste, sans toi.

— Pourquoi tu n'es pas venue plus tôt ? Ça fait des semaines qu'on est ici.

— Tu sais avec les partiels et ma mère, je n'ai pas trop de temps, j'ai pu venir car ma sœur est en ville pour s'occuper un peu d'elle.

Je prends son visage entre mes mains et lui dépose un baiser sur le front. Elle a vraiment une vie dégueulasse : elle trime avec un boulot plus les études et prend soin de sa mère malade.

— Bon, je suis impatiente de découvrir quelques-unes de tes nouvelles chansons !

— C'est juste des chansons, Lili.

— Sois pas modeste, t'es tellement relou avec ta musique que je suis sûre que c'est parfait.

— Allez viens par-là, on va boire une bière dehors.

Je l'entraîne à l'extérieur et m'allume une cigarette. Mon bras passe sur ses épaules pour la tenir plus près de moi et m'imprégner de sa présence pour recharger les batteries de notre amitié. Nous parlons longuement de tout et de rien. Avec elle, je laisse tomber le masque, de toute façon elle sait tout de moi. J'ai déjà une sœur de sang, mais elle est ma sœur de cœur, si je peux puérilement la qualifier ainsi.

— Bon t'a quoi de beau à me raconter, beau brun ?

— Rien, on n'est tellement à fond dans l'album que nos journées sont des copier-coller les unes des autres tu sais.

Martin débarque lui aussi un verre à la main.

— Et Nina ! La belle Nina qui obsède Aaron depuis des semaines !

— Ta gueule Tintin ! grommelé-je avec ce surnom qu'il déteste.

— C'est qui ça ? Tu m'as jamais parlé d'elle ! Cachottier !

— C'est personne.

— menteur, menteur ! C'est notre voisine d'en face !

Je vais lui couper l'envie de l'ouvrir à celui-là ! Souhaitant éviter l'interrogatoire de Lili, je me tire dans le studio, j'accorde la guitare qui me servira tout à l'heure. Les paroles de mon ami résonnent dans ma tête comme un boomerang dans sa course folle. Elle m'obsède. J'essaye de me convaincre que non en secouant légèrement ma tête, chassant ces idées farfelues. Une sensation bizarre, comme une petite lumière rouge qui s'allume et clignote dans tout mon corps, me pousse à sortir mon portable et choisir Nina comme destinataire d'un message.

Aaron :

Salut, tout va bien de ton côté ?

Chapitre 14

Faire table rase du passé

Nina :

J'ai profité de quelques jours de repos après mon retour de Berlin. J'ai beaucoup chanté et écrit, j'ai même repris la méditation que j'avais laissée de côté, depuis longtemps à vrai dire. Je vais mieux dans ma tête, le fait de m'être fait lâcher par James m'a encore plus ouvert les yeux. Même si je ne comprends pas comment tout a pu aller aussi vite. J'ai peur de me prendre des représailles en pleine face à tout instant, mais j'essaie de me concentrer sur le positif. Je peux m'en sortir seule, tout va aller mieux, je vais faire mon deuil et récupérer ma petite sœur. Mon objectif aujourd'hui est de reprendre contact avec mes amis, j'envoie un premier message à Louis pour savoir comment il va, puis un autre à Tiphaine pour l'inviter à prendre le café. Le premier reste sans réponse, il doit sûrement être très occupé à l'armée. Le second m'accroche un sourire aux lèvres, elle décline mon invitation par manque de temps cet après-midi, mais m'invite à dîner ce soir dans notre restaurant favori.

Il est déjà seize heures, le soleil de cette mi-avril brille encore, les fleurs dehors prennent vie sous la timide chaleur du printemps. Le renouveau de la nature... Moi aussi je brûle de renaître de mes cendres, pour me féliciter de tant de bonnes résolutions je décide de sortir faire un peu de shopping. Me trouver une petite robe pour ce repas entre filles me paraît un bon plan. J'enfile mes chaussures et prend rapidement le volant de ma voiture direction de centre commercial. Avec un peu de mal et quasiment deux heures de recherche, mon dévolu se jette sur une robe noire, style patineuse avec en supplément une paire de bottines noires également.

C'est en traversant le centre commercial que mon regard se porte sur une petite affichette à l'entrée d'un magasin de musique, la "Douce note", recherche un/une vendeur/euse temps complet. « CV à envoyer au mail suivant. URGENT. » Je prends en photo la pancarte. Après tout, je vais bientôt avoir besoin d'un travail, car si je vivais avant aux crochets de mes parents, il va maintenant falloir que je me prenne en charge. Même s'ils nous ont laissé de l'argent, je n'ai pas de quoi mener la vie de château. Et quoi de

mieux pour une mordue de musique comme moi, qu'un lieu comme celui-là. Je quitte le temple de la consommation avec un sourire en coin, un peu de positif en vue à l'horizon.

Dix-neuf-heures trente, je décide d'aller à pied jusqu'au restaurant qui est proche, j'ai pu mettre ma nouvelle tenue accessoirisée d'une veste en simili cuir cloutée. Arrivée sur place le regard de mon amie assise à une table est rivé sur son téléphone, c'est ma présence sur son côté qui la fait réagir. Elle me fixe et se lève d'un bond pour me prendre dans ses bras. La tête dans mon cou, elle chuchote.

— Dis-moi que tu as finis de déconner. J'ai eu tellement peur pour toi !

— C'est fini, ça va aller.

Elle se détache de moi et m'invite d'un signe de la main à m'asseoir.

— Je n'aborderai pas ta sortie des rails ce soir, j'ai juste envie de passer un bon moment avec toi.

— Merci, tu sais, tout ça s'est arrêté il y a seulement quelques jours, mais je vais mieux, je vais postuler à un job dans un magasin de musique, j'ai passé mon temps à composer et chanter.

— Ça me rassure vraiment, j'ai bien cru que cette fois tu ne te relèverais pas.

— Je lutte à l'intérieur...

Ah oui léger détail, ça... J'essaye de l'enfouir au fond de moi, bien profondément, comme un cadavre dans le placard. Et pourtant, c'est un enfer chaque jour, mais pour combien de temps encore ? J'ai déjà connu le manque de drogue, pourtant, je n'en ai pas pris longtemps cette fois-ci, mais je suis persuadée que je suis comme un putain de vampire en manque de sang actuellement. Mes veines me brûlent, mon cerveau hurle, mes gestes sont lents, mes nuits sont agitées. Déjà qu'elles étaient compliquées ! J'ai beau me doper au café, méditer des heures, l'envie est là comme un démon assis sur mon épaule. Tous les matins, quand j'ouvre les yeux, c'est moins pire que la veille. Enfin, je crois, après plus ou moins une semaine et trois jours sans rien dans mon corps, je ressens les choses comme cela. J'étais la première à me convaincre que je n'aurais pas de manque... Mauvaise réponse !

Tiphaine, parle et parle sans reprendre son souffle, une migraine me monte, j'essaye de la contenir mais elle bouffe ma tête centimètre par centimètre, j'attrape un antidouleur dans mon sac, avec l'intime conviction qu'il ne calmera rien.

— Nina tu es avec moi là ? Je te parle de quelque chose de vital !

— Hum... Excuse-moi, une migraine.

— Comme je te disais, un garçon me plaît en ce moment.

— Raconte-moi tout ! dis-je étonnée.

— Tu promets de pas m'en vouloir ? Parce qu'Erik m'a ajoutée sur Facebook je ne sais pas comment il m'a trouvée mais je l'ai accepté et depuis on parle... Beaucoup.

Elle reprend violemment son souffle après avoir déversé ses mots comme si la vitesse rendrait la nouvelle plus facile à avaler.

— Erik, mon voisin ? Tu rigoles ?

— Non... d'ailleurs il m'a envoyé une invitation pour aller boire un verre chez lui durant une petite fête.

— Compte pas sur moi, je te le dis tout de suite. Dans cette baraque, il y a... Comment dire... Une personne que j'ai pas vraiment envie de voir maintenant.

— Qui ça ? Aaron ? m'interroge mon amie.

— Bingo, t'es futée comme fille, toi ! Il a le don de jouer avec mes nerfs avec ses airs arrogants ... J'ai un peu de mal à supporter.

— Je pense que j'ai raté un chapitre là, tu me dois une explication plus que complète ! Tu ne peux pas détester comme ça un gars qui t'a sauvé la vie.

Après dix minutes où Tiphaine me supplie de tout lui raconter sur la soirée chez moi ou de notre récent échange de messages, je lui explique les détails et sa mâchoire frôle quasi le sol à force de s'ouvrir, sous le choc. J'essaye de cacher à Tiph' l'effet que m'a fait Aaron. Son contact, ses messages, cette envie de m'aider.

Ces derniers temps, personne à part lui n'a émis l'idée de me sortir la tête de l'eau. Louis fait le mort, Tiphaine a préféré foutre le camp et ma propre famille m'a tourné le dos. C'est lui, un parfait inconnu, qui m'a tendu la main.

Une fois le repas fini, elle insiste pour que je l'accompagne, je décline une énième fois de moins en moins poliment. Qu'elle me foute la paix avec ces mecs ! Elle repart chez elle se changer pour je cite "avoir l'air d'une bombe pour Erik". Bizarre, je ne pensais pas que le style Tiph' était le sien. Je commence à parcourir les premiers mètres du chemin retour, la route est barrée à environs sept-cents mètre de ma maison par deux camions de pompier garés devant la maison de Mr et Mme Mangin, deux personnes âgées avec pas mal de soucis de santé, il n'est pas rare qu'une fois par

semaine les pompiers doivent intervenir. Je prends donc un petit chemin qui coupe le parc municipal et qui atterrit à deux maisons de chez moi. La musique dans les oreilles, le parc est encore bien éclairé malgré l'heure tardive. Mon instinct est piqué à vif, une petite alarme siffle dans ma tête, mon regard se détourne discrètement vers cinq mecs assis sur une table de ping-pong à ma droite. J'accélère, je peux les sentir m'emboîter le pas. Alors que les pas s'enchaînent, je cherche dans ma poche de jean, comme un vieux réflex bien rodé, un pochon de drogue. Mais rien. Ça aurait pourtant pu me donner du courage. C'est dingue comment le manque peut se manifester à n'importe quel moment, me rappelant que le passé n'est pas si loin derrière moi. Ma pire faiblesse toque plusieurs fois à la porte puis s'en va, comprenant que je n'ouvrirai pas ce soir.

Tu seras bien plus en sécurité si tu es sobre, Nina. Tu sais que cette merde te vrille la tête.

Les pas se font plus rapprochés. J'entends qu'on m'interpelle. Je retire un de mes écouteurs pour pouvoir entendre plus clairement ce que les mecs me disent.

— Hé toi, t'es l'ex de James c'est ça ? Viens par ici, on va lui faire passer un message, rigolent-ils entre eux.

— Oui, cet abruti de James va comprendre qu'il aurait pas dû faire de l'ombre à notre boss.

Je me fige. Pourquoi mes jambes me font-elles faux bond maintenant ? En quelques secondes, je regarde le message qui vient d'arriver sur mon téléphone... Aaron. Ils s'approchent de moi... Ils sont devant moi, ils balancent mon portable bien trop loin pour que je ne puisse le récupérer. Maintenant face à eux, mon cerveau turbine pour trouver un plan pour me sortir de là, enfin jusqu'au moment où je vois une arme dans la main d'un d'entre eux.

Fuis !

Ma conscience hurle, pour une fois je vais lui faire confiance. L'un d'eux m'attrape le bras et m'assène un coup-de-poing, dans ma bouche coule un liquide au goût métallique. *Fuis !* Je tombe à genoux au sol. L'arme du plus gras des mecs se pose sur ma tempe, ne panique pas Nina, *FUIS !*

Cette petite voix a hurlé si fort que je suis sûre que tout le monde a pu l'entendre, d'un coup de main, je fais valser l'arme au loin, me redresse avec maladresse et décampe. *COURS !*

Ils sont à mes trousses, je manque de me retrouver par terre plusieurs fois. Putain, ce ne sera peut-être pas James qui me fera ma fête, finalement, mais ses rivaux ! Dans quelle merde je me suis foutue ! Et dire que j'ai cru pouvoir enfouir cette partie de ma vie aussi facilement... Mes yeux se posent tels un viseur de sniper sur une cible sur trois mecs devant une maison aux volets noirs qui m'est familière. Alors je cours plus vite, la maison n'est plus qu'à quelques mètres, mes agresseurs sont encore à une bonne distance de moi. A bout de souffle, je pousse les personnes en train de fumer devant pour tambouriner à la porte de celui qui, je l'espère, sera mon sauveur. Une fois de plus...

Chapitre 15

Protège-la

Aaron :

Une fois passée ma petite colère contre Martin, j'ai regagné le salon pour discuter avec mes potes. Le sujet principal : le nouvel album. Ils sont tous méga impatientes de l'entendre, même si la plupart ne suivent pas vraiment notre carrière. Comme nous sommes établis outre atlantique et pas connus en France, ils suivent juste notre actualité à travers nos réseaux sociaux. Seule Louise est intarissable sur notre succès, nos musiques et chacun d'entre nous.

Je n'ai pas vraiment le temps de parler plus longtemps, mon ami Adrien me fait signe qu'on frappe à la porte et je m'y rends d'un pas décidé.

Le bruit se fait de plus en plus fort contre le bois, j'attrape la poignée pour ouvrir, la porte valse avec une violence inouïe. J'ai à peine le temps de comprendre ce qui se passe que j'aperçois Nina le regard rempli de peur, du sang sur son visage, et des amis dehors en train de se battre. Ni une ni deux, je sors en trombe pour me joindre à eux. Mais avant qu'on ait vraiment le temps de leur coller une raclée, les agresseurs se barrent en prenant leurs jambes à leur cou.

— Elle est où la fille ?

La voix tonitruante de mon ami Emeric percute mes oreilles .

Je regagne vite l'intérieur où je vois Erik, Martin et Ben autour de Nina, assise sur le sol de l'entrée. Un calme effrayant immobilise la maison, la jeune femme repousse avec force ceux qui essayent de l'aider, je me baisse à sa hauteur emprisonnant ses poignets au creux de mes mains.

— Nina, calme-toi, tu ne risques rien ici.

Rien ne peut stopper ses larmes. Sa bouche en sang me fait frissonner. Je dois la mettre au calme, loin de tous ces regards qui la scrutent.

— Erik, aide-moi à la monter là-haut, ordonné-je sans cérémonie.

Nous passons tous les deux nos épaules sous ses bras, traversant le salon et accédant rapidement à l'étage. Son corps est raidi par la peur, j'ordonne froidement à Rik' de partir et de fermer la porte. Il hésite un instant, mais mes yeux brûlants de rage le motivent à partir.

— Nina que s'est-il passé ?

Aucune phrase ne sort de sa bouche, alors assis au milieu de ma chambre, je prends l'initiative de la prendre dans mes bras. Je forme autour d'elle une protection puissante, une forteresse inviolable. Ici rien ne peut la blesser. Le balancier cadencé de mon corps la berce, l'odeur du sang me titille les narines et je sens ses larmes tremper mon t-shirt. Malgré mes efforts elle ne se calme pas, j'ai même l'impression que plus les minutes s'égrènent plus son corps convulse de sanglots. Automatiquement, mon cerveau prend le contrôle et laisse libre cours à un vieux réflexe. Je chantonne, au creux de son cou, *One more light* de Linkin Park.

Si cette chanson m'apaise quand la colère m'emporte, pourquoi ne le ferait-elle pas sur Nina ?

*« Should've stayed, were there signs, I ignored ?
Can I help you, not to hurt, anymore ?
We saw brilliance, when the world, was asleep
There are things that we can have, but can't keep »*
Sa voix nouée de sanglots s'élève, fluette.
*« If they say
Who cares if one more light goes out?
In a sky of a million stars
It flickers, flickers
Who cares when someone's time runs out?
If a moment is all we are
We're quicker, quicker
Who cares if one more light goes out?
Well I do. »*

J'attrape son visage entre mes mains, pose mon front contre le sien, les yeux fermés, l'atmosphère s'apaise. Je continue les douces paroles, ma voix quasiment éteinte... elle susurre des mots apaisants :

*« The reminders pull the floor from your feet
In the kitchen, one more chair than you need oh
And you're angry, and you should be, it's not fair
Just 'cause you can't see it, doesn't mean it, isn't there
If they say
Who cares if one more light goes out?
In a sky of a million stars
It flickers, flickers. »*

Elle ouvre les yeux pour planter ses iris émeraudes dans mon regard. Que se passe-t-il à cet instant dans sa tête ? Ses yeux retranscrivent moins de peur, son corps se calme de plus en plus, son cœur se pose à un rythme correct. Cette lumière qui l'illumine normalement n'est plus là, même quand elle était entre les mains de ce James elle paraissait plus vivante que maintenant. J'essaye de lui parler d'une voix douce et sans intonation agressive qui pourrait la faire repartir dans sa torpeur.

— Tu vas bien ?

— Non...

— Que s'est-il passé ?

— Ils ont voulu m'agresser.

Je serre si fort les dents pour contenir ma colère que c'en est douloureux.

— Je reviens, je vais chercher de quoi te soigner.

J'esquisse à peine un mouvement pour me lever qu'elle s'agrippe fort à moi. Même si je le voulais, les lois de la physique m'empêchent de la quitter.

— Me laisse pas Aaron... Je t'en supplie ne me laisse pas.

— Je suis là, tu ne crains rien ici. Pas avec moi.

Je la relève doucement pour l'inciter à s'allonger sur le lit, je m'installe derrière elle et la prends dans mes bras. Les minutes passent, le calme revient et comme si elle lâchait prise, Nina sombre dans le sommeil.

Demain nous en dira plus, pour le moment elle a besoin de repos. Quand je suis sûr qu'elle est tombée dans les bras de Morphée, je sors du lit avec délicatesse, lui retire ses boots et la couvre avec une couverture. Je reste assis sur une chaise face à elle une bonne demi-heure pour m'assurer qu'elle ne se réveille pas et qu'elle tient le coup. Le sang a eu le temps de sécher sur son visage, tranchant avec le blanc de sa peau.

En fait, elle est comme ma Louise, la vie lui fait vivre l'enfer. À cet instant cette putain de voix dans ma tête me dit : *Protège-la*. Mais n'est-ce pas ce que je viens déjà de faire ?

Je décide de ne pas redescendre, tant pis pour la fête. J'allonge mes jambes sur le petit espace du lit disponible devant moi et m'assoupis également, dans une position qui, je le sais d'avance, me cassera le dos si je dors trop longtemps comme ça. Mais par respect, je n'irai pas dormir dans le même lit que Nina et il est tout bonnement hors de question que je ne garde pas un œil sur elle cette nuit.

Chapitre 16

Un manque d'émotion

Aaron :

La lumière passant par la fenêtre m'éblouit, me réveillant sans cérémonie. La stéréo devant moi affiche sept heures trente-quatre. J'ai passé la nuit dans l'inconfort le plus total. En me redressant, mon corps craque, mes muscles sont complètement endoloris. Mais je ne pense pas vraiment à la douleur et pose mon regard directement sur le lit trônant au milieu de ma chambre. Il est vide. Je descends rapidement pour arriver dans le salon qui ressemble à un champ de bataille, des cadavres de bouteilles couvrent chaque meuble, le sol est jonché de miettes. Un petit être installé dans le canapé tourne sa tête vers moi. Nina est là, assise, les yeux bouffis et son visage porte encore les stigmates de ses aventures. Je nous prépare un café et, une fois prêt, lui tends la tasse chaude puis je prends place à côté d'elle. Le silence règne, son regard est perdu dans le vide, comment suis-je censé agir là, maintenant, tout de suite ?

— Merci.

Son ton exprime une reconnaissance quasi religieuse.

— C'est qu'un café, dis-je avec ironie, laissant apparaître un léger sourire pour détendre l'atmosphère.

— Pour hier...

— Que s'est-il passé alors ? Tu te sens de me raconter ?

Elle garde le silence de longues minutes, pinçant ses lèvres mais ne semblant pas refouler de larmes.

— J'ai pris un raccourci pour rentrer chez moi, et j'ai croisé ces mecs, au parc. Ils m'ont reconnue comme étant l'ex de James et ont voulu lui faire passer un message, m'explique-t-elle en pointant du doigt sa blessure. Désolée je n'ai pas su où aller pour être en sécurité.

— Quelle bande de bata...

Elle me coupe immédiatement.

— J'assume d'avoir été dans le mauvais clan, ne t'inquiète pas. Je vais rentrer, vous en avez fait assez pour moi, je ne veux pas vous attirer de problème.

— Tu peux rester, enfin si tu as besoin de compagnie, on a une chambre, le temps que tu reprennes confiance.

Dans sa tête se joue probablement une bataille, son cerveau lui disant de partir et son cœur encore endolori de rester. Elle ne répond pas, fixant le fond de sa tasse. Elle va me rendre fou avec ses silences. Je me lève et ses yeux émeraude se braquent instantanément sur moi.

— La chambre d'amis c'est celle avec la porte rouge là-haut, il y a tout ce qu'il faut dans la salle de bain. Moi je vais me doucher, fais comme chez toi. Le dressing est ouvert en face de la chambre, prends un jogging et un t-shirt, on ira chez toi plus tard.

J'ai beau être fumeur, je sens que l'odeur de clope froide a imprégné mes vêtements d'hier, une douche rapide s'impose.

Une fois rafraîchi, je me rends dans le dressing, une serviette entourant ma taille, et je suis surpris de trouver Nina plantée là, au milieu de la pièce ne sachant pas où chercher. Sans mots, je farfouille et lui sors des vêtements. Je ressens son regard gêné me fixer. *Elle mate ?* Elle les attrape avec hésitation et disparaît dans la pièce d'en face à une vitesse hallucinante.

Une fois prêt, je m'installe dans le studio, ma guitare que j'avais préparée hier est toujours à la même place. Nous n'avons pas joué devant nos amis, finalement... Dommage. Je mets le casque audio et lance la dernière chanson enregistrée, le volume à fond je chantonne les paroles. C'est parfait ! Autant de travail pour un résultat à la hauteur. Je prends en photo la table de mixage et la poste sur l'instagram du groupe. Je lance une autre piste, celle de l'instrumentation du duo, ça vaudrait peut-être le coup d'essayer avec Nina...

D'ailleurs, en parlant de la rouquine, elle rentre timidement dans le studio, je l'invite d'un geste à prendre place à côté de moi. Je lui tends une feuille avec les paroles du duo et lui pose délicatement le casque sur les oreilles. Enroulée dans un gilet, frissonnante, elle m'analyse de son regard interrogateur. Tout au long de la musique, elle reste impassible, la tête légèrement penchée en plein décryptage de ce qu'elle écoute. Un titre rock mais un peu comme une balade... Non, carrément une déclaration. Elle retire le casque et me le tend, sans rien dire.

— Alors ?

— Tu veux mon avis ? me demande-t-elle dubitative, se pointant elle-même du doigt.

— Bah oui, sinon je ne t'aurais pas fait écouter !

— Écoute Aaron, je ne suis pas une artiste mon avis n'est pas très intéressant.

— Crache le morceau tout de suite !

— C'est comment dire... Bon, mais... non, excuse-moi, mais franchement ça n'a aucune émotion, c'est une coquille vide cette chanson.

Elle a bandé son arc et m'a planté une flèche en plein cœur, jamais personne ne m'a dit une telle chose. Je me renfrogne, vexé. Je pensais cette chanson valable, et même plus que ça. Je l'imaginais déjà dans les charts américains ou encore produite sur scène faisant chialer la totalité de l'audience.

— Je ne voulais pas te vexer .. Désolée, s'excuse-t-elle en essayant de m'attraper la main.

J'attrape la feuille, la chiffonne et fais un tir parfait dans la poubelle. Nina me décontenance, mais aurait-elle raison ? Je garde en moi quelques secrets qui assombrissent mon cœur, devrais-je laisser cette émotion sortir ?

Elle le sait, je ne suis pas le type de rockeur qu'on trouve dans les livres ou dans les films, je n'ai tué personne et je n'ai rien d'un ivrogne qui cherche à faire émerger des sentiments. Je suis juste un mec qui ne ressent pas grand-chose, je ne m'émerveille pas devant un tableau, je ne chiale pas en regardant Titanic, le seul endroit où mon cœur s'emballe et déconne à quasi s'arrêter, c'est sur scène. Quand j'entends le public hurler, quand les accords de guitare de Ben pulsent mon sang dans mes veines, quand la batterie de Martin lance dans mon corps des battements effrénés et où la basse d'Erik relie tout ça pour ne faire ressortir que le meilleur de moi. Elle a peut-être besoin de l'entendre, pas juste de lire un bout de papier.

— Écoute, tu ne fais pas de la musique pour la gloire, tu dois la faire pour toi. Que chaque note fasse vibrer les cellules de ton corps, détruit ta raison, n'importe quelle chanson est bonne mais c'est celui ou celle qui l'interprète qui lui donne vie. Ta chanson est trop lisse, elle ne donne pas d'émotion. Enfin, ce n'est que mon avis, je ne suis pas une pro.

C'en est trop pour moi, je ne supporte pas en fait qu'on puisse ne pas aimer mon travail après tout le mal que je me suis donné. En silence, je rentre dans une petite pièce qui nous sert d'espace d'enregistrement, m'assieds devant le micro et lui indique où lancer la piste audio. Comprenant ce que je m'appête à faire, elle remet le casque sur ses oreilles.

Je vais t'en foutre du "vide d'émotion" et je vais ancrer cette chanson au

fond de ton âme à tel point qu'elle va te hanter jusqu'à ta mort !

Chapitre 17

Jouer franc jeu

Nina :

Il est là, en face de moi à vider la rage que j'ai provoquée en détruisant sa création. La différence entre une simple feuille décrivant une chanson vide de sens et ce que j'entends est émotionnellement éprouvant pour moi. Le titre décrit la perte d'un ami, l'histoire d'une amitié courte mais puissante, une histoire d'amour fraternelle.

Est-ce vrai Aaron, quelqu'un t'a brisé le cœur à ce point-là ? Ressens-tu vraiment une solitude aussi grande alors que tu es si bien entouré ?

Non, ce n'est qu'une chanson, elles ne retracent pas toutes des drames ou encore des peines, je suis persuadée que tous les fans de leur groupe cherchent à voir des rockeurs beaux gosses raconter des malheurs auxquels ils peuvent s'identifier. Aaron ne ressemble pas à un homme brisé, il est fort, avec un air fier, des yeux clairs qui où l'on plonge vers l'infini et l'au-delà. Je perds le fil du rythme et de sa voix, je laisse mon esprit naviguer.

Je vais jouer franc-jeu, tu me plais.

Ça me revient dans la tête et tourne encore et encore, je n'ai pas porté plus d'importance à cette phrase mais, pourtant, il l'a dite. Il a juste foutu mon cœur en vrac un instant, mais là je réalise qu'il a mis aussi mon âme et mon esprit six pieds sous terre.

Tout défile comme un film, chaque fois où sa peau a touché la mienne, chaque parole qu'il m'a adressée, son regard sur moi, sa façon de me protéger et, pour finir, l'instant où il a cru bon de choisir une certaine chanson pour m'apaiser. Il ne pouvait pas savoir que seule celle la chasse ma peur et ralentit mon rythme cardiaque, pourtant...

J'aimerais jouer franc-jeu et te dire que tu me plais aussi. Mais tu me parais parfois tellement inaccessible...

En fond, sa voix s'éteint et il sort de la petite pièce,

— Et là, c'est toujours vide d'émotion ?

Il décampe mais, prise d'un élan de courage, je bondis, l'empêche d'ouvrir la porte en lui passant devant et en m'y collant contre. Ses prunelles dans les miennes, nos souffles sont si proches qu'ils s'entremêlent. Ses mains

se posent avec puissance contre la porte, de part et d'autre de mon visage. *Embrasse-le*. Je résiste mais ses lèvres m'attirent comme un aimant puissant. Je m'arrête haletante à quelques millimètres de céder à la tentation. Oh tension divine qui me possède ! Arrête ton jeu malsain immédiatement, je pourrais perdre la raison si le contact s'effectue. Mais il cède avant moi, il rompt l'espace, plaque ses lèvres contre les miennes, je m'élève sur la pointe des pieds pour diminuer notre différence de taille. Je n'ai jamais embrassé avec autant de passion, je pourrais même déceler de l'amour. *De l'amour ?* Il défait notre attache charnelle et pose ses yeux sur l'entaille à ma lèvre inférieure,

— Ça ne te fait pas mal ? s'inquiète-t-il.

— Je n'ai pas vraiment eu le temps d'y penser, à vrai dire.

Il sourit, c'est radieux. Je resserre le gilet autour de mes épaules, luttant intérieurement contre mes anciens démons. Je ne veux pas qu'il remarque combien le décrochage est difficile, combien chaque jour est un enfer à traverser sans drogue pour m'engourdir les sens. Je me raccroche à ces ondes positives qui irradient d'Aaron, à cette addiction bien plus saine qui se dessine un peu plus à mesure que je le côtoie. *Bien plus saine, tu en es sûre ?* Oui, je ne crois pas que l'on puisse faire une overdose de bonheur. Et j'ai bien l'impression que le bonheur, justement, c'est cette drôle de sensation de flottement qui m'envahit quand je suis près de lui.

Il me prend par la main et m'entraîne dans la cuisine, on se stoppe net à la vue du spectacle qui s'y joue. Erik et mon amie Tiphaine qui rigolent à gorges déployées autour d'une tasse de café.

— On vous dérange ? taquine Aaron.

— Oh NINA ! hurle Tiphaine sans bouger de sa place. J'ai eu tellement peur pour toi, Erik m'a tout raconté ! J'ai dormi ici pour être sûre que tu ailles bien ce matin.

Elle m'attrape dans ses bras avec force.

— Je vais bien , mais visiblement tu n'as pas dormi sur le canapé.

— Toi non plus je te signale, s'offusque mon amie avec un faux air vexé.

Les deux garçons, à l'unisson se grattent la gorge. Une chose est sûre, ma chère amie, je n'ai pas dormi dans le même lit qu'Aaron. D'ailleurs pourquoi s'est-il infligé une nuit aussi inconfortable ? J'aurais compris qu'il dorme à mes côtés, vu que je squattais son lit.

Nous décidons de prendre un petit-déjeuner après que le reste du groupe

nous a rejoints. L'ambiance autour de la table est bon enfant. Martin, assis à ma droite, m'assassine de blagues douteuses et j'en oublie mes mésaventures de la veille. Il me montre des tonnes de photos de leur vie aux Etats-Unis. C'est magnifique. J'y ai d'ailleurs déjà voyagé de nombreuses fois avec mes parents. Cette image pique mon humeur, cela va-t-il s'arrêter un jour ? Rien qu'à la simple pensée de leur visage, tout mon corps se contracte et mon esprit s'embrume. Je sens que les émotions sont trop fortes pour que je puisse les supporter et je n'ai absolument pas envie de casser la bonne ambiance.

Sans prendre le temps de finir mon café, j'attrape ma veste en cuir posée sur le sofa.

— Nina, qu'est-ce que tu fais ? Où vas-tu ? m'interroge Tiph' .

Je l'ignore et file vers la porte d'entrée comme un courant d'air, gênée à l'idée de leur causer encore du souci. Je traverse la rue, attrape les clés dans ma poche et monte dans ma voiture, je roule une petite dizaine de minute et me gare à la sortie de la ville devant un grand portail blanc. Le bruit de la portière qui claque résonne comme au milieu d'une vallée rocheuse. Ici, le silence est mot d'ordre et rien n'ose le perturber, même pas les oiseaux impatients de voir leurs plumes réchauffées par l'arrivée prochaine de mai. Plus je me rapproche de ma destination à pas de loup, plus mon hésitation grandit. Je ne suis pas revenue ici depuis le jour où, intégralement réunis, nous leur disions un dernier au revoir. C'est alors que se dresse devant moi cette pierre gravée de leur nom. J'ai un peu de mal à me faire à l'idée que je me recueille devant un monument où aucune âme déchue n'est présente.

— Êtes-vous là au-dessus de moi ? A veiller sur moi ? Sur Abigaël ? Je suis désolée d'avoir déconné, je ne suis pas parfaite, vous devez le savoir. Mais j'arrive plus à tout gérer, j'ai l'impression de naviguer sans phare, ne m'en voulez pas de pas vouloir récupérer Abi tout de suite, mais je ne m'en sens pas capable. J'ai besoin de remonter la pente avant de l'avoir à mes côtés. Je ne suis pas seule pour m'en sortir, Tiphaine sera là et il y a Aaron. J'aurais aimé vous le présenter, même si à première vue ce n'est pas au bras de ce genre d'homme que vous m'imaginiez, c'est un mec bien...

Je ne sais pas pourquoi j'avais besoin de venir ici pour déballer tout ça, mais j'ai la vague impression qu'un poids s'enlève mes épaules. Comme si j'avais confessé mes fautes et qu'à partir de maintenant je pouvais vivre sans remords. J'ai tellement de travail à effectuer sur moi-même... Heureusement, je ne suis pas seule. J'essaye de calmer mon corps qui tremble et de donner

une mélodie plus harmonieuse à ma voix qui déraille.

— Je vous aime et vous me manquez tellement.

Les larmes coulent sur mon visage en un flot continu, mes yeux rivés sur la pierre tombale. Pour mettre fin à ce calvaire, je quitte les lieux, le cœur lourd après être restée un long moment dans le silence. Le portail qui se referme derrière moi doit signer le renouveau...

Une fois assise dans ma voiture, je prends une inspiration profonde comme si c'était la dernière qu'il m'était donné de prendre. Je regarde mon portable resté dans la boîte à gants, un nombre incalculable d'appels en absence s'affiche sur l'écran, je réponds rapidement par message à Tiph' pour lui dire où je me trouvais et que je rentre un peu chez moi. Les autres peuvent attendre car je sais pertinemment que mon amie ne tiendra pas sa langue. Je dois déployer une force surhumaine pour garder le cap sur la route du retour, la fatigue s'empare de chaque centimètre de mon corps. C'est comme finir un marathon, on est épuisé mais soulagé.

Une fois entre mes murs, je me laisse tomber sur le sofa et sombre dans le sommeil, épuisée jusqu'à la moelle alors qu'il est quasiment treize heures à l'horloge du salon.

Je ne m'accorde pas le droit de rêver, juste de dormir d'un sommeil salvateur.

Quand mon corps accepte de refaire surface, c'est parce qu'il est réveillé par mon téléphone qui ne cesse de m'assaillir de notifications. Je suis d'abord surprise par le cadran numérique qui affiche alors vingt heures, j'ai beaucoup dormi, ce qui cause un épais brouillard dans mon cerveau. Avec difficulté, je lis les messages qui proviennent tous de la même personne.

Aaron :
Où es-tu ?

Aaron :
Je m'inquiète appelle-moi.

Aaron :
Repose-toi.

Aaron :

Tu vas bien ?

et un dernier :

Aaron :
A demain, bisous.

À chaque fois que je lis son nom, le besoin de son contact se fait ressentir dans tout mon être, de sa voix pour m'apaiser, de son rire pour me faire sourire, de lui... Seule dans cette maison, c'est glauque et seule sa présence m'est à l'heure actuelle absolument nécessaire. Guidés par ma raison, mes doigts tapent sur l'écran sans que je ne puisse réellement les contrôler.

Nina :
J'ai peur ici, seule, viens.

Et si j'ai le courage absolu d'appuyer sur envoyer, c'est que ce gars est devenu une vraie bouée de sauvetage pour moi. Mais ça, il n'a pas besoin de le savoir.

Chapitre 18

Ange ou démon ?

Aaron :

Ce message c'est la porte ouverte pour une étape de plus entre elle et moi, pourtant je le relis en boucle depuis plusieurs minutes. Je respire profondément, en moi se joue un combat entre le pour et le contre. Si elle réclame ma présence, c'est que je commence peut-être à compter pour elle ?

Mais dans quelques semaines on retourne vivre aux États-Unis, c'est alors que l'homme lucide en moi se réveille et s'assied sur mon épaule, m'exposant les raisons pour lesquelles je ferais mieux de couper court à la conversation et retourner dans mon studio à bâcher.

Premièrement, il me dit que j'ai un foutu album à finir et les producteurs commencent à taper du pied pour qu'on s'active. Deuxièmement, comme cité précédemment, on repart de l'autre côté de l'Atlantique. Alors si je m'amuse à développer des sentiments et Nina aussi, deux cœurs vont se briser et je ne veux pas ça pour moi et encore moins pour la belle rouquine. Troisièmement, avant de commencer une hypothétique "relation" ma conscience d'ange m'explique qu'il faudrait qu'elle apprenne à me connaître et réciproquement. C'est vrai, je ne connais pas grand-chose d'elle.

À part qu'elle est belle à tomber et que sa chevelure de feu me donne l'impression de me consumer quand je pose les yeux sur elle.

Toque à la porte de mon esprit mon petit démon, il me hurle de foncer, tenter ma chance, qu'après tout je n'y perdrais rien de plus que ma raison. Je suis un mec fort, mon cœur s'en remettra si ça finit mal. Puis pourquoi penser au pire quand on peut goûter tout de suite au meilleur ? Ensuite, il rigole sataniquement et me précise que, pour apprendre à connaître une personne, il faut passer du temps avec et que ce n'est pas en restant ici à tergiverser que les choses vont avancer. Pour finir, il tape l'épaule du petit ange et lui dit : S'il ne développe pas de l'amour, son petit cœur en chocolat ne risque rien et il pourra repartir sans attache.

Ils ont raison l'un autant que l'autre, alors qui de mon cœur et de ma raison doit agir ce soir ? Je suis installé dans le sofa du salon le regard perdu, traduisant la conversation qui s'effectue dans ma tête... Je deviens fou. Les

mecs sont sortis boire un verre, moi j'ai préféré me torturer l'esprit à la maison. Je me parle à moi-même instinctivement,

— Aaron Collins, réveille-toi parce que là tu déconnes complètement ! Tu vas voir cette nana, tu lui fais comprendre vite fait que ça ne mènera nulle part vu de ton style de vie et basta ! Portes tes couilles de mec !

Ni une ni deux, ma veste sous le bras, je déboule de l'autre côté de la rue. Je frappe à la porte et un "entrez" se fait entendre de l'autre côté. Je rentre et, dès que je l'aperçois, mes bonnes résolutions d'il y a quelques instants s'envolent. Non, non, non, garde le cap. Peut-être que si tu es froid avec elle, elle comprendra le message.

— Tu es venu ! Merci, me dit-elle debout dans la cuisine, un petit sourire aux lèvres.

— Avais-je le choix ?

— Oui.

Merde, pas faux.

— Fais comme chez toi, tu veux un café ?

— Volontiers, je vais avoir besoin d'énergie.

La sonorité de ma voix la déstabilise. Désolé, tu n'as rien fait pour mériter ça mais je t'évite une déception. Le café posé devant moi, nos regards n'osent pas se croiser, laissant planer une drôle d'ambiance tendue. Garde le cap Aaron, ne dévie pas et reste concentré.

— J'avais pas remarqué que tu avais une piscine, là-derrrière.

Cette phrase est d'une banalité affligeante, qu'est-ce que tu fous, mec ?

— Une folie de ma mère, affirme Nina, comme beaucoup de choses à vrai dire, mais j'irais même pas y mettre un pied, elle doit être glacée.

— Ça fait combien de temps que tu vis ici ?

— Méfie-toi, on pourrait croire que tu essayes d'en savoir plus sur moi, Aaron !

Cela serait vrai si mon plan n'était pas de rompre ce lien qui se tisse en nous depuis quelque temps maintenant.

— J'essaye juste de nous éviter une longue soirée de silence, réponds-je avec dédain.

Face à moi je peux voir la mâchoire de la rouquine se contracter, la pression qu'elle semble exercer sur sa tasse est exagérée et ses yeux se ferment pour la laisser prendre une profonde respiration.

— Si tu n'as pas envie d'être ici, casse-toi Aaron.

— Tu m'as fait venir pour me dire de partir ? T'es une fille pleine de contradiction toi.

Apparemment ma réponse fait bondir son sang-froid, en quelques pas elle se retrouve devant moi. Étant assis, elle me surplombe de toute sa colère, les émeraudes qui lui servent d'iris me foudroient.

— Va-t'en, je ne te le redirai pas.

Elle décampe et part ouvrir un tiroir, elle va sortir une arme ou un truc du genre ? Non, elle sort juste une cigarette d'un paquet et s'en va à l'arrière de la maison par une baie vitrée donnant sur la cuisine. Je pense qu'elle sait au fond d'elle que je n'ai aucunement l'intention de partir, alors je m'installe comme elle sur une des chaises autour de la table de jardin. Elle ne m'accorde pas un regard, pas un souffle, elle tend sa main vers le centre de la table pour atteindre le cendrier. Mais je ne la laisse pas avoir le temps de faire sens inverse, que je la capture avec la mienne.

— Je t'ai demandé de partir Aaron.

— Et moi je suis peut-être un petit peu désolé de mon attitude de con, sourié-je.

— Il y a de quoi, oui.

Un sourire se dessine quelque part sur ses lèvres, elle se lève doucement et comme si elle tenait à peine sur ses jambes, avance vers le bord de la piscine toute éclairée dans cette nuit noire. Depuis mon siège, j'observe la lumière de la lune reflétée par l'eau se poser sur elle et créer une ombre au sol. Les bras le long de son corps, elle fixe les ondes qui naissent dans l'eau.

— J'ai une question à te poser Aaron...

— Je t'écoute.

Je suppose d'avance que sa question ne va pas arranger la situation.

— Toi et moi, on est amis n'est-ce pas ?

Je suis censé te répondre quoi au juste, là ? Car honnêtement, vu le bordel dans ma tête, je n'ai pas la naissance d'une réponse cohérente. Je la rejoins, me plaçant à un mètre à peine derrière elle.

— On peut dire ça. Mais tu vois, j'ai une foutue impression, que tu me rends dingue, Nina, avec ton foutu caractère et tes mauvais choix à la con. Excuse mon langage, mais dès le jour où t'as décidé de rentrer dans ma vie... Tu y as mis un joyeux bordel à aller et venir comme bon te semble. Premièrement, sur scène, tu m'as renversé la tête avec ta voix, deuxièmement t'as accepté ce jeu malsain au milieu d'une boîte de nuit bondée, ensuite t'as

complètement déconné, pendue au cou d'un mec absolument pas respectable et pour finir t'es venue, comme je l'avais deviné, frapper à ma porte pour avoir mon aide. Et tout ça, en moins de temps qu'il ne le faut pour le dire. Alors à toi de me dire si tout ça c'est une relation amicale, car personnellement je trouve ça immoral d'appeler ce tour de passe-passe une amitié !

Je me suis approché à pas de loup, plus aucune distance ne nous sépare, mon corps est entré en collision avec le sien, mes bras sont passés sur ses épaules, pendant de part et d'autre de son visage. Elle est immobile. J'ai envie de la supplier de dire quelque chose, mais je reste là, fort et convaincu. Maintenant que j'ai prononcé ces mots je ne peux pas me défilier.

— Pour une fois, j'ai le dessus. Je mène la danse et je compte bien avoir le dernier mot. Te doutes-tu de cette facette de moi ? Sais-tu que je suis un homme têtu, que j'ai toujours ce que je désire, derrière ma gueule d'ange qui visiblement te fait de l'effet car je sens ta peau frissonner. Je refuse d'être faible face à toi. Tu aimes peut-être ça, qu'on te résiste ? Pourtant je sais être un romantique qui croit au grand amour.

— C'est faux, répond-t-elle faiblement en se retournant face à moi, tu n'es pas comme tu essayes de me le faire croire... Ce n'est pas toi, j'en suis persuadée.

— Mais tu ne me connais pas, Nina !

Ma voix a déraillé en prononçant ces mots, à la limite de lui hurler dessus.

— Tu as fait une chose, une seule qui m'a prouvé à quel point je pouvais te faire confiance.

— Sois plus claire.

— Ce soir-là, tu aurais pu profiter de moi vu le nombre de grammes de cocaïne que j'avais dans le sang, mais non, et je peux même rajouter que récemment tu as préféré dormir sur une chaise qu'avec moi. T'avais une fille fragile et manipulable si proche de toi que t'aurais pu en faire n'importe quoi. Mais non... Alors me fais pas croire que t'es un putain de bad boy, c'est faux !

J'ai envie de lui répondre que je ne suis juste pas comme ça, que je ne profite pas des nanas pommées et que, de toute façon même, si j'avais pour habitude de dévier de mes principes, avec elle je ne pourrais pas.

Chapitre 19

Quel type d'amis ?

Nina :

Ce que je dis, je le crois, même s'il me rend dingue avec ses changements d'humeur, même s'il a effectivement une gueule d'ange noir ou de rockeur hyper sexy avec sa guitare à la main, comme dans le studio récemment et que son perfecto en cuir lui donne un air badass.

— Aaron, pourquoi face à moi tu joues un rôle ? demandé-je sans tact.

— Pourquoi tu joues un rôle, toi ? Pourquoi t'as joué la petite chimiste ? pourquoi tu arbores un regard défiant quand tu n'es pas sûre de qui tu es vraiment ?

Comme une petite lumière qui s'allume, la vérité me saute aux yeux, il se protège. De moi ? Mais alors que je m'apprête à rétorquer, il a détourné son attention sur son téléphone qui sonne dans sa main. Le regard qu'il pose dessus est perturbant, un mélange de stupéfaction, de peur et de colère. Il décroche et s'éloigne un peu, la conversation est en anglais, je me remercie d'avoir suivi avec attention les cours de Mr Bels au lycée, car j'arrive à comprendre.

Il est tendu au possible, je jurerais entendre son cœur battre jusqu'ici. Un prénom me vient aux oreilles, Simon,. Il échange quelques banalités avec son interlocuteur mais subitement le ton monte.

— Mec tu te décides à appeler maintenant ?

— J'en ai rien à foutre putain ! Ça fait trois mois que j'attends un appel ! Avant de venir ici, je suis venu te voir et je n'ai pas pu, je n'ai pas eu le droit ! Et ils m'ont bien dit que tu refusais de me voir ! Donc arrête de me prendre pour un con avec tes belles paroles.

Il garde le silence, sûrement attentif à ce que lui raconte le gars à l'autre bout du fil.

— Tu as perdu ce droit, maintenant pourquoi tu m'appelles ? je n'ai pas que ça à faire.

— Tu as des problèmes donc tu téléphones ! Trouve-toi un autre pigeon Simon !

Je comprends à l'instant qu'il a coupé court à l'appel et vu le froid qui

règne, j'ai envie de me cacher dans un trou de souris. Je l'entends lourdement expirer et sortir de sa poche une cigarette salvatrice.

— Tu n'aurais pas quelque chose de plus fort qu'un café ? crache-t-il sans même se retourner.

Je le laisse là et rentre dans la maison pour attraper la seule bouteille d'alcool présente, du Four Roses encore neuf planqué au fond d'un placard. Chez moi, personne ne consomme d'alcool comme ça, et dans les grandes occasions nous avons plus l'habitude de sortir du champagne que du bourbon. Mais je sais que dans certaines occasions mon père sortait une bouteille du même genre. J'attrape deux verres et regagne l'extérieur mais mon corps se stoppe, la scène qui se joue devant moi est folle, au point de stopper un instant les battements de mon cœur. Malgré le froid de ce soir, Aaron jette ses vêtements au sol et plonge tête la première dans l'eau glaciale de la piscine.

— Mais qu'est-ce que tu fais ? hurlé-je en accourant au bord de l'eau.

— Ça se voit pas ?

— Tu vas tomber malade, Aaron, sors de là.

Il s'approche du bord où je m'accroupis et s'accoude.

— Non maman, rigole-t-il, allez viens elle n'est pas si froide !

— Jamais de la vie, j'ai ramené de quoi boire, dis-je en lui secouant la bouteille sous le nez.

— Et bien donne-moi la bouteille, idiote !

— Sors de l'eau et tu l'auras.

Il prend appui et sort en une seule fois de l'eau. Ses abdos sont dessinés, le haut de son corps est couvert de tatouages en tous genres et les frissons qui le parcourent donnent un léger relief à sa peau. Je ne peux m'empêcher de le trouver magnifique. Une phrase piquée à l'encre noire barre le haut de ses pectoraux, "Me against the devil" traduisez "Moi contre le diable", de part et d'autre apparaissent deux squelettes de mains. Et jusqu'à son nombril s'assemblent une multitude de dessins.

Le rouge me monte aux joues, je détourne le regard comme si on m'interdisait de profiter du spectacle à quelques centimètres de moi. Dégoulinant d'eau, il attrape la bouteille dans ma main, l'ouvre et se délecte d'une grande lampée de bourbon. Mes hormones sont plus fortes que ma timidité et m'incitent à ne pas décrocher mon regard du corps d'Aaron. J'ai à ce moment précis envie de parcourir du bout des doigts chaque recoin de son être.

— Arrête de mater Nina, tu baves.

Il me tend la bouteille en retour mais au moment où nos deux mains tiennent la bouteille, il m'attire vers lui.

En quelques secondes, s'extirpe de ma voix un cri strident, mon corps rentre en contact avec l'eau gelée, mes muscles s'atrophient et mon souffle se coupe, tétanisé. Aaron nage vers moi et colle nos corps. Son souffle sur mon visage réchauffe mes traits, il plante ses yeux dans les miens. J'aime ce que je vois dedans, du désir, avec ses lèvres bleutées par le froid et ses cheveux ébouriffés.

— Tu es beau, soufflé-je en remettant vers l'arrière une de ses mèches qui lui retombe avec arrogance sur le front.

C'est sorti comme ça et je vois que ça le touche en plein cœur, mais il ne répond rien et m'attire encore plus vers lui. Ses bras autour de ma taille me maintiennent fermement et à ce moment précis mon radar féminin s'enclenche et hurle une sonnerie d'alerte dans ma tête. La distance entre nos lèvres diminue au fur et à mesure des secondes et l'inévitable impact se produit. J'ai des papillons dans le ventre et les reins qui prennent feu à l'intérieur de mon corps, je scelle le contact en passant mes jambes autour de sa taille. Il m'embrasse avec tendresse, un baiser subtil, court mais d'une puissance inégalable. Ses mains se posent sur mes hanches, il me hisse sur le bord de la piscine,

— Rentre, tu vas geler.

— La faute à qui ?

Sans traîner, je rentre me mettre au chaud, dans la salle de bain du rez-de-chaussée, j'attrape une serviette et la jette à Aaron qui rentre, ses vêtements secs dans les mains.

— Je monte prendre une douche, je déteste sentir le chlore, tu n'as qu'à prendre la salle de bain juste là-bas.

— Je ne suis pas un mec chiant, je peux partager.

Son regard est malicieux et son sourire charmeur. Je pointe du doigt la porte de la salle de bain et monte gagner celle de l'étage. Je prends une douche rapide qui me sert uniquement à me débarrasser du chlore qui me démangeait déjà la peau. Vu l'heure je décide d'enfiler la tenue la plus confortable possible, soit un short de pyjama et un large sweat. Une fois confortablement installée dans le sofa du salon, j'attends qu'Aaron me fasse grâce de sa présence, ce qu'il ne tarde pas à faire.

C'est alors que commence une longue conversation sur nos vies, j'apprends qu'il est lui aussi né dans la région, bon élève durant toute sa scolarité mais ne ratait aucune occasion de se faire remarquer et de faire les quatre cent coups. Après lui avoir posé la question, il me répond qu'il n'aborde pas le sujet de sa famille car c'est un terrain miné qu'il préfère ne pas remuer. Je respecte son choix. Il préfère sans hésitation sa vie à New-York qu'en France et il ne se voit pas revivre ici pour de bon.

— À l'heure actuelle je devrais être aux États-Unis, San Francisco pour être précise, pour y vivre avec mes parents. Mais le destin a décidé que ça ne se passerait pas ainsi, lancé-je dans un long souffle de déception.

— Rien ne t'empêche de le faire !

— J'avoue que l'idée de mettre les pieds dans un avion ne me réjouit pas, vois-tu...

Je casse vraiment l'ambiance avec mes sujets de conversation déprimants, je secoue la tête comme pour chasser les mauvaises pensées qui commencent à arriver. Je fais un signe de la tête à Aaron, l'invitant à poursuivre avec une autre question :

— Excuses moi... mais tu ne travailles pas ? Pas d'études ? choisit-il de me demander.

— Bien sûr que si, j'ai fait des études en droit, j'ai obtenu ma licence. Mais je n'avais plus l'envie d'apprendre, mon cerveau aspirait à autre chose, puis petit à petit j'ai pris mon rôle de grande sœur très à cœur et j'ai consacré beaucoup de temps à prendre soin d'Abigaël, nos parents travaillaient tellement. Et toi ? Tu as fait des études ? changé-je rapidement de sujet.

— Non, juste mon baccalauréat car après c'était la musique tout le temps, partout, jusqu'à mes 21 ans environ, où on a été repérés. Après, tout est aller très vite, une nouvelle vie, un nouveau pays, un album, une tournée, des fans, les galas... La dure vie de star.

Son sourire est amer à la fin de sa phrase et son regard plonge vers le sol comme pour remettre ses idées en place.

— C'est dur la vie de chanteur ?

— Oui c'est compliqué, c'est de la fatigue et du stress mais à côté de ça c'est toute ma vie. Je ne sais rien faire d'autre, un micro et une guitare, ce sont mes outils de travail. Bon en plus de ma belle gueule, bien sûr, rigole-t-il.

— Tu joues combien d'instruments ? Désolée, je suis curieuse.

— La curiosité est un vilain défaut, tu sais ? Je joue de la guitare, du

piano, de la batterie et du violon.

Je me scotche sur place, je n'arrive pas à l'imaginer un violon à la main, avec son look et ses tatouages partout, la scène est limite irréelle. Cependant, qu'est-ce que j'aimerais l'entendre jouer, il doit transpirer le romantisme quand il se laisse posséder par un instrument aussi magique que le violon. Je ne pose pas de question sur le sujet à la vue de la tête qu'il a fait sur le dernier mot de sa phrase. Ses yeux se sont voilés d'un étrange sentiment que je ne reconnais pas.

— C'est quoi ton plus grand rêve ?

Il lance ça comme une bombe, la phrase lui brûle les lèvres et moi elle m'explose l'esprit. Actuellement, entre ce que je veux et ce que j'ai, ce n'est absolument pas le paradis. Bien au contraire, c'est le chaos des enfers. J'aimerais retrouver ma vie d'avant mais vu que les lois de l'univers n'ont pas encore changé, certaines choses ne redeviendront pas. Ils ne reviendront jamais, je dois me résoudre à avaler cette pilule.

— J'en ai pas de rêve, carpe diem.

— Moi j'en ai un et c'est lui qui me donne la force de tout faire, de pousser au maximum mes capacités. Il développe ma musique de jour en jour, m'inspire et me donne la force de me lever tous les matins. Quand j'étais ados et que j'avais cette affreuse guitare avec laquelle je jouais dans mon garage, j'imaginai être sur scène face à un raz-de-marée de fans. Le Madison Square Garden, c'est ça mon rêve. Le jour où mes pieds fouleront une scène sur cet endroit mythique, alors j'aurais réussi.

— Je te souhaite d'atteindre ce sommet Aaron, c'est absolument impossible que vous ne finissiez pas par jouer là-bas !

Le regard que je lui adresse est tendre et plein de bonnes ondes, lui souhaitant le meilleur car il a l'air tellement déterminé. Il ne faut pas rabaisser le rêve des autres.

Je me sens bien dans l'instant présent, cela faisait longtemps que je n'avais pas parlé à cœur ouvert, surtout avec quelqu'un d'autre que Tiphaine ou Louis. Aaron est une bonne oreille, il écoute avec tellement d'attention ce que je raconte et je suis persuadée qu'il imprime dans un coin de sa tête chaque information.

Il lance l'idée de regarder un film et après un choix cornélien sur Netflix, il cède à mon idée, ça sera Footloose. Même s'il braille que c'est un film de fille et qu'il ne va pas regarder ça. Je m'allonge, posant ma tête sur ses genoux

et, malgré mon film de nana, je le vois attentif. J'esquisse un sourire qu'il ne manque pas d'épingler :

— Qu'est-ce qui te fait rire, la rouquine ?

— Premièrement je déteste ce surnom alors arrête ! Et deuxièmement, mon film est peut-être pourri, mais tu n'arrêtes pas de te dandiner dès que tu entends de la musique ou que tu les vois danser ! D'ailleurs, en parlant de danser, si je me souviens bien, tu aimes ça non ? Le collé serré sur une musique hispanique ! lui lancé-je en rigolant comme une tordue.

— C'est mon procès ou quoi ? Et à ce que je me souviens, tu ne m'as pas repoussé ! s'offusque-t-il d'un faux air pincé.

J'inspire profondément pour arrêter de rire et laisse sortir une phrase beaucoup trop sérieuse,

— Aaron... On est quoi toi et moi ?

C'est comme si j'avais pointé une arme sur lui, la même réaction se serait produite j'en suis persuadée. Et à mon grand dam, il ne répond pas tout de suite, il réfléchit, se mordant la lèvre inférieure, le regard perdu sur l'écran de télévision. *Que se passe-t-il dans ta tête Aaron ?* Et pour retourner l'arme contre moi, il hausse les épaules. Je m'attendais à au moins des mots ou carrément un monologue, j'étais prête à tout sauf à un simple haussement d'épaule. Je me suis redressée pour mieux voir sa réaction, cependant il pose sa main derrière ma nuque pour m'inviter à remettre ma tête sur ses genoux et suivre la fin du film.

Je n'arrive plus à suivre le fil, l'histoire est devenue floue même si je la connais par cœur. Ma propre question m'obnubile, s'il me l'avait posée, j'aurais répondu quoi ? Amis ? Amis avec quelques avantages ? Couple ? Aucun des trois mais les trois à la fois non ? J'en sais rien. Pourquoi suis-je bête d'avoir pourri l'ambiance comme ça ? Restes-en là Nina et tu auras peut-être la réponse à ta question demain... Ou un autre jour.

Chapitre 20

Je te veux

Aaron:

Elle s'est endormie après avoir lancé un pavé dans la mare. Malgré le film à la télé, je n'arrive pas à réellement me concentrer et la réponse que j'ai osé donner à Nina n'arrange pas les choses. Je ne sais pas ce qu'on est vraiment, pas de simples amis, pas un couple, pas des copains de lit... Non, rien de tout ça. Juste deux personnes qui se regardent avec parfois tellement de désir et d'autre fois, comme deux inconnus. Ma main caresse comme une habitude ses cheveux, mon autre bras accoudé sur le bord du canapé tient ma tête. Furtivement, le souvenir du coup de téléphone reçu tout à l'heure resurgit, la bile me monte dans la gorge et mon cerveau déraille. Je repousse ce sujet loin dans mon esprit, ce n'est ni le lieu ni le moment.

Le programme prend fin, j'essaye de me lever doucement pour ne pas la réveiller et aller couper la télé. Mais lorsque mon genou rencontre avec violence le coin de la table basse, elle ne pouvait que faire un bond hors du canapé,

— Putain de table de merde ! hurlé-je en frottant mon genou.

— Tu vas bien ? demande-t-elle endormie. Viens, on va se coucher.

La douleur lancinante dans mon genou me fait boiter jusqu'au bas des escaliers. Je lui demande où se trouve la chambre d'amis, elle semble hésiter un moment et m'indique la porte à droite de celle de sa chambre. Sans plus de mots, nous pénétrons chacun dans la pièce qui nous est destinée. La chambre est spacieuse, aux couleurs pastel et décorée avec goût, dans un style scandinave qui n'a rien à voir avec le reste de ce que j'ai pu voir ici. Je me couche dans le lit queen size qui est installé dans un coin de la pièce, et je ne mets que quelques secondes avant trouver le sommeil.

Un hurlement strident fracasse le silence de la nuit. Ayant un sommeil léger, je me réveille automatiquement et sors en trombe dans le couloir, ça vient de la chambre de Nina. Je reste en suspens un instant, mais le calme revient rapidement, je fais demi-tour prêt à fermer la porte derrière moi et ça recommence. Je décide d'aller à son chevet, calmer cette frayeur nocturne. Alors que je rentre avec prudence, face à moi son corps est crispé de panique,

elle est redressée, assise dans son lit, réveillée. La lumière de la lune éclaire ses larmes :

— Dors avec moi s'il te plaît, souffle-t-elle.

D'un pas hésitant je la rejoins, à peine à sa hauteur elle me tire par la main. Allongée, elle cale sa tête au creux de mon épaule et reprend le cours de son sommeil. Sans mot, je fais de même. Un simple ami peut avoir ce genre de comportement, non ?

C'est la sonnerie lointaine de mon téléphone qui me sort de mon sommeil, je suis seul dans le lit, le soleil dehors semble déjà avoir bien amorcé sa montée. Je me lève pour rejoindre la chambre d'amis et trouve quelques messages d'Erik, un mail de la prod' et un appel manqué du même expéditeur que les messages. Je le rappelle dans la foulée :

— Aaron, tu peux rentrer s'il te plaît ? Je ne sais pas si pendant ton escapade nocturne tu as vu le mail de la production mais mec, on est dans la merde ! Alors grouilles-toi de revenir, braille-t-il au téléphone m'explosant les tympans au passage.

J'esquisse un simple ok et entreprends de rejoindre le rez-de-chaussée de la maison avec l'espoir de la voir apparaître. À peine je descends quelques marches que je l'entends avec en fond des accords de guitare. Le son est peu intense mais suffisamment pour que je ne bouge plus pendant une poignée de minutes, afin d'écouter avec attention. Je reconnais sans trop de problème cette chanson que j'écoutais étant adolescent, *Complicated*, de la belle blonde rebelle : Avril Lavigne. Tout mon être est attiré par la musique et, sans vraiment m'en rendre compte, je suis déjà accoudé au bas des escaliers en train de la regarder. Elle est dos à moi, assise sur l'îlot de cuisine. Ma voix ne peut s'empêcher d'accompagner la sienne, elle tressaille un quart de seconde mais continue, toujours sans se retourner. Une fois à côté d'elle, la chanson touche déjà à sa fin.

— Je n'aurais pas imaginé qu'un gars connaisse cette musique ! rit-elle, faussement gênée.

J'attrape sa guitare et commence les accords de *Sk8er Boy* de la même artiste. Mon seul but est de lui montrer l'ampleur de ma culture musicale. Apparemment la sienne est pas mal non plus. Ma voix un peu rocailleuse ne correspond pas vraiment au registre mais cela semble la faire rire. Une fois ma petite sérénade terminée, j'aperçois un carnet à côté d'elle, griffonné de long en large de centaines de mots. Ma curiosité me pousse à l'attraper.

— Aaron rends-moi ça immédiatement !

Elle essaie de m'arracher le carnet des mains mais je barre loin d'elle.

— Ce sont des chansons ? Tu écris ?

Je me suis stoppé pour mieux lire, elle trouve donc l'occasion de reprendre son précieux.

— Mêle-toi de tes affaires et, pour ta gouverne, j'ai horreur qu'on foute ses pattes sur ma guitare. J'ai rien dit parce que tu as du talent mais la prochaine fois, gardes les dans tes poches !

— Tu sais le duo que tu as écouté la dernière fois ?

— Change de sujet, tu as raison !

— Fais-le avec moi, je veux ta voix sur l'album.

Mon sérieux est troublant, je sais depuis le début que c'est elle que je veux sur cette chanson, mais je suis persuadé que c'est aussi la pire idée du monde. Et sa réponse ne m'étonne pas, elle secoue la tête pour m'informer de sa désapprobation la plus stricte. Je ne lui laisse pas le temps d'en dire plus, j'attrape ma veste en boule sur une chaise et regagne la porte. Juste avant de partir, je me retourne vers elle qui n'a pas bougé et lui lance de la façon la plus dramatique possible :

— Je te laisse jusqu'à ce soir pour revenir sur ta décision. Après ça, l'offre sera terminée.

Je n'entends même pas ce qu'elle me répond, je ferme la porte derrière moi et retrouve mes quartiers. À peine ai-je posé un pied dans la maison que les trois mecs me sautent dessus,

— Enfin ! gueule Martin en levant les bras au ciel.

— Vous me laissez le temps de me changer et je suis tout à vous, messieurs.

J'arbore une mine perverse qui les fait immédiatement rire et fonce me changer pour finir par revenir auprès d'eux, quelques instants après. Je me sers une tasse de café et m'installe, prêt à les écouter.

— Bon on va faire court, m'explique Erik, le mail de la prod' nous indique clairement que la chanteuse vient enregistrer le duo lundi prochain et qu'après ça, il nous restera deux semaines pour tout boucler. Après ça on rentre à New-York pour lancer la campagne de communication autour de l'album.

— Il faut annuler la chanteuse, lancé-je sérieusement, j'ai réussi à trouver la personne qu'il nous faut. Nina. J'attends juste qu'elle accepte.

— On ne peut pas tout annuler pour un peut être, on va finir par ne pas respecter les délais, menace Martin avec inquiétude.

— Nina me donne une réponse avant ce soir, ça vous va ? On enregistre dans la foulée, on peaufine l'album pendant les trois semaines qui nous restent et on est bons. Arrêtez de stresser inutilement.

Ben se redresse sérieusement pour prendre la parole, son sérieux est limite inquiétant.

— As-tu pensé à ce que sa participation à l'album va entraîner ?

— C'est-à-dire ? répons-je d'un air arrogant.

— Je ne suis pas sûr qu'elle soit prête à avoir son nom sur un album, à faire des concerts et la tournée avec nous ! Car les personnes qui font les duos se doivent d'être présentes sur les plateaux téléés, aux galas et sur un certain nombre de concerts prévus par un contrat ! Elle chante peut-être bien mais elle n'est pas de ce monde-là. Tu lui as parlé de tout ça ?

— Ce ne sont que des détails, Ben.

— Non, ce sont bien plus que des détails ! La vie qu'elle va mener après n'a rien à voir avec sa vie pépère ici, cette fille est trop instable pour ça.

— Je sais que j'étais le premier à la vouloir sur l'album mais finalement Ben a raison, soutiens Erik.

— Mais qu'est-ce que vous en savez, vous ? Qui êtes-vous pour choisir à sa place ?

Mon ton est froid et tranchant, c'est elle qu'il nous faut pour cette foutue chanson. Ben se lève et pointe un doigt accusateur envers moi :

— Nous sommes un groupe et tu ne peux pas prendre cette décision seul, je suis contre. Si le morceau marche, alors elle est bonne pour signer des contrats avec d'autres artistes, rencontrer des producteurs, etc. C'est pas parce qu'elle sait jouer sur la scène d'une petite boîte de nuit qu'elle peut supporter la vie de star ! Arrête de laisser parler ton cœur et retrouve ton légendaire professionnalisme, car là tout part à vau-l'eau.

La pression commence à augmenter dans mes veines et mon sang bout, je bondis, attrape ma veste, mon portefeuille et mes clefs de voiture.

— Je me barre pour la journée, faites comme bon vous semble !

Je les entends protester mais je ne veux pas écouter, je prends le volant et avale les kilomètres.

Après une bonne cinquantaine de bornes, je m'arrête devant cette maison moderne au grand portail blanc, je reconnais la voiture à l'intérieur.

Après autant de temps, je dois prendre mon courage à deux mains pour sonner à l'interphone. C'est une douce voix féminine qui répond.

— Qui est-ce ?

— C'est Aaron.

Le portail s'ouvre automatiquement et je vois sortir de la maison cette jeune femme aux cheveux noirs que je connais si bien. Elle accourt comme si sa vie en dépendait et me saute au cou.

— Je me demandais quand tu allais te décider à venir !

Sa voix est pleine d'émotion. De joie, surtout.

— Et bien me voilà petite sœur.

Chapitre 21

Père et fils

Aaron:

Dans la maison rien n'a changé, pourtant j'ai quitté les lieux il y a longtemps. La pièce principale est toujours irradiée de lumière et le salon encore décoré de vieux meubles en bois massif et de fauteuils en cuir marron. J'avance à pas de loup dans les lieux, ma sœur Lydia saute dans tous les sens, réjouie de ma présence.

— Tu m'as prévenue il y a des semaines que tu étais en France et tu ne viens que maintenant ? grogne-t-elle avec un air faussement froissé.

— Avec l'album, j'ai eu peu de temps pour faire autre chose que composer et enregistrer, tu sais !

— Je suis tellement contente ! Et papa aussi va être heureux de te voir. Même si vous vous êtes quittés en mauvais termes, tu lui manques beaucoup.

— Il rentre quand ? demandé-je la voix nouée.

J'ai toujours été très proche de mon père jusqu'à mon adolescence. J'étais une grande gueule rebelle, ingérable. En fait, je représentais le cliché parfait de l'adolescent qui n'écoute rien et qui fume des clopes avec ses potes, dans l'unique but de se donner un air cool. Au fil des années, l'idée que j'allais devenir chanteur/musicien s'est imposée, il a refusé en bloc cette perspective d'avenir pour son fils. Il voulait que j'intègre une faculté de médecine pour reprendre le cabinet médical qu'il s'est acharné à créer. Vu où j'en suis actuellement, on se doute bien de qui a eu le dernier mot.

Les années ont laissé la place à ma sœur, qui étudie la médecine pour réaliser le rêve de mon père. Cependant, contrairement à moi, Lydia aime ce métier. Elle est si douce et incroyablement intelligente.

— Il ne devrait pas tarder, ça te fait quoi de le revoir ?

— J'avoue que je stresse, mais bon, je ne peux pas l'éviter toute ma vie.

— Après ce que tu lui as balancé avant de partir, il a eu du mal à avaler la pilule, mais tu as l'air d'avoir changé. Quelqu'un t'aurait-il calmé ? Une femme peut être ?

La belle brune laisse un rire franc mais plein d'espoir inonder l'espace autour de nous.

— Lydia ! soufflé-je en fermant les yeux, désespéré.

— Quoi ? Je demande ! D'ailleurs, tu ne m'avais pas dit que tu avais quelqu'un là-bas ? Euh... Tess ?

— Si tu pouvais te mêler de tes affaires petite sœur, je t'en serais reconnaissant ! réponds-je avec un ton ironiquement menaçant.

En fond sonore, la porte claque et chaque muscle de mon corps se crispe. L'homme tant attendu débarque dans la pièce, s'arrêtant net quand il croise mon regard. Il a changé, ses cheveux ont incroyablement blanchi, son teint est plus pâle que dans mes souvenirs, ses traits sont plus relâchés et il n'a plus sa traditionnelle casquette vissée sur la tête. Les trois années passées ont creusé leurs chemins sur son visage, et c'est l'idée d'avoir perdu tout ce temps dans la colère qui me dérange le plus. Étonnant.

— Salut papa, balbutié-je.

Peu d'émotion traverse ma voix, enfin j'essaye de cacher mes sentiments au maximum. Il s'avance avec prudence, comme s'il avait toujours le Aaron impulsif en face de lui, l'adolescent perdu en quête d'une identité. Quand il se retrouve assez proche de moi, une main se pose sur mon épaule et l'autre caresse sans violence ma joue comme pour rendre tangible l'image qui est face à lui.

— Mon fils.

Sa voix tremble, il m'enlace avec force. Qu'est ce qui peut ébranler l'amour d'un père pour son fils ? Je ravale tout ce que j'avais prévu de lui dire depuis le temps. À quel point il avait été dur avec moi, que la discipline de toutes ses années n'avait eu aucun effet, que ses désirs d'avenir n'avaient eu aucune issue. Mais je préfère profiter du moment, il m'a manqué lui aussi. Je laisse mon cœur s'attendrir comme jamais auparavant.

— Depuis quand es-tu rentré en France ? lance-t-il.

— Quelques semaines, maintenant. On prépare un deuxième album et on s'est dit que revenir ici nous donnerait de l'inspiration.

Quand je lui annonce cela, je suis prêt à entendre un compliment. Je suis sûr qu'il va se conduire bien et être le père que j'ai toujours attendu.

— Toujours la musique à ce que je vois, comptes-tu te construire un avenir un jour ?

Je le laisse finir sa phrase avant de tomber de dix étages. L'espoir n'est jamais possible avec lui.

— Pour toujours la musique papa, insisté-je avec conviction.

Son visage se ferme, tout comme ses poings. Il pince ses lèvres et je peux même voir son rythme cardiaque augmenter, à travers la petite veine saillante sur son front. Il me toise, fixe les tatouages qui dépassent un peu dans mon cou. L'air incrédule, il secoue légèrement mon épaule en pinçant le cuir de ma veste.

— Quel est cet accoutrement ? Tous ces tatouages qui noircissent ta peau... Tu n'es plus un adolescent. Grandis !

Il me défie du regard, toutes mes bonnes résolutions s'envolent comme des cendres. Sombre crétin, tu ne comprendras donc jamais...

— Papa ça suffit, Aaron n'est pas venu ici pour tes remarques, intervient ma sœur en souriant pour détendre l'atmosphère plus que tendue.

— Lydia, tu n'as pas des cours à réviser ? Tu n'obtiendras pas ton année en fréquentant ton frère. Aaron tu devrais partir, ici il y a des gens qui ont un avenir à assurer et toi... Toi, tu fais ce que tu fais.

Jamais un bravo, un encouragement. Mon cerveau reconnaît sans problème ses brimades. Mon regard se teint de noir et mon souffle se fait plus court, ma mâchoire se contracte, je réprime l'envie d'exploser. J'aimerais me réveiller de ce cauchemar qu'est ma relation avec mon père.

— Je t'enverrais mon adresse Lydia, enfin s'il te laisse sortir de cette prison, craché-je.

Je leur tourne le dos et regagne la porte en levant au-dessus de ma tête mon majeur. Rien que pour toi, papa.

Je regagne ma voiture, enclenche rapidement la première et décampe de ce lieu maudit. Mon cœur refuse d'arrêter de tambouriner dans ma poitrine, c'est limite douloureux. Je m'arrête quelques kilomètres après à la sortie de la ville. À peine le moteur arrête-t-il son ronronnement que mes bras s'allongent sur le tableau de bord et ma tête vient se poser contre le volant. J'essaye de regagner un rythme cardiaque normal mais il persiste à dérailler.

Le plus étonnant dans tout cela ? Les larmes qui coulent sur mon visage. Elles sont les témoins de la haine que j'ai cultivée pour lui. Au-delà de ce qu'il a fait pour moi dans la vie, je n'arrive pas à enlever le mal que mon père m'a fait.

Comment on peut vouloir faire rentrer son gosse dans un moule, dans une façon de faire, de vivre ? Je n'ai toujours vécu que pour la musique. Petit je jouais du violon, j'ai ensuite découvert la guitare et la batterie. À l'aube de mes 14 ans, je tondais un nombre incalculable de pelouse, ramassais des

tonnes de feuilles mortes en automne, nettoyais les voitures des bourgeois du quartier. Tout ça pour me faire un peu d'argent et m'acheter des instruments. Des trucs d'une qualité médiocre, mais j'étais heureux. Si j'en suis là aujourd'hui c'est parce que j'ai trimé comme un fou.

Heureusement pendant toute ma vie dans cette cage en or, il y avait ma mère. Cette femme tendre et aimante qui a dédié sa vie à ses deux anges. Je suis sûr que de là-haut, elle veille sur moi et m'empêche de devenir fou.

Elle s'appelait Lize, une grande femme sportive, avec de courts cheveux blonds. Elle arborait une joie de vivre communicative. C'était une mère aimante et ultra protectrice. Les multiples fois où je me suis attiré des problèmes, elle montait au front pour me défendre bec et ongles. Appelez ça un coup de Dieu ou du destin, mais ma vie a commencé à l'âge de huit ans. Nous ne naissons pas tous dans la bonne famille, heureusement on m'a donné une deuxième chance. René et Lize sont devenus mes parents et, sans aucune difficulté, je leur ai attribué ce rôle.

Chapitre 22

Flashback.

Aaron :

C'est toujours la même rengaine, chaque soir à table il me pose la même question et moi, bête que je suis, avec de l'espoir, je lui réponds inlassablement pareil.

— Comment s'est passée ta journée ?

— Les cours, comme d'habitude.

— Tu n'as pas vu tes amis après l'école ?

— René..., siffle ma mère entre ses dents comme pour lui insuffler d'arrêter.

— Quoi ? crache-t-il, j'attends qu'Aaron me dise ce qu'il a fait de sa fin de journée. Car au vu de ce mot dans son carnet d'école, il y a un léger souci au niveau de ses devoirs.

— J'étais avec les gars, on répétait.

Ma voix est faible et ma tête s'est automatiquement baissée pour fuir son regard.

— Répéter vos leçons ? reprend-t-il pour me sortir les vers du nez.

— Non.

Il prend une inspiration profonde et tape violemment sur la table, faisant valser les couverts autour de lui.

— N'avais-je pas été clair, Aaron ? Pas de musique, il faut que tu grandisses, que tu sois un homme. Des études sérieuses t'attendent. Quand tu auras ton diplôme de médecin dans plusieurs années, alors tu sortiras une guitare le soir pour te détendre d'une dure journée de labeur. Mais là, tu es à un an du baccalauréat, je ne veux pas d'écart, juste les études. Je ne veux pas, crois-moi, utiliser d'autre méthode pour faire rentrer les bonnes manières dans ta cervelle de moineau. N'avais-je pas été clair ?

— Mais papa...

Il me coupe la parole.

— Tu arrêtes tout de suite ou c'est l'internat militaire jusqu'au bac. Compris ?

Alors que je sanglote comme un faible dans ma chambre, je les entends

s'engueuler. Ma mère lui hurle de me laisser un peu tranquille et lui ne jure que par les études et l'argent. Mais je sais une chose, c'est que maman me protégera pour que je fasse autant de musique que je veux. Comme toujours, elle me couvrira pour que j'aie répéter chez les gars ou qu'on aille dans des bars pour faire des scènes ouvertes. Par contre, il y a une chose contre laquelle elle n'arrive pas à me protéger, car elle ne sait pas.

Quand ça dérive comme ça entre lui et moi, il vient en douce alors qu'elle dort pour me coller une raclée. Il laisse s'abattre sur moi son éducation stricte, il essaye de faire rentrer ses principes à la con dans mon crâne de moineau.

Absurde technique, flagrante trahison d'un père, violence injuste.

Car oui papa une fois que le soleil se lève le lendemain, mon cerveau a pansé ses plaies et je rêve encore plus fort. Je pourrais te dire une chose, cette phrase qui briserait ton cœur et qui briserait le lien "familial" qui nous lie, mais je ferme ma gueule, j'attends le moment. N'oublie pas, papa, que tu n'es mon père que sur le papier. Même si je sais que c'est la pire chose qu'un fils adoptif puisse dire à son père, je sais qu'un jour mon cœur explosera et que je ne manquerai pas de lui rappeler la vérité.

Chapitre 23

Conseil

Aaron:

Accoudé au balcon de ma chambre, une clope à la bouche, je regarde les dernières minutes de ce jour blessant s'enfuir. Bizarrement, les mecs sont encore dans le studio. Quant à moi, j'ai décroché complètement, n'arrivant pas à me concentrer et faire un boulot de qualité. J'ai rien réussi à bouffer de la journée, le bide noué par le fait d'avoir revu mon père. Heureusement, j'ai gardé la bonne habitude de reléguer ces scènes dans un coin de ma tête.

J'apprécie le petit vent qui effleure mes joues, j'essaie de rester intact devant chacun de mes actes du jour, bâtissant un peu plus un mur autour de mon cœur. Mais c'est un message d'elle qui fait tomber les briques fraîchement posées.

Nina :
C'est ok...

L'heure sur l'écran de mon téléphone me pousse à lui répondre qu'il est trop tard, le temps est écoulé, j'avais dit avant la fin de la journée. Il est minuit deux. Pas de délai possible, c'était à prendre ou à laisser. Désolé princesse tu as mis trop de temps pour te décider.

Aaron :

Délai expiré. Pas le temps pour les indécis.

Par moment, j'ai l'impression que c'est plus fort que moi, de jouer au petit connard de base. Mais c'est grisant, d'être le mec avec un air supérieur, qui tire la gueule avec ses traits ravagés, un peu comme dans les bouquins. Pourtant, je n'ai pas la supériorité de Darcy ou la réputation sulfureuse de Pete Doherty.

J'enjambe la rambarde du balcon et je m'assois dessus, les jambes dans le vide. J'extirpe de la poche de mon jean une énième cigarette, d'un paquet un peu malmené. Je fume depuis mes seize ans, malgré la désapprobation de mes parents. La fumée qui pénètre mes poumons détend mes muscles. Bien

souvent j'aurais explosé, mes nerfs auraient lâché sous la pression si je n'avais pas pris un tube de nicotine entre mes lèvres. Au loin j'entends la porte de ma chambre s'ouvrir, doucement en tournant la tête, j'aperçois Erik. Je lui fais signe de la tête de me rejoindre.

— Ça va mec ?

— La vie me rend dingue.

— Une certaine fille te rend dingue non ? répond-t-il en esquissant un petit rire.

— M'en parle pas... On repart bientôt, je me retrouve à moitié les deux pieds dans une histoire à la con de sentiments ou je ne sais quoi. Une fois parti, de toute façon, on reviendra plus ici avant un moment. Je me remets à fond dans mon boulot dès demain et on se barre le plus vite possible.

— Enfin pas trop vite, dit-il en rigolant, avec les gars on se disait que demain on pourrait aller sur un circuit et rouler un peu. Ça te videra la tête !

La proposition est alléchante, j'aime la vitesse des belles voitures et ça fait un bail qu'on n'a pas roulé pour le plaisir, avec les mecs. Même si d'après les plans d'Erik sa "copine" Tiphaine sera là, mais pourquoi pas tant qu'on me laisse conduire tranquille en tête-à-tête avec moi-même. Un peu d'adrénaline ne fera de mal à personne, car pour le moment j'ai un sacré problème sur les bras. Nina. Je dois trouver le moyen de me la sortir de la tête, de lui faire comprendre qu'elle et moi, ça ne mènera qu'à une chose : de la déception. Le comble dans toute cette histoire, c'est que ce n'est même pas comme si je devais rompre ou quoi que ce soit, non je dois juste mettre un stop à une potentielle relation. Encore plus compliqué ! Surtout que ce n'est pas comme si je n'étais pas complètement dingue de son côté rebelle et de ses yeux à crever tellement ils sont beaux.

C'est une fille qui a l'air émotive et vachement sensible à l'attitude des gens, alors je n'ai qu'à être froid et distant. Pas compliqué, si je ne la croise plus ou que je ne rapplique pas chez elle quand bon lui semble.

— Bon Erik j'ai besoin de conseil, dis-je avec un sourire désespéré qui le poussera peut-être à m'aider.

— Dis-moi tout !

— Comment on fait pour repousser une fille, sans trop être un connard ? Il me fixe avec deux billes à la place des yeux.

— Tu veux dire, comment tu peux repousser Nina sans être un connard plutôt ?

— Abrège s'il te plaît, grogné-je.

— Écoute mon pote, si vraiment c'est ce que tu veux, alors tu dois le lui dire, lui expliquer. Pour pas la laisser sans savoir le pourquoi du comment tu lui tournes le dos, comme un traître, alors que la veille tu étais chez elle. Si tu lui as laissé le moindre espoir de plus qu'une amitié, alors tu dois être franc avec elle.

— Il est là le problème, je ne sais pas ce qu'on est, elle et moi.

— Demande lui, tu seras fixé !

Il me répond comme si c'était une évidence. Peu après qu'il a quitté la pièce en me flanquant une tape amicale sur l'épaule, je décide de choisir une technique de lâche, pour avoir la réponse à ma question. Un SMS.

Aaron :

Pour en revenir de ta question de la dernière fois, on est quoi toi et moi

Elle ne tarde pas à répondre et, vu l'heure, je suis plutôt étonné. Mais le message me laisse bouche bée :

Nina :

Comme tu le dis si bien : Délai expiré. Pas le temps pour les indécis.

Aaron :

Sauf que je veux une réponse.

Je fixe l'écran durant cinq longues minutes. Quand résonne la petite notification, je déverrouille mon téléphone, et découvrir un pavé de mots. Le peu que j'arrive à lire d'un coup d'œil ne me plaît pas:

Nina :

Pour tout te dire Aaron, ta gueule d'ange est le cadet de mes soucis actuellement. Je pense que je n'ai pas besoin de rajouter ton nom à ma liste de problèmes. Tout ce que j'ai à te dire, c'est d'arrêter de donner des espoirs aux gens pour te raviser peu après. Toi et moi, on n'est pas sur la même longueur d'onde. Ma vie ce n'est pas une putain de vie de rock star. Et même si, hypothétiquement, on était plus que des amis, on ferait quoi de

l'océan entre nous ? Alors laisse tomber.

Au moins elle aura posé le problème avant moi mais je me sens mal. La simple idée de ne plus avoir de nouvelles d'elle, de ne plus être ébloui par son charisme me... *Non mais Aaron tu t'entends penser ou quoi ?* Ma conscience a sûrement raison, je dois me reprendre.

Chapitre 24

Faire un choix

Nina :

Le début de soirée commence, Tiphaine a décidé de passer à la maison. Je n'émetts aucune objection, ne souhaitant pas passer la soirée seule. Même si au fond de mon cœur, j'aurais aimé la compagnie d'une autre personne... Mais mon amie me suffit amplement, cela fait longtemps que nous n'avons pas fait de soirée pyjama entre filles. J'aimerais qu'Abigaël soit là, elle adorerait se goinfrer de glace et de bonbons, devant un film ou autour d'une partie de Uno.

En début d'après-midi, un courrier d'un juge me convoquant mardi prochain est arrivé, soit dans à peine six jours, pour débattre légalement de la garde de ma petite sœur. Je sais d'avance que je ne l'obtiendrais pas et, malgré la douleur ardente que cela me procure, je sais qu'elle est bien chez notre tante. Elle n'y vit pas l'enfer, bien au contraire, elle doit y être choyée.

D'un revers de tête je chasse ces idées noires, me concentrant un peu plus sur le flot de paroles de mon amie, assise en tailleur sur le canapé. Elle est vêtue d'une grenouillère cerf qui ne dénote pas face à la mienne, licorne.

— Nina ! J'attends une réponse là ! Je fais quoi ? claque des doigts
Tiph'

— Excuse-moi, tu peux me réexpliquer ? Je n'ai pas tout suivi.

— Tu n'as rien suivi du tout oui ! Bon, je recommence. Erik m'a envoyé un message, me demandant de l'accompagner demain avec ses potes sur un circuit automobile, mais franchement qu'est-ce qu'une fille comme moi peut faire là-bas ? Toi tu t'y connais, non ? Vous y alliez avec ton père ?

Souvenir quand tu nous tiens... Effectivement mon père, au-delà de passer sa vie dans la cabine d'un avion, les vies de centaines de personnes entre ses mains, aimait aller rouler sur des circuits automobiles. Il possédait même une voiture de course, enfin possède toujours à vrai dire, le modèle échappe à ma mémoire mais je me souviens sans problème, de sa belle couleur vert citron.

Lorsque j'ai obtenu mon permis de conduire, à tout juste mes dix-huit ans, il m'a emmenée tambour battant piloter sa voiture. Ce n'est pas le trac

qui me manquait, et j'étais terrifiée d'exploser en mille morceaux avec son bolide. Mais à chaque fois qu'il rentrait à la maison, nous y allions. Une sorte de tradition père-fille. Rien que d'y penser l'adrénaline dévale mes veines, j'y retournerai un jour !

— Oui, sur le circuit Carole, on y allait souvent. Tu sais très bien qu'il a une voiture là-bas.

— Viens avec moi ! Tu pourrais la conduire comme ça, on s'amuserait tellement !

— Premièrement, je ne suis pas invitée à votre petite sortie et ensuite, je ne me sens pas vraiment capable de revoir cette voiture. Elle ramènerait trop de souvenirs.

Ma voix déraile légèrement et j'étouffe un sanglot.

— Tu sais quoi, changeons de sujet ! De la glace ?

Elle me tend le pot d'une célèbre marque de glace au cookie. Je l'attrape et engloutis sans problème quasiment la moitié. Nous parlons de tout et de rien comme si mes dérapages récents n'étaient jamais arrivés. Cela m'avait manqué, je retrouve petit à petit cette complicité entre nous. Malgré ses paroles qui reviennent sans qu'elle s'en rende compte à peu près tout le temps à Erik. Je n'avais jamais vu mon amie aussi éprise d'un garçon, elle a le béguin absolu mais se demande comment les choses vont évoluer après son départ... Bizarrement, j'avais la même question en tête dernièrement.

— Si ça se passe bien entre vous tu n'auras qu'à aller le voir à New-York.

— C'est pas bête je n'y avait même pas pensé ! Après tout, j'ai les économies que j'avais fait pour San Francisco...

Elle arrête de parler quand elle réalise la fin de sa phrase.

— Décidément j'ai l'impression que tout l'univers ramène sur le tapis ma situation et tout ce qui m'échappe.

— Tu as sûrement besoin d'un nouveau but, un challenge ?

— J'en aurais peut-être un mais tu promets de ne pas t'emballer comme une hystérique ?

— Promis juré !

Elle lève solennellement la main gauche.

— Aaron m'a proposé d'enregistrer avec eux sur leur dernier album, annoncé-je timidement, les yeux baissés comme si c'était une honte.

— Quoi ? Mais t'es sérieuse ? tu vas le faire ? Dis-moi que oui ! C'est

ouf c'est histoire ! hurle-t-elle en bondissant face à moi.

— Tiph' ... calme toi, j'ai décliné l'offre, je n'ai rien à faire sur un album. Encore moins d'un groupe connu outre-Atlantique.

— Ma pauvre fille, tu es devenue folle ! Fonce ! Tu n'as rien à perdre !

Elle attrape mon téléphone et fonce en courant à travers la maison, je la suis en lui vociférant de me rendre l'appareil. Elle s'arrête dos à moi et se retourne un sourire détestable aux coins des lèvres.

— Oups, j'ai par erreur envoyé à Aaron que c'était OK. Je pense que ce court message sera tout à fait clair à ses yeux.

— Je vais te tuer Tiphaine Leblanc.

Ma menace résonne comme une sentence de mort. Je bondis sur elle tel un chat, nous faisant valser au sol. Mon corps frappe le sien avec force et le contact du carrelage la fait brailler de douleur. Je l'insulte de tous les noms d'oiseaux possibles mais elle rit si fort qu'ils sont à peine audibles. Mon rire finit par se mêler à celui de mon acolyte. Allongées par terre comme deux loques, nous reprenons notre souffle.

— Jure-moi que tu n'as pas fait ça...

— Je te jure que je l'ai fait ! Et tu me remercieras.

Ting, ting, deux petits bips frappent à mes oreilles. Aurait-il répondu ? Oui, son nom s'affiche sur l'écran. J'ouvre le message. Décontenancée par son contenu, je passe l'appareil à Tiphaine lui lançant un regard plein d'amour... ironique.

Aaron :

Délai expiré. Pas le temps pour les indécis.

— Pourquoi délai expiré ? me demande-t Tiphaine, interloquée.

— Je devais répondre avant minuit et le message est parti à minuit passé de quelques minutes, dommage pour toi, ton plan foireux a raté !

— Je lui en toucherais deux mots demain, mon amie !

— Ne t'avise même pas d'ouvrir ta bouche devant lui ou je te coupe les cordes vocales, c'est compris ? menacé-je.

— Dis, il y a de l'eau dans le gaz entre vous deux ? Raconte-moi un peu voir !

— C'est compliqué.

Elle s'assoit, toujours au sol, face à moi et m'assène un "j'ai tout mon temps.". Je prends une grande inspiration et commence par lui raconter la partie, où j'ai dormi chez Aaron après avoir manqué de me faire tuer par des

toxicos fous. Le moment où j'ai découvert la douceur de sa présence et la protection que je n'avais encore jamais eue. Par la suite, ce conflit autour du duo qu'il a écrit, où je crois avoir découvert un secret enfoui dans son âme, le rendant meurtri. Quand il m'embrasse, à quel point il peut s'inquiéter pour moi et le jour d'après me défier comme un torero. Me blesser avec ses mots, m'embrasser encore, embraser mon être. La façon dont nous évitons cette question fatidique, qui pourrait boucler l'affaire. Quand il redevient doux comme un agneau et mêle sa voix avec la mienne au son de ma guitare. Et enfin, quand il me propose cette idée folle d'enregistrer avec lui, pour au final tout envoyer valser pour une question de minutes.

— Alors oui, Tiphaine, il me rend dingue. À mes yeux aucun dieu ne serait aussi beau que lui, mais je ne sais pas. Quelque chose cloche, tu sais, les baisers que nous avons échangés n'étaient pas amicaux, loin de là. Quand je le regarde, je sens quelque chose entre nous mais je suis face à un mur. J'attends toujours qu'il me réponde, savoir si on est ami, autre chose ou rien du tout.

J'ai le souffle court, Tiphaine se gratte la tête en réfléchissant à quoi me répondre.

— C'est malsain votre histoire, tu devrais lui dire ce que tu penses... Au fond de toi. Tu n'es peut-être pas prête pour une histoire mais fais lui savoir que s'il attend un peu, qu'il apprend à te connaître d'abord comme une amie, après tu seras sûrement ouverte à plus.

Ces conseils sont justes, il serait peut-être temps d'arrêter de jouer au chat et à la souris, mais cela semble plus facile à dire qu'à faire.

Ting ting, mon cœur saute d'une falaise imaginaire quand il capte le tintinnablement de mon téléphone. La chute cinq cents mètres plus bas qui s'ensuit est violente. Mes yeux clignent face au message, il lit dans mes pensées ?

Aaron :

Pour en revenir de ta question de la dernière fois, on est quoi toi et moi ?

Tu sais quoi Aaron ? Tu vas bouffer ta répartie de tout à l'heure !

Nina :

Comme tu le dis si bien : Délai expiré. Pas le temps pour les indécis.

— Tu ne lui as quand même pas envoyé ça ?

Tiphaine porte ses mains sur sa tête en se tirant dramatiquement les cheveux.

— Je vais me gêner ! Il se prend pour qui ? J'attends une réponse depuis hier, lui il fait le malin à retourner ma question contre moi ! hurlé-je une fois debout.

Quelques secondes suffisent avant que ce soit ma raison qui saute de la falaise, suivant mon cœur de près.

Aaron :

Sauf que je veux une réponse.

— Tu sais ce qu'il lui faut à ce mec ? Une nana qui ne plie pas à ses désirs. Qu'il comprenne que je ne suis pas à la merci de ses sautes d'humeur. Je ne suis pas une petite nana débile qui se laisse berner par le premier beau gosse un peu torturé venu ! Je n'ai pas besoin d'un instable dans ma vie déjà bancale !

— Euh... Nina calme toi tu vas faire un malaise, bois un verre ça va te calmer.

J'attrape avec violence le verre de vodka pomme qu'elle me sert, le descendant en moins de temps qu'il ne le faut pour le dire. Je fais les cents pas et me lance dans l'écriture d'un monologue qui lui clouera le bec :

Nina :

Pour tout te dire Aaron, ta gueule d'ange est le cadet de mes soucis actuellement. Je pense que je n'ai pas besoin de rajouter ton nom à ma liste de problèmes. Tout ce que j'ai à te dire, c'est d'arrêter de donner des espoirs aux gens pour te raviser peu après. Toi et moi, on n'est pas sur la même longueur d'onde. Ma vie ce n'est pas une putain de vie de rock star. Et même si, hypothétiquement, on était plus que des amis, on ferait quoi de l'océan entre nous ? Alors laisse tomber.

Je balance mon téléphone à Tiph' pour qu'elle lise et me ressers un autre verre. J'en ai fini de Aaron... De nous... Enfin, si tant est qu'il y ait un nous. On n'a pas couché ensemble, on n'a même jamais été au resto ou eu un quelconque rencart. Ce n'est pas comme si quoi que ce soit avait commencé, n'est-ce pas ?

Chapitre 25

350 ch.

Nina :

— Hum... Tiph', ton téléphone putain ! grommelé-je.

On a fini notre soirée sur le canapé, où nous nous sommes endormis comme deux loques. Je n'ai pas réussi à aller plus loin hier, après plusieurs verres d'alcool supplémentaires, pourtant je ne sens pas de petit pivert dans ma tête. Je me redresse alors que Tiphaine balance sa main, pour couper l'appel entrant sur son téléphone. Puis tout me revient en mémoire, son prénom résonne dans ma tête. Aaron. J'attrape mon téléphone et vérifie que, sous l'effet de l'alcool, je n'ai rien dit de plus que ma tirade. Au passage, je me trouve déçue de n'avoir aucune réponse. Tant pis, il a sûrement compris le message.

C'est mon portable qui se met à sonner à son tour, laissant apparaître le prénom d'Erik.

— Allô, réponds-je encore dans le coaltar.

— Nina, j'essaye d'avoir Tiphaine au téléphone mais elle ne répond pas, je m'inquiète.

— Oh elle est comme moi tu vois, là, elle décuve, dis-je en balançant un coussin sur elle, la faisant grogner.

— Ah d'accord, je comprends mieux ton petit ton arrogant, rigole le gars à l'autre bout du fil.

— Qu'est-ce que tu veux vraiment Erik ?

— Rappelle lui qu'on doit être au circuit d'ici une heure, elle a qu'à venir directement en sortant de chez toi, la route n'est pas longue ! D'ailleurs, tu peux venir toi aussi !

— Je ne réponds à plus aucune offre qui vient de l'autre côté de la rue ! Désolée, j'ai appris de mes erreurs.

— Tu as peur de te faire battre oui.

— Au revoir, Erik.

Ah ! Si, il est là le pivert qui tambourine dans ma tête, je passe le message d'Erik à Tiph' même si je suis sûre qu'il a dû lui envoyer mille messages pour lui rappeler leur rendez-vous. Mais mon esprit tique sur la

dernière phrase que j'ai entendue. L'apprenti rockeur veut me donner des leçons de pilotage ? La bonne blague ! Sur un circuit avec moi, il n'aurait qu'une seule vue possible. Le cul de ma voiture !

Attablées autour d'un bon petit-déjeuner, un silence paisible règne mais sans surprise, car elle déteste cela, Tiphaine rompt la quiétude du moment :

— Tu as des nouvelles de Louis ?

— Aucune, je ne lui en donne pas non plus à vrai dire, mais je pense qu'il n'a pas vraiment le temps, avoué-je. Je devais le voir avant son départ, mais mon "burn out" ne m'a pas permis de le faire.

Je prends la peine de signer les guillemets avec mes doigts.

— J'ai pas non plus de nouvelles, alors tu sais, je m'inquiète pas trop. S'il ne veut pas en donner on va pas lui courir après !

Même si le sujet devrait me retourner le cœur, par manque de mon ami, je n'y arrive pas, mes pensées sont accaparées par cette foutue bagnole. En effet, mon père devait la vendre pour s'en racheter une dans notre nouveau pays de résidence. Comme je ne tiens pas à la garder, car les souvenirs qui y sont rattachés sont trop douloureux, je me dis que peut être je pourrais me rendre également sur le circuit pour en parler au gérant et qu'il passe le message autour de lui pour la mettre en vente. Mais Aaron sera là-bas et je n'ai aucunement envie de le voir. *Mais on s'en fout de lui, Nina !*

— Tu sais quoi ? Je te rejoindrai sur le circuit un peu plus tard. Je vais mettre en vente la voiture de mon père, ça sera l'occasion que tu sois là en soutiens avec moi. Et puis, je vais sûrement en profiter pour la conduire une dernière fois.

— Tu es sûre ? me demande-t-elle incrédule.

—Oui, oui, mais ne dis rien à tes acolytes s'il te plaît. Je n'ai pas envie que des inconnus viennent se mêler de mes affaires.

— Motus et bouche cousue !

Comme une enfant, elle signe la promesse avec les gestes adéquats. Elle s'habille rapidement et rejoint le clan masculin d'en face.

Je débarrasse la table et file dans le dressing à l'étage. Dans celui de mes parents, pour être précise. Il règne leur parfum dans chaque centimètre de la pièce, mes doigts se baladent à travers les vêtements, pour s'arrêter sur une combinaison de racing, noire et verte, floquée au nom de mon père, Xavier. Plus je la regarde, plus les larmes me montent. Les souvenirs s'arrachent à ma mémoire et je me rends compte que mon cerveau n'est déjà plus capable de

dessiner les traits de son visage dans mon esprit. Je ferme les yeux l'espace d'un instant, pour retrouver mon calme. J'attrape la combinaison accrochée juste après, sur celle-ci mon prénom est inscrit. Sur l'étagère juste au-dessus j'attrape mon casque qui est en harmonie de couleur avec la tenue.

Je mets mes affaires soigneusement dans un sac prévu à cet effet et me rends dans ma salle de bain, afin de me rafraîchir sous une bonne douche. Je laisse mes cheveux mouillés libres et commence à me maquiller sans excès, juste de quoi me donner bonne mine. L'eye-liner souligne mes yeux émeraude et le mascara agrandit mon regard, je matifie mon teint avec un peu de poudre et pour finir je rehausse le tout avec un rouge à lèvres dans les tons bordeaux. Un dernier regard dans le miroir et je regagne le rez de chaussée. Dans la poche arrière de mon jean mon téléphone vibre, affichant le nom de ma tante, je décroche sans réfléchir :

— Allô ?

— Bonjour Nina, c'est Agathe, tu vas bien ?

— Oui, bien et toi ? Comment va Abigaël ?

— Je vais bien, je te la passe, elle me tanne pour t'appeler depuis son réveil.

— NINA !!!! hurle ma petite sœur, dans le micro, sa petite voix de fée accroche mon cœur à la lune.

— Mon amour, comment tu vas ? Tu me manques tellement, j'ai cru que tu n'allais jamais m'appeler !

— Je vais bien ! Ma nouvelle école est trop bien, j'ai des copines gentilles ! Tu me manques aussi, je te vois quand ?

— Bientôt, très, très bientôt ma princesse, je te le promets.

— Tata Agathe est bien gentille avec moi, tu n'as pas de soucis à te faire pour moi.

Elle est beaucoup trop avancée pour son âge, cette petite. Elle me raconte durant de longues minutes sa petite vie, de la cantine de l'école aux heures devant les dessins animés, mais n'oublie pas de souligner que ses cours d'équitation lui manquent. Quand elle repasse le téléphone à ma tante pour repartir s'affaler dans le sofa, je retiens plus que jamais mes larmes, ma gorge est serrée.

— On se voit au juge Nina, lance Agathe. N'oublie pas une chose, je veux le meilleur pour vous deux, d'accord ? Peu importe la décision.

— Je sais. À bientôt tata.

L'envie de me changer les idées et me défouler est encore plus forte après ce coup de fil, j'attrape le sac de sport et prends la route pour trente bonnes minutes de trajet, afin de rejoindre le circuit. Arrivée là-bas, je repère déjà le 4x4 allemand appartenant aux garçons. J'évite soigneusement de me faire voir et me rends directement dans les boxes de voiture. Je rentre dans le hangar, apercevant sans problème la couleur flash de la voiture. La mémoire me revient quand je m'approche et laisse place à l'adrénaline de conduire une dernière fois la belle Ford Focus RS. Mes mains parcourent un instant la carrosserie, puis je vais d'un pas décidé signifier à l'accueil que je prends la piste sur le prochain départ.

— Content de te voir, Nina, me lance le chef de piste.

— Salut Marc ! Oui, je ne pensais pas revenir. D'ailleurs, je dois te parler après mon petit tour, je mets la Ford en vente.

— Toutes nos condoléances pour tes parents. Ecoute tu peux laisser la caisse ici tant que tu as besoin, elle ne pose aucun problème, ton père a payé son box pour plusieurs mois d'avances.

— Je vais me changer, je prends le prochain départ.

— Tu feras attention, c'est des novices sur la piste et ils sont dans mes bagnoles ! dit-il avec une pointe non-négligeable de sérieux dans sa voix.

— T'inquiète pas !

Je me rends dans les vestiaires et enfile la combinaison moulante puis je pars m'installer au volant. J'ouvre la fenêtre pour appuyer sur le bouton d'ouverture de la porte du box, donnant directement sur l'entrée de piste. Mon casque vissé sur la tête, j'allume la voiture et frissonne quand j'entends les vrombissements du moteur, les 350 chevaux s'échauffent sous le capot. J'avance jusqu'au départ pour faire un tour de chauffe, tant que le circuit est vide de dangers publics. Je ne pousse pas la voiture, je roule tranquillement pour reprendre mes marques, puis peu à peu mon pied s'écrase sur l'accélérateur. Je profite des lignes droites pour faire des pointes de vitesse. L'adrénaline commence à peine à bouffer les cellules de mon corps, que je décide de faire un deuxième tour. Les onze kilomètres neuf d'asphalte chauffent les pneus, quand j'arrive à la ligne d'arrivée, je vois trois voitures alignées au départ.

Au pas, je me place tout à droite dans l'espace qui m'est réservé. Mon regard se tourne vers la gauche, pour croiser celui du conducteur et tombe sans grande surprise sur Aaron. Au volant d'un golf R noir et rouge, son côté

badass ressort fois mille, mais sous mon casque il ne peut me reconnaître. Le chef de piste apparaît en hauteur, muni d'un drapeau à damier. Je laisse la concentration me gagner et, au loin, j'entends la voix de mon père,

— Rappelle-toi d'une chose : ne laisse pas la vanité te mener dans le mur, reste concentrée et regarde où tu vas, pas qui te suis. Les gagnants regardent le sommet.

Chapitre 26

Un dernier tour de piste

Nina :

Mon cœur tambourine dans ma poitrine, les premiers mètres de piste s'engouffrent sous ma voiture. Les premières lignes droites me permettent de distancer le reste des voitures. Je garde l'esprit clair. Je rétrograde pour passer un premier virage, à peine j'en suis sortie que j'écrase la pédale d'accélérateur. Les chevaux sont lâchés, pourtant j'aperçois une voiture noire remonter rapidement à mon niveau. Je sais que le prochain tournant à droite permet de dépasser sans problème. Je dois me concentrer pour fermer l'accès.

Bingo ! Il essaye de prendre l'intérieur et de me gruger. Raté mon ami, je connais ce circuit comme ma poche. J'entame la sortie de courbe et c'est sans problème que je reprends la tête.

Les kilomètres suivants passent sans encombre, je sens la sueur couler sur mon front et, dans le coin de mon regard, une ombre sombre se dessine. Dans cette ligne droite, elle se place à ma gauche et me dépasse. Tu es mignon, mais tu ne passeras pas le prochain virage. *Fais tomber les rapports maintenant.* J'écoute les conseils de mon défunt père encore bien présent dans ma tête. Comme je m'y attendais, mon adversaire se retrouve quasiment à l'arrêt, surpris par le tournant. J'en profite pour reprendre la pole position.

Il reste trois virages : deux à droite et un à gauche, avant la ligne droite qui mène à l'arrivée.

Le plus compliqué est le dernier, une belle épingle où beaucoup perdent le contrôle. Finissant dans les bords de piste la plupart du temps car ils ont trop confiance en eux. Face à ce tournant qui se dessine devant moi, je décide d'appliquer une technique un peu folle. J'augmente ma vitesse, la stabilise au maximum en arrivant à l'abord pleine balle. Mon regard se pose furtivement sur la voiture derrière moi... Mon cerveau analyse en une fraction de seconde les conséquences de mon manque de concentration. Merde, ça ne passera pas... Si je n'attrape pas le frein à main immédiatement, le capot ira embrasser le bord de piste. *Garde ton sang-froid.* Il est avec moi dans la voiture, ce n'est pas possible autrement car j'arrive à passer, sans finir raide, écrasée sous la tôle verte acide. *Je t'avais dit de ne pas regarder derrière toi.*

Mon cœur bondit dans ma poitrine, l'excitation est à son comble. L'adrénaline qui dévale mes veines a un goût de revanche sur la vie. Un sourire de pur bonheur fend mon visage. Je passe l'arrivée, talonnée par la Golf R conduite par Aaron. Le drapeau à damier signe ma victoire.

Alors que lui s'arrête sur le côté pour attendre ses amis, je continue un peu pour calmer le moteur de la voiture et reprendre, par la même occasion, mon propre calme.

Mon taux d'endorphine doit crever le plafond car durant tout le long de ce dernier tour, j'ai ressenti une totale sérénité. Comme si j'étais enfin moi-même.

Je rentre au stand tranquillement, encore grisée par la vitesse. La voiture regagne son box et je m'en extirpe légèrement tremblante. La porte claque, je m'adosse contre elle, retirant mon casque à la volée. Je laisse mes cheveux tomber, les secouant pour laisser un courant d'air frais, faire retomber ma chaleur corporelle.

Il m'est clairement impossible de retenir mes larmes, restées trop longtemps sous scellé. Je scrute une dernière fois la piste.

Un dernier tour de piste pour toi papa.

Après avoir repris mes esprits, je laisse mes pas me guider vers l'accueil. Tournant le dos, à cette page de ma vie que je tourne aujourd'hui.

— Putain gamine t'as rien perdu de ce que t'a appris ton père ! se réjouit Marc un franc sourire sur les lèvres.

— Merci Marc, c'était génial ce dernier tour de piste.

— Tu es décidée, tu la vends ?

— Oui, de toute façon papa avait prévu de la vendre, et qu'est-ce que je ferais d'une voiture comme celle-ci ? avoué-je sachant pertinemment sa réponse.

— Tu peux tout à fait rouler avec dans la vie de tous les jours, elle n'est pas réservée au circuit, dit-il sans surprise.

— Je vais y réfléchir, ce n'est pas tout à fait facile de regarder cette bagnole sans penser à lui.

— Je comprends, en tout cas tu as encore fait tes preuves aujourd'hui. Par contre, tu te fais toujours avoir avec ce dernier virage !

— Comme d'habitude, ris-je en levant les bras au ciel.

Les rires d'un groupe s'approchent de nous. J'entends mon amie Tiphaine hurler mon nom à travers le hall. Je lance un regard de désespoir à Marc, qui

rit face à la scène.

— Je leur avais dit que tu allais les mettre k.o ! s'écrie-t-elle en me sautant dessus.

— Et moi je t'avais dit de la boucler, à croire que te taire est trop dur pour toi !

Mon ton est sec et ma remarque jette un froid. Martin s'approche de moi et m'assène d'une poignée de main des plus masculine.

— En tout cas bravo ! dit-il. Tu as fait fermer la bouche d'Aaron qui se prend pour le dieu tout-puissant du volant. Et crois-moi ! C'est rare de lui faire fermer sa grande bouche !

— Si tu m'avais demandé, je t'aurais répondu que des novices comme vous ne connaissent qu'un paysage, le cul de ma voiture.

Marc s'esclaffe de plus belle, pourtant mon arrogance n'a rien de drôle, elle est même pathétique. Le regard pesant d'Aaron sur moi n'arrange rien. J'attrape mon sac au sol, fais un bref au revoir de la main à Marc, et me dirige vers la sortie. Je suis toujours engoncée dans ma combi, qui avec la sueur me colle à la peau.

Je traverse le parking pour aller m'installer au volant de ma citadine. Quel changement de véhicule radical. J'ai un peu de mal à y voir clair, encore grisée par cette séance de pilotage. Je descends la fenêtre pour laisser l'air me rafraîchir. Alors que je m'apprête à embrayer pour partir, deux bras s'accourent sur le rebord.

— Belle course, me lance cet homme qui me fait tourner la tête.

— Qu'est-ce que tu veux, Aaron ?

— Je ne savais pas que tu conduisais sur circuit.

— Tu ne sais rien de moi.

— Et si on y remédier ?

— Fous-moi la paix, marmonnais-je en le gratifiant d'un regard froid.

— Des amis, lance-t-il sérieusement, on a qu'à être amis.

J'hésite un moment mais mon cœur, lui, hurle de répondre oui. Mieux vaut choisir cette étiquette plutôt que rien du tout, finalement. Il me serait facile de répondre, si notre petite conversation par message ne rebondissait pas aux quatre coins de ma mémoire. Mes doigts tapotant frénétiquement le volant, je braque mon regard sur Aaron... Ce que je m'apprête à dire signera mon bonheur ou mon malheur. Je n'ai plus grand chose à perdre de toute façon,

— Amis.

J'avoue le mot d'une manière à peine audible, démarre la voiture et décampe en trombe du parking. J'aperçois qu'Aaron n'a pas bougé mais qu'un sourire fend son visage. Je te promets d'essayer de ne rester qu'une simple amie. Une simple amie.

Chapitre 27

Bella note.

Aaron :

Alors que l'on regagne nos quartiers, je ne peux enlever de ma tête ce que j'ai dit sur le parking. J'étais pourtant certain de vouloir tourner la page, mais j'en suis visiblement incapable. Alors au fond de moi, je lâche prise, je décide de laisser faire le destin, même si je suis quasiment certain que tout cela n'existe pas. Je vais laisser le vent porter nos mots et la lumière éclairer nos actes. Étrangement, la production de l'album est la dernière de mes préoccupations.

La voir au volant de cette voiture, montrant sa domination, était inimaginablement excitant. Ce petit bout de femme avec autant de pouvoir sur moi me trouble, mais il va falloir refouler ces pensées pour faire place à une relation amicale saine et équilibrée. À l'heure actuelle, je préfère mille fois l'avoir auprès de moi comme une amie, plutôt que loin de moi comme un rien. Comment vais-je tisser une relation solide en si peu de temps ? Avant de partir, je veux me gaver de sa présence. Le seul problème c'est je ne sais franchement pas comment faire.

Je n'ai jamais eu à conquérir quelqu'un pour une amitié. Je tourne en rond dans le salon, faisant les cent pas pour espérer faire jaillir une idée et, en plus, je ne connais personne capable de me donner des conseils avisés.

Merde. Je dois croire en mon instinct et il me dit de l'inviter... Pourquoi pas à dîner ? Après tout, on peut bien aller manger entre potes. J'attrape mon téléphone puis choisis son numéro, mon doigt appuie sans que je ne le contrôle sur la touche appeler. Ça sonne, faites que je tombe sur le répondeur. Je suis absolument sûr que si on regarde la scène d'un point de vue extérieur, ça semble tout droit sorti d'un mauvais téléfilm,

— Aaron, que me vaut le plaisir de ton appel ?

.— Salut, enfin re salut, je me demandais si tu avais quelque chose de prévu demain soir ? dis-je en me grattant la tête,

— Hum..., hésite-t-elle, rien pourquoi ?

— Je me disais qu'on pourrait aller manger un bout entre amis, ça pourrait être sympa.

Le silence s'installe, laissant seulement le bruit de sa respiration résonner dans l'appareil et de mon cœur qui va exploser.

— Ok, on a qu'à se rejoindre à la Brasserie du centre pour dix-neuf heures, c'est bon ? Tu connais ?

— Je passe te prendre, tranché-je.

— Si les autres sont d'accord pas de soucis.

Quoi ? Quoi les autres ? Merde qu'est-ce que j'ai dit pour qu'elle comprenne qu'on y va en groupe ?

— J'avais pensé à y aller juste toi et moi, mais si tu préfères qu'on y aille avec tout le monde pas de soucis, je comprends.

— Aaron...

Elle tente de me couper mais je continue mon monologue, pétrifié de trac.

— C'est bizarre d'aller au restaurant juste tous les deux. Vu la situation, je comprends, je vais leur en parler...

— Aaron ! hurle Nina à l'autre bout du fil. Je peux en placer une ? Ok, demain dix-neuf heures, toi et moi. Entre amis.

— Euh... Ok... A demain...

Je suis le roi des abrutis, c'est quoi cette pression phénoménale que j'ai sur les épaules au moment où elle raccroche ? Je n'arrête pas de me répéter durant les dix minutes qui suivent,

— C'est une sortie entre potes, c'est une sortie entre potes, c'est une sortie entre potes... Calme toi !

*

Le lendemain, je descends lentement les escaliers marche par marche quand, arrivé en bas, trois paires d'yeux se posent sur moi. Je les ignore et continue à rassembler mes affaires, regardant sans cesse la montre argentée à mon poignet. J'ai décidé de m'habiller plutôt chic, laissant pour une fois ma veste en cuir et mon bon vieux jean usé au placard. Je me suis dit que pour l'occasion, je pouvais bien mettre une chemise, grise anthracite, associée à une veste type blazer et un jean slim brut. Toujours sous les regards insistants de mes confrères, j'enfile mes chaussures. Ils commencent à m'agacer,

— Quoi ? craché-je à leur intention.

— Tu es très chic, on peut savoir où tu vas comme ça ? demande Martin.

— J'ai un rendez-vous, avec une amie.

— Un rencard avec Nina oui, balance Erik avec un sourire à la con planté sur ses lèvres.

— Elle et moi sommes amis, rien de plus ! Compris ?

— Personnellement, je vais habillé comme ça à des rendez-vous amoureux, pas pour boire une bière entre potes ! se met à rire Ben.

— Ça fait trop, c'est ça ? Putain faut que je me change !

La pression monte un peu plus, je n'aurais jamais dû me vêtir comme cela. Erik s'approche de moi et me fait une tape amicale sur l'épaule,

— Détends toi ! Tu es très bien comme ça, c'est juste qu'on n'a pas l'habitude de te voir ainsi.

— Ouf ! Merci Rik'. Bon, j'y vais, à plus.

Je suis dans un tel état de stress que leurs paroles finissent par ne plus atteindre la bulle qui m'entoure. Je me retrouve en quelques foulées devant la porte de Nina, hésitant encore à frapper. J'ai le trac et un foutu nœud dans l'estomac, mais mon cerveau est un être sournois, alors il pousse ma main à frapper contre cette porte. Je ne peux plus reculer. Provenant de l'intérieur, une voix fluette m'invite à rentrer.

— J'arrive dans deux minutes !

Je patiente dans l'entrée avant de la voir dévaler les escaliers, je ne peux m'empêcher de la regarder avec attention. Elle est juste magnifique, vêtue d'une petite robe noire qui marque sa taille et d'une paire d'escarpins de la même couleur que sa peau, donnant une longueur vertigineuse à ses jambes.

Quand elle m'aperçoit enfin, elle se stoppe un instant, m'analysant de haut en bas. Je passe machinalement ma main dans mes cheveux, absolument gêné par cette scène. Elle s'avance vers moi puis me tend la joue pour me faire la bise.

— Tu es... Très... Elégante, balbutié-je comme les premiers mots d'un enfant.

— Merci, dit-elle timidement. Je dois dire que tu es très beau, toi aussi.

Le regard qu'elle me porte, il ne faut pas se leurrer, il n'a rien d'amical. Elle me bouffe littéralement et je suis persuadé que le mien est identique. Elle attrape une petite pochette noire en cuir, ainsi qu'une veste de la même matière qui vole nonchalamment sur ses épaules. Je l'attrape par la taille pour plonger un instant mes iris dans les siennes. Le moment semble durer des heures, je sais à ce moment précis que cette soirée est un rendez-vous.

— On devrait y aller, bafouille-t-elle alors que nos visages sont bien

trop proches.

Son haleine mentholée frôle mes narines et je l'invite d'un geste à sortir. Je ne peux pas l'emmener dîner dans un simple bistrot. Quand je vois comme elle est endimanchée et moi aussi, le lieu n'est pas idéal.

C'est peut-être mes origines ou le romantisme qu'il m'inspire mais je connais un petit restaurant italien dans la ville voisine, un lieu intime et assez huppé.

— Il fallait tourner là ! Tu t'es trompé de route.

— J'ai d'autres plans.

Elle me lance un regard plein de questions mais n'en pose aucune. Le trajet se fait dans un étrange silence, il n'est ni lourd ni pesant mais il dégage une certaine gêne, comme deux ados lors d'un premier rencard.

Alors que j'éteins le moteur, je la vois scruter la devanture avec attention. Tel un gentleman je sors en premier pour lui ouvrir la porte, elle attrape la main que je lui tends. Arrivés à l'intérieur je demande une table pour deux et le serveur nous installe dans un coin tranquille de la salle.

— Je me suis dit que ça sera mieux qu'un bistrot.

— C'est charmant, je n'étais jamais venue.

— Mon père nous emmenait souvent ici, quand on était plus jeunes, avoué-je à demi-mot ce souvenir lointain en tête, limite effacé.

— Tu parles très peu de lui.

— Ce n'est pas un bon sujet de conversation.

— Alors parle-moi de toi, après tout on doit apprendre à se connaître non ?

Je n'ai pas l'habitude de débiller ma vie, mon présent comme mon passé et ça se voit, je cherche mes mots pour trouver quelque chose d'intéressant. Entre ce que je ne veux pas dévoiler et ce qu'il reste, rien n'a grâce à mes yeux.

— Tu sais quoi, pose-moi une question, peu importe laquelle, j'y répondrais sans détour.

Le processus de recherche est rapide comme la lumière, s'apprêtant à résonner dans mes oreilles comme un mirage qui passe le mur du son.

— Si j'ai bonne mémoire, le texte de ton duo parle de la perte d'une amitié si forte que ça détruit quelque chose au plus profond de soi-même. Cela t'est-il arrivé, Aaron ?

Tu ne peux même pas imaginer, Nina, à quel point ce texte reflète ce

qu'il se passe dans mon âme, cette amitié était mon pilier, ma force, et lui, il était comme un frère. La vie est faite de mauvais choix, il n'a su faire que les pires d'entre eux. Et pour m'éviter ce que je peux appeler une sale réputation, je l'ai trahi. Une chose est sûre, par contre, ce mec m'a planté un couteau dans le dos bien avant que je lui tire en plein cœur.

— Non, c'est juste une chanson, lâché-je sans détour.

Menteur.

*

Nina :

Malgré sa réponse, je sais qu'il ment. Ses traits le trahissent et la façon dont ses yeux me fuient en dit long. Mais je me tais, je respecte ce jardin secret car, après tout, ça ne me regarde pas. Je décide de profiter de cette soirée, la distance qui s'est nichée entre nous ces derniers temps me fait du mal. Je profite du serveur qui prend notre commande pour changer de conversation, lancer des blagues douteuses et des anecdotes sur moi que j'aurais préféré garder secrètes. Comme le fait qu'un jour au lycée, alors que j'étais sur scène pour une pièce de théâtre, je suis tombée ventre à terre devant une centaine de personnes. Ou encore, que je ne sais faire ni du roller ou du patin à glace, et pour finir, que je nage comme un caillou : je coule à pic. Il rigole, sa voix irradie dans la pièce, à la fois tendre et percutante.

— C'est comment la vie de rockstar ? lancé-je pour détourner la conversation sur lui.

— C'est magique. Être sur scène est vivifiant et produire des chansons ça fait marcher le cerveau à mille à l'heure. J'adore tout l'aspect technique des concerts, traîner avec les ingénieurs pour être sûr que tout est parfait. Passer des heures en répétition...

Il a un sourire d'enfant plaqué sur ses lèvres et l'esprit qui s'évade si loin de là où nous sommes.

— Et c'est quoi la face cachée de l'iceberg ?

— Ça tu ne veux pas le savoir, rie-t-il en baissant la tête.

Son humeur change, laissant place à une mine sérieuse. Il prend une grande inspiration avant de se décider à parler :

— La pression constante des producteurs, les hypocrites qui te fréquentent pour l'argent ou le succès, les menteurs qui t'encensent alors qu'ils n'en pensent pas un dixième, les paparazzis, les fans hystériques, les

délais à tenir, la cadence des tournées, les interviews... Tout ça met à rude épreuve nos esprits et nos corps. Mais on a signé pour en chier jusqu'à la fin.

— As-tu déjà eu envie de tout arrêter ?

— Jamais, je suis né pour ça. Et toi ? Tu m'avais caché tes talents de pilote.

Il préfère changer de sujet plutôt que continuer à énumérer les aspects les plus sombres de son métier.

— Je n'ai aucun talent, c'était juste une passion que je partageais avec mon père.

— Et comment vois-tu l'avenir à présent ?

— Je ne vois pas l'avenir, à vrai dire. J'essaye déjà de ne pas me noyer chaque jour. J'ai un rendez-vous très important chez le juge mardi pour ma petite sœur, si je ressorts de là sans elle... Je n'aurais définitivement plus rien.

Et sinon, Nina, penses-tu parfois à ne pas plomber l'ambiance avec ta vie désastreuse ?

— Je pourrais t'accompagner si tu as besoin de soutien, lâche-t-il sérieusement en capturant ma main avec la sienne.

— Je pense que tu as bien mieux à faire, à vrai dire.

Il attrape son téléphone et pianote un instant.

— Non je n'ai pas mieux à faire. Et puis, si je te le propose, c'est que j'en ai envie.

J'hésite longuement, alors qu'on nous sert nos plats. Une telle émotion noue mon estomac que je n'arrive pas à avaler une bouchée de ce plat, qui a pourtant l'air si appétissant. Aaron lui se fiche bien de mes états d'âme et engloutit sans souci l'assiette de lasagne devant lui. Je fais quand même honneur au repas mais le cœur n'y est pas. Au fond de moi, je sais que je dois me sortir de cette torpeur qui me bouffe.

— Je suis d'accord pour que tu m'accompagnes, avoué-je à demi-mots.

Il acquiesce sans plus de cérémonie et nous continuons le repas en parlant de tout et de rien, nous disputant comme un vieux couple sur qui paiera l'addition, je gagne par un jeu de vitesse. Il ronchonne un court moment, me sortant un vieux principe selon lequel les hommes sont censés payer le restau, puis finit par s'avouer vaincu.

Il lance l'idée d'aller prendre notre dessert en ville, chez un petit glacier de sa connaissance. Il n'est pas très tard alors j'accepte. Dans la petite échoppe le choix est vaste, les couleurs des crèmes glacées sont telles des

papillons multicolores, j'opte pour une glace à la menthe et lui, sans grande originalité, pour du chocolat. Aaron dégage une aura vibrante ce soir, je ne sais pas si c'est son look tiré à quatre épingles ou le fait de passer un moment ensemble. Chaque parcelle de son être me subjugue, je suis comme un animal nocturne ébloui par la lumière.

Nous parcourons les rues animées, riant aux éclats des bêtises de l'un et de l'autre. Il s'arrête pour me lancer un regard plein de défi :

— Ça t'arrive de faire des choses irrationnelles ?

Son visage s'approche du mien laissant, s'installer une tension palpable.

— Pas vraiment, réponds-je.

Un grand sourire étire tout à coup ses lèvres, il attrape ma main et commence à me traîner en direction d'un grand édifice fait de pierres blanches et d'un toit en tôle grise. Plus nous nous rapprochons, plus j'arrive à lire le nom écrit en grosse lettre de métal. "Gare"...

Il m'attire dans les lieux et ses yeux se posent sur un instrument planté dans un coin. Je savais que le fait de mettre des pianos à disposition dans les gares est le projet de la compagnie nationale ferroviaire depuis quelques années, mais je n'ai jamais touché à l'un de ces pianos en libre-service sûrement mal accordés. Les derniers voyageurs du jour cavalent à travers le hall de gare. Une ébullition tardive où tout le monde cherche à regagner sa maison, un repas de famille ou une réunion d'anciens élèves, peut-être...

Alors que je regarde Aaron s'installer, il m'incite à le rejoindre,

— Je ne joue pas de piano!

— Peut-être, mais tu sais chanter, rétorque-t-il sûr de lui.

— Pas ici ! Tu es fou !

— Apprends à vivre. Tu montes bien sur scène, de quoi tu as peur ?

Il a raison et pourtant, je n'arrive pas à dompter l'angoisse qui remonte dans ma gorge. Les accords qui me parviennent aux oreilles finissent par me détendre. Il s'arrête, attendant pour que je m'approche. Un pas vers lui, il reprend, je n'ai pas trop le temps de réfléchir plus que j'additionne ma voix à la mélodie du piano. Cette musique je la connais par cœur, *With me* des SUM 41.

C'est un tourbillon qui m'emporte, je perds la notion de l'espace-temps, connectée à lui. J'ai la vague impression que mon cœur bat au même rythme que le sien et quand il plante ses yeux dans les miens, je perds pied, la force dans ma voix est encore plus puissante. Et pour finir de m'achever, il se met à

chanter, c'est alors que la vie s'arrête autour de moi, pour ne laisser place qu'au moment présent.

C'est un peu plus de quatre minutes de pause exquise qui se termine plus vite qu'elles n'ont commencé, alors arrive à nos oreilles des bruits lointains. Je n'arrive pas tout de suite à me reconnecter à la réalité, je déglutis pour reprendre mes esprits. Je me tourne pour regarder autour de nous. Une vingtaine de personnes se sont agglutinées, applaudissant ce spectacle improvisé. Dans l'instant je ne sais que sourire et, comme une comédie, nous saluons ce public de passage. C'est à mon tour d'attraper la main d'Aaron pour le traîner dehors, afin de refroidir le rouge à mes joues.

— Ne refais plus jamais ça ! hurlé-je pourtant avec euphorie.

— Fais pas comme si ça ne t'avait pas plu.

J'essaye de garder mon calme car ce qui brûle en moi à l'instant, ce n'est pas de la passion pour ce qui vient de se passer mais plutôt... Pour lui et son accoutrement de parfait charmeur. Pourquoi, à ses côtés, j'ai l'impression que rien de ce qui m'arrive n'est vrai ?

— J'ai eu ma dose de folie pour ce soir, on rentre ?

Il paraît un peu déçu de mon manque de réaction, mais je suis vidée. J'avais besoin de sentir le lien se retisser entre nous, c'est chose faite. Je peux m'en aller dormir en paix.

Il gare sa voiture devant cette grande maison aux volets noirs qui sert de QG au groupe. Sans plus attendre je descends et me dirige vers lui pour le remercier de cette soirée mais il me devance.

— Merci pour ce soir, c'était super.

— J'ai passé un très bon moment avec toi, Aaron.

— Moi aussi, c'était une très bonne soirée entre amis.

Je perds la raison, je ne sais plus distinguer ce qui est logique ou non, mon cœur veut parler et je ne trouve aucun moyen de le faire taire.

— Sauf qu'on sait toi comme moi que c'est un mensonge.

Suis-je devenue folle pour dire une chose pareille ? Apparemment non, car dans un geste désespéré, il encercle mon visage avec ses mains et m'embrasse. Avec tout ce que cela peut impliquer, je réponds à son baiser.

"Apprends à vivre Nina" disait-il.

Chapitre 28

Faire face à ses responsabilités

Nina :

La sonnerie de mon réveil résonne sans cesse et ma main ne trouve pas la touche reporter. Pourtant ce son assommant s'arrête. Il laisse place à un lourd grognement à côté de moi. J'essaye de me défaire d'une étreinte bien trop oppressante qui encercle mon corps, mais le peu de force que je possède au réveil n'y fait rien.

— Aaron lâche moi, lancé-je les yeux mi-clos, je dois me lever.

Aucune réponse, je réitère ma demande mais rien ne se passe. J'applique donc une méthode moins douce et le repousse le plus violemment que je peux. Mes pieds se posent sur le sol froid, j'attrape l'appareil qui m'a sorti de mon sommeil, il affiche neuf heures trente. Cette journée s'annonce particulièrement longue et compliquée. Si je n'avais pas ce fichu rendez-vous avec le juge aujourd'hui, je resterais sous la couette sans opiner.

— Lèves toi, j'ai rendez-vous à onze heure.

— Oui, oui, oui, je me lève chef ! grogne l'homme encore à moitié endormi.

— Je ne t'ai obligé à rien, alors au pire reste couché.

Mais voix est froide ; enfin, plutôt pleine de d'angoisse. Aaron se redresse un peu pour me regarder et me dit en soufflant toute sa fatigue :

— Je ne relève même pas ta réflexion, c'est cadeau.

Je me dirige vers la chaise devant moi pour attraper mes vêtements de la veille et les enfiler. Je dois aller chez moi chercher une tenue convenable pour une entrevue aussi sérieuse, mais premièrement, un café !

Je laisse Aaron se réveiller et descends dans la cuisine où Erik est assis aux côtés de Ben. Ils discutent de leur départ, je préfère ne pas entendre cette conversation. Alors je trace vers la cafetière, en leur lançant un signe de la main en guise de bonjour.

— T'as encore dormi ici toi ? lance Ben.

— Je dois le prendre comment ?

— Avec humour, intervient Erik, tu es la bienvenue.

Le café qui coule dans ma gorge me détend un peu, j'attrape un toast de

brioche posé dans une assiette sur l'îlot et prends place sur un tabouret. Je fixe les minutes passer sur l'écran de mon téléphone, mon esprit partagé entre peur, angoisse et joie. Oui de la joie, je vais revoir ma petite sœur qui me manque tellement. Son petit sourire et sa candeur qui mettent du bonheur là où il n'y en a pas. Car même si je me suis trouvée un petit ami, cela ne comble rien au vide en moi. J'ai tant de mal à me reconstruire et tous les jours sont des épreuves... *Stop Nina, tu t'es promis d'aller mieux, ce n'est pas en pensant comme cela que tu y arriveras.*

J'avale le fond de café qui me reste et me rends chez moi en traînant ma carcasse fatiguée. Cette maison où je n'ai quasiment pas remis les pieds depuis la soirée avec Aaron, où j'ai préféré profiter de sa présence et apprendre à le connaître. Après tout, le moment où il montera dans l'avion pour repartir approche à grands pas. La semaine prochaine. Je souhaite ne pas y penser maintenant pour éviter de me rajouter plus de peine.

Je rentre sous une douche bienfaitrice qui détend ma nuque raide puis me prépare. La petite robe noire que j'ai choisie est d'un sérieux monacal, je n'ai pas l'habitude. Je sèche mes cheveux et les remonte en une queue de cheval. Un peu de mascara pour donner de la vie à mon regard et je suis prête.

Dans le salon je regarde une dernière fois mon dossier pour le juge, de toute façon je ne peux qu'espérer qu'il me confie Abigael. Tout n'est qu'une question de chance, j'envoie un message à Aaron pour savoir s'il est prêt, mais le klaxon au loin me donne une réponse plus rapide. Je me dépêche de m'installer dans la voiture, je me sens mal, la nausée s'installe... En fait, c'est la peur qui me consume.

*

La salle d'audience est petite, austère. Le pupitre du juge, la barre et les sièges réservés au public sont en bois. Tout respire le sérieux.

Le juge tourne les pages de mon dossier. Je fixe ma petite sœur du regard, brûlant de la retrouver. Ma tante m'adresse des œillades désolées.

Soudain, le juge rapproche son micro et se racle la gorge. C'est le moment. Il va rendre son jugement. Je serre la main d'Aaron, le souffle coupé. Pitié, faites qu'il me rende ma petite sœur ! — Suite à l'étude de vos dossiers et pour le bien-être de l'enfant, je souhaite donner la garde exclusive de Mademoiselle Lacroix Abigael et pour toute l'année qui suivra le

jugement, à Mme Agathe Lacroix. La tutrice présente toutes les qualités requises pour offrir un cadre de vie sain et confortable à l'enfant.

— Quoi ?

Ma voix s'échappe comme un gémissement. Aaron me retient contre lui, m'empêchant de bondir sur le juge.

— Veuillez me laisser terminer. Les raisons qui m'ont poussé à choisir Mme Lacroix comme tutrice légale sont les suivantes : Mademoiselle Lacroix Nina, en sa qualité de sœur, ne présente pas les prérogatives requises à la garde d'un enfant. En effet, elle ne possède pas d'emploi, ni une condition financière avantageuse. Et sur témoignage de Madame Lacroix Agathe, j'ai jugé le caractère instable de la sœur. Une ré-étude du dossier sera effectuée dans un an, pour donner la décision définitive quant à la garde d'Abigael. Cependant, au vue de la proximité entre les deux sœurs, j'accorde un droit de visite occasionnel, sous condition d'acceptation par la tutrice, sept jours avant la visite. Le jugement donné prend effet immédiatement.

Quand il pose un point final à son discours, je n'arrive plus à respirer, l'angoisse s'empare de moi. La douleur m'accable, je n'entends plus rien. La peur s'installe, ma vision se brouille. C'est un tourbillon de sentiments en moi, une guerre qui fait rage, je n'arrive plus à rester assise. Je me dirige hors du cabinet en titubant. Sur le perron du bâtiment je tombe presque à genoux, le cœur broyé. Mes larmes sont silencieuses mais dévastatrices sur mes joues, je ne pouvais pas tomber plus bas.

Des petites mains s'enroulent autour de mon cou et les larmes de ma petite sœur inondent mon corps. Je la serre si fort qu'elle pourrait mourir étouffée,

— Je ne t'abandonnerai jamais Abi. Jamais, jamais, jamais. Je ferai tout pour que tu finisses avec moi. Je vais me battre si fort pour toi.

— Nina... Je ne veux pas partir pour toujours...

— Un an. Un an, mon amour. Tu seras forte, tu travailleras bien à l'école et moi je construirai une vie sans nuage pour toi et moi. Je te rendrai visite dès que possible. Même si aujourd'hui je m'éloigne, que je m'en vais trop loin de toi, je te promets une chose Abigael, un pacte entre sœurs, et je te le jure sur ma vie : je reviendrai si forte que le juge n'aura pas d'autre choix que de te ramener à la maison.

Agathe nous rejoint, elle me promet que je peux venir voir ma sœur quand je le souhaite, qu'elle la traitera comme sa propre fille et qu'elle

l'aimera comme moi je l'aime. J'ai envie de lui cracher à la gueule et d'hurler qu'elle garce elle est, mais je me tais. Elle attrape doucement Abigael par la main et l'emmène loin de moi.

Des bras forts me relèvent et m'emmènent à la voiture.

— Ça va aller ? me demande Aaron, inquiet.

— Oui, j'ai une promesse à tenir.

Chapitre 29

L'amitié sacrée

Aaron :

Les verres s'entrechoquent autour de la table du salon, ce soir nous célébrons la fin de l'enregistrement de l'album. Tia, la chanteuse qui m'accompagne pour le duo, est repartie hier après avoir entendu le rendu final. A partir de maintenant, seulement cinq jours nous séparent du départ. A mes côtés, Nina rit avec passion aux blagues absolument nulles de Martin. J'essaye encore de trouver la source de cette force qui la pousse à sourire après ces derniers jours difficiles. Quand je lui demande, elle me répond que les trois cent soixante-cinq jours qui la séparent de la prochaine audience de jugement doivent passer rapidement, alors autant les vivre à fond.

Mais moi, ce qui me rend fou, c'est justement de partir. Je n'aurais jamais pensé vouloir autant rester en France. Quand la vie vous donne l'opportunité de rencontrer une personne comme elle, qui vous fait sourire comme un con lorsqu'elle apparaît dans votre champ de vision, qui réveille un brasier dans votre corps, qui vous fait oublier malgré elle toutes les merdes de votre vie, vous ne pouvez pas imaginer partir si loin quelques semaines après l'avoir rencontrée.

Je n'ai pas choisi tout ça. Cet amour naissant semble suspendre le temps. Depuis ce jour fatidique où tout a basculé une dernière fois pour elle, Nina ne m'a pas quitté d'une semelle. D'après elle, je suis ce qu'il y a de plus tangible et solide actuellement dans sa vie.

— Aaron ? Tu m'écoutes ? claque des doigts Erik sous mes yeux.

— Hum... Qu'est-ce que tu disais ?

— Nina et Martin sont partis chercher des pizzas.

— Cool.

— Bon mec, qu'est ce qui t'arrive ?

—Tu veux savoir ? J'ai pas envie de partir ! Voila !

J'ai bondi de ma chaise pour faire les cents pas dans le salon, j'ai tellement d'angoisse en moi que je marche comme un lion en cage. Nina qu'as-tu fais à mon esprit rebelle ? Je m'étais promis que plus jamais une femme ne me ferait tourner la tête. Erik n'a pas le temps de se lancer dans une

explication que la porte d'entrée s'ouvre en grand, fracassant la pièce d'un bruit percutant.

— Elle est bien triste votre soirée !

Le visage doux de ma meilleure amie apparaît, elle accourt vers moi pour me sauter au cou.

— Lili ! Lâche-moi, tu vas me péter la nuque !

— J'ai le droit... Tu te barres encore une fois à l'autre bout de la planète !

— Enfin ça c'est pas gagné encore, lance Erik l'air de rien.

— Comment ça ?

Louise saute sur l'occasion, à l'affût d'un scoop.

— C'est encore la belle Nina qui lui retourne la tête !

— Ta gueule Erik, craché-je.

— Viens par là tout me raconter !

Elle me tire par la main vers le studio pour être au calme et me force à raconter tout depuis le début. Du premier regard que j'ai posé sur elle quand Oliver a failli percuter sa petite sœur, au dernier baiser que j'ai posé dans son cou ce matin même. Louise est sous le choc et exagère ses réactions pour me le faire comprendre.

— T'es amoureux !

— Non... Enfin pas vraiment, quoi !

— Pas vraiment, pas vraiment... Fous-toi de ma gueule ! Tu as cette foutue lumière qui brille dans tes yeux quand tu parles d'elle, c'était la même chose avec...

— Ça n'a rien à voir avec Tess, compris ?

Non, rien de tout ce qui me lie à Nina n'est en rien égal à Tess, le souvenir de cette ex me remonte dans la gorge avec acidité.

— Tu sais, j'ai essayé de me dire que cela ne servait à rien de me rapprocher d'elle, mais malgré mes efforts, c'est magnétique. Tout revient à elle. Je suis un faible.

— Mais ne dis pas n'importe quoi ! Au mieux ça collera vraiment entre vous, au pire tu auras tiré un coup avec une jolie fille, rigole-t-elle pour détendre l'atmosphère.

Sauf qu'on en est pas là, je ne l'ai pas touchée et à peine embrassée. Elle m'a confié ne pas vouloir aller trop vite et je respecte cela. Ces derniers jours, j'ai dormi avec elle, on a passé le plus clair de notre temps ensemble mais à

aucun moment le désir n'a pris le pas sur la raison. Et au fond de moi, je préfère que les choses soient ainsi, car quand je serai parti, je ne veux pas ressentir un manque, d'elle et surtout de son corps. Même si pour être complètement honnête, j'ai failli déraiper plus d'une fois.

Quand Louise capte mon regard après avoir prononcé sa dernière phrase, elle comprend vite que toute cette relation avec Nina est encore chaste. Elle fait rayonner la pièce avec un rire dont elle seule a le secret. Peu importe si la situation arrache des rires, notre décision ne regarde personne. C'est la voix d'Erik de l'autre côté de la porte qui coupe Louise dans son fou rire,

— Vous venez tous les deux ? Nina et Martin se garent, la bouffe est là !

— On arrive.

Je me tourne vers mon amie.

— Dis-moi, tu peux garder tout ça pour toi ?

— Motus et bouche cousue ! Mais si tu veux un conseil, ne t'attache pas trop... Autant de kilomètres entre vous, ça fera voler en éclat le peu que vous avez partagé.

— On est toujours amis nous, malgré l'océan qui nous sépare.

— Oui Aaron, on est toujours AMIS.

Elle insiste si fort sur ce dernier mot qu'elle pourrait avoir raison, au final.

Je m'élançe vers la porte quand je sens une masse percuter mon dos, c'est une foutue manie qu'a Louise de me sauter dessus... Mais ce n'est pas son poids plume qui va me poser problème et c'est sur le dos de son fidèle destrier qu'elle rejoint la cuisine. A l'entendre rire comme une folle, je ne peux m'empêcher de faire de même. Deux autres rires pénètrent dans la maison, le regard émeraude et violemment froid de Nina se pose sur moi avec Louise toujours perchée sur mon dos, elle en descend rapidement pour accourir vers la rouquine.

— Salut, moi c'est Louise ! Je suis ravie de faire ta connaissance.

Un sourire hypocrite et hautin traverse le visage de celle qui me fait vriller l'esprit.

— Plaisir partagé.

Chapitre 30

Mascarade finale

Aaron :

Nina est assise face à moi et pourtant aucun regard ne m'est accordé. A la place, elle rit avec Martin et Erik. Elle conçoit même de blaguer avec Ben, alors qu'elle m'a confié récemment ne pas avoir d'atomes crochus avec lui. Heureusement, je ne me sens pas complètement seul, faisant la conversation à Louise même si elle ne m'écoute qu'à moitié, trop occupée à scruter Nina. Quand leurs regards se croisent de temps à autre, un froid glacial traverse la pièce. L'impression que deux lionnes sont assises à table est réelle. Ces dames seraient elles jalouses l'une de l'autre ? Personnellement je ne comprends pas trop le concept de jalousie, car je ne le suis pas... Pas vraiment. Bon, ok, je l'ai été un tout petit peu quand Erik draguait la jolie rousse...

— Franchement Nina, faudra absolument que tu viennes nous rendre visite à New-York avec Tiphaine..., lance Erik.

— Merci pour l'invitation, mais les voyages ne sont pas ma priorité actuellement.

Bah oui abruti, tu crois vraiment qu'elle va réussir à monter dans un avion sans imaginer le crash de celui de ses parents ? Et puis si elle allait à N.Y.C se serait pour moi... Pas pour ta tronche de sale gosse !

— Pour des vacances, on ne parle pas de venir demain, voyons !

— Si tu veux que Tiph' vienne, tu n'as qu'à lui demander, mais personnellement je n'ai aucune envie d'y foutre les pieds.

Sa voix est tranchante, dois-je prendre sa réponse pour moi ? À côté de moi Louise se redresse comme un cobra,

— Personne ne te force à y aller ! Pas besoin d'en faire toute une histoire, princesse. En tout cas, moi, je compte bien tenir ma promesse Aaron : venir après la fin de mon année.

Ma meilleure amie s'accroche avec possession à mon bras, me lançant un regard plein de joie.

— Tu veux pas le sucer devant nous pendant que tu y es ? tonne la rouquine en réponse.

La vache ! Les mots de Nina me scotchent à ma chaise, mes yeux sont

grands ouverts et ma mâchoire en tombe. Qu'est ce qui leur prend à ces deux-là ? Ah si je sais ! Je le sais très bien même, Louise a un sacré défaut, sa possessivité. Je regarde la rousse quitter la salle à manger dressant un majeur dramatique à l'adresse de Louise. Avant de passer la porte d'entrée elle attrape au passage mon paquet de clopes sur l'îlot de la cuisine.

— J'aime pas comment tout le monde lui baise les pieds à celle-là.

— Louise, arrête s'il-te-plait.

Mon intonation est froide mais elle la supplie également de ne pas renchérir. C'est mal la connaître. Dans ma poitrine, mon cœur commence à battre plus vite et je sens ma pression sanguine crever le plafond.

— Non mais c'est vrai, quoi, pas besoin de faire un foin pas possible ! Madame ne veut pas foutre les pieds à New-York, elle a qu'à rester ici au lieu de faire chier son monde !

— Je t'ai demandé d'arrêter Louise.

Ma voix siffle à cause de la colère qui me monte.

— Ah parce que tu la défends ?

J'attrape mon amie par la main pour la traîner à l'étage, j'ouvre à la volée ma porte de chambre et la claque violemment quand nous sommes tous deux rentrés.

— Tu joues à quoi là ?

— Je vais pas faire semblant de l'aimer Aaron, j'aime pas sa façon d'être dédaigneuse avec toi et encore moins son air mielleux avec les gars. Elle ne vous apporte rien de bon cette traînée !

— Retires tout de suite ce que tu viens de dire...

Je suis à deux doigts d'exploser et de la gifler pour lui remettre les idées en place. Mes points sont serrés et les jointures de mes doigts blanchissent, j'essaye de calmer ma respiration pour ne pas lui montrer que j'implose.

— C'est bien pire que ce que je croyais Aaron, j'avais espoir que tu t'étais juste épris d'une petite française pour t'occuper ici, mais non, tu es amoureux. Tu te souviens ce que je t'ai dit après le drame Tess ? Après que tu sois revenu ici quelques semaines, complètement brisé ? Je t'ai dit qu'aucune femme ne serait assez bien pour être à tes côtés.

— Et tu veux quoi ? Que je passe ma vie seul ? Car tu juges aucune femme assez bien pour moi ? Tu as un problème Louise !

— On se connaît depuis un moment maintenant et je t'ai déjà dit que...

— Ne finis pas ta phrase, s'il-te-plaît, on ne va pas recommencer,

supplié-je en fermant les yeux.

Elle s'avance un peu plus près, relève la tête pour plonger ses yeux dans les miens et m'attrape les mains. Louise et moi avons connu une période où elle m'aimait... Bien plus qu'un ami. J'avais remis les choses au clair, elle avait compris, laissant notre amitié reprendre normalement. Je refoule mon émotion... Enfin, surtout ma peur.

— Je t'ai déjà dit que moi je te donnerais tout, l'amour et la liberté dont tu as besoin. Tu me manques tellement, chacun de tes messages est une torture, ce foutu océan entre nous, mon bourreau. J'ai voulu venir te rejoindre mais si tu m'avais rejetée là-bas, si tu avais repoussé mon amour j'aurais été seule. Je savais que tu finirais par revenir et j'ai essayé de te faire ouvrir les yeux quand tu pleurais Tess sur mon épaule, mais j'ai compris que ce n'était pas le moment. Alors j'attends, j'attends, mais je ne veux plus attendre.

Je la vois les yeux perdus d'un amour fou, que je ne peux pas lui rendre comme elle l'entend. Et je sais que ce que je m'appête à dire va la briser alors que je ne le veux vraiment pas. Louise a nourri secrètement un espoir impossible et je vais devoir le rejeter, en perdant au passage ma plus fidèle amie. Après avoir perdu Tess et Simon, voilà que je vais la perdre elle. J'attrape doucement son visage dans mes mains et prends la voix la plus froide possible,

— Louise, tu dois arrêter toute cette mascarade. Je ne t'aime pas comme tu le veux, tu es mon amie. Comme tu l'as dit, tu as été celle qui m'a donné une épaule pour pleurer. Redescends sur terre, il ne se passera rien... rien de plus que deux bons vieux amis qui traversent la vie ensemble.

Elle m'assassine avec ses deux iris remplies de larmes, je déteste voir les gens pleurer. Nous restons immobiles de longues minutes avant qu'elle recule d'un pas, j'ai également envie de chialer car je sais que s'égrènent les dernières minutes que je vais passer avec elle. Car je la connais par cœur, elle va relever la tête, me donner un regard mortel, m'assommer d'une gifle et décamper. À tout jamais... Ma mémoire prend en photo une dernière fois son visage, avant que ma prédiction ne se réalise. Elle a mis toute sa haine dans son geste et le bruit de ses pas qui s'éloignent de moi se font entendre.

Je tombe à genoux, les larmes dévalent la pente de mes joues, je ne peux pas rester fort dans ces moments-là.

Nina, j'espère que tu ne me tourneras pas le dos, car je viens de te défendre face à une des femmes les plus importantes de ma vie.

Chapitre 31

Céder à la tentation

Nina :

Comme un animal enfermé, je rumine sur le perron de la maison. Il me suffirait pourtant de rentrer chez moi pour m'éloigner de tout ce merdier, mais l'idée de me retrouver seule là-bas me file la gerbe. Alors que je me rallume une cigarette, une tornade blonde sort de la maison, ouvrant la porte à la volée. Elle se dresse face à moi, plantant un regard de feu dans le mien. Elle me pointe d'un doigt accusateur, esquissant un sourire plus que malsain.

— Laisse-moi te dire une chose, tu ne le connais pas... Quand il aura remis les pieds sur scène, il t'oubliera et tu seras dans ton coin... seule ! En fait, être l'occupation d'Aaron ne te dérange peut-être pas, ça donne un peu de couleur à ta pitoyable vie ! De toute façon il part et à ce que je sache, tu ne fais pas partie de ses plans.

Je ne sais pas vraiment quelle partie de sa phrase m'a fait vriller, ni par quelle force j'ai réussi à lui coller mon poing, mais au contact de sa mâchoire la douleur irradie ma main.

— Laisse-moi te dire une chose Louise, ne joue pas avec le feu car tu risques de te brûler.

Elle garde sa main sur sa mâchoire pendant de longues secondes, sa poitrine se lève et s'abaisse rapidement. Je suis sûre qu'elle aimerait répliquer, mais si son visage est aussi douloureux que ma main à ce moment-là, elle ne peut pas. A la place, elle quitte les lieux. Je jette un coup d'œil à mes phalanges rougies, quasiment violettes.

Je rentre dans la maison et me dirige vers Martin et Erik, ils me regardent étrangement.

— Tu l'as frappée ? demande avec inquiétude le bassiste.

— Je ne l'ai pas frappée, je me suis défendue, réponds-je d'un calme affligeant.

— Elle a levé la main sur toi ?

— Non, elle a juste ouvert sa grande gueule.

Et elle m'a fait sacrément mal. Bien plus qu'un coup. Elle m'a jeté ma solitude en pleine face et la seule défense que j'ai trouvée c'est la violence. A

l'instant T, je ne sais pas quoi faire, habitée par l'envie de partir d'ici, de rester, de hurler, de me murer dans le silence, de boire, de fumer, de me droguer, de baiser... Tous les sentiments possibles se font la guerre dans ma tête. Mais mon cerveau, aussi intelligent soit-il, fait soudain une fixette sur Aaron. Je veux des explications. Et si elle disait vrai ? Si j'étais une occupation, une façon de faire passer le temps ? La lumière s'allume quelque part dans ma cervelle de piaf. Après tout si, lui était ma distraction, ma façon de ne pas perdre pied et d'oublier un instant ma vie merdique. Quand il apparaît en haut des escaliers et rejoint le rez-de-chaussée, je ne peux m'empêcher de le suivre avec un regard insistant, dans l'attente d'un mot.

Martin, Ben et Erik accordent leurs violons et décident de sortir boire un verre. Ils veulent surtout décamper d'ici pour nous éviter.

Après une brève apparition, Aaron repart s'enfermer dans ses quartiers, quant à moi je demande poliment si je peux prendre la chambre d'amis. Je doute fortement que ce soir, ma place soit dans le lit du chanteur, comme elle le fut ces derniers temps. Avant de monter, j'attrape mes écouteurs et salue les trois fêtards sur le départ. La chambre est belle, la décoration épurée, un immense lit trône au centre de la pièce. Je ne garde que mes sous-vêtements et me glisse sous les draps, je mets les écouteurs à mes oreilles et lance ma playlist préférée.

Les musiques passent aléatoirement, mes groupes favoris irradiant mon ouïe et cette douleur reprend. Enfin, elle n'est pas seule, de mon cœur à ma main c'est un courant électrique pénible qui passe. J'essaye de me soigner avec la voix de Jared Leto, Chester Bennington, Andy Biersack, Freddy Mercury et quelques autres. Durant une ou peut-être deux secondes, la musique se coupe puis revient, signe d'un message sur mon téléphone. J'attends la fin du morceau pour regarder de qui il provient, le prénom qui s'affiche ne m'étonne pas, l'âme expéditrice se trouvant juste de l'autre côté du mur.

Aaron :
Tu es restée ?

Nina :
Oui...

Aaron :
Désolé, les choses n'auraient pas dû dérapier comme ça...

Nina :
... Je ne frappe pas souvent mais là elle l'a bien mérité, désolée.

Aaron :
Quoi ? tu l'as frappée ?

Fort, si fort que j'ai mal... Littéralement mal, dans mon âme et dans mon être, Aaron.

Nina :
Aussi fort qu'elle l'a fait... Avec ses mots.

Aaron :
Qu'a-t-elle dit ?

Nina :
Pas sûre que j'aie envie de parler de ça maintenant.

Aaron :
S'il-te-plait.

Tu veux la version courte ou longue, avec tout ce qui s'est chamboulé dans ma tête ? J'écris et j'efface plusieurs modèles de message :

Nina :
Je te la fais courte, et je cite : "De toute façon, il part, et à ce que je sache tu ne fais pas partie de ses plans."

Aaron :
Tu y crois ?

Nina :
Après tout qu'est-ce qui me prouve le contraire ?

Aaron :
Pars avec moi.

Mes yeux s'écarquillent et mon cœur s'accélère pour la millième fois aujourd'hui, je relis en boucle le message espérant trouver une porte de sortie entre les lignes. Il me propose sérieusement de le suivre aux Etats-Unis, mais en ai-je seulement envie ?

Honnêtement, une petite voix dans ma tête me dit que cela pourrait être un bon moyen de prendre l'air, mais la simple idée de prendre l'avion me pétrifie. Qu'est-ce que je suis en train de raconter ? je ne vais pas suivre un gars que je ne connais que depuis quelques semaines à l'autre bout du monde. On s'est mis d'accord qu'il se passait quelque chose entre lui et moi, mais ce ne sont que les prémices. Pourtant, quand je le vois une flamme s'allume dans mon cœur de glace, j'ai l'impression qu'il est l'aiguille de ma boussole. J'aimerais apprendre plus de lui avant de me jeter à corps perdu dans une telle hérésie, mais n'apprend-t-on pas tout de quelqu'un en vivant avec lui, en scrutant à chaque les instants ses manies et habitudes, en le poussant pour trouver ses limites ? Et si on voyait ce que ça donne avec la distance, d'abord ? Après tout si on survit et qu'on construit quelque chose ainsi, on pourra envisager de se retrouver.

Même si la sensation qui traverse mon corps m'informe que sans lui dans mon champ de vision, tout serait beaucoup plus compliqué.

Nina :
On peut envisager ça pour plus tard ?

Aaron :
Pourquoi ? Tu n'as pas de passeport ?

Nina :
Bien sûr que si mais... J'ai besoin de temps.

Aaron :
C'est une offre à durée limitée, je te laisse un mois pour prendre ta

décision. A cette date, je pars avec le groupe pour une tournée de promo, tu peux venir avec nous. Je te demande pas de venir vivre avec moi, mais au moins de faire un bout de chemin ensemble.

L'offre me plaît, impossible de le nier. Je n'agis que rarement sur un coup de tête mais j'ai toujours rêvé de voir la vie d'un groupe de l'intérieur... Ce serait encore mieux avec la personne qui me plaît. Je laisse mon imagination m'emporter, pensant à la vie sur la route entre des concerts de folie et le fait de voir sur scène celui qui est potentiellement mon petit ami. Je n'ai pas le temps de répondre, je suis persuadée que c'est lui qui frappe à l'instant même à la porte. Je sors des draps aux tons pastels et vais ouvrir.

Le regard quasi lubrique d'Aaron me rappelle que je suis en sous-vêtement. Mes yeux se portent sur son torse nu, les tatouages qu'il dévoile sont magnifiques.

J'implore intérieurement Lucifer d'effacer mes pensées les plus ardentes et de ne pas damner mon âme, face à *mon petit ami* au summum du sexy.

Chapitre 32

Première fois

Nina :

Je me suis pourtant promis d'attendre un peu, de laisser le temps tisser des liens plus solides, avant de succomber. Aaron fait tomber les barrières que j'avais construites. Son regard me fait l'effet d'un électrochoc, le contact de ses mains sur ma peau m'embrase en quelques secondes. Ses baisers sont doux, j'aurais pensé qu'un rockeur comme lui faisait monter la chaleur avec ardeur, et pourtant c'est tout le contraire. Nous sommes sur le lit, il est au-dessus de moi, me dominant de toute sa carrure, la lumière de ma lampe de chevet laisse transparaître ses yeux magnifiques. Mes mains partent à l'aventure sur les traînées d'encre noires, mes ongles tentent de se planter parfois quand il me fait tressaillir de désir. Je n'ai jamais vu cette facette de lui, je suis bercée comme dans une boule de coton, il susurre à mon oreille.

— Je te l'avais dit, que tu aurais la suite de la dernière fois quand tout irait mieux pour toi. Non ?

J'acquiesce mes yeux dans ses yeux.

— C'est ce que tu veux maintenant ?

J'acquiesce rapidement, avant de coller mes lèvres à ses lèvres avec fougue. Il n'y a entre lui et moi que le tissu de nos sous-vêtements, j'arrive donc sans mal à capter son désir. Quand il entreprend de retirer ce qui cache un millième de mon corps, je ressens une seconde de timidité. Il le remarque, me lance un regard et attend que je lui dise d'aller plus loin. Je ne veux plus résister plus longtemps, je le veux lui tout entier, je veux qu'il me fasse vriller la tête et perdre la raison au rythme des mouvements de ses hanches. Et c'est ce qu'il fait après avoir fait valser son boxer, le plaisir est violent faisant basculer ma tête en arrière et cambrer mes reins. La respiration d'Aaron est un bordel sans nom au creux de mon cou, les minutes ou les heures passent, je ne sais plus, mais comme un tourbillon vorace, je suis entraînée dans les fonds d'un autre monde.

La chaleur monte sans limite, la cadence augmente sans que je ne la contrôle et le mâle au-dessus de moi se réveille un peu plus. Il me possède plus fort, sa poigne m'invite à accélérer le rythme, je sens le plaisir ultime

prendre feu en moi... Nous perdons le peu de conscience qui nous restait dans nos orgasmes, puis laissons retomber nos corps comme des poupées de chiffon, l'un aux côtés de l'autre.

Quand nos pouls reviennent à la normale, je l'attire avec moi sous une douche salvatrice. Rien ne se passe sous l'eau, rien d'autre que des baisers dont je mesure la tendresse les uns après les autres. Je sors en première pour m'enrouler dans un drap de bain, la fatigue s'abat sur moi, je me sèche et regagne le lit pour me glisser au chaud. Aaron reste dans l'encadrement de la porte de la salle de bain.

— Tu viens dormir avec moi ? me demande-t-il.

— Bah viens !

Je pointe la place à côté de là où je suis assise. Il hausse les épaules avec désinvolture et tourne les talons pour quitter la pièce, la serviette autour de la taille. J'enfile culotte et soutien-gorge pour pouvoir le suivre. Sur une chaise proche du grand bureau en bois foncé, j'attrape un t-shirt qui traîne, il est imprégné de l'odeur d'Aaron. Son propriétaire se jette comme une loque sur le lit, je l'imites, gardant une étrange distance entre nous. À présent, seule la lumière de la lune perce à travers les rideaux bordeaux, éclairant d'une douce intensité la pièce.

Malgré mon état entre sérénité et sommeil, se glisse dans mon esprit l'envie de savoir ce qui s'est passé, entre Louise et lui.

— Tu veux me raconter ce qui s'est passé avec ton amie ?

Même avec cette petite distance qui nous sépare, je sens ses muscles se crispes et je vois son regard, brillant de sous-tons gris lunaires se fermer. Ma main rejoint la sienne, dénouant ses doigts crispés.

— Je prends ça pour un non, mais tu sais que tu peux m'en parler quand tu veux... Je suis là pour toi.

Bien avant que je finisse ma phrase, j'aperçois une petite bille d'eau s'échapper de son œil, la situation doit être si difficile pour lui... Même si je ne sais pas grand-chose de leur amitié ou de cette fille, j'ai pu voir dans ses yeux qu'elle comptait.

— Ça n'a plus d'importance maintenant.

— Si ça en a, sens toi libre de tout me dire, ce qui te rend heureux ou non, ce qui te torture ou qui te fait vibrer. J'ai pas besoin de te voir constamment fort comme un roc...

Il porte ses deux mains à son visage pour se cacher, enfin pour cacher

ses larmes. Il me déchire le cœur, j'ai mis les deux pieds dans le plat, car je veux qu'il crache toute cette peine. Car je sais oh combien c'est malsain de tout garder en soi. Les sanglots le font tressaillir dans un silence pesant, j'enlève doucement ses mains pour lui faire face.

— Tout s'arrangera, tu verras.

— Tu veux vraiment tout savoir ?

— Seulement, si toi tu le veux !

Il retire une de ses mains, pour essuyer à la volée ses larmes, il se redresse pour s'asseoir en tailleur, je l'imites en allumant au passage une petite lumière de chevet. Aaron prend une grande inspiration.

— Il y a quelques mois, j'ai dû faire face à une rupture très... compliquée. Elle s'appelait Tess, j'étais foutrement amoureux d'elle, mais un jour elle est arrivée à saturation. Elle ne pouvait plus supporter que je parte tout le temps en concert, que je passe mes journées en studio mais par-dessus tout, elle n'a pas supporté que je plaise, le groupe a beaucoup de fans de la gente féminine. Elle a laissé la jalousie la consumer et un jour, je suis rentré d'un concert à Cincinnati... La maison était vide... Plus aucune trace d'elle. Juste un vulgaire bout de papier sur lequel était écrit "The end" (La fin). Après ça je pense que j'ai saturé sa boîte vocale pour qu'un jour la ligne soit coupée. Pendant environs un mois, je ne sortais plus de chez moi, j'avais la bouteille facile. Pour me sortir de tout ça, j'ai fait mon sac et je suis revenu ici. J'ai atterri chez Louise dans un état... Dont je préfère ne pas me souvenir. Elle a été là pour moi, m'a remis sur pied... sauf qu'elle a mal compris le message, elle a cru pouvoir prendre la place de Tess. Elle a récupéré un homme blessé et elle a espéré jusqu'à hier pouvoir faire de moi son homme. Alors quand elle t'a vue, elle a compris ce qui se tramait entre toi et moi, elle a vu ses espoirs fondre comme neige au soleil. Elle m'a alors déballé ses sentiments et la seule chose que j'ai pu lui répondre c'est qu'elle est ma meilleure amie... Rien de plus.

Chacun de ses mots porte le désespoir ultime d'avoir perdu un être cher. Mes mains se sont fermées avec douceur sur les siennes, je sais ce que ça fait de voir une amitié nous échapper pour une histoire de sentiments différents.

— Elle reviendra, son cœur trouvera quelqu'un qu'elle aimera comme elle t'aime actuellement, tu ne peux pas te porter responsable pour ce que tu n'as pas fait Aaron. Laisse-toi le temps maintenant de digérer tout ça. Dans quelque temps, elle ira mieux, et tu pourras l'appeler pour prendre de ses

nouvelles.

Comme une symphonie au piano, mes mots apaisent l'esprit bouillonnant d'Aaron. J'essaye de ne pas me blâmer pour avoir eu une réaction aussi virulente envers son amie. Mais avant que je n'arrive à complètement calmer le feu ardent dans mon âme, Morphée m'attrape à bras-le-corps. Me promettant une nuit douce, enrobée par l'amour.

Chapitre 33

Pas un adieu, juste un au revoir

Nina :

Les quatre petits jours qui nous restaient sont passés à une vitesse phénoménale. J'ai passé le plus clair de mon temps à regarder les garçons emballer leurs affaires, à rigoler avec eux, à faire des petites soirées improvisées le soir et des bœufs assis sur le sol du salon. Pendant l'espace d'un instant, j'arrêtais de penser que tout cela aller être mis en pause... Pour un temps indéterminé. Je dois trouver l'argent pour vivre aux Etats-Unis, j'ai des moyens mais pas de là à vivre plusieurs semaines là-bas.

J'en ai touché deux mots à Aaron, mais sa réponse ne me plaît pas, me faire payer l'avion et être entretenue comme une princesse... Ce n'est absolument pas mon genre. Après une discussion houleuse qui liait ma venue avec l'argent, j'ai réussi à le convaincre d'être patient. Dès que j'aurais réglé tout en France et que j'aurai les moyens, je monterai dans cet avion qui me tétanise d'avance. Il m'a demandé une centaine de fois combien de temps cela prendrait, chacun de ses mots portait l'espoir de ne pas rester séparés trop longtemps. Tout vient à point à qui sait attendre.

Pour le moment, nous sommes face au départ, je tiens à les conduire moi-même à l'aéroport, mais la désapprobation virulente d'Oliver me pousse à changer d'avis. Aaron me traîne une dernière fois jusqu'à sa chambre, nous sommes l'un face à l'autre, dans un silence dérangent. Il est tendu, il fuit mon regard et se dandine comme un enfant. Je ne sais pas quoi dire. Alors comme les actes valent plus que des paroles, je l'embrasse comme si cela ne se reproduirait plus jamais. Il répond en me serrant d'une force que je ne l'imaginai pas posséder.

— Tu m'appelleras souvent ? lance-t-il.

— On fera de notre mieux avec le décalage horaire et ton emploi du temps de rockstar !

— Tu vas me manquer, Nina...

— Toi aussi tu vas me manquer, mais ne soit pas trop romantique, dans à peine quelques semaines je suffoquerai sous l'air pollué de New-York !

Il me serre contre lui, quand nos corps se séparent, il sort un petit paquet de la poche de son perfecto et me tend un cadeau rectangulaire.

— Tiens, ouvre ça quand je serai dans l'avion.

J'attrape le présent et passe mes bras autour de son cou.

— Sois sage là-bas.

Je dis cela en riant timidement mais au fond je suis très sérieuse.

— Crois-moi ma belle, je vais pas avoir le temps de faire des conneries...

Ce sourire malicieux va pour sûr me manquer. La voix massive d'Oliver se fait entendre, c'est l'heure de partir, ma main liée à celle d'Aaron nous descendons. Je fais une accolade à chacun des autres garçons, ils décident de nous laisser un instant tous les deux, une dernière fois dans cette maison. Je n'ai plus de mots, alors je me contente de l'embrasser une énième fois, mais lui trouve les mots pour retourner mon cœur :

— Je t'aime... A très, très vite belle rousse.

Et comme une imbécile, je ne réponds pas, je me contente d'un dernier baiser. Je ne m'attendais pas à l'entendre prononcer ces mots aussi sérieusement. En sortant, la porte se ferme, le bruit de la clé résonnant dans mon corps. Sur le trottoir, je les regarde monter un par un dans la voiture. Quand les portes claquent et qu'un klaxonne d'au revoir se fait entendre, je mesure la situation. Une petite lumière s'allume en moi, je dois rapidement les rejoindre. C'est vital, viscéral.

Je ne m'attarde pas plus longtemps dehors et rentre chez moi. Cette maison que j'ai si peu fréquentée ces derniers jours. L'odeur familière de mon cocon me frappe quand je pénètre entre ses murs.

Pour m'occuper l'esprit, je décide de dresser une liste des choses à faire pour pouvoir partir.

Le premier point qui me vient à l'esprit, c'est la papperasse nécessaire comme un passeport, les assurances... mais tout cela est déjà prêt. Tout était déjà en place pour le déménagement à San Francisco.

Je me penche immédiatement sur l'aspect financier, j'ai de l'argent de côté et si je me convaincs de vendre la voiture de mon père, j'aurais alors largement le budget. J'écris tout ça dans un petit cahier et avant de changer d'avis j'attrape mon téléphone pour contacter Marc, afin qu'il mette une annonce au circuit pour la vente de la voiture. Deux sonneries retentissent avant qu'il ne décroche.

— Marc à l'appareil.

— Salut Marc c'est Nina Lacroix tu vas bien ?

— Oh Nina ! Ça va super et toi ?

— Bien, bien, dis-moi je t'appelle car j'ai réfléchi et je veux vendre la Ford, je dois partir quelque temps à l'étranger et je n'ai que faire d'une voiture comme celle-là.

— Ça tombe à pic que tu m'appelles car j'allais te contacter dans la semaine, j'ai peut-être quelqu'un... et à un très bon prix ! L'acheteur veut bien la prendre rapidement si t'es ok.

— Je n'aurais pas imaginé que cela se fasse si vite... Mais tant mieux ! Ecoute, parles en à ton gars et dis-moi. Je pars bientôt alors ça doit être vite bouclé.

— Je lui envoie un mail et je te recontacte ! Bon allez, j'ai du boulot ma belle. A bientôt.

— À bientôt Marc, et merci !

Si cela se fait vite au moins je n'aurais pas le temps d'avoir des remords. J'appose une petite croix à côté de cette ligne sur le papier, j'ajoute que je dois prévenir Agathe et en parler avec elle, regarder également les dates des vols, préparer la maison, en parler à Tiphaine et toute une liste de choses barbantes...

Mon téléphone sonne pour m'annoncer deux notifications, la première un message de mon petit ami m'informant qu'ils sont à l'aéroport : départ dans une heure. La seconde est celle d'Instagram, j'ouvre l'application et vois une photo sur le compte de Seconds of Silence. Je peux voir les gars assis dans la salle d'embarquement, je ne remarque pas tout de suite Aaron au dernier plan, le visage fermé gratifiant d'un signe de la main l'objectif. Je crois que je suis beaucoup plus positive que lui à l'instant présent, il n'y a pas de quoi se morfondre... Ce n'est qu'une question de jours ou de semaines, tout au plus.

Alors que je me fais couler un café, mes yeux se posent sur le petit paquet posé sur l'îlot de la cuisine. Aaron va sûrement bientôt monter dans son avion, je peux donc ouvrir sans avoir de problème ! Quand je déchire le papier bleu, apparaît une boîte bordeaux, il n'y a aucune inscription me donnant un indice sur le contenu. J'ouvre la boîte et je suis partagée entre joie et colère, à l'intérieur se trouve un billet d'avion daté pour le six juin. Apparemment, Aaron a choisi lui-même la date de mon arrivée. D'après mes calculs d'apothicaire, mon départ serait donc prévu pour dans trois semaines.

Chapitre 34

Welcome back to N.Y.C

Aaron :

Malgré la fatigue et le décalage horaire, je me sens revivre en foulant le sol américain. New-York est en pleine effervescence en cette fin de journée, la plupart des bureaucrates débauchent, les travailleurs du soir prennent leur service, les touristes fourmillent un peu partout. Alors que le taxi nous dépose devant notre immeuble, je prends le temps d'admirer cette tour immense qui se dresse devant moi et attrape à la volée mes bagages. Chacun d'entre nous possède son propre appartement et mène donc sa vie perso comme il l'entend entre ses murs. Le mien se situe au dixième étage, numéro 1083. L'impression d'enfin rentrer à la maison me gagne quand je passe le pas de la porte. Je traîne mes trois valises jusqu'au salon et appuie sur l'ouverture automatique des volets, afin de profiter de la vue new-yorkaise.

Ici je me sens chez moi, la mentalité des américains me convient comme un gant, la culture du travail qu'ils possèdent est en totale adéquation avec ma vision de la vie. D'un rapide coup d'œil, je constate que les lieux ont été nettoyés de fond en comble par Bonnie, qui travaille pour moi depuis plusieurs mois maintenant. C'est une super femme d'une cinquantaine d'année, qui me répète bien trop souvent, avec son accent tout droit venu de la Nouvelle-Orléans, que je suis un gamin bien trop surmené. Je l'aime bien ce petit bout de bayou. J'ai remarqué au fond de ses yeux la même bienveillance qu'avait maman, et rien que d'y penser je ressens comme une piqûre en plein cœur. J'essaye au maximum de ne jamais trop ressasser son souvenir, mais j'espère que de là-haut elle est fière de moi. Ma plus fidèle admiratrice.

Ce qui me sort de mes pensées, c'est une petite lumière qui s'allume quelque part dans ma tête. Signal omniprésent que la belle rousse me manque déjà. J'attrape alors mon téléphone et choisis le numéro de Nina, j'hésite un instant entre l'appeler ou lui envoyer un message. La seconde option me paraît la plus juste car je dois aller prendre une douche et me rendre à dix-huit heures trente au studio. Heureusement, il se trouve à quelques pas de l'appart'.

Aaron :

Bien arrivé chez moi, crevé, mais le vol s'est bien passé ! On se téléphone bientôt, là je vais au studio :) J't'aime.

Je lance mon portable sur le canapé et m'attelle à me redonner une mine moins fatiguée. Quand je suis prêt à partir, je regarde rapidement mais aucune réponse ne s'affiche sur l'écran. Je fourre l'appareil dans ma poche et descends attendre les mecs dans le lobby de l'immeuble, tout le monde a retrouvé une tête fraîche. Nous descendons l'avenue en direction du studio suivi de près par Oliver qui, dès à présent, sera de nouveau collé à nos baskets en permanence. Ce gars est super, il bosse avec nous depuis un an maintenant, il est hyper discret mais fait super bien son job.

L'immense porte en métal du label se dessine devant nous, dessus on peut voir une gravure que je trouve toujours magnifique. Elle représente le logo de la prod', une guitare qui semble exploser et juste au-dessus écrit "Rock Rebel Record".

On pénètre dans les lieux, saluant au passage des têtes connues. Dans cet antre de la musique, j'ai toujours l'impression d'être le chanteur d'un groupe amateur, qui vient proposer une démo dans l'espoir d'être repéré. Mais non, ici on est attendu comme le loup blanc, dès la descente de l'avion j'avais des messages de Dean, notre producteur. Sans plus attendre, le voilà qui s'avance vers nous, bras grands ouverts pour nous accueillir, le blond de quarante printemps braille des bonjours à tous vas. Arborant fièrement sa gueule carrée d'agent russe, il nous serre la main vigoureusement en signe de bienvenue.

— Mes petits protégés de retour au bercail ! Vous avez fait du bon boulot avec ce nouvel album, allons dans mon bureau les gars, on a une tournée promo à préparer.

On s'installe autour d'une table. Je n'aime pas son bureau, c'est sombre et angoissant. Quant à la déco, entre l'imprimé léopard du canapé et cette table en bois massif noire... j'ai les yeux qui brûlent. Dean allume un rétroprojecteur, laissant apparaître un planning qui ne semble pas avoir de fin.

— La tournée promo commence le quinze juin, deux plateau télés ici à New-York et un à Los Angeles, huit dates de concerts planifiées : N.Y.C, Miami, Houston, Cincinnati, L.A, San Francisco, Seattle et à la fin on ferme

la tournée en revenant jouer à New York ! A raison de plus ou moins deux concerts par semaine, on boucle en un mois. Entre temps des interviews, des séances photos presse, bref on a du boulot !

— J'espère que tu ne nous balances pas directement dans des grandes salles... lancés-je, incrédule face à la masse de boulot qui se jette sur nous.

—Non, ce sont tous des petits concerts pour vous préparer pour la tournée, les places sont mises en vente... Hum... Si je ne me trompe pas, la semaine prochaine. Tout est déjà planifié, vous avez plus qu'à assurer.

Et cette idée de débarquer sur scène la fleur au fusil ne me plait pas. J'aurais aimé préparer cette tournée promotionnelle. Pas qu'elle me soit servie sur un plateau d'argent. Mais je commence à connaître notre producteur et il me laissera plus de choix pour la vraie tournée. Je sais pertinemment l'argent qu'il investit pour le groupe et il ne peut pas se permettre de rater la commercialisation de notre deuxième opus. Alors je prends mon mal en patience, commençant par me réjouir de remonter sur scène avec les gars.

— Par contre ! Vous ferez la promo sans le bus de tournée, il est en préparation pour le nouvel album avec un flochage de fou ! Alors vous logerez dans des hôtels. Si ça ne vous dérange pas, vous serez comme d'habitude deux par chambre.

Les gars me lancent un regard de coin, je comprends tout à fait leurs sous-entendus. Il est absolument impensable que j'aie Erik dans les pattes alors que Nina sera là. En pensant à elle, je consulte mon portable, mais aucune notification de réponse ne daigne s'afficher.

— Petit soucis d'ordre technique, lancé-je en levant le doigt comme un enfant à l'école, je veux une chambre pour moi seul.

Cette phrase est sortie de ma bouche plus comme un ordre que comme une demande.

— Et pourquoi ce privilège ? Tu comptes ramener une nana à la fin de chaque concert ?

Dean rigole en claquant sa main sur la surface de la table.

— Non, je compte emmener MA copine sur la tournée.

Ses yeux s'agrandissent, il me fixe la bouche ouverte. D'ailleurs ce n'est absolument pas mon genre d'attraper une fan par la main pour aller dans ma piaule. La seule à être venue c'est Tess, surtout vers la fin de notre relation, quand j'essayais en vain de recoller les derniers morceaux de son cœur. Mais ça faisait l'effet inverse, elle s'éloignait encore plus de moi.

— Pourquoi je semble être le dernier au courant que tu as une gonzesse, Aaron ? balance Dean à moitié vexé.

— Premièrement, j'ai pas une gonzesse mais une copine, deuxièmement parce que j'ai quand même le droit à une vie privée. Donc troisièmement, prévois dans ton planning que je serai accompagné.

C'est fou mais la simple pensée que sa présence à mes côtés soit refusée me rend agressif. Pourtant, je suis persuadé qu'une flamme a pris vie dans mes yeux comme elle a pris vie dans mon cœur. Je n'ai ressenti ça que quand je chante, bercé par les cris du public. Je reprends mon calme et nous continuons pendant une bonne heure à discuter business, réglant les détails majeurs de la promo, me donnant enfin l'occasion de m'incruster dans les préparatifs. Dean nous donne un planning, où sur chaque jour s'inscrit une plage horaire le matin pour les répétitions et l'après-midi, des activités diverses et variées, allant des essayages de nos tenues de scène à des séances photos pour des marques partenaires.

Nos amis du label, contents de nous revoir, proposent d'aller boire un verre. Je décline, me plaignant de la fatigue due au vol. Mais comme un ado dans une amourette j'ai juste envie d'attraper mon portable et d'entendre sa voix.

Et une fois chez moi c'est ce que je fais, quand la sonnerie s'arrête laissant place à un silence puis un bruit quasiment inaudible. Je me souviens alors qu'il est minuit là-bas.

— Je te réveille ?

— Oui, dit la petite voix de Nina.

— Je te laisse alors, je voulais juste te dire bonne nuit.

Quelques secondes de silence s'égrènent,

— Maintenant que tu m'as réveillée, tu as tout intérêt à me faire la conversation Aaron !

— Tu as ouvert ton cadeau ?

Un sourire farceur fend mon visage, même si elle ne peut pas le voir.

— Oui... et même si ça me fait clairement chier que tu aies payé pour ça... Je te remercie.

J'explique dans les grandes lignes ce qui s'est dit au studio, Nina est absolument ravie de nous suivre durant la promo. Mais plus je parle, plus je sens bien qu'elle replonge dans le sommeil de l'autre côté du téléphone. Je lui souhaite bonne nuit et décide d'aller moi aussi rejoindre les bras de Morphée,

mais quand je suis dans les draps frais de mon lit... La solitude est écrasante. J'avais légèrement pris l'habitude d'être bercé par le parfum de Nina pour m'endormir.

Chapitre 35

Au fil des jours

Nina :

La première semaine passe sans que je n'aie le temps de me poser, je cours partout pour régler les aspects techniques de mon départ.

Premièrement, j'ai contacté Agathe et contre toute attente, elle est ravie de mon initiative d'aller passer des vacances outre atlantique. Je lui explique également que je n'ai pas de date de retour, elle n'y voit aucun problème et me demande juste de la prévenir de mon retour, comme cela elle viendra avec Abi. Ma petite sœur quant à elle, n'est pas vraiment du même avis. Je n'ai pas pu lui donner plus de détail sur mon départ, car à peine avais-je mentionné que je prenais l'avion qu'elle a jeté le téléphone. Je laisse donc le soin à ma tante de lui expliquer avec douceur, car connaissant le caractère d'Abigaël et surtout le souvenir brûlant de nos parents qui resurgit, je ne possède pas le tact pour lui faire comprendre qu'il ne se passera rien... Pas cette fois... Du moins, je l'espère.

Je chasse de mon esprit cette peur, je ne veux absolument pas penser au pire... Penser à eux.

Deuxièmement, l'aspect financier se règle rapidement car à peine quelques jours après avoir eu Marc au téléphone, je signe sur le capot de la Ford, son acte de vente. L'acheteur est un homme fin et élancé d'un style bobo parisien, qui recherchait exactement cette voiture. Une bonne coïncidence. Mais malgré le fait que cette vente me rapporte une belle somme d'argent, je n'ai pas pu empêcher les souvenirs de m'assaillir. J'ai dû écourter la séance émotion pour ne pas me morfondre et rester concentrée sur mon objectif. J'essaye, à chaque fois que j'y pense, de me dire que ce n'est que du matériel et que j'ai toujours pour moi les images des bons moments passés avec mon papa.

Le reste de cette semaine est rythmé par les messages d'Aaron. Ils sont courts mais réguliers, gardant en vie la flamme qui brûle en moi. Il me manque, cruellement, mais je sais que bientôt je serais de nouveau avec lui à longueur de journée, à découvrir un nouveau monde. Et puis de toute façon, gérer le manque, c'est un peu mon lot quotidien depuis mes conneries auprès

de James... Alors je peux gérer. Je sais que ma dose arrivera bientôt. Quand je l'ai au téléphone, il me parle de ses journées bien remplies, des heures interminables en studio à répéter, d'une séance photo pour une marque de vêtements. Il m'a même envoyé un cliché et autant vous dire qu'il est sexy à damner mon âme. Cette fameuse photo atterrit directement en fond d'écran de mon téléphone. Il est debout avec un fond gris au deuxième plan, il porte un jean noir défoncé aux genoux et une veste en cuir recouvre son torse nu. Le regard qu'il porte à l'objectif est magnétique, tellement attirant qu'il envoie ma libido dans les tours.

Durant la deuxième semaine, je profite de voir Tiphaine tous les jours. Je la supplie de dormir chez moi chaque soir, la solitude ne me réussissant pas. Nous profitons pour faire des séances shopping interminables, car je n'ai clairement pas assez de vêtements pour remplir une valise pour plusieurs semaines. Sur la route, difficile de faire des machines à tout va. Même si je ne suis clairement pas excentrique dans ma garde-robe, je fais le plein de t-shirt blanc et noir ainsi que de jeans. J'en profite également pour m'offrir une paire de Vans flambant neuve pour être hyper confort pendant les concerts, que je compte bien regarder depuis la fosse. Tiph' m'avoue qu'elle viendra également si sa relation avec Erik continue sur cette voie, car ils s'appellent tous les jours. Je l'envie, car j'ai peu de nouvelles d'Aaron depuis quelques jours. Il me confie avoir beaucoup de travail et ne pas être en grande forme. Mais d'après ma meilleure amie qui a questionné Rik', c'est souvent comme ça avec Aaron. Quand il bosse, il est tellement angoissé de foirer et que tous ses rêves soient réduits en cendres qu'il se rend malade. Alors j'essaye d'être présente comme je peux pour lui. Durant nos rares coups de téléphone, je lui insuffle des pensées positives et rassurantes. Je me fais violence pour ne pas trop m'inquiéter, il est sûrement très bien entouré et les gars le connaissent par cœur.

Ma valise est quasiment bouclée alors que la dernière semaine commence. Je m'attelle à ranger et nettoyer la maison, en effet j'ai trouvé une habitante pour la période de mon absence... Tiphaine ! Elle souhaitait faire des économies, son appartement lui coûtant une petite fortune, alors je lui ai proposé de vivre dans ma maison pour ne pas la laisser inoccupée. Un échange qui me semble très honnête. Et pourquoi pas à mon retour vivre en colocation. Elle a donc posé ses valises et installé son bazar dans la chambre d'amis qui est maintenant la sienne. J'ai également eu rendez-vous chez le

médecin, pour partir avec un stock de ma contraception, mais aussi de calmants et d'anti-stress pour gérer au mieux l'avion. À la veille du départ, tout est prêt, le vol est à quinze heures trente demain. Je suis tiraillée par la peur, mais surtout par le doute, car c'est silence radio du côté américain ; je n'arrive pas à avoir Aaron au téléphone et même Tiphaine n'a pas de nouvelles d'Erik. Je calme mes craintes avec quelques séances de méditation et en laissant des messages de plus en plus froids sur le répondeur du rockeur.

Pour cette dernière soirée ensemble, on décide de sortir un peu avec ma meilleure amie. Commençant par un petit restaurant, histoire de savourer une dernière fois un croque-monsieur frites. On se rend ensuite dans un bar irlandais absolument bondé, la bière fraîche qui coule dans ma gorge contraste avec la chaleur étouffante des lieux. À notre table, une dizaine de gars s'installe et on rigole avec sans même les connaître. La joie des rencontres, il s'avère que ce sont des étudiants irlandais en échange universitaire. Leur français est marqué d'un accent charmant et je rappelle à plusieurs reprises à Tiphaine de ne pas draguer les hommes autour d'elle. Car en effet, même si rien est officiel avec son bassiste, il est peu recommandable d'aller purlécher un autre gars. Je finis par la traîner hors du bar pour éviter un dérapage. On rentre comme on est venues, à pied, sous la timide chaleur nocturne de juin. Sous l'emprise des sept bières qu'elle a bues, Tiphaine dégage son portable bien décidée à avoir des nouvelles de Rik.

— Ça sonne !

Elle crie beaucoup trop fort en jouant les pseudos équilibriste sur le bord du trottoir. Les tonalités résonnent par le haut-parleur et je m'approche quand des bruissements viennent remplacer les bips sonores.

— Salut beauté, tu vas bien ?

— Oh, oui ! Je vais bien, hic, enfin j'ai peut-être un peu, hic, trop bu de bière.

Elle pose sa main sur sa bouche pour étouffer les hoquets qui la secouent et émet un petit rire.

— Oui, j'ai pu voir ta photo sur instagram... T'avais l'air en bonne compagnie.

La voix d'Erik est plus gênée que jalouse.

— Je l'ai eu à l'œil ne t'inquiète pas, dis-je en me rapprochant de Tiphaine.

— Oh salut Nin' ça va ? Vivement demain que tu débarques !

— Au moins un qui est content.

— Oh toi tu n'as pas de nouvelle d'Aaron, je me trompe ? Il est en pleine crise existentielle, il passe toute sa vie au studio à bûcher comme un ouf, persuadé que l'album est nul. Ça va lui passer, c'est la peur de se planter. Ça nous arrive à tous. T'inquiètes pas, il sera là demain pour venir t'accueillir à l'aéroport.

La voix de mon ami se veut rassurante et ça fonctionne plutôt bien, j'ai un peu bu alors je n'arrive pas à être tendue. Tiphaine reprend l'appel en privé le reste du trajet. Arrivée à la maison, je passe un pyjama qu'il me reste dans mon placard. Nous finissons la nuit sur le canapé à papoter jusqu'au petit matin, où le sommeil nous emporte.

J'ai pu lire un petit message d'Aaron à mon réveil, me souhaitant bon vol. Après une accolade avec Tiphaine sur le pas de la porte, je suis montée dans le taxi les bras chargés de bagages. Je ne peux pas dire que je suis plus détendue, mais un peu plus rassurée, ça oui.

Dans la salle d'embarquement, j'avale deux cachets pour l'angoisse. Je sais que ce n'est pas recommandé quand on a eu une dépendance par le passé, mais c'est le seul moyen pour que je pose mes fesses dans ce maudit appareil. Etrangement, à mesure que le temps passe, l'excitation l'emporte sur la peur. Je décolle pour huit heures de vol vers les Etats-Unis, dans le confort de la première classe choisie par mon petit ami. Dans cet avion j'ai l'agréable surprise de découvrir que le pilote est Philippe, un ami de mes parents, ce que me suffit pour être rassurée au maximum. Je suis entre de bonnes mains. À moi de nouvelles aventures... et mon Aaron.

Chapitre 36

Petite déconvenue

Nina :

Les yeux rivés sur le tapis, j'attends que mes bagages apparaissent depuis bien trente minutes. Je trépigne d'impatience de me jeter au cou d'Aaron, comme dans les films romantiques. La tension est à son comble, mêlée à la fatigue des huit heures d'avion, du décalage horaire et de l'attente des bagages. Une grande horloge m'indique vingt heures bien passées. Quand mes trois grosses valises bleues déboulent sur le tapis roulant, je me jette dessus, rassurée de récupérer mes bagages et qu'ils ne se soient pas perdus quelque part. Je passe un énième contrôle d'identité, mon passeport à la main aucun problème ne fait obstacle. Aaron m'avait précisé quelque temps plus tôt qu'il m'attendrait vers la sortie de l'aéroport car il déteste l'effervescence au centre des lieux. Je suis les panneaux de sortie, mon cœur bat la chamade, j'ai un sourire débile plaqué sur mon visage. Pourtant plus je vois les portes s'approcher, plus j'ai le sentiment qu'Aaron n'est pas de l'autre côté. Je m'arrête à quelques mètres pour prendre mon portable et l'appeler, heureusement que j'ai fait changer mon forfait pour un international !

L'appareil sonne dans le vide, personne ne répond, une petite boule de stress commence à prendre vie dans mon ventre. Je hais être dans ce genre de situation, devoir chercher une personne alors qu'elle est supposée être là à m'attendre.

Les minutes s'égrènent comme le sable d'un sablier, je tape frénétiquement du pied pour me calmer. Alors que j'essaye un nouvel appel, une masse sombre s'arrête devant moi, je relève doucement la tête commençant à sourire. Il ne m'a pas oubliée...

Je me ravise vite quand je constate que c'est le visage d'Oliver qui se dessine et non celui d'Aaron.

— Bonjour madame Nina, vous avez fait bon vol ?

— Très bien merci, Aaron n'est pas là ?

Ma question sonne comme le désespoir.

— Il a eu un empêchement, alors il m'a envoyé vous chercher, excusez-moi du retard.

— Merci Oliver...

L'homme attrape mes bagages et nous nous dirigeons en silence vers la voiture, qu'il a stationnée sur des places réservées au taxi. C'est la même voiture que celle que les garçons avaient en France, les mêmes vitres fumées rendent le tout très massif. J'essaye d'effacer ma déception de ne pas avoir été accueillie en premier par mon petit ami, et choisis de laisser l'impatience d'arriver à bon port se répandre en moi plutôt que de faire grise mine.

— Vous avez de l'eau et des snacks dans la portière si vous voulez, me lance Oliver avec une voix dénuée d'émotion.

— Merci. Dites-moi Oliver, où allons-nous ?

— À l'appartement de monsieur, il vous y rejoindra.

J'acquiesce, le trajet est long mais quand la voiture commence à serpenter dans les rues de la grande pomme, je suis sous le charme. Ça bouillonne de vie, des lumières m'éblouissent à chaque instant, des centaines de personnes zig-zagent sur les trottoirs. Tout cela réveille le souvenir de vacances passées ici avec ma famille, je devais avoir dix ou onze ans. Après trente bonnes minutes dans la circulation tumultueuse, le SUV s'arrête devant un immeuble dont la hauteur me donne le vertige. Oliver descend pour ouvrir le coffre et en sortir mes bagages. Je quitte également l'habitacle pour le suivre, m'engouffrant dans un hall à couper le souffle. Chaque millimètre carré du sol est couvert de marbre, les murs sont nuancés entre des teintes métalliques et noires. D'un signe de la main, l'homme me fait signe de monter dans l'ascenseur, appuyant sur le bouton dix parmi le panel d'étages disponibles. Tout est absolument luxueux ici, le couloir d'accès à l'appartement laisse apparaître une moquette bordeaux impeccablement entretenue. On m'ouvre une porte de la même couleur, quand je pénètre dans ce que je suppose être la maison d'Aaron, mon souffle se coupe. Le standing est incommensurable, rien à voir avec la maison française qu'il habitait quelques semaines auparavant. Oliver me coupe dans ma contemplation.

— Je vais vous laisser, monsieur ne va pas tarder à rentrer.

— Encore merci Oliver, à bientôt.

Il s'en va, me laissant comme une fourmi au milieu de cet immense appartement. La première chose que je fais c'est d'aller me poster devant une grande baie vitrée, qui laisse apparaître un paysage urbain splendide. Je reste là de très longues minutes, ne pouvant décrocher mon regard de ce spectacle. Il est tard, mais la ville est si lumineuse, je regarde machinalement mon portable, il m'affiche un petit vingt-deux heures quarante-cinq. Je pensais

qu'Aaron serait au moins là pour m'accueillir. En parlant du loup, il se manifeste par un message.

Aaron :

Je suis là d'ici une heure, fais comme chez toi ;)

Je souffle avec force pour faire sortir ma déception et ma fatigue. Il abuse vraiment. Enfin, ce n'est pas le moment de se plaindre, je décide de me faire couler un café avec la machine posée sur le plan de travail de la cuisine ouverte. Le liquide me redonne un peu de vie, mais je me sens vraiment sale après ce long vol. J'entreprends de partir à la recherche de la salle de bain, embarquant au passage une de mes valises dans laquelle je suis sûre de trouver ma trousse de toilette et des vêtements. Je pousse plusieurs portes, découvrant au passage où est la chambre et un bureau quasiment vide.

J'ouvre enfin la bonne, attrapant délicatement une serviette impeccablement pliée sur une étagère. Je fais tomber mes habits au sol et laisse durant des minutes interminables l'eau couler sur moi. Cette cascade de chaleur me fait un bien fou, mais je préfère ne pas trop traîner au cas où Aaron arriverait plus tôt. Enroulée dans le drap de bain, je fouille dans ma valise éventrée par terre, à la recherche d'un jean et d'un haut blanc. Une fois habillée, je me brosse les dents et hydrate ma peau desséchée. Je referme rapidement ma valise pour la remettre dans le salon avec les autres.

Le temps commence à me paraître un peu long, alors je m'installe dans le grand canapé noir du salon, j'attrape mon portable et entreprends d'envoyer un message à Agathe et Tiphaine, pour leur dire que je suis arrivée. Alors que je parcours les réseaux sociaux, mes yeux me piquent et il est dur pour moi de les garder ouverts. Je dois pourtant rester encore éveillée, j'aurais espéré que l'excitation de retrouver Aaron me tiendrait bien en haleine, chose difficile après ce changement d'air radical.

Lorsque mes paupières ne tiennent plus, un bruit lointain m'empêche de sombrer dans les tréfonds du sommeil. Ma tête se tourne vers la porte d'entrée, étrangement je n'arrive plus à croire que cela peut être enfin Aaron. Je regarde à deux fois pour être sûre, mon rythme cardiaque s'emballe fendant mon visage d'un sourire rayonnant. J'accours vers lui pour entrechoquer nos âmes.

— J'ai cru que tu n'allais jamais arriver ! grogné-je à son oreille, la tête à

moitié nichée au creux de son cou.

— Je suis vraiment désolé, j'ai eu quelques imprévus... Mais je n'ai jamais été aussi impatient de rentrer.

Mon nez inspire avec force son doux parfum, mes yeux sont fermés pour mieux laisser mon toucher fonctionner. Aaron m'enlace avec force, je ne pourrais même pas m'échapper. Et plus vite que la lumière ne traverse l'espace, nos lèvres s'entrechoquent dans un baiser passionné. Une nuée de papillons hystériques virevolte en moi, l'instant semble durer un millénaire, il rompt notre étreinte en premier, laissant ses magnifiques yeux électriser les miens.

— Je vais nous faire livrer quelque chose à manger, tu dois mourir de faim... En tout cas, moi, je meurs de faim !

Nous choisissons notre repas du soir sur une application, on se décide sur un menu asiatique qui est censé arriver d'ici trente minutes. Pendant ce temps, Aaron me fait visiter l'appartement, c'est encore plus grand que ce que je pouvais voir.

— Tu ne pourras prendre qu'une valise pour la tournée, ce sera beaucoup plus simple pour aller d'hôtel en hôtel, lance-t-il.

— Je suis vraiment impatiente ! Je vais enfin vous voir sur scène !

— Le premier concert est ici à New-York, ce samedi.

— Du coup quel est le programme pour les prochains jours ?

— Je dois être au studio demain à dix heures pour une répét', bien sûr tu peux venir, l'après-midi on a un rapide rendez-vous avec le staff, mercredi j'ai un jour off donc on pourra en profiter, jeudi un gros plateau télé le soir et deux interviews, vendredi pareil donc sur les deux plateaux on présente trois chansons de l'album, samedi c'est les balances le matin et le soir le concert.

— C'est déjà un bel emploi du temps pour seulement quatre petits jours !

— Oui mais on va enfin remonter sur scène et, crois-moi, je n'en peux plus d'attendre, je suis impatient de voir ce que va penser le public du nouvel album.

Dans son regard brillent mille étoiles et dans le mien un océan de fierté.

— J'espère que tu m'as réservé la meilleure place, au premier rang dans la fosse !

— Une belle place dans les backstages plutôt !

— A quoi tu joues Aaron ?

Ma voix se tend plus que de raison, je ne veux pas passer le concert à

l'arrière.

— Bah quoi ? Il est où le problème ? Tu seras aux premières loges !

— Je serais aux premières loges... Face à la scène. Hors de question d'être derrière pour vous voir, tranché-je.

— Une fois que la presse saura qui tu es, tu ne seras plus tranquille et en sécurité en bas.

— Tu auras qu'à poster Oliver devant moi, avec lui je risque rien !

— On en reparlera.

— C'est déjà tout vu, beau gosse !

Je lui arrache un sourire, au même moment on sonne à la porte d'entrée.
Vite, qu'on m'apporte ce repas que je puisse aller dormir !

Chapitre 37

Perte de contrôle

Aaron :

Je pénètre dans le hall du studio, tenant la main de celle que je présente comme ma petite amie. Cela me fait tout drôle car ce mot n'est que très rarement sorti de ma bouche... Encore plus en public. On est à moitié trempés, le chemin entre l'appartement et le studio est court mais il tombe des cordes. Nous sommes à peine entrés dans le studio que Martin et Erik cavalent vers nous pour sauter au cou de Nina. Je m'écarte pour ne pas me retrouver coincé dans cette effusion d'émotion.

— C'est bon elle est là, elle ne repart pas tout de suite, alors les gars reprenez vos esprits et au boulot !

La partie du studio où l'on répète depuis notre retour est assez grande, la batterie est un peu reculée par rapport au reste pour éviter que son bruit n'engloutisse tout le reste. Le but n'étant pas de s'épuiser comme en concert mais uniquement de travailler les chansons et de reprendre l'habitude d'enchaîner dix ou douze musiques d'affilées. J'indique à Nina où elle peut s'installer, la machine à café, bref de quoi la mettre à l'aise. Elle scrute chaque recoin de la pièce, surtout nos récompenses affichées au mur. Nina prend le temps de toutes les regarder, esquissant des "Ouah !" sur quasiment chacune d'elles. J'attrape un feutre pour noter sur un grand tableau blanc, la set list finale choisie avec les gars la veille.

1- Overture "Earth sign"

2- "The unpopular anthem"

3- Reprise "3 days grace - Infra-red"

Set acoustique :

4- Reprise Crawling - Linkin Park (Aaron solo piano)

5- Simon's nightmares (duo avec Tia)

Entracte

6- Overture 2 - Me against the devil

7- Wake the world up

8- God bless us

9- Legends

10- Fermeture - Not the last one

11- Rappel - What if

Une telle liste assure au public un concert d'une heure et demi voire deux heures si vraiment on est lancés, et que nous faisons un voire deux rappels supplémentaires. Pour les plateaux télé, on se contente de deux chansons du dernier album, pour présenter notre travail. Il est rare que pour des petits concerts de présentation de disque, un groupe fasse un si gros show, mais nous y avons tenus et, surtout, j'ai tanné Dean pour que les fans en aient pour leur argent ! Car à quatre-vingt dollars le billet, je refuse qu'ils viennent pour nous entendre une demi-heure. Ce qui différencie cette tournée de la vraie, la grosse, c'est la production. Durant les prochaines dates, nous allons offrir un show intime, même si la plupart des salles font aux alentours de deux mille places. Pas de grands écrans, pas de lourds jeux de lumière.

Alors que nous avançons dans le boulot du jour, je ne me trouve pas dedans, j'ai du mal à suivre la cadence. Plus ça va, plus je m'agace, j'oublie les paroles, je me perds dans le rythme des musiques. Je mets ça sur le dos d'une fatigue passagère, c'est à moitié vrai... C'est plutôt mon portable posé devant moi qui me fait perdre mes moyens. Cela fait plusieurs fois qu'il sonne, avec le numéro de mon père qui s'affiche et celui avec lequel Simon m'appelle.

— Tu veux faire une pause Aaron ? suggère Martin le ton légèrement agacé.

Je crache un "ouais" attrapant mon téléphone au passage et pars prendre l'air sur le balcon. Je sors de ma poche une cigarette, dans mon autre main l'appareil continue à vibrer, je l'attrape à la volée. Je prends la peine de bien fermer la baie vitrée, les mecs savent pertinemment que quand je prends l'initiative de m'isoler, mieux vaut rester à sa place. S'ils pouvaient me foutre la paix tous autant qu'ils sont ! Je ne sais pas ce que mon père me veut mais je n'ai pas envie d'entendre maintenant ses remontrances sanglantes et sa voix autoritaire à l'autre bout du fil. Quant à Simon... J'ai autant envie de bloquer son numéro que de lui répondre. La même guerre se joue en moi depuis si longtemps... mais c'est cette profonde haine que j'ai cultivée pour lui qui m'empêche de retomber dans le panneau. Sale histoire. Je tire la dernière taffe de ma clope et éteint l'appareil. Une bouffée d'air frais me refroidit les idées, je dois me concentrer et transformer mes problèmes en énergie pour chanter. Ça, je sais faire !

Quand je reprends ma place derrière le micro, je croise le regard interrogatif de Nina, je lui esquisse un bref sourire qui semble lui suffire.

— On se fait le set acoustique ? Ou plutôt la reprise de *Infra-red* qui n'est pas encore tout à fait au point ? nous demande Ben.

— La reprise, j'ai pas envie de jouer le set aujourd'hui.

J'ai pas envie de jouer ce duo aujourd'hui.

Les premiers accords de guitare plutôt doux résonnent, je susurre une première phrase puis c'est une rythmique beaucoup plus rock qui déboule. Je ferme les yeux pour me mettre à chanter au bon moment, on a choisi de jouer cette chanson comme l'originale. Bizarrement, ça vient tout seul, je me souviens de chaque mot quand je mets toute ma concentration et ma passion face au micro... Tout va bien. Quand j'ouvre les yeux au milieu de la chanson, Nina arbore un foutu sourire qui irradie dans toute la pièce et elle chante en silence, gigotant dans tous les sens sur le sofa.

— Je suis crevé, on arrête là pour aujourd'hui, Aaron ?

— S'tu veux Erik, mais par contre oubliez pas le rendez-vous à treize heures, ici avec le staff. Il n'y en aura pas pour longtemps mais Dean veut qu'on soit tous là !

— Il est midi. Plutôt que de repartir, on n'a qu'à manger un bout ici en attendant qu'ils arrivent.

Même si j'en ai moyennement envie, la proposition d'Erik convient à tout le monde. Après avoir choisi quelques pizzas à se faire livrer, on s'installe tous dans le sofa.

— Alors Nina t'en a pensé quoi ? lance Martin en lui donnant un coup d'épaule.

— Franchement c'était génial ! Je suis tellement impatiente de vous voir en live !

— Si Aaron oublie pas les paroles ça devrait être de la bombe !

— Tu te crois drôle Martin ? C'est pas le jour pour ce genre de blague à la con.

Ce n'est absolument pas mon genre de perdre mon professionnalisme comme ça, normalement je suis le mec qui ne fait pas d'erreur, qui maîtrise son boulot sans qu'on ait quelque chose à redire. Mais ces coups de fil n'ont fait que remuer un milliard de questions dans ma tête. La pression monte dans mes veines ?

— Calme toi Aaron, Martin te taquine c'est tout.

Nina adopte une voix incroyablement douce mais je ne peux pas me contenir. Je sors de mes gonds.

— J'ai pas besoin que tu interviennes, tu peux la boucler un peu ?

Ma réponse a pour effet de faire bondir les garçons :

— Ohhhh ! disent-ils à l'unisson.

— Aaron tu la fermes maintenant ! D'où tu lui parles comme ça ?

Erik s'est mis devant moi, me surplombant, je me lève lentement pour mettre mon visage à la hauteur du sien. Il se prend pour qui à me dire comment parler ?

— Occupes toi de ta meuf avant d'aller te mêler de la vie des autres, tonné-je avec arrogance.

Nina se lève pour intervenir, je n'aime pas l'expression de son visage... Trop de colère pour un être si délicat.

— Laisse tomber Erik, je me casse d'ici !

Sans que je n'arrive à bouger le petit doigt, je la regarde prendre ses affaires et décamper du studio. Au moment où elle passe la porte, je réalise l'ampleur de mes paroles et à quel point j'aurais mieux fait de la boucler.

Chapitre 38

Tout le monde a des secrets

Nina :

Dehors la pluie a cessé de tomber, je me suis attablée dans un coffee shop pour prendre une pause. J'ai vagabondé dans les rues new-yorkaises pendant deux bonnes heures, ce qui justifie sûrement le fait que mon téléphone, posé sur la table, n'arrête pas de vibrer. Je préfère ne pas décrocher pour éviter de déverser un flot de paroles agressives à mon interlocuteur. Perdue dans mes pensées, la colère se consumant en moi, je réfléchis à ce que j'aurais dû dire plutôt que fuir.

Tout le long de la répétition, Aaron me semblait ailleurs, torturé par je ne sais quoi. Les expressions sur son visage oscillaient entre rage, peine et inquiétude. J'avais prévu de lui demander ce qui le troublait mais il ne m'a pas vraiment laissé l'occasion de parler. Je ne lui en veux pas vraiment pour ses mots, ils traduisent peut-être quelque chose de plus grave, mais plutôt pour la façon dont il m'a prise de haut et méprisée. Tout ce que je déteste. Cette arrogance dans son regard a mis le feu aux poudres, me rendant complètement folle. Pour éviter d'envenimer la situation j'ai trouvé judicieux de partir, je n'aurais pas dû. Je me sens faible face à lui, maintenant. Il aurait mieux fallu le remettre à sa place, je ne suis et ne serai JAMAIS sous ses ordres.

Je commande un second grand café et reprends place le long de cette grande baie vitrée, qui me donne une vue imprenable sur le ballet incessant d'humains. Les gens marchent à vive allure sans même regarder autour d'eux. C'est assez malheureux, s'ils pouvaient voir quotidiennement cette ville comme le verrait un touriste, alors ils mesureraient sûrement mieux leur chance d'y vivre.

Mon pied tape frénétiquement sur le sol, alors qu'un énième appel apparaît sur l'écran de mon téléphone, je me dis qu'Aaron a sûrement assez mariné et qu'il va me présenter de plates excuses. Mais ce n'est pas le prénom de mon petit ami qui s'affiche, c'est celui de Martin, je décroche sans engager la conversation en première.

— Nina ? Je veux juste savoir si tu vas bien...

— Je vais bien.

Ma voix tranche chaque mot, même si je ne souhaite pas passer mes nerfs sur mon ami.

— Je t'appelle sans que Aaron le sache, car là il est complètement hystérique. Tout le staff en prend pour son grade !

— Peux-tu lui dire qu'il arrête de m'harceler ?

— Tu as déjà essayé de parler à une tornade Nina ? Elle trace son chemin sans se soucier des dégâts, rit-t-il et je ne peux cacher que sa comparaison me fait sourire.

— A-t-il dit pourquoi il est comme ça ?

— Oula non ! Là on va subir ses foudres jusqu'à ce que tu reviennes !

— Je rentre à l'appartement bientôt, dis-lui de m'y attendre.

— Ça roule mademoiselle ! Mais même s'il n'avait pas à te parler comme cela, sache qu'Aaron a quasiment toujours une bonne raison d'être en rage. Par contre pour avoir la raison, il faut creuser un peu... Sois patiente.

Je le salue et raccroche. J'avale le reste de mon café et entreprends de rentrer à pied. Je regarde rapidement l'itinéraire à suivre sur mon téléphone, j'ai une heure de marche jusqu'à l'appartement. Je prends mon temps, m'émerveillant en voyant des buildings tous plus grands les uns que les autres, je passe devant des enseignes que je ne voyais que dans les films. Je me dis que demain, une fois que l'ouragan entre Aaron et moi sera passé, on pourrait aller visiter quelques monuments ou parcourir les avenues les plus connues. Je savoure la chance que j'ai d'être ici.

Après avoir bien marché et être passée entre plusieurs gouttes de pluie, l'immeuble d'Aaron se dessine devant moi. Arrivée à l'entrée je tape le code et emprunte l'ascenseur. Je ne sais pas pourquoi mais une légère peur m'envahit, une fois devant la porte j'hésite un instant à frapper. Le choc entre mon poing et le bois est à peine audible, mais assez pour que quelques secondes plus tard, la porte s'ouvre créant un courant d'air aspirant. Nos regards fusionnent et je laisse place à une mine froide, il se pousse pour me laisser entrer. Un lourd silence règne, c'est oppressant.

Alors que je défais ma veste pour la balancer sur une chaise, Aaron se décide à me parler.

— On peut en discuter ?

— Je ne sais pas, Aaron, tu m'autorises à parler ?

— Ne le prends pas comme ça s'il-te-plaît... Je suis tellement désolé...

j'ai pété les plombs.

— Mais pourquoi Aaron ? Tu as un problème pro ? Ça ne va pas avec le groupe ?

— Rien à voir avec eux... C'est... Personnel.

Il fuit tellement mon regard que j'ai l'impression qu'il va partir en courant, à n'importe quel moment. Une chose est sûre, j'ai mis en lumière un secret, visiblement bien trop lourd à porter. J'essaye de m'approcher de lui pour le prendre dans mes bras mais il s'écarte de moi. J'en oublie ma colère et le force à s'approcher en lui attrapant le bras avant qu'il ne s'éloigne trop loin.

— Si tu te mures dans le silence, comment veux-tu que j'apprenne à te comprendre ? Je ne peux pas deviner ce qui se passe dans ta tête ou les démons qui te poursuivent. Tu en sais beaucoup plus sur moi que je n'en sais sur toi. Il est peut-être temps de t'ouvrir un peu à moi...

— Chacun sa part de noirceur.

— Tu m'avais pourtant juré ne pas être un foutu rockeur avec un passé compliqué. Tu te souviens ?

— Ou presque... je t'ai dit que je n'étais pas un rockeur avec un passé compliqué... ou presque ! Si tu me cites alors fait le correctement.

Il se joue de moi, là ? Il a repris son ton arrogant que je déteste, j'ai cruellement envie de lui coller une gifle... mais j'ai aussi envie de partir. Rongée par l'impression de ne pas être à ma place ici et que lui... Est un parfait inconnu.

— Je ne vais pas te forcer à parler, cela serait pire que sadique, mais entends bien ce que je m'apprête à te dire, Aaron. Comporte-toi une seconde fois comme ce matin et je repars. C'est bien compris ? Je ne t'ai pas suivi ici pour me faire rabaisser, si je ressens encore une fois que je ne suis pas à ma place... Je ne ferai pas durer le supplice plus longtemps.

Je l'agresse littéralement, ma voix est agressive et j'espère qu'elle transpire ma peine. Ma respiration est saccadée, mes bras ne peuvent s'empêcher de gesticuler pour dramatiser mon monologue, mais lui reste de marbre même si ses yeux brillent comme s'il allait s'effondrer devant moi.

— Redeviens le Aaron dont je suis tombée amoureuse.

Nous restons l'un face à l'autre de très longues minutes, puis il part en direction la chambre. Je veux le suivre mais il me fait un signe de la main m'obligeant à rester là où je suis. Je reste abasourdie de sa réaction mais quand je le vois revenir avec dans les mains une boîte, pas plus grande que

celle pour les chaussures, des centaines de questions se bousculent alors. Il pose la boîte sur l'îlot de la cuisine et m'invite à m'approcher. Elle est bleu marine arborant de jolis reliefs baroques en velours noir. Quand Aaron soulève le couvercle une multitude d'objets apparaissent.

— Je ne te dirai pas tout, choisis une seule chose dans cette boîte et tu auras l'explication qui va avec...

Surprise mais piquée par la curiosité je m'exécute. Je suis attirée par une photo, sur celle-ci je vois Aaron arborant un sourire que je ne l'ai jamais vu avoir, ses magnifiques cheveux en batailles sont bien plus courts que maintenant. A ses côtés, un jeune homme qui semble avoir le même âge, il a les cheveux blonds, courts, et une casquette mise à l'envers, une multitude de tatouage couvre son cou.

— Fallait que tu tires le pire de tous...

Il referme la boîte et me tire la photo des mains. Il se soulève pour s'asseoir sur le plan de travail, je reste debout face à lui. Une profonde inspiration soulève son torse.

— En arrivant ici je me suis fait un pote, le neveu de Dean, mon producteur. En une fraction de seconde, ce gars est devenu mon meilleur ami, bien plus proche de moi que ne peuvent l'être les gars du groupe. Lui c'était différent, c'était comme mon frère. Il nous a suivis sur tous nos concerts, tout le temps fourré en studio avec nous, il vivait quasiment ici. Comme deux gamins, on avait un milliard de promesse à tenir l'un pour l'autre, des tonnes de secrets à garder, un nombre incalculable de soirées ensemble, tellement de souvenirs que je ne pourrais en avoir autant avec quelqu'un d'autre. Quand on me voyait tout le monde le cherchait et vice versa, Dean nous surnommait même 'Les twins' (Les jumeaux).

Jusque-là, Aaron parlait avec un demi sourire sur les lèvres et le regard nostalgique, mais quand il veut reprendre, tout cela changea très vite pour laisser place à une mine plus grave.

— Un jour, alors qu'on sortait d'une très grosse soirée, je suis allé chercher la voiture pendant qu'il attendait devant l'entrée et deux mecs sont arrivés. Ils ont commencé à chercher à ce que ça parte en bagarre, quand je suis descendu de la voiture mon pote était par terre, un revolver sur la tempe. Je sais même pas avec quel courage je l'ai attrapé pour le balancer dans la bagnole et déguerpir fissa. J'étais mort de trouille mais lui il rigolait, il disait qu'il avait failli se faire choper cette fois-ci. Arrivé à l'appart' je lui ai

demandé des explications et quand j'ai appris qu'il trafiquait de la drogue depuis un moment et qu'il devait de la tune à des mecs qu'il n'est pas bon de fréquenter, je suis devenu fou. Mais il s'en foutait royalement, il faisait comme de rien n'était. J'en ai pas dormi pendant des jours, ruminant ce qui aurait pu arriver et cherchant des solutions pour le sortir de là. Je lui ai même proposé l'argent dont il avait besoin. Il a refusé. Peut-être une semaine plus tard, j'ai reçu un coup de fil de Dean, me disant que je faisais la une d'un magazine, on me voyait au milieu de l'altercation. A ce moment-là, j'ai commencé à recevoir des messages disant que ma carrière allait voler en éclat, des menaces de la prod', certains de nos partenaires se sont même retirés. Mes avocats sont intervenus et pour le bien de tous j'ai dû dénoncer mon ami aux flics, car après enquête il s'est avéré que Simon n'était pas qu'un simple dealer, il était bien plus haut placé, il gérait l'argent d'un genre de gang.

Je suis choquée, aucun mot ne peut sortir pour le réconforter, il tremble et ne cherche même plus à effacer les larmes qui coulent sur ses joues. Il renifle fort et reprend.

— La police cherchait à trouver un membre de ce gang pour remonter la filière. Ils sont venus chercher Simon ici, ils l'ont embarqué sous mes yeux sans que je n'ai le droit de prononcer un mot... Tout a volé en éclat ce soir-là, plus rien est pareil.

Chapitre 39

Amitié conjugée au passé

Aaron :

Avez-vous déjà subi une trahison ? Ce sentiment qu'un être cher vous plante une lame savamment aiguisée et dessine dans votre chair un sillon de plus en plus profond dans votre chair ? Cette blessure, je la porte tous les jours depuis un an, depuis le jour où la porte d'entrée s'est violemment ouverte pour laisser entrer une armada de flics me secouant leurs plaques sous le nez, à la recherche de Simon.

Je me revois clairement, planté au milieu du salon, le cœur au bord du précipice, pointant du doigt la porte de sa piaule. Je les regarde s'engouffrer à l'intérieur et ressortir avec mon ami menotté et tenu par deux gros bras. Je revois son regard apeuré, il a perdu toute sa confiance habituelle, il hurle mon prénom et moi... Je baisse le regard. Mes poings sont serrés, je ne respire même plus.

Cette scène se rejoue bien trop souvent dans ma tête, surtout la nuit quand, seul, je laisse la noirceur du soir m'engloutir. Mais étrangement quand Nina est là, je ne cauchemarde pas, comme si mon cœur avait trouvé un point d'ancrage assez solide pour ne plus dériver. D'ailleurs, elle est toujours là, nous nous sommes installés dans le sofa et son regard bienveillant réchauffe mon cœur. Elle est allongée, sa tête reposant sur mes jambes, ma main gauche se perd dans sa chevelure de feu. Je l'écoute me rassurer, essayant de ne pas laisser mes pires pensées m'envahir.

— Tu n'as pas à t'en vouloir... tu n'avais pas trop le choix, dit-elle.

— On a toujours le choix, le problème c'est que, dans mon cas, j'ai été un sacré égoïste.

— Ah ouais ? Alors dis-moi ce que tu aurais dû faire ? Raconte-moi le scénario qui aurait pu empêcher tout ça ? Et si je le trouve plausible alors je te laisserais t'auto flageller pour le reste de ta vie.

Je m'autorise à rêver, à imaginer la vie si Simon était encore à mes côtés, il détesterait Nina j'en suis sûr... enfin il détesterait son côté obstiné mais fragile ou encore son caractère orageux. Car après tout, il est pareil. Mais encore mieux, il aurait détesté venir avec nous en France car c'est un

Américain pur souche, qui ne cause pas un mot de la langue de Molière, et dieu sait qu'il n'aime pas avoir du mal à se faire comprendre.

— J'aimerais ne jamais l'avoir dénoncé, avoue-je entre mes dents, il aurait passé peut être quelques mois ou années de plus sans se faire choper. J'aurais gardé son secret comme il gardait les miens, je l'aurais sorti de toute cette merde. Alors jamais il ne se serait fait attraper et mettre en prison pour les dix prochaines années. Il t'aurait rencontrée, il nous aurait suivi sur la tournée, il m'aurait encore organisé des anniversaires nuls.

J'énumère tout ça comme une liste au père Noël, qui ne sera jamais exaucée. Chaque être porte en lui une cicatrice ou garde dans l'ombre une partie de sa vie. Pour moi c'est et ça restera Simon. Car malgré tout ce qu'il a pu faire, ce lien indéfectible entre lui et moi ne s'effacera jamais complètement. La preuve, je n'ai pas su contenir mes émotions quand le numéro de la prison s'affichait sur l'écran de mon portable. Mais peut être est-il temps de tourner la page, pour laisser s'écrire un nouveau chapitre de ma vie. Je dois simplement trouver comment ?

— J'avoue que tes raisons sont assez bonnes, mais rien ne pourra changer ce qu'il s'est passé. Soit tournes la page... soit tu laisses ce souvenir te consumer, me conseille Nina d'une voix presque maternelle.

— Sauf que comment tourner la page ? Comment oublier la rage, la peine, la douleur et le manque ?

Je ne sais pas faire, je n'ai aucune idée de comment me sortir de ce tourbillon dévastateur que je me tue à ralentir depuis un moment. Nina se lève pour venir s'asseoir à califourchon sur moi et prend délicatement mon visage entre ses mains.

— Vas le voir et dis-lui ses quatre vérités puis pars sans plus jamais te retourner. La meilleure façon d'oublier Simon c'est de régler tes comptes avec lui, peu importe si c'est pour le blâmer ou pour t'excuser. Fais-le et tu pourras reprendre ta vie à cent pour cent après.

L'idée de le revoir m'empêche de répondre et tétanise mes muscles, pourtant Nina a raison et je vais exécuter la sentence dès demain. Après ça je brûlerai tout ce qui porte ton prénom Simon, ton souvenir me rendra encore plus fort. Comme signe de mon aurevoir je réaliserai notre plus grande promesse : Ne jamais se retourner vers ceux qui pourraient entraver notre chemin et viser le sommet.

J'attrape le visage de Nina en coupe et l'attaque d'un baiser ravageur,

dans lequel je mets toutes les émotions qui me torturent. Ce contact dérive rapidement en une possession charnelle qui m'avait tellement manquée, faire suer nos corps comme la première fois et croiser son regard rempli de désir m'emplit d'une force surhumaine de reprendre ma vie en main. D'avancer avec elle à mes côtés.

Ma voiture se gare devant un édifice glaçant chaque parcelle de mon sang. Je descends d'un pas hésitant en remontant ma capuche sur ma tête. J'ai refusé que Nina m'accompagne, sa place n'étant pas avec moi dans une prison. J'espère que cette fois, j'aurai le droit de le voir, pas comme avant de partir en France où l'on m'avait interdit l'accès. Je décline mon identité et présente mes papiers à un guichet, l'hôtesse est aussi désagréable que les lieux, après vérification elle m'indique un autre guichet se situant derrière une porte blindée gardée par deux mecs armés. Je m'avance pour ouvrir la porte mais un bras s'interpose.

— Fouille avant de rentrer, monsieur.

J'écarte les bras en croix et laisse le gars me fouiller. Je déteste la sensation d'un inconnu me tripotant comme ça, j'ai limite la gerbe qui me remonte dans la gorge. Quand il a fini son taf, je passe la porte et rentre dans une immense pièce où une vingtaine de tables sont installées. J'avance vers le guichet et nomme la personne que je suis venue voir.

— Vous patientez table 17, le détenu Simon Miller arrivera sous peu, veuillez rester debout, les mains en évidence. Vous ne sortirez pas de téléphone, n'aurez aucun contact physique avec le détenu, aucun échange de nourriture ou d'objet. Interdiction de se battre, de fumer ou de crier. En cas d'écart, vous avez le droit à un avertissement des gardiens, au deuxième vous partez immédiatement du parloir.

J'acquiesce sans broncher et me rends à la table en question. Il règne dans la pièce une sale odeur aseptisée mélangée à du renfermé. Je scrute les personnes déjà là, il y a de tout. Du mec bien fringué en costard à la femme gringalette avec un gosse dans les bras. Les minutes s'égrènent, je commence à plus que paniquer, dans ma tête se joue une bataille des sentiments. J'ai peur et je suis impatient, j'ai le bide tordu d'angoisse et le cœur qui vrille. Sous mon sweat, je peux sentir la sueur perler dans mon dos à cause de la chaleur dans la pièce mais aussi à mon état actuel. Je suis à deux doigts de repartir, mais une sonnerie stridente vient stopper mon élan.

Une porte en métal gris s'ouvre à la volée, un garde apparaît en tête suivi par une ribambelle de mecs habillés en orange. Je compte ceux qui sortent, un deux trois, bientôt dix et c'est le onzième qui fait arrêter mon cœur. Je retiens si fort mon souffle que je pourrais m'évanouir sur place. Simon s'avance vers moi, rien n'a changé, ses cheveux sont toujours aussi courts et il arbore toujours cet air désinvolte qui le caractérise. Son visage se fend d'une émotion indescriptible quand il m'aperçoit. Il veut se stopper un instant mais un garde le pousse violemment en jurant. Quand il arrive à la place qui lui est désignée, il ne me quitte pas du regard et s'installe. Je fais de même, sentant bien qu'il me revient d'ouvrir la conversation.

— Salut, lancé-je solennellement.

— Je sais pas pourquoi mais je me doutais te voir aujourd'hui, me répond Simon un sourire débile aux coins des lèvres.

— Peut-être parce que j'en ai marre que tu me harcèles de coups de fil.

— Sympa de te voir en tout cas, répond-il froidement.

J'ai l'impression d'avoir épuisé mon quota de mot et pourtant j'ai encore tant de chose à lui dire.

— Pourquoi tu m'as téléphoné ? demandé-je en me penchant vers lui.

— Oh pour prendre des nouvelles hein, ici il se passe pas grand-chose.

Il rigole et peine à le reconnaître. Au fond de ses yeux, dans son âme, quelque chose a changé.

— La dernière fois où je t'ai eu au téléphone c'est parce-que t'avais besoin de fric, si tu m'as appelé pour la même chose c'est toujours non.

— Non, non, mon frère c'est pas une question de fric, j'voulais juste des nouvelles car au fond tu me manques hein, je ne vis pas la grande vie comme tu peux le voir.

J'arrête d'écouter quand j'entends ce surnom. Je ne dois pas faire copain-copain avec lui et me laisser avoir une autre fois. Il est temps de passer à l'action et d'en finir rapidement. Comme un homme, tu vas prendre tes responsabilités, avouer tes torts et effacer son visage de ta mémoire. Je gonfle ma cage thoracique d'air et mon cœur de courage, essayant au maximum de garder mon calme pour ne pas me faire foutre dehors.

— Écoute Simon déjà ne recommence pas avec ce surnom, ensuite je ne suis pas venu ici pour prendre de tes nouvelles. Si je suis là c'est pour te dire d'arrêter d'essayer de me contacter, je ne veux plus savoir rien de toi, je ne veux plus entendre ton nom, je ne veux plus rien de toi, Sim'. Car d'où tu es,

tu ne t'imagines même pas le mal que tu as semé derrière toi. Le jour où tu m'as trahi, où j'ai compris que tu t'étais foutu de moi en me cachant ton putain de trafic, j'aurais dû couper court à cette mascarade et en finir avec toi. Tu n'es plus rien pour moi et quand tu sortiras de tes quatre murs de béton, ne t'avise pas à venir te mettre sur mon chemin.

J'ai dit tout ça avec une voix glaciale et la réaction de Simon en témoigne, il est pétrifié avec les yeux grands écarquillés. Je pourrais jurer le voir trembler. Mes bras se croisent sur mon torse en attendant une dernière réponse avant de partir, chose qu'il me donne plus rapidement que prévu.

— Tu sais, Aaron, je te connais par cœur, donc je suis persuadé que cette idée ne vient pas de toi et sûrement pas des gars. Donc il y a une meuf dans l'histoire et elle t'a sacrement bien tourné la tête, la petite garce.

Mon cerveau ne répond plus, il met en pause cette scène qui fait monter la pression dans mes veines. Et quand il m'assène d'un petit sourire mesquin, tout prend feu. Alors sans plus aucun contrôle sur moi-même, je lui balance mon poing au visage en vociférant des insultes. Et aussi vite que j'ai frappé, deux mecs m'attrapent et me traînent en dehors de la pièce. Je suis balancé violemment sur une chaise dans le hall où se trouve l'hôtesse d'accueil. En position de faiblesse, je me renfrogne et attends ma sentence. C'est l'aimable femme qui m'a accueilli tout à l'heure qui s'approche de moi. Son regard accusateur m'annonce la couleur.

— On ne vous a pas informé de l'interdiction de se battre monsieur Collins ? me lance-t-elle dédaigneuse.

— Si, sifflé-je entre mes dents détournant honteusement le regard.

— Bon, alors vous ne verrez pas d'inconvénient à être interdit de visite pour deux mois.

Je lève la tête vers elle et me redresse. Je la surplombe d'une bonne vingtaine de centimètre, mais elle est beaucoup plus menaçante que moi en réalité. J'ose poser une main sur son épaule et dégainer un sourire.

— Au contraire ma petite dame, vous m'en voyez ravi !

Chapitre 40

Annnonce inattendue.

Nina :

La journée d'hier s'est soldée par une victoire. Aaron a mis au clair sa relation destructrice avec son meilleur ami, même si cela s'est terminé avec violence. Malgré ma joie apparente, je suis un peu déçue de ne pas avoir eu les détails de leur conversation, j'ai dû me contenter d'une explication vague. Une discussion qu'il a décrite comme étant rapide et à sens unique. Vu son humeur quand il est rentré, je n'ai pas cherché à en savoir plus. Je sais très bien qu'au moment venu, il s'ouvrira à moi.

Pour le moment, j'attends sagement dans une loge où Aaron se prépare pour un plateau télé. Un homme prénommé Jacob, maquilleur, s'affaire à cacher les cernes du rockeur et à rendre sa peau uniforme pour les caméras. Ce spectacle m'est complètement inconnu et me fascine.

Etrangement, je ne semble pas exister dans la pièce, comme si j'étais le fantôme de l'opéra espionnant l'artiste. Ce sentiment hérisse les poils de mes bras, il est désagréable à souhait. Tout à l'heure, alors que nous traversons les couloirs du plateau télé, Aaron était en tête, souriant aux blagues de leur manager dont le nom m'échappe et blaguant avec le reste du groupe. Martin a remarqué mon inconfort et m'a rejoint, m'expliquant à l'oreille qu'Aaron ne souhaitait sûrement pas exposer à tout le monde notre relation et que je ne devais pas me braquer face à son indifférence. Ce qui s'avère vrai car quand le maquilleur quitte la loge, Aaron se tourne automatique vers moi, un franc sourire aux lèvres.

— Ça va Nina ? Tu as l'air ailleurs.

— Désolée, mais tout ça c'est nouveau pour moi, j'ai un peu de mal à me sentir à l'aise.

Je m'efforce de répondre à son sourire mais le cœur n'y est pas.

— Je comprends, j'aimerais pouvoir te rassurer un peu plus mais... Pour le moment, je ne peux pas, enfin pas en public, dit-il en se tournant vers le miroir pour vérifier une dernière fois son allure pourtant irréprochable.

— Tout à l'heure Martin m'a dit que tu ne souhaitais pas qu'on nous voie ensemble, c'est vrai ?

Mes mots le stoppent dans sa contemplation égocentrique, je vois dans son reflet qu'il ferme les yeux un instant, avant de se tourner avec sérieux vers moi.

— Pour le moment oui, on n'est pas un groupe hyper médiatisé mais ce genre de scoop est très recherché par les paparazzis. Hors de question que je leur donne de la chair fraîche à se mettre sous la dent.

— Tu sais, cela ne me dérange pas qu'on sache que je suis ta... petite amie, réponds-je en prenant le temps de peser les deux derniers mots de ma phrase.

Aaron s'approche de moi et s'accroupit pour se mettre à ma hauteur. Il caresse doucement ma joue et embrasse mon front. Par ce baiser, il me transmet à quel point il souhaite me protéger. Il se relève d'un bond, lissant son t-shirt avec ses mains au passage.

— Moi ça me dérange Nina, j'aimerais que notre histoire reste dans l'ombre. La lumière ne lui fera aucun bien.

Sa voix balance entre l'ordre et la colère, résonnant comme un avertissement que je ferais mieux de suivre. J'essaye de comprendre son point de vue mais, au fond de moi, c'est mon cœur qui veut prendre les commandes, obligeant ma raison à rester en sourdine.

Je n'ai rien à cacher, encore moins les sentiments que je lui porte, mais je dois bien me faire à l'idée que je sors avec une personnalité publique, que je n'ai pas la main mise sur son image. Je ravale mes états d'âmes et après un mot d'encouragement, il quitte la pièce pour rejoindre le groupe. Quant à moi, je suis cantonnée à regarder l'émission sur un écran dans la loge. Je ne cache pas ma déception de ne pouvoir les voir qu'à travers les pixels d'une télévision.

Le spectacle qui s'offre à moi m'est inédit, Aaron dégage un charisme qui force l'admiration, s'imposant comme chef de meute de son groupe.

— Nous sommes ravis d'accueillir sur notre plateau les quatre membres du groupe Seconds of silence ! annonce le présentateur.

— On est également ravis d'être ici ce soir, répond poliment Aaron avec un magnifique sourire de cinéma.

—L'image de votre nouvel album s'affiche actuellement sur nos écrans, il sortira dans un mois et porte un nom assez différent de votre premier album, qui lui portait le nom de votre groupe, c'est bien cela ?

— Effectivement, celui-là s'appelle *The Unpopular Anthem*, on

cherchait vraiment à donner un tournant plus rock et un peu rebelle à notre musique. Et c'est chose faite ! On espère vraiment que nos fans ne seront pas déçus que nous ayons délaissé le côté un peu pop-rock de notre musique, pour se tourner vers un style plus affirmé.

— On vous écouterait tout à l'heure, mais juste avant ça vous allez passer par notre traditionnelle foire aux questions, lance le présentateur avant qu'un petit jingle ne se lance à l'écran.

Je suis captivée comme une groupie et quand je vois la réaction de certains fans dans le public, je ne peux m'empêcher de me dire que j'ai de la chance de vivre tout ça de l'intérieur. Je m'approche un peu plus de l'écran pour mieux voir la suite.

— Alors nous avons une question pour chacun d'entre vous. Commençons par Martin, annonce le présentateur en le pointant du doigt, on se demande tous comment allez-vous ? Car peu de temps avant la fin de votre précédente tournée la santé n'était pas trop bonne et maintenant ?

Martin laisse apparaître un franc sourire et prend la parole.

— Ecoutez ça va beaucoup mieux, effectivement vers les trois dernières dates j'ai fait un genre de surmenage, mais avec beaucoup de repos tout va mieux et je suis prêt à repartir en tournée !

Tiens ! Je n'étais pas au courant de ce détail, Martin paraît être une personne très sportive et bien dans sa tête, fort comme un roc et serein. Comme quoi ce métier ne laisse pas de répit au corps.

— Ben ! Vous êtes le discret du groupe, on entend très peu parler de vous, on peut dire que vous incarnez le mystère au sein de Seconds of Silence, alors dites-nous en plus sur vous !

— C'est tout à fait ça, je suis la tête froide du groupe et je ne cherche pas la célébrité, moi ce qui me branche c'est de jouer sur scène et de faire plaisir au public, en prenant mon pied avec ma guitare, répond Ben, le visage fermé par la timidité.

Je ne connais rien de Ben, nous n'avons jamais discuté. Je ne sais pas pourquoi mais le feeling ne passe pas trop, je suis quelqu'un d'ouvert et il est déstabilisant de se retrouver face à une personne si froide et discrète. Mais j'essaie de ne pas laisser l'image que je me fais de lui prendre le dessus sur une réalité qui peut être différente.

Quand le présentateur se tourne vers Erik celui-ci ouvre grand les bras pour accueillir la question qui lui est destinée, le public rit ainsi que le reste

du groupe. Aaron, lui, écoute avec attention ses amis, les bras croisés sur son torse,

— On va revenir un instant sur l'album, Erik dites-nous votre ressenti général sur ce disque.

— Comme l'a dit Aaron plus tôt, cet album est beaucoup plus abouti musicalement parlant, on a énormément travaillé dessus, c'est vraiment très rock, limite agressif par moment. Et je pense qu'il retranscrit énormément nos états d'esprit, on est jeunes on veut vivre toujours plus fort. Je pense sincèrement qu'il faut de la niaque pour vivre dans à notre époque. C'est pourquoi *The Unpopular Anthem* est là pour donner à ceux qui nous écoute, et bien, une voix avec laquelle hurler, un rythme avec lequel parcourir la vie. Cette album c'est un peu comme un bon pote qui nous soutient et qui nous comprend.

— Quels sujets sont abordés ? demande le présentateur qui n'a pas connaissance du contenu encore tenu secret.

— On aborde la religion, le changement climatique, l'incertitude face à l'avenir mais aussi des questions plus personnelles comme la trahison ou encore la rébellion face à la société, c'est un panel de musiques différentes. Il y en a pour tous les goûts, c'est certain !

— Nous sommes absolument impatients de découvrir quelques-uns de vos titres mais finissons d'abord cette petite interview par vous, Aaron. Leader du groupe, vous arborez toujours une image lisse et sous contrôle mais on se demande qui vous êtes dans la vraie vie !

La question ne semble vraiment pas réjouir Aaron qui, j'en suis sûre, préfère parler de sa musique plutôt que sa vie personnelle. Il s'accoude à la table devant lui, assénant un regard froid au présentateur.

— Chez moi je suis beaucoup plus relax mais musicien et chanteur c'est un métier très intense, alors on a besoin d'un cadre de vie et de nombreuses règles. Pour garder la tête froide et produire de la bonne musique. Quand je rentre à la maison, j'essaye de laisser mon habit de rockeur au pas de la porte et d'entrer dans une autre partie de ma vie.

— Et y a-t-il une âme qui partage cette autre partie de votre vie ?

Aïe... la question à ne pas poser. Aaron s'approche un peu plus du micro posé devant lui et tout en tournant la tête vers le reste du groupe en rigolant, il annonce fièrement.

— Non, Aaron Collins est actuellement libre comme l'air !

La douleur que produit cette phrase en moi est dévastatrice, je sais que je n'ai pas de souci à me faire quant à la sincérité des sentiments d'Aaron mais être tenue au secret défense ne me plait pas. Je ne parle pas d'hurler sur les toits notre amour, juste de ne pas être le sujet tabou, dans l'ombre de cette star que j'ai choisie comme petit ami. Mon regard s'est totalement décroché de la télévision face à moi et j'ai reculé ma chaise. J'essaye en vain de chasser ces pensées atroces qui me bouffent l'esprit, je me répète ses paroles d'amour et rejoue les plus belles scènes de notre relation. Depuis mon arrivée, le sentiment de vivre avec une autre personne est exacerbé, je dois me faire à l'idée que la musique et la carrière d'Aaron ont un privilège à ses yeux que je n'aurais jamais. Et quand il me répète que je dois vivre dans son ombre, l'impression d'être un cheval qu'on cherche à soumettre me ravage.

Je dois apprendre à accepter cette place à l'arrière et malgré tout ce qui me déplaît, il est préférable de se concentrer sur le positif. Après tout, combien de personnes sur terre vivent aux côtés d'un chanteur connu ? Il me faut imprimer que c'est une chance avant d'être un fardeau ... Enfin, je l'espère.

Chapitre 41

Sous le feu des projecteurs

Nina :

Quand je pénètre dans l'appartement, Aaron est sur mes talons, essayant de me faire parler. Pourtant, ce silence que je garde est la meilleure des thérapies pour éviter de déraper. La phrase que mes oreilles ont entendue, que mon cerveau a capté, a ravagé la quasi-totalité de ma raison. Aaron énonce une quantité de raisons pour lesquelles je pourrais être aussi fermée, d'une fatigue passagère en passant par le mal du pays.

Tu es si loin de la vérité mon amour, mais je n'arrive pas à t'accuser de mon malheur. Tu m'as assez prévenue des conditions inhérentes à notre relation et j'ai cru être une femme forte, pouvant supporter tout cela... Mais je me suis complètement plantée. Faible poupée de chiffon, dont le cœur ne sait pas se taire.

La porte claque derrière moi et je me dirige directement vers la cuisine où je suis sûre de trouver un breuvage assez fort pour soulager ma peine. Je farfouille dans les placards, toujours dans un mutisme parfait, tombant comme par magie sur une bouteille de tequila. J'attrape un verre à la volée et descends à une vitesse vertigineuse une bonne dose. L'alcool qui coule dans ma gorge me brûle, me donnant l'impression de désinfecter la plaie qui s'ouvre doucement sur mon cœur. J'essaie habituellement d'éviter l'alcool pour ne pas tomber en plein dedans, ce qui est le lot d'un tas d'anciens drogués qui cherchent un moyen de compenser leur manque, mais là... Là, c'est le seul moyen que j'ai trouvé pour embrumer un instant mes pensées, qui turbinent comme un barrage. C'est mieux que d'aller me trouver un dealer, non ? Alors je me sers un second verre sans jeter un regard à Aaron, planté devant moi de l'autre côté de l'îlot de cuisine.

Quand j'autorise mon regard à croiser le sien, je prie pour qu'il réussisse à lire en moi, m'évitant de débiller le pourquoi du comment de ma réaction. Mais sincèrement, je pense qu'il prend peur car il esquisse un pas en arrière. Mon sang ne fait qu'un tour quand je constate qu'il décampe, levant les bras au ciel en signe de résignation. Aussi vite que passe un courant d'air, je fonce me poster devant lui pour stopper sa fuite.

— Où tu te barres comme ça ? braillé-je face à lui, les yeux injectés de sang.

— Loin de ta crise de nerf, puisque tu ne juges pas utile de me répondre quand je te parle.

Il est aussi agressif que moi dans son intonation, mais crois moi Aaron sur cette partie-là, tu ne feras pas échec et math.

— Oui Aaron Collins, casse-toi... Comme tu es libre comme l'air ce n'est pas moi qui vais te retenir !

Je le menace de tout mon corps, le frappe de tous mes mots, laissant mon arrogance me guider. Enfin, disons plutôt que je laisse ma peine me montrer le chemin. Je viens de monter au front comme l'ont fait les soldats pendant la guerre, sans savoir si j'en sortirai vivante.

— Au lieu de me faire une histoire d'un rien, tu devrais plutôt me dire ce que tu as pensé de notre prestation, rigole-t-il pour me faire passer à autre chose.

— Non, votre prestation je ne l'ai même pas regardée, j'étais bien trop blessée par tes paroles pour ça, Aaron...

Sa réponse me fait lâcher les armes bien trop vite, le flot de larmes qui dévale sur mes joues est infini. Je porte mes mains à mon visage pour cacher le désastre qui me secoue. Aaron ne comprend décidément pas l'importance de notre relation et ce qu'elle représente pour moi. Je peux sentir les mains de mon petit ami se poser sur les miennes et les descendre lentement. Puis son corps se colle au mien sans que je ne réagisse, laissant ses bras m'enlacer avec douceur. Cette étreinte me réduit à l'impuissance, mettant fin à mon combat.

— Ne m'en veux pas, mais je n'y arrive pas, c'est tout, chuchote-t-il au creux de mon cou, laisse-moi du temps...

Pour la première fois ce soir, mon silence est une réponse suffisante. Je sens le contre-coup d'avoir avalé si vite deux verres d'alcool monter dans mes jambes, en faisant des baguettes de coton. Additionné à la pression qui chute vertigineusement dans mes veines, je parie que je vais m'effondrer à genoux. La fatigue me frappe sur la tête et c'est alors qu'Aaron me rattrape avant que je ne percute le sol. Comme un prince de conte de fées, il me porte jusqu'au lit, m'enlève mes chaussures et me borde. Il dépose un baiser protecteur sur mon front et me laisse sombrer dans les tréfonds tempétueux du sommeil. La sensation de ne plus avoir la force de me battre m'engloutit. Parfois, la

bataille est longue avant de s'avouer vaincu mais là... je dépose les armes.

Ce soir c'est le grand soir, hier est bien loin dans mon esprit, chassé par l'excitation. Après une longue négociation, je suis enfin dans la fosse à attendre le début du concert. Cette petite salle de concert New-yorkaise contient environs cinq-cents places, le Gramercy Theater est idéal pour une première date de promo très intimiste. Les salles à venir sont beaucoup plus imposantes, alors j'apprécie de pouvoir suivre le concert comme une fan ce soir. Je me dis que personne ici ne sait la *set list*... Personne à part moi ! Je rigole intérieurement de cette exclusivité. La scène est plongée dans la pénombre et de lourds rideaux rouges encadrent la salle complète. Il fait une chaleur à crever, la tension monte d'un cran quand le noir le plus total avale les lumières. C'est alors que de petits spots commencent à prendre vie sur scène, des cris se font entendre tout autour de moi. Étrangement je les imite, aux premières loges je vois une fumée épaisse se déployer et une légère musique commence à résonner.

L'air se teinte de rouge et je reconnais les battements de batterie de Martin, s'ajoutant la basse d'Erik et la guitare de Ben. Ce mix d'instruments, c'est l'ouverture du concert ! Je retiens mon souffle si fort, j'attends de voir apparaître Aaron avec tellement d'impatience ! Une vague de fumée encore plus épaisse déboule sur la scène. Quand elle se dissipe, se dessine alors cette silhouette que je connais si bien. Aaron apparaît, c'est alors que mon cerveau débloque complètement. L'instrumentation s'arrête, le chanteur s'approche avec confiance du micro.

— Bonsoir New-York, on est tellement heureux de vous retrouver pour vous présenter notre nouvel album !

A peine sa voix s'est éteinte que la musique reprend. Je me laisse bercer au fil des chansons. La reprise de Three Days Grace est à tomber par terre et celle de Linkin park, consume mon cerveau. Leurs compositions sont énergiques et entraînantes, laissant transparaître beaucoup plus d'émotions que pendant la répétition. Le temps semble passer à une vitesse vertigineuse, les morceaux s'enchaînent et Aaron déploie un charisme subjuguant. Quant aux garçons, ils s'éclatent ! Dans la fosse, l'ambiance est malade, en rythme nous levons les bras, aucune personne autour de moi ne reste statique, bien au contraire. Je profite à fond de ce moment, il me vivifie et me fait me sentir plus qu'en vie. Par moment, quand mes yeux arrivent à croiser ceux d'Aaron, alors je peux sentir ce lien qui nous unit.

Les toutes dernières notes résonnent dans la salle et après un petit discours, le groupe disparaît de la scène. Les applaudissements se taisent et laissent place à une foule qui se dirige vers la sortie. Une main vient se poser sur mon épaule, c'est Oliver qui d'un signe de tête m'invite à le suivre. J'emprunte les mêmes couloirs que plus tôt et me retrouve à l'entrée de la loge d'Aaron. Je frappe et rentre sans plus de cérémonie, j'accours pour sauter au cou de mon petit ami.

— C'était génial ! dis-je en le gratifiant d'un regard rempli de fierté.

— On a connu des meilleurs concerts quand même, mais bon, faut se remettre dans le truc.

Il me parle avec un calme glacial que je ne lui connais pas, j'esquisse même un pas en arrière, pour être sûre que mon Aaron a bien repris le pas sur la rock star. Mon regard est tellement insistant qu'il remarque rapidement que quelque chose cloche.

— Tu vas bien Nina ?

— Je sais pas à toi de me le dire, tu viens de sortir de scène ! Tu devrais exulter de joie ! A la place tu restes de marbre.

— C'est mon métier, je ne vais pas ressortir de chaque concert en étant excité comme une puce. Ce premier concert nous montre qu'on a encore énormément de boulot. Mais ne t'en fais pas, à l'intérieur je suis content... Je dois rester professionnel tu sais, m'explique-t-il avec sérieux.

— Je pensais que l'envers du décor était quand même plus joyeux, en tout cas à ta place je serais dingue en sortant de scène, c'est tellement vivifiant !

— Premièrement tu n'es pas à ma place, deuxièmement c'est joyeux mais c'est tellement de boulot qu'en sortant de scène on aime un peu de calme pour relâcher la pression.

— Je sais que je ne suis pas de ton monde, excuse-moi d'essayer de m'y faire une place. On peut rentrer maintenant ? demandé-je avec plus de fatigue que d'arrogance.

Il veut répondre mais j'esquisse un signe de la main qui le prévient qu'il vaut mieux qu'il s'en tienne au silence. Cette relation est bien plus compliquée que prévue et mon cœur a bien du mal à s'y habituer. Après avoir récupéré ses affaires et fait un point rapide avec le staff sur le concert, nous rentrons à l'appartement pour une dernière nuit là-bas. En effet, demain nous prenons la route pour Miami où se tient le prochain concert. Je dois bien dire que ce tour

des USA qui se profile me met du baume au cœur.

Il est vingt-trois heures passées quand nous rentrons, mes oreilles bourdonnent encore due à la forte musique du concert. Aaron s'affale dans le canapé, laissant tomber ses bottillons de cuir au sol. Un froid impalpable s'est installé entre nous et je n'aime clairement pas ça. Je cherche un sujet qui détendra l'atmosphère.

— Dis-moi, c'est quand ton anniversaire ? lancé-je l'air de rien.

Alors que je suis assise dans la cuisine, je vois Aaron relever un peu la tête vers moi. Comme pour me demander si ma question est sérieuse, puis se laisser retomber sur le coussin.

— Dix-sept janvier et toi ?

Je m'avance doucement pour finir par monter à califourchon sur lui, il sourit comme un abruti heureux.

— Le cinq juillet ! Alors tu as intérêt à réfléchir vite...

— Si tu es sage... Car c'est pas vraiment le cas ! me taquine Aaron avec un sourire plus que lubrique sur les lèvres.

Je ne le laisse pas en dire plus et l'attaque d'un baiser passionné. Peut-être avons-nous besoin d'une réconciliation sur l'oreiller...

Chapitre 42

Tout pour la musique

Aaron :

Le concert à Miami fut génial, bien mieux que celui de New-York. On était enfin en harmonie pour donner un résultat plus que satisfaisant. Nous sommes arrivés à Houston au Texas hier en fin de journée.

Alors que je me douche, Nina dort encore. Elle est complètement épuisée et pourtant ce n'est que le début. Mais il est vrai que cette vie peut rapidement vider la moindre énergie disponible, cependant il faut garder en tête la chance que nous avons tous. Ce midi, on doit manger dans un restau avec tout le staff, autant dire que l'on va remplir l'établissement au complet. Dean, notre producteur, nous fait même l'honneur de nous rendre visite. D'ailleurs, vu l'heure, je ferais mieux de réveiller la belle au bois dormant, histoire qu'elle ait le temps de se préparer. Une serviette autour de la taille, je me glisse à ses côtés pour déposer un baiser sur son front. Autant vous dire que la scène n'a rien de sexy, Nina est étalée dans le lit comme une loque, ronflant à moitié. C'est même comique. Je la secoue un peu, elle ouvre avec difficulté les yeux en ronchonnant.

— Laisse-moi dormir encore un peu..., chouine-t-elle en me poussant.

— Debout ! On est attendus dans une heure !

Elle grommelle pendant une longue minute avant de poser les pieds au sol. Je la regarde déambuler dans la chambre et examiner ses traits fatigués dans le miroir. Moi, je la trouve magnifique malgré tout. Nina part se réveiller sous la douche, je m'habille pendant ce temps.

Le repas s'est très bien passé, ça fait vraiment du bien de réunir le staff ainsi et de parler d'autre chose que du boulot. Même si la plupart des conversations tournent autour de la musique. En parlant de ça, nous terminons à l'instant les balances dans la salle de concert. Elle est un peu plus grande que celle de Miami, ça va envoyer du lourd ! Je m'installe avec les gars autour d'une bière rafraîchissante, Nina ayant préféré rentrer à l'hôtel, mise K.O par un coup de fatigue. Il commence à faire bien chaud pour ce mois de juin. Assis dehors sur d'énormes caisses contenant le matériel de tournée, nous discutons de tout et de rien, assaillis par les blagues douteuses

d'Oliver. Il est en grande forme aujourd'hui.

— Vous vous souvenez de la grosse chute d'Aaron à Boston ? rigole Oliver en me lançant un haussement de sourcil.

— Tu rigoles Oli ? On s'en souviendra toute notre vie ! D'ailleurs, Aaron, redis-nous comment tu t'es ramassé ! demande Erik en étouffant un fou rire.

— Mais arrête ! C'est entièrement de ta faute d'ailleurs, si tu n'avais pas voulu balancer ton médiateur au public, il n'aurait pas atterri sur les marches qui descendent directement dans la fosse. Je n'aurais jamais glissé dessus ! Résultat j'ai frôlé la MORT ! J'aurais pu me briser la colonne sur les marches en béton !

Ils éclatent tous de rire, sauf moi. Quelle bande de sadiques ! Je n'oublie donc pas de rappeler à Ben la fois où il a voulu faire tourner sa guitare autour de lui et qu'elle a fini explosée au sol. Il aurait été intelligent de vérifier si la sangle était bien attachée. Je taquine également Martin, qui a explosé la grosse caisse de sa batterie sur un solo. Alors qu'eux cassent le matériel, moi je risque ma vie. Rien que d'y penser, j'explose de rire.

On finit nos bières et regagne notre hôtel pour se reposer avant le concert. Il est presque dix-huit heures. Quand je rentre dans la chambre, je retrouve Nina pendue au téléphone et vu son rire strident, j'en conclus qu'elle est en ligne avec sa copine Tiphaine. Bon dieu que cette fille est agaçante, je ne sais pas ce que lui trouve Erik. Ma petite amie me fait signe qu'elle n'en a plus pour longtemps. J'ouvre une de mes valises pour sortir ma tenue de scène pour ce soir. Un jean destroy noir, un t-shirt ouvert sur les côtés et une paire de Dr Martens. Je sors également une paire de bretelles, j'adore vraiment le style un peu Andy Black. J'ajoute également un bandana rouge, que je nouerai autour de mon cou. Décidément, je suis pire qu'une gonzesse quand il s'agit de mes tenues de concert. Je jette aussi un coup d'œil au planning des interviews prévues avant le show de ce soir. Soyons clairs, cela ne m'enchant pas d'en avoir trois, d'autant plus que Nina sera dans les parages. J'ai vraiment la trouille au plus profond de moi que notre relation s'ébruite trop et que tout finisse comme avec Tess. Surtout que je me rends bien compte qu'elle a du mal avec le fait de passer au second plan. Mais c'est mon métier, à prendre ou à laisser. Je ne demande pas grand-chose, juste de ne pas s'exposer. Moi ça me dérange de voir nos visages sur internet avec des commentaires de fans, pensant pouvoir me choisir une meilleure femme. Je

préfère vivre dans le secret et pouvoir choisir moi-même la femme qui me convient. Il est bien sûr évident qu'un jour tout sera public, surtout pendant la grosse tournée de prévue. Mais plus tard ça arrive, mieux je me porte.

Me vient donc une bonne idée pour tout à l'heure, Nina arrivera après les interviews avec Oliver. Elle fera le concert comme prévue dans la fosse, pour nous rejoindre après dans les loges. Comme ça les rapaces et leurs appareils photos seront partis. Alors que Nina sort de la salle de bain, je lui fais part de mon petit plan,

— C'est hors de question, j'arriverais en même temps que toi et au pire je ne resterais pas proche de toi pendant vos interviews, dit-elle pleine de conviction.

— Ne rends pas les choses plus compliquées, Nina, j'essaye de faire des compromis simples.

— Tu ne fais pas des compromis, tu me caches !

Elle me fusille du regard avant de faire les cent pas dans la chambre, la tête entre les mains. C'en est trop pour moi. Putain, mais est-ce si difficile à comprendre ?

— Non ! Mets-toi dans la tête que je nous protège et que j'aimerais que les choses soient plus simples. Mais c'est comme ça et pas autrement !

S'ensuit un dialogue de sourds, elle gesticule dans tous les sens me reprochant tous les malheurs du monde. Je ne sais pas trop à quel moment mon cerveau coupe court au supplice, mais j'attrape mes affaires et les fourre dans un sac. Et en silence, je quitte la chambre d'hôtel, je marque un stop dans l'encadrement de la porte et me tourne vers Nina.

— Oliver sera en bas à dix-neuf heures trente.

Je ne m'éternise pas plus et pars en voiture, direction la salle de concert. J'ai une bonne heure d'avance. Arrivé là-bas, je me prépare tranquillement. Les gars ne devraient plus tarder à arriver. L'horloge tourne, je passe par la case maquillage tout en buvant un thé pour adoucir ma voix.

Les deux premières interviews se passent bien, je suis soulagé de n'avoir aucune question perso. Alors que se profile la fin de la toute dernière entrevue, Tim un des gars du label, s'approche de nous pour stopper l'interrogatoire du journaliste.

— Aaron, s'il-te-plait tu peux me suivre ?

Il a l'air sérieux, presque inquiet. Je le suis dans une pièce attenante, fébrile.

— Ne panique pas mais la voiture d'Oliver a eu un très grave accident sur la route, lui et Nina ont été conduits d'urgence à l'hôpital.

Le sol s'écroule sous mes pieds, je perds la notion d'espace-temps. La panique monte progressivement en moi et, surtout, la peur ultime de la perdre commence à me consumer. Je tremble de tout mon être, j'entends les voix de mes amis autour de moi. Mais je reste stoïque, incapable de bouger ou de parler.

Je déboule dans le hall de l'hôpital et me dirige directement vers l'accueil. Je bégaye le nom et le prénom de Nina, demandant à la voir immédiatement. On me conduit dans une chambre au troisième étage, très étonnamment Oliver se tient debout devant la porte. Je contiens ma colère et fais abstraction de sa personne. Sur le petit lit trônant au milieu de la pièce, ma belle est allongée, dormant d'un sommeil profond. Je m'assois auprès d'elle, attrapant sa main entre les miennes. Un médecin me rejoint rapidement,

— Bonjour, je suis le docteur Smith en charge de Mlle Lacroix. Vous n'avez pas de soucis à vous faire elle est entre de bonnes mains.

— Qu'est ce qui lui arrive ? Elle est dans le coma ? demandé-je complètement paumé.

— Non, elle était en état de choc, nous lui avons donné un petit sédatif. Elle porte une attelle temporaire, nous allons la plâtrer très rapidement. Elle s'en sort avec une simple fracture du bras et quelques égratignures. Elle revient de loin vous savez, les pompiers nous ont montré des photos, il ne reste pas grand-chose de la voiture, m'explique le médecin.

— Merci docteur, je peux rester ici ?

— Bien sûr ! Prévenez-nous quand elle se réveillera.

Je fais les cents pas dans la pièce, pensant qu'elle a échappé au pire. J'aurais pu la perdre et ça me crève le cœur rien que d'y penser. Je la regarde, ses cheveux emmêlés par du sang et des écorchures qui profanent son visage. On ne me laisse pas vraiment le temps de souffler, car mon téléphone sonne dans ma poche,

— Aaron c'est Rik', désolé de te déranger mais j'ai besoin de ton accord pour l'annulation du concert... On devrait être sur scène à l'heure qu'il est.

La réalité me rattrape, c'est impossible d'annuler. Autant avoir un peu de retard mais au moins, le public aura son concert. Après tout, ils ont payé. De plus, Nina n'a rien de grave. Ma raison et mon cœur se font la guerre, je veux

autant rester là que monter sur scène.

—Tu es sûr ? On peut jouer avec un peu de retard..., négocié-je, sachant pertinemment la réponse qui m'attend.

— Aaron tu dois rester auprès de Nina, elle a besoin de toi. Dean propose de faire un communiqué, on explique rapidement la situation et les gens se feront rembourser.

Hors de question qu'on affiche publiquement ma vie perso. Nina ne m'en voudra jamais de faire passer le groupe avant elle, vu la situation délicate. Au mieux, elle dormira encore à mon retour.

— J'arrive, soyez prêt ! On monte sur scène directement, déclaré-je avec conviction avant de raccrocher.

Chapitre 43

Une autre façon de voir l'amour

Nina :

Je ne sais franchement pas ce qui est le pire entre ce plâtre qui me démange ou l'ambiance entre Aaron et moi. En bref, suite à mon accident, je suis restée une journée en surveillance puis je suis montée dans l'avion avec les gars, direction Los Angeles. Le deal pour pouvoir quitter l'hôpital est le suivant: je n'assisterai pas à ce concert pour me reposer. Envisager de passer la soirée seule dans cette chambre d'hôtel ne m'enchant pas mais, honnêtement, je n'ai aucune envie de croiser Aaron trop longtemps. Nos relations sont extrêmement tendues depuis l'accident. Pour faire court, quand je me suis réveillée de mon sommeil médicamenteux, la seule personne à veiller sur moi était Oliver. Il roupillait sur une chaise, faisant trembler les murs d'un ronflement puissant. Je l'ai réveillé en douceur, lui demandant quand Aaron allait venir, il s'est d'abord confondu en excuse. L'accident n'est absolument pas de sa faute, mais celle de l'abruti qui a mal calculé son coup avant de nous doubler. Enfin là n'est pas le problème, mais suivant les dires d'Oliver: "Monsieur Aaron est parti faire le concert, vous dormiez et il avait des impératifs."

La pire chose qu'il pouvait faire, c'était de me laisser seule dans un hôpital à l'autre bout du monde. Mais le pompon, c'est que pendant que je me rongerais les sangs, lui prenait son temps ! Oui monsieur n'est venu que le lendemain à l'hôpital. Autant vous dire qu'il a reçu un accueil froid, voire carrément glacial. Aaron a essayé pendant un moment de me faire parler, finissant par conclure que j'étais encore sous le choc de l'accident. Depuis nous nous sommes pris la tête un nombre incalculable de fois, pour finir par laisser sortir la vraie raison de mon mécontentement. Mais ça, il n'arrive pas à le comprendre.

Alors que tout le groupe a quitté l'hôtel pour aller à la salle de concert, je suis bercée par l'ennui le plus mortel. Avec ce fichu bras dans le plâtre, je ne peux rien faire. Même prendre une douche, c'est compliqué. Je commande un repas au room service, demandant également que l'on me monte quelques

magazines peuples et des revues musicales. Le plus dingue, c'est que tout cela m'arrive dix minutes plus tard sur une magnifique desserte en argent. Je m'affale sur le lit avec un succulent burger et attrape le premier magazine de la pile.

Je manque de m'étouffer quand je vois mon visage, sur un coin de couverture. En dessous un petit titre en rose vif, écrit en anglais: "Le chanteur de Seconds of silence aux petits soins pour sa petite amie blessée". Cette photo a été prise juste devant l'hôpital, j'ai une gueule fatiguée et Aaron me tient par les épaules. Comme quoi les infos vont extrêmement vite, j'attrape mon téléphone et tape le nom du groupe sur l'onglet actualité. Une liste sans fin de cette même photo s'affiche pour illustrer bon nombre d'articles. La plupart sont des pages fans ou des pages Facebook... Quand Aaron va apprendre cela, il va devenir fou. De quoi bien arranger notre situation ! Je dois trouver une solution pour qu'il l'apprenne par quelqu'un d'autre que moi, car je n'ai pas envie de le lui annoncer. Toujours sur mon téléphone, je décide d'envoyer un message à Martin, lui et ses blagues nazes trouveront bien un moyen de tout dire à Aaron sans trop lui retourner la tête.

Nina :

Hey c'est Nin' ! Bon concert ! J'ai un petit service à te demander... Je t'envoie une photo avec ce message. Est-ce que tu peux gérer ce petit problème s'il-te-plaît ? Si je le fais-moi même ça aggraverait trop les tensions entre Aaron et moi. Tiens-moi au courant. Biz !

Je joins à mon message une photo de l'article. Très rapidement je reçois une réponse. Bizarre ils devraient être sur scène d'ici quelques minutes.

Martin:

Je gère ça après le concert, ne te fais pas de soucis. Biz la rouquine !

Bizarrement, quand ce surnom vient de Martin il ne me dérange pas.

Alors que je me suis endormie, la porte de la chambre s'ouvre à la volée pour claquer d'une violence inouïe. Le bruit lourd des pas d'Aaron me réveille un peu plus et quand j'ouvre les yeux, il est planté devant moi.

— Le concert s'est bien passé ? demandé-je la voix encore endormie.

— Oui, mais là c'est le cadet de mes problèmes... dit-il en se mettant à tourner en rond.

— Ah... tu es au courant ?

— Bien sûr, Martin m'en a parlé... Ça me rend dingue ! souffle-t-il en mêlant ses doigts à ses cheveux.

— L'info va se tasser rapidement, tu verras, et puis aucune information compromettante n'est donnée donc bon... Estimons nous heureux.

A peine ma phrase s'éteint entre mes lèvres qu'Aaron devient rouge de rage. Le verre d'eau qu'il vient de se servir vole à travers la pièce pour venir s'écraser contre un mur. Il ouvre la porte fenêtre du petit balcon pour s'y installer afin de fumer. Mes pieds nus foulent la moquette bordeaux pour le rejoindre. Malgré l'heure tardive il fait encore chaud. Le rockeur fixe l'horizon, les traits tirillés par la fatigue et l'inquiétude. Je m'accoude à la rambarde.

— Je ne suis pas un diamant précieux que tu dois garder dans un écrin de velours, tu sais. C'est littéralement l'enfer de vivre dans le secret. Tu n'as rien à craindre, je sais que tu es une star. Je ne suis pas et ne serai jamais comme Tess.

C'est son prénom qui le fait sortir de son mutisme,

— J'essaye d'éviter que l'histoire se répète, dit-il en plantant ses yeux magnifiques dans les miens.

— Je peux te promettre que cela ne se produira pas Aaron, je sais très bien où je mets les pieds.

Je pose ma main sur la sienne mais il met fin au contact rapidement.

— Ne fais pas de promesse que tu ne peux pas tenir.

Il tranche le calme qui règne autour de nous, même les étoiles semblent se faire toutes petites. Quant à moi, je n'ai plus aucun argument pour arranger la situation. J'ai l'impression que depuis le jour où j'ai posé un pied sur le sol américain, j'ai détaché le navire de notre relation pour le laisser dériver au large. Et plus je m'acharne à le ramener au port, plus il se bat pour partir loin. C'est au fond de mon cœur que sonne la fin du combat, des larmes perlent sur mon visage et Aaron, surpris, les remarque. Il veut me prendre dans ses bras mais je recule d'un pas.

— Laisse-moi Aaron, je suis fatiguée de me battre avec toi.

Je quitte le balcon, enfile une paire de mocassins qui traîne et sors de la chambre. D'un revers de main j'efface les stigmates d'une énième discussion inutile. La boussole dans ma tête ne me mène pas très loin, juste devant la porte de Martin, à laquelle je frappe doucement. Celle-ci s'ouvre pour laisser apparaître le batteur dans une tenue décontractée.

— Un verre au bar ça te dit ? lancé-je sans cérémonie.

Il hoche la tête comme un gosse et en silence nous allons nous installer au bar de l'hôtel. Il n'y a personne mis à part Martin et moi, je commande un whisky sec et Martin un gin tonic.

— Bon la rouquine, tu vas me dire ce qui se passe encore entre toi et Aaron ?

— Pour tout te dire , il n'a rien à voir avec le Aaron qui j'ai connu en France...

—Je vais être honnête avec toi : cela ne m'étonnes pas. Je suis sûr qu'il essaye de ne pas répéter les bourdes qu'il a fait avec Tess et pourtant... Il reproduit tout à l'identique.

Je lui lance un regard interrogatif qui le pousse à continuer,

— Quand il était avec elle, il la gardait à l'écart, il passait un temps fou loin d'elle. Tout cela n'était pas pour la préserver. En fait on a remarqué qu'il faisait cela pour se protéger lui. Aaron a tellement peur de se retrouver loin de la scène ou même de voir son image salie par une rumeur qu'il éloigne tout ce qui peut faire foirer son plan. Ce qu'il faut comprendre c'est qu'il t'aime... Mais que la musique est beaucoup plus forte. Je ne sais même pas s'il se rend compte de son attitude.

Ses mots me font l'effet de mille poignards dans le cœur, je sais qu'Aaron voue sa vie à la musique mais à ce point-là... c'est fou. Martin avale une gorgée de son verre pour se donner le courage de continuer à me tuer sur place.

— C'est un bon gars avec beaucoup de talent, sauf pour ce qui est des relations amoureuses. Tess ne l'a pas détruit, en vérité il l'a détruite avant. A la fin elle était si seule, c'était horrible. On disait tous à Aaron de prendre un peu de temps pour lui, mais rien n'y faisait. Sans vouloir détruire tes espoirs, je pense qu'Aaron t'aime, c'est indéniable mais tu n'auras jamais une vraie place dans son cœur, enfin pas tant que le groupe existe.

— Alors que dois-je faire ? demandé-je, suppliante.

— Soit tu es patiente... Soit tu pars. Mais s'il-te-plaît ne le fais pas espérer quelque chose qui n'arrivera pas. Et je me répète, mais il t'aime. Parfois il faut savoir vivre un amour un peu atypique, si tu vois le verre à moitié plein tout pourrait être plus simple. C'est tout ce que je peux te conseiller. Ça et, surtout, de lui laisser du temps.

Je descends mon verre d'une traite, Martin a sûrement raison. Je me

braque sur cette relation différente alors que je pourrais tout simplement profiter du bonheur que l'on m'accorde. Si l'amour qui nous lie était simple, cela serait sûrement ennuyeux. Alors que là, il faut constamment se battre pour garder la tête hors de l'eau. Plutôt que de prendre cela comme une bataille sans fin, il serait plus judicieux de ma part de voir ça comme une croisade pour l'amour d'Aaron. Un jour il m'accordera l'attention qu'il a pour la musique et alors, il remarquera qu'il peut vivre sans problème avec les deux. Je serai alors la plus heureuse d'avoir une place de choix dans son cœur, bercée par la musique qu'il aime tant.

Je choisis de mettre fin à cette conversation morose, pour parler sans barrière avec Martin. Nous enchaînons les verres et rions à gorges déployées des conneries du batteur. Il me fait un peu penser à Louis, son rire est franc et il me tape constamment l'épaule pour appuyer ses mots. L'horloge tourne, laissant arriver le moment où il faut regagner nos chambres. Devant celle de ma chambre j'enlace Martin, le remerciant de ce moment. Je tape le code et rentre, à l'intérieur je pensais trouver un Aaron endormi, mais non. Il est assis contre le lit, un carnet à la main qu'il noircit. Je défais mes chaussures et vais m'installer à ses côtés.

— Tu pues l'alcool, lance-t-il sans décrocher les yeux de son cahier.

— J'avais besoin de me détendre un peu.

— Tu bois seule ? On appelle ça communément de l'alcoolisme.

— Qui te dis que j'étais seule ? réponds-je avec véhémence.

— Tu ne l'étais pas j'ai eu un message de Martin me disant que tu picolais comme un trou au bar de l'hôtel.

— Alors pourquoi tu me demandes si tu connais la réponse ? m'offusqué-je face à son arrogance.

— Encore heureux que je ne sois pas un mec jaloux et, surtout que je sache que Martin ne te touchera pas. Je me connais et je casserai la gueule au premier qui ose t'offrir un verre avec de mauvaises intentions en tête.

— Alors tu vois, mon amour, cette attitude-là c'est celle d'un mec jaloux !

— C'est un nouveau surnom ? Tu ne me l'avais jamais dit encore.

— Je compte bien te dire de plus en plus que je t'aime, Aaron.

Je conte mon amour avec une assurance affolante. Il attrape mon visage au creux de ses mains et m'embrasse. Il me susurre un je t'aime en écho au mien. C'est dans les draps de satin que nous nous endormons, amoureux et

enfin un peu heureux.

Chapitre 44

Joyeux anniversaire

Nina :

Le ciel est gris, laissant tomber la pluie comme un rideau de diamants sur notre nouvelle destination : Seattle. Aujourd'hui, c'est l'avant dernière date de la tournée de promo du groupe. C'est également une date un peu spéciale car je fête mes vingt-cinq ans. La journée a commencé sous les meilleurs augures, avec un petit-déjeuner au lit digne d'une princesse. Servi, bien sûr, par mon prince charmant. Puis après un petit écart coquin au lit, nous avons entrepris une balade à travers les rues de Seattle. A l'instant, nous gagnons le plus haut monument de la ville, le Space Needle. À cent quatre-vingt mètres du sol la vue est éblouissante. C'est la première fois que nous faisons réellement une sortie ensemble, pour découvrir une ville de la tournée. Je ne suis franchement pas déçue car c'est splendide et j'en prends plein les yeux. De plus, je retrouve enfin le Aaron de France, si charmant et souriant. Il ne parle pas de musique, ni de concert, juste du moment présent. Nous prenons un nombre incalculable de photos, tantôt sérieuses, tantôt absurdes. Après tout je n'avais pas de selfies de lui et moi, j'enregistre les souvenirs et me délecte de ce moment ensemble. Le seul point négatif, c'est que pour être tranquille, Aaron porte une casquette et des lunettes en permanence. J'ai également remarqué Oliver non loin de nous, qui essaye pourtant de passer inaperçu.

Cette balade prend fin à la salle de concert où le 4x4 nous dépose. Je reçois des joyeux anniversaires de tout le groupe et une énorme accolade de Martin. Leurs cadeaux me font exploser de rire, Martin et Erik m'ont fait faire des t-shirts, avec leurs têtes dans le dos et le nom du groupe devant. Le plus "sérieux" c'est Ben, je trouve l'attention adorable d'avoir fait mettre un médiateur sur une chaîne, avec cela j'ai l'attirail parfait de la fan de Seconds of silence.

Les garçons montent sur scène pour les balances tandis que je les regarde, assise sur une chaise au beau milieu de la fosse. Pendant ce temps, je réponds aux messages sur mon téléphone, ma joie est à son comble lorsque j'en lis un de Louis.

Louis :

Joyeux anniversaire Nina, tu me manques beaucoup, j'espère que rentres bientôt en France (Tiph' m'a dit pour ton voyage aux usa ;)). Quant à moi, je suis de retour en ville pour quelque temps. Soucis de santé, mais je retournerai rapidement à l'armée. Donne-moi de tes nouvelles. Bisous.

Je réponds dans la foulée. Si je ne me trompe pas, s'il est seize heures ici, alors il doit être huit heure du matin en France.

Nina :

Merci mon petit Louis, tu me manques aussi énormément. Je n'ai pas encore de date de retour mais bientôt, ne t'inquiète pas ! Et toi qu'est ce qui t'arrive ? Rien de grave j'espère ! Bisous.

Ça me fait tout drôle d'avoir de ses nouvelles, après tout cela fait un moment que c'est silence radio. Étonnement sa réponse arrive plus vite que prévue.

Louis :

Arf le dos ! Mais ça va vite aller mieux. Bon alors la vie chez les Amerloques ça donne quoi ? Et ton mec il est sympa ?

Nina :

Repose-toi alors, le pays a besoin de toi mdr ! Ecoute c'est génial, même si changer de ville tout le temps est épuisant, sans compter les décalages horaires. Mais c'est ouf de suivre le groupe comme ça. Là ils sont en pleine balance et nous sommes à Seattle.

Après ce message, une bonne vingtaine d'autres vont et viennent entre nos pays. Je suis tellement concentrée dans nos échanges qu'Aaron me sort de mes pensées en beuglant dans le micro que les balances sont terminées. Il me rejoint rapidement.

— Tu as une tête crevée, on ne rentre pas à l'hôtel mais tu devrais passer la soirée à te reposer, me dit-il avec bienveillance en m'embrassant sur le front.

— Je sais pas comment vous faites pour avoir autant d'énergie, moi je suis à plat. Si cela ne te dérange pas, je n'assisterai pas au concert. Je t'attendrai pour notre soirée en amoureux !

— Aucun souci, Oliver va te ramener. Essayez de ne pas avoir d'accident ce coup-ci !

Je mime un rire forcé, l'embrasse avec fougue et souhaite à tout le monde un bon concert. Arrivée à l'hôtel, je prends une douche sans tremper mon plâtre et finis par me poser devant la télévision. Le temps s'égrène, les messages entre Louis et moi reprennent vers vingt et une heures.

Louis :

Tiphaine m'a dit qu'elle était également en relation avec un d'entre eux, décidément ! Dommage qu'il n'y ai pas de fille dans ce groupe, lol ! Que fais-tu pour ta soirée d'anniversaire ?

Nina :

Là j'attends qu'Aaron rentre de son concert, puis nous passerons une soirée bien tranquille. On a passé la journée à visiter Seattle, cela me suffit amplement.

Louis :

Sinon tu vas bien ? je veux dire par rapport au décès de tes parents ? Et Abigael ça va chez ta tante ?

Nina :

J'essaye au maximum de ne pas y penser et d'aller de l'avant. Oui elle est chez Agathe et j'espère pouvoir récupérer sa garde d'ici un an. Et toi que vas-tu faire si ta santé ne te permet pas de retourner sur le terrain ?

Louis :

Je ferai le nécessaire pour trouver un métier plus calme, mais toujours dans l'armée. Pourquoi pas cartographe... Affaire à suivre. Bon je te laisse, on se reparle très vite. Bisous, je t'aime ma Nina.

Les derniers mots de mon ami font remonter un souvenir amer. Cette soirée où il m'a avoué m'aimer. Mais là je suis persuadée qu'il n'y a pas d'ambiguïté. Je balance nonchalamment mon portable sur le lit alors qu'on toque à la porte. Il est encore tôt pour que ce soit Aaron. J'accours en pyjama pour ouvrir, c'est le room service qui apporte la commande que j'ai passée un

peu plus tôt. Une quantité impressionnante de bonbons et de soda en tous genres pour se goinfrer comme des princes devant un film. Voilà la soirée d'anniversaire que je souhaite. Enfin... Je me ravise peu à peu sur mon idée de départ. Peut-être que pour mon quart de siècle j'aurais pu faire quelque chose de plus fun. Je me pose sur le bord du lit afin de réfléchir à une sortie sympa pour ce soir. Par exemple, aller faire une tournée des bars, en buvant des alcools différents dans chaque lieu, ou pourquoi pas retrouver un piano comme France, et jouer comme des illuminés. Mes deux idées me plaisent, j'envoie un rapide message à Aaron,

Nina :

Si tu n'es pas trop crevé en rentrant, on pourrait sortir plutôt ? Histoire de fêter mes 25 ans en grandes pompes... Propose aux gars, plus on est de fous, plus on rit ! Bisous

Vu l'heure, je décide de me préparer au cas où. Le concert se termine dans un peu plus de trente minutes donc Aaron devrait être là dans une heure. Pour cette occasion je veux vraiment être à mon avantage, au pire si on ne fait rien alors mon amoureux aura le droit à un strip-tease... Je rigole toute seule comme une folle. Je prends le temps de boucler mes cheveux qui ont bien repoussé, puis je me maquille un peu plus chargé que d'habitude. Etant donné que je prends vraiment mon temps, quand je jette un coup d'œil à l'horloge proche de la porte, il est vingt-deux heures trente. J'active la cadence pour enfiler une robe noire assez moulante et échancrée dans le dos, ainsi qu'une paire de talons hauts cloutés, histoire de me mettre à la même hauteur que tout le monde.

Je suis excitée comme une puce et lorsqu'on frappe à la porte pour la deuxième fois de la soirée, j'accours encore plus vite pour ouvrir. Je brandis mon plus beau sourire pour me trouver face à Ben, Martin et Erik.

— Où est Aaron ? lancé-je sans perdre ma joie.

— Il a eu un contretemps, il est encore à la salle. Une partie du système de lumière est tombé en rade vers la fin du concert. Il a tenu à trouver le problème avec les techniciens, m'explique Erik en se grattant la tête, comme gêné.

— Mais c'est une blague ? Il ne pouvait pas voir ça demain matin ? Non, vous vous moquez de moi !

— Désolé, mais il nous a dit de te rejoindre pour aller boire un verre, il

arrive bientôt, explique Martin comme si cette solution était valable.

La machine qu'est mon cerveau fonctionne à mille à l'heure, je fixe longuement les trois acolytes en face de moi. Foutu pour foutu, autant s'amuser quand même.

— Bon, eh bien que la fête commence !

J'ai dit cela avec un ton joyeux plus que forcé. Alors que nous marchons vers la sortie de l'hôtel, je me rends compte de la stupidité de la situation.

— Par contre, une chose importante, vous pouvez envoyer un message à Aaron en lui disant que s'il n'est pas là à minuit, ce n'est pas la peine de venir.

Ils me regardent, tous plus surpris les uns que les autres. D'un pas assuré, je prends la tête de cortège. Si Aaron trouve plus important de jouer les électriciens ce soir, grand bien lui fasse. Mais si à minuit sonnante, tout comme Cendrillon, il n'est pas là, alors il pourra vraiment se considérer libre comme l'air.

Nous ne sommes pas allés très loin pour trouver de quoi boire, une rue complète de petits bars s'est offerte à nous. Pour le premier, nous avons tiré au sort la vodka comme boisson phare. Puis pour le second, la liqueur de pomme. Le quatrième devient plus corsé avec des shooters. Actuellement nous sommes au cinquième bar, aucun de nous ne tient vraiment debout. Nos rires sont si forts qu'ils couvrent le reste du bruit ambiant.

— Nina dis-moi un alcool avec la lettre R ! s'écrie Martin dans mes oreilles.

— Trop simple ! RHUM !

Je préfère vous dire que le mojito est un faux ami ! C'est bon et sucré, l'alcool qu'il contient monte vite à la tête. Mais, il s'additionne facilement aux précédents. Dans un délire venu de nul part, Ben sort son portable pour prendre des selfies de nous quatre, aussi absurdes qu'hilarants. Malgré mon ivresse, je constate l'heure qui s'affiche sur le cadran numérique du téléphone. Je l'attrape au vol et monte sur le bar. Je manque de me vautrer avec violence, mais reprends mon équilibre. Je brandis le téléphone vers le ciel, mon plâtre horrible me rend risible.

— Un autre verre ! hurlé-je en direction du serveur, le plus fort possible car je suis dès maintenant une femme libre !

Martin explose de rire, suivi par Ben et Erik, pendant que je descends tant bien que mal de mon piédestal. La suite est un tourbillon très flou. Nous

faisons un sixième bar avant de rentrer titubants à l'hôtel. Ben ne tient visiblement pas l'alcool, puisqu'il vomit un nombre de fois incalculable sur le chemin du retour. Nous regagnons nos chambres dans des états lamentables, la mienne est vide de toute âme humaine. Cette situation me ramène les pieds sur terre à une vitesse vertigineuse. Après avoir scruté la chambre quelques secondes, je fais demi-tour, claque la porte et me rends devant celle de Martin. Il ouvre rapidement,

— Je suppose qu'il n'est pas rentré ? lance-t-il.

— Je peux passer la nuit là ? Je n'ai absolument pas envie d'être seule si je tombe dans le coma.

Je garde en suspens mon sérieux puis nous explosons de rire, mon ami me laissant entrer en exécutant une révérence exagérée. Je laisse mon corps tomber comme un arbre mort sur le sofa du petit salon. Martin ouvre en grand la fenêtre et s'installe à côté de moi, me tendant ce que je soupçonne ne pas être une cigarette,

—Toi, tu fumes du cannabis ? Toi ? dis-je tout doucement comme si quelqu'un allait nous entendre.

— Aux grands maux les grands remèdes, non ?

— Fais tourner ne sois pas égoïste.

— Sûrement pas, je me suis ruiné pour te garder loin de tes potes drogués c'est pas pour que tu ruines tout maintenant !

Je lance un regard interrogateur à Martin qui plaque sa main libre sur sa bouche, priant sûrement en lui-même pour ne pas laisser s'échapper un mot de plus.

— Tu as une seconde pour me donner une explication !

Il se tourne lentement pour se trouver tout à fait face à moi en levant les mains au ciel.

— Ok je plaide coupable, j'ai eu une petite négociation avec ton ex et contre une belle enveloppe d'argent il t'a rendu ta liberté.

— Mais tu es complètement malade ! Je pouvais m'en sortir seule sans que tu viennes y fourrer ton nez. Et puis...

Mon ami me coupe en posant une paume sur mon épaule.

— Par pitié, arrêtes, tu es libre comme l'air maintenant, c'était ce qu'il y avait de mieux à faire. Quoi que tu puisses en penser, fourre ça dans un coin de ta mémoire et passe à autre chose.

Je veux reprendre la parole, mais il m'invite d'un signe à clore le sujet et

à rester avec mes interrogations. D'un geste, il m'autorise à tirer sur la roulée qui se consume doucement, puis Martin se résigne complètement à m'interdire de fumer plus. Après tout, tant que je fais ça je ne pose pas de question.

Je finis ma soirée bourrée et droguée. Bravo la détox, ma grande ! Combo gagnant pour me faire sombrer dans un sommeil profond, avachie sur Martin qui s'endort également. J'espère que le prince charmant sera rongé par la jalousie quand il apprendra ça !

Le soleil brille si fort que mes yeux me brûlent mais, le pire, c'est la batterie qui fait un solo endiablé dans ma tête. Je me redresse avec difficulté, tout tourne et ça me file une gerbe terrible.

— Martin t'es là ? balbutié-je.

— Vivant..., me dit une petite voix sur le balcon.

— La vache je crois qu'on a un peu abusé non ?

— J'ai un mal de crâne affreux et en plus on est grave dans la merde.

Je le rejoins à la vitesse de l'éclair, il me tend son portable pour que je puisse lire. Mes yeux font le focus une bonne centaine de fois avant que j'arrive à décrypter les pixels.

— Aaron t'a au moins envoyé cent messages, ma parole !

— Tu ferais mieux d'aller le rejoindre et de parler avec lui... De tes nouvelles résolutions, me conseille Martin, la mine épuisée.

Ma décision de quitter Aaron me revient en pleine face, mais pas aussi fort que le fait qu'il m'ait plantée pour mon anniversaire. La bile qui me remonte dans la gorge me fait regretter la quantité d'alcool encore présente dans mon métabolisme. J'attrape mon sac et ma veste puis, avant de passer la porte, je lance avec une émotion non dissimulée :

— Merci, Martin. Pour tout.

Je ferme doucement la porte et me rends en traînant les pieds jusqu'à ma chambre. J'ouvre doucement la porte, mais un chien enragé bondit devant moi.

— Nina, putain, j'ai eu tellement peur ! Tu aurais pu me dire où tu dormais ! braille-t-il nez à nez avec moi.

— Tu as perdu ce droit, Aaron, je t'ai attendu hier.

Alors que j'essaye de m'éloigner, il capture mes bras pour m'en empêcher.

— Je suis vraiment désolé, je ne pensais pas que cela prendrait autant de

temps... J'aurais voulu être là, crois-moi.

Son regard est empreint de détresse. Il tourne autour de moi comme un chiot effrayé par les représailles qui l'attendent après une bêtise. Je m'efforce de rester de marbre même si, à l'intérieur, je me sens tomber en lambeaux.

— Si tu avais vraiment voulu être là, tu y aurais été. On rentre demain à New-York, je récupérerai mes affaires chez toi puis j'irai prendre le premier avion pour la France.

Ma phrase se meurt dans le silence qui rôde, les yeux d'Aaron sont si brillants qu'ils laissent tomber quelques larmes. Sauf que j'ai tellement de colère en moi que je reste de marbre. Campée sur mes positions, il est temps d'arrêter de pardonner. Même si c'est douloureux. Même si je me sens mourir à petit feu. Il referme un peu plus sa poigne pour éviter toute tentative d'évasion de ma part.

— S'il-te-plaît reste, la tournée est bientôt finie on pourra être ensemble comme en France. J'ai besoin de toi à mes côtés, Nina...

Je porte mes mains à son visage avec douceur, pour éviter de dégoupiller la grenade de son cœur.

— Tu n'as pas besoin de moi, Aaron, juste de ta musique. Ce n'était que la tournée promo et notre relation est déjà au plus mal. J'ose à peine imaginer la suite... Comment ce sera, quand tu partiras plus longtemps, hein ? Je pense réellement qu'il faut arrêter avant de se détruire.

— Reste s'il-te-plaît... Jusqu'au dernier concert. Après on fera le point.

Il arrive à me bouleverser, le doute s'installe. Dans le silence le plus total, je pèse le pour et le contre. Cela ne peut pas être pire après tout, et puis je n'aurai peut-être pas un billet retour dans la foulée. Les vols sont vite pleins à cette période, non ? Alors que le peu de raison qui me reste me pousse à partir loin de tous ces problèmes, mon cœur, lui, se réveille un peu pour me pincer à vif.

— Je repousse mon retour à après le concert, profite de ce sursis que je te donne.

Ses bras m'attrapent et me serrent si fort contre lui. Il transpire l'amour et la gratitude, me donnant l'impression d'être la pire personne au monde. Je me sens comme une manipulatrice de sentiments, une joueuse d'amour... Mais se rend-t-il compte que c'est moi que je mets en sursis pendant cette période ? Que c'est mon cœur qui se brise un peu plus fort à chaque fois qu'il prétend que je n'existe pas. Que nous n'existons pas.

Je suis tellement déçue, tous mes espoirs étaient mis dans cette relation. Aujourd'hui, il ne me reste plus que le doute. Pouvons-nous vraiment exister dans ce monde de strasses et de paillettes ? Aaron a-t-il vraiment de la place pour moi dans sa vie ou se berce-t-il d'illusions, m'entraînant dans sa douce folie ?

A mon tour, les larmes dévalent mes joues comme une avalanche enragée. Aaron se recule un peu, attrapant un paquet posé sur la console proche nous. Il me le tend, je suppose que c'est mon cadeau d'anniversaire. Je déchire le papier et ouvre la boîte. Dedans se trouve un bracelet auquel pend un charms piano et un autre en forme de voiture. Si tout se termine, je ne pourrai jamais porter ce souvenir déchirant, symbolisant deux autres parties de ma vie si fortes.

Chapitre 45

When we were young¹

Aaron :

Le couperet tombe avec violence, elle quitte le pays dans trois jours. On ne sait toujours pas si nous continuons un bout de chemin ensemble ou si, dans le hall de l'aéroport tout se finira. Depuis son annonce de me quitter et notre retour à N.Y.C, je vis chaque seconde comme si c'était la dernière. C'est terrible car je ne sais même pas comment rattraper mes conneries. Nina m'évite comme la peste, vouant son temps à Martin ou à son téléphone portable. Elle n'est même pas présente aux balances du jour, préférant flâner seule dans New-York. Je l'imagine installée à une table de café, remuant dans sa tête le pire de moi-même. Posté devant mon micro, j'essaye tant bien que mal de chanter en rythme afin que les réglages soient faits. Ma motivation frôle zéro, c'est bien la première fois que ça m'arrive. Erik s'approche à pas de loup de moi.

— Ça va mec ? Je sais que ce n'est pas facile pour toi en ce moment, mais c'est la dernière, concentre-toi s'il-te-plaît. Toute la production est présente ce soir, donne-nous le meilleur de toi, laisse tes problèmes dans les loges.

Pour une fois, c'est lui qui est le plus professionnel d'entre nous. Si je ne me reprends pas vite ça va être la catastrophe. Aaron, tu ne peux pas tout foutre en l'air, balayé autant d'efforts depuis des années... Tout ça pour une fille.

On rentre dans une pièce spécialement prévue pour les interviews. Après une multitude de questions sur la tournée à venir et sur la promo terminée, vient le moment des infos plus perso. Le journaliste se tourne vers moi avec un énorme sourire.

— Aaron, on peut dire que tous vos fans se posent une seule question ! Votre cœur est-il vraiment pris ?

Mon naturel secret arrive au galop pour stopper cette rumeur, mais ma raison fait sonner l'alarme. N'aggrave pas la situation avec Nina et avoue au grand jour votre relation. Après tout, si je la rends publique alors elle ne pourra plus me reprocher de la garder dans l'ombre. Plus facile à dire qu'à

faire, les mots veulent sortir mais ma bouche reste fermée. Erik m'invite du regard à cracher le morceau et Martin me file des coups de pieds dessous la table. Jette-toi à l'eau mon gars, au risque de te noyer.

— Quelqu'un partage effectivement ma vie actuellement mais je ne m'étalerai pas sur le sujet. C'est absolument personnel. Ma vie privée n'est pas un panneau d'affichage. Je demande donc à tous nos fans de respecter mon choix de vivre ma relation dans mon coin, déclaré-je avec un sérieux qui décontenance toutes les personnes présentes.

— Ne pensez-vous pas qu'en étant une star, votre vie privée soit forcément affichée ? demande le journaliste en quête d'un scoop.

— Pas du tout, la preuve est que vous ne vous rendez compte que maintenant que je ne suis pas célibataire. Croyez-moi, vous avez un train de retard !

Je rigole frénétiquement pour faire redescendre la pression qui monte en moi. J'espère juste que Nina aura vent de cette déclaration, elle saura mesurer mes efforts pour la garder. J'en suis sûr. Je quitte fièrement cette interview suivi des gars. Nous montons sur scène dans quelques minutes. La tension est à son comble alors que je me trouve face aux escaliers qui mènent à la scène. Alors que je laisse la concentration me gagner, une main se pose sur mon épaule. Je me tourne pour faire face aux plus beaux yeux du monde entier,

— Tu es venu..., soufflé-je soulagé de voir Nina ici.

— Oui, je me suis dit que ce serait bête de rater cela avant de partir, puis les gars ne méritent pas que je les snobs.

— Tu peux arrêter de parler de ça ? Profite, tu vas en prendre plein les yeux, finis-je par lui dire avant qu'un technicien m'informe que je dois monter sur scène.

— Aaron... m'arrête-t-elle alors que je pose le pied sur la première marche. Je sais ce que tu as dit à ton interview... Tu n'étais pas obligé.

— Si je ne veux pas te perdre, je dois faire ce qu'il faut, Nina.

Je pars dans la seconde, la laissant avec cette annonce pour gamberger.

Le show qui s'ensuit est juste démentiel, je prends mon pied à faire hurler la foule et à faire dérailler ma voix. Tia la chanteuse du duo est spécialement présente pour le dernier show de la promo, je dois dire qu'à deux cette musique prend un tout autre visage. C'est puissant et passionné, cette chanson dédiée à la trahison de Simon m'a aidé à signer la fin de ce terrible chapitre de ma vie. Alors me traverse l'esprit que je devrais écrire sur

Nina et moi car, après tout, elle change ma vie chaque jour en une version meilleure. Nos voix s'éteignent sauf que je n'ai pas envie de mettre un point final au concert, j'accours vers Ben pour lui demander un rappel qui n'est pas prévu dans la set list. Il acquiesce en rigolant, pendant que le staff nous fait des grands signes pour savoir ce qu'il se trafique sur scène. Je fais un signe à l'ingénieur lumière pour qu'il mette une lumière tamisée. Ben ramène un synthétiseur présent sur scène et nous nous postons autour de mon micro sur pied.

— Parce-que ce soir, New-York, j'aimerais faire une déclaration, dire je t'aime à la personne qui fait battre mon cœur et me fait perdre la raison. Vous savez, l'amour c'est une bataille infernale dont on ne peut pas sortir vivant. Alors j'aimerais vous chanter une chanson qui adoucit les peines et qui donne de l'espoir.

Les premières notes de piano résonnent, la mélodie de *When we were young* d'Adèle enveloppe la salle dans un cocon de douceur. Je ferme les yeux et commence à chanter, chaque inspiration me crame les poumons, tous les mots s'envolent comme un millier de papillons affolés. J'aimerais que Nina soit devant moi, que le public s'efface et que le timbre rocailleux de ma voix ne percute que son cœur. Le refrain s'approche alors je plonge dans les méandres de la mélancolie, de nos souvenirs joyeux, pour effacer les moments plus sombres. J'écarte le micro de moi pour attendre le prochain refrain. Au moment où je reprends à chanter, une voix féminine retentit d'une puissance dévastatrice sur moi. Pourtant personne n'entre sur scène, je tourne lentement la tête vers les coulisses et je vois Erik aux côtés de Nina, elle tenant un micro dans ses mains. Dans le réflexe le plus vital qu'il m'est donné d'avoir, je mêle ma voix à la sienne. Je ne suis même plus face au public, j'avance au fil des mots vers elle, comme si elle était le foutu aimant de mon corps. *Let me photograph you in this light, in case that it's the last time.* Au fur et à mesure que je me rapproche, la lumière s'éteint dans une lenteur sensuelle. Le noir s'abat sur chaque âme présente, je me trouve nez à nez avec la belle rousse. Et soudain, il n'existe plus que nous deux.

Nous avons rejoint les loges, tout le monde est super heureux de ce dernier concert... plus particulièrement du final. Nina reste silencieuse dans son coin, on dirait qu'elle plane peut-être à cause de la dose d'émotion qu'elle a prise. Je la rejoins et m'installe à côté d'elle.

— À quoi tu penses ? lancé-je en caressant ses cheveux avec tendresse.

— Après ce qui s'est passé ce soir, je me dis que j'ai peut-être été dure avec toi. Je suis désolée.

Elle pose délicatement sa main sur la mienne et laisse aller sa tête dans le creux de ma paume.

— Je ne t'en veux pas, j'ai un peu poussé tes limites aussi. Mais tu sais, tu peux rester, Abigaël peut nous rejoindre. Il y a de la place pour vous deux, dis-je avec l'espoir d'entendre une réponse positive.

— Tu sais très bien que ce n'est pas une vie pour une enfant et, de plus, je ne sais même pas si c'est une vie pour moi. Je veux qu'on se laisse du temps, on a voulu aller trop vite, trop loin.

— On en reparle, d'accord ? Profitons de ce moment ! Tu veux du champagne ?

Elle acquiesce avec un petit sourire, je m'approche de la table où sont entreposées une dizaine de bouteilles. Mon regard se pose sur Dean qui tourne en rond dans un coin, le téléphone collé à l'oreille. Il fait sa tête des grandes décisions, je ne sais pas ce que cela cache mais je pense qu'il négocie un bon contrat. J'apporte le champagne à Nina puis pars papoter avec les gars et d'autres invités. Tout le monde félicite mon initiative, encore plus celle de ma chère et tendre. Pourquoi ne pas refaire des choses spontanées comme celle-ci, ça fait du bien de sortir du cadre imposé. De temps en temps on pourrait inviter en secret des chanteurs, qui débarquent sur scène sans que le public ne soit au courant.

— Avec une telle idée, je suis sûr que Nina et toi êtes rabibochés, non ? me demande Martin.

— Ouais, on va dire ça comme ça ! C'est pas encore le top mais on s'en approche doucement.

— C'est à dire ? renchérit Rik.

— Bah on va dire qu'elle ne veut pas vivre avec moi et encore moins me suivre dans ma vie. Mais elle ne me demande pas d'arrêter, vous voyez, elle est le cul entre deux chaises.

— Ca va s'arranger, laisse lui du temps. Plus tu voudras forcer les choses plus elle se braquera. En fait, ta nana c'est un cheval sauvage, essaye de la contraindre tu finiras par terre. Par contre suggères lui les choses en douceur et ça passera mieux !

Le conseil d'Erik n'est pas mauvais, j'y songerais. Dean s'approche de nous traînant une chaise derrière lui, pour finir par monter dessus en claquant

une cuillère contre une flûte.

— Tout d'abord je tiens à féliciter mes petits gars, vous êtes les meilleurs ! La tournée va être folle ! Une bonne chose en entraînant une autre, je viens d'avoir le coup de fil qui va changer vos vies pour toujours. Le groupe The Who se produit dans trois jours au Madison Square Garden, sauf que leur première partie a été annulée. Leur producteur vient de me téléphoner, il vous propose de monter sur scène. Je n'ai bien sûr pas pu vous refuser ce privilège !

Les yeux grands écarquillés je reste stoïque, je me prends mon plus grand rêve dans la gueule. Dans trois jours je serais sur la scène du M.S.G ? Mais quel dieu vient de nous bénir ? je lui serai fidèle jusqu'à ma mort.

¹ « Quand nous étions jeunes ». Titre d'une chanson d'Adèle.

Chapitre 46

Seul au sommet

Nina :

La nouvelle amenée par Dean me pourrit clairement mes derniers jours ici. Alors que je voyais renaître une flamme entre Aaron et moi, il plonge à corps perdu dans son rêve. Il ne faut pas se leurrer, on ne prépare pas une première partie de cette ampleur en trois jours. A la veille du concert, je n'ai pas vu mon petit ami depuis la soirée entre musiciens dans la loge du groupe. Il est immédiatement parti après l'annonce, pour préparer ce qui s'annonce être le plus grand moment du groupe. Egoïste, je n'arrive pas à me réjouir de son bonheur. C'est cruel, méchant et tout ce que l'on veut, sauf que je voyais ces derniers jours plus intimes que jamais. Grave erreur de ma part, le destin ne me donne pas cette chance. Je boucle mes valises, me laissant seulement des vêtements propres pour prendre l'avion demain soir. Tout est prévu : Aaron sortira de scène vers vingt-heure puis montera directement dans une voiture pour me rejoindre. Oliver nous conduira à l'aéroport où j'embarquerai à vingt-trois heures pour la France.

A cette heure-ci, la nuit est tombée sur New-York, mon âme est la seule présente dans l'appartement. Je m'installe dans le sofa, un thé dans une main et mon portable dans l'autre. Je n'arrive plus à stopper le flot incessant de messages entre Louis et moi, nous permettant de combler la distance qui nous sépare. Aussi étrange que cela puisse paraître, je me languis vraiment de rentrer chez moi. Mes habitudes, ma sœur et mes amis me manquent tellement. Malheureusement la situation n'est pas facile. Si je passe par-dessus nos soucis de cœur, je sais d'avance le déchirement que procurera la séparation avec Aaron. Mon cerveau est une machine fastidieuse mais rusée, il passe en boucle le film de notre amour, ne laissant pas de répit à ma mélancolie.

Je glisse ma tasse vide sur la table et balance mon portable sur le canapé, alors que la porte d'entrée s'ouvre. Elle laisse entrer l'homme de tous mes doutes et sourires. Les traits d'Aaron sont tirés, de gros cernes plombent son regard et en faisant valser ses chaussures dans un coin, il soupire avec force. Je le rejoins dans la cuisine, l'enlaçant avec douceur, il repose sa tête au

creux de mon épaule. L'ambiance si paisible m'arrache un flot de larmes. Je serre fort les dents pour ne pas sursauter au rythme des vagues qui s'écrasent sur mes joues, mais il m'est impossible de cacher le léger tremblement qui secoue tout mon corps. Aaron inverse nos bras pour me serrer tout contre lui. Ma tête à présent au contact de son torse, je ne retiens plus rien. Il semble très bien comprendre d'où vient toute cette émotion, gardant un silence nécessaire. Mais il faut bien briser ce moment pour éviter que tout mon corps ne lâche prise. D'une main, le rockeur relève mon menton. Le lien qui se crée entre nos regards m'apaise à une vitesse vertigineuse.

— N'oublie pas une chose Nina, repartir c'est ton choix et tu peux revenir n'importe quand. Mais il va falloir parler un peu de cette séparation car je ne sais pas comment m'y prendre. Comment ça va se passer ?

— Mal, il ne faut pas se leurrer. Cette relation me pompe toute mon énergie, te suivre comme ça c'est épuisant. Tu vas faire toute la musique que tu veux et des concerts incroyables. Quant à moi je vais prendre du repos, mettre un peu d'ordre dans ma vie et quand nous nous retrouverons, on repartira sur de bonnes bases, avoué-je à demi-mot pour qu'il comprenne la difficulté de la situation.

— Dès que j'ai l'occasion, je viens te voir. Une semaine, un jour, une heure ou une minute, peu importe.

Il fouille dans sa poche pour en sortir un ruban noir, je remarque qu'il porte le même au milieu des gourmettes et chaînes à son poignet. Il noue le petit bout de satin autour du mien, un peu dans l'idée d'un anneau de promesse.

— Porte-le. S'il-te-plaît. Ce sera notre lien, notre rappel constant de ce que nous avons été l'un pour l'autre... Et de ce que nous serons, je l'espère. Ne le coupe sous aucun prétexte, tu veux ? S'il se dénoue avant que nous nous retrouvions, alors ce sera fini entre nous. Sinon... Sinon nous nous retrouverons, j'en suis certain.

J'acquiesce en reniflant, palpant du bout des doigts ce ruban qui, je le sais, ne me quittera plus.

La nuit qui suit cette promesse est riche en amour, il déborde par tous les pores de ma peau, suant dans mon dos comme une cascade, ébouriffant ma chevelure de lionne. Malgré la fatigue, Aaron s'engage dans un ballet charnel à m'en faire perdre le nord. Il marque du sceau de la passion chaque centimètre de mon corps, percute mes sens, me faisant sentir comme une

petite souris dans les griffes d'un chat. Impossible de m'échapper. Et je ne suis pas non plus sûre de le vouloir...

Je suis seule depuis ce matin sept heures, Aaron a quitté l'appartement pour passer la journée au Madison Square Garden avec le groupe. Je me dis qu'il serait bête de perdre mes dernières heures new-yorkaises à ne rien faire. Je sais qu'il me reste un peu de place dans mes valises alors du shopping me paraît être une bonne option. Dehors, le choix d'enseigne est monstrueux et les sacs s'accroissent rapidement dans mes mains. Les heures filent avant qu'une alarme sur mon téléphone portable ne me rappelle à l'ordre. A cette heure-ci, Aaron va sûrement bientôt monter sur scène et réaliser son rêve, je m'achète un dernier café et rentre à l'appartement où je prends soin de ranger mes achats.

Alors que j'admire le soleil se couchant sur la grande pomme, se repasse alors le film de l'histoire entre Aaron et moi. Que seraient nos vies si nous ne nous étions jamais croisés ? L'envie de partir s'envole de mon corps et laisse naître la tristesse. Je reste un très long moment plantée devant la baie vitrée, nous imaginant vivre loin l'un de l'autre, nos retrouvailles et les difficultés qui nous attendent. La peine qu'Aaron a créé ces derniers temps n'est plus là, elle laisse la place au manque qui dessine son nid dans mon cœur. Une fois dans l'avion, je vais naviguer sans phare et j'accosterai en France sans ancre. Je laisse l'Amérique prendre soin de mon grand amour et je supplie l'océan de n'être qu'une distance imaginaire. J'implore les vagues de ne pas fracasser notre relation... Je pleure tout simplement à l'idée d'être privée de lui. J'ai beau faire la fille forte qui est impatiente de rentrer... Je ne suis qu'une gamine amoureuse et l'amour, c'est une bombe à retardement. Un jour ou l'autre elle explose, ne laissant rien de vivant dans un périmètre interstellaire. C'est exactement ça, Aaron et moi sommes deux supernovas incandescentes, entrées en collision, attendant leur propre big bang.

Quand je me ressaisis enfin, c'est parce qu'un bruit de sonnette me sort de ma torpeur, je jette un coup d'œil rapide à l'heure, dix-neuf heures cinquante.

— Entre Oliver !

Je suis incapable de bouger. Sa venue annonce le départ, Aaron ne va pas tarder à arriver. Nous devons absolument partir avant vingt heures trente, car avec le trajet et les contrôles à l'aéroport, il n'est pas de trop d'avoir

quasiment deux heures d'avance. Mon billet première classe me facilitera peut-être la tâche. Oliver pointe mes valises du doigt, j'acquiesce en silence pour qu'il les emporte à la voiture. J'attrape mon téléphone pour envoyer un message à Aaron.

Nina :

Départ imminent... Impatiente que tu arrives.

C'est toujours quand on veut qu'il se fige que le temps court comme un cheval au galop. Plus les minutes tombent dans le sablier, plus je m'inquiète. Aucune nouvelle d'Aaron, j'envoie de plus en plus de messages qui restent sans réponse. J'ai du mal à contenir ma peur et les battements de pieds impatients d'Oliver font battre mon cœur à un rythme chaotique.

— Madame, il va falloir partir, allons attendre monsieur au parking vous voulez bien ?

Je soupire si fort que les murs pourraient tomber, je ferme la porte derrière moi comme si une page se tournait. Un mauvais pressentiment me tord le ventre et un goût de déjà vu remonte dans ma gorge. Je m'installe à l'arrière, toujours personne... le moteur démarre sans aucun prince en vue. Les larmes tombent comme une pluie de mousson, le regard gêné d'Oliver se pose sur moi.

— Il faut partir. Prévenez monsieur de nous rejoindre à l'aéroport.

Comment j'ai pu croire qu'il me ferait l'honneur de ne pas être un connard ? Encore une fois, je me suis faite bernée par ses beaux yeux, croyant dur comme fer qu'il respecterait ma demande. Ce soir, il devait réaliser son rêve et m'accompagner, signe que je pouvais cohabiter avec sa passion. Mais non, encore une fois il n'y a pas de place pour moi dans son monde. Mon cœur bat à tout rompre puis s'arrête, je n'ai plus le contrôle de mes pensées, c'est ma raison qui débarque. Cette petite fée inverse le bouton de mes sentiments les mettant sur arrêt. C'est terminé. Un froid me traverse, la bataille est finie. Comme un champ de bataille après l'assaut final, tout est silencieux. S'envole le besoin de ses mains, la chaleur de son regard, le toucher de sa peau, nos désirs et nos peurs. C'est comme devenir amnésique, on veut se souvenir... Mais il ne reste rien.

Mais je ne peux pas partir sans un mot, sans une explication. Car même s'il est le pire des égoïstes vivant sur cette Terre, je ne serai pas pareil. Je ne

lui laisserai pas le droit de choisir notre fin.

J'attrape l'éternel carnet bleu qui se trouve dans mon sac et durant le reste du trajet les mots s'impriment sur le papier, dans la plus grande froideur et concentration possible.

Aaron,

La peine que je ressens semble te rendre heureux. Pourquoi ? Je souffre le martyr face à ton attitude. Je pense m'être assez battue pour prendre la place qui me revient.

Ce soir, il n'était question que d'un trajet pour l'Aéroport, malgré tous nos bas j'avais repris confiance en nous, en toi. J'ai même hésité de longues minutes à partir, annuler mon billet me brûlait les doigts. Tu as tout foutu en l'air. Ton ex Tess n'avait aucun problème avec tes fans mais plutôt avec toi, en fait. La solitude que tu lui infligeais l'a détruite, comme elle le fait avec moi. Un jour une femme sera assez forte pour supporter ta vie, ta façon de voir l'amour, mais moi je ne peux plus. J'ai essayé si fort, crois-moi, je pensais devoir te prouver mon amour avec tant d'ardeur pour que tu me laisses être à tes côtés. Aujourd'hui je n'ai plus goût pour rien, je suis éteinte, tu as vidé mon âme.

Tu es un homme aimant, un amant fabuleux, mais tu n'as pas su me garder. Notre première rencontre est si loin, notre amour devient flou, je ne sais plus pourquoi tu m'aimes. Tu as détruit la boussole de mon cœur, j'étais prête à tout... Et tu m'as laissé aucune place.

Je ne te quitte pas avec un simple mot mais avec une lettre entière. Je t'aime du plus profond de moi et pour longtemps, je le sais. Faible que je suis, tu peux revenir et je tomberai mille fois amoureuse. Mais si tu reviens, tiens une promesse... une seule. Change. Ne change pas qui tu es au fond, car cet Aaron est ma raison de vivre. Change plutôt la rockstar en toi. Ne la laisse plus te dicter ta façon d'aimer. J'ai essayé de te faire comprendre tout ça mais tu es resté sourd à ma détresse.

Ce soir je prends l'avion pour rentrer chez moi, ça me coûte de laisser mourir l'espoir de t'aimer. Au revoir. Pas d'adieu, j'aimerais tellement que tu reviennes car je ne le ferai pas. Je ne peux plus me battre. Je n'en ai plus la force. Game over.

Je garde les meilleurs souvenirs, je vais les chérir. Je t'écris avec plus de rage que d'amour, je me sens pousser des ailes pour partir loin.

Cependant, sois en sûr je vais souffrir.

Aaron mon amour, ce soir tu as réalisé ton rêve. Excuse-moi d'être aussi cruelle, mais j'avais l'espoir que tu réalises le mien. Celui d'avoir une place à tes côtés. Tu as choisi de me sacrifier pour briller. C'est ton choix et je me dois de le respecter.

Mais cela valait-il la peine de finir seul au sommet?

Je t'aime. Nina.

Je déchire la page et la pose sur mes genoux. L'aéroport illumine l'horizon. Je défais avec difficulté le nœud de satin noir qui entoure mon poignet pour le nouer, à la façon un parchemin, autour de la lettre. Je tends la lettre à Oliver qui l'attrape sans se retourner.

Mon cœur tient le coup mais pour combien de temps ? Je me sentais planer au sommet d'un amour atypique, et me voilà seule au sommet d'une solitude bientôt dévastatrice.

La chute est incroyablement rude.

Remerciements :

Je ne cache pas mon émotion de vous dévoiler ce roman.

Tout a commencé en décembre 2018, d'abord dans mon coin, puis sur Wattpad et pour finir aux éditions Cherry Publishing. Jamais je n'aurais pensé voir mon livre publié, mais j'ai suivi les conseils de ceux qui ont tenté leur chance avant moi.

Je remercie mon homme pour sa patience, son soutien et son amour. Lui qui n'a pas encore lu une ligne de ce livre et qui m'a pourtant donné la force de ne jamais arrêter. A toi mon amour, qui me répète encore tous les jours que je deviendrai une grande auteure.

Merci à mes parents, pour avoir cru en moi sans faille. Je sais que vous êtes fiers de moi.

Un grand merci à vous, mes lecteurs Wattpad. Eux qui ont donné vie à ce roman à ses débuts, eux qui ont cru en moi, en Aaron et Nina... Merci pour tout, vous m'avez donné la force d'y arriver.

A Pauline mon éditrice, merci d'avoir su voir le bon dans ce roman, merci d'y avoir mis autant de travail et de passion. Tu es une belle personne qui a su monter au sommet mon rêve !

Pour finir, merci à tous les autres, qui de loin ou de près m'ont suivie, conseillée, épaulée, soutenue avec Seul Au Sommet.

C'est un rêve devenu réalité !

Seul au Sommet

Tome 2

L'amour en deux accords majeurs

Solène Watelet

Cherry Publishing

Pour recevoir gratuitement le premier tome de Sculpt Me, la saga phénomène de Koko Nhan, inscrivez-vous à notre Newsletter !

<https://mailchi.mp/cherry-publishing/newsletter>

PROLOGUE

Aaron :

Je ne peux retenir le tsunami qui me submerge le cœur en tenant ce bout de papier, source de tout le mal qui me ravage, entre les mains. Ce n'était qu'une question de temps, elle avait trop d'avance pour que je puisse la rattraper. Je me prends en pleine face la réalité. Je ne suis qu'un connard égoïste. Ce soir, j'ai tout pour moi : la gloire, la célébrité. Le concert était dingue, mon corps en frissonne encore. J'ai réalisé mon rêve et, pourtant, cette victoire a un goût amer. C'est même pire, elle n'a aucune saveur. Tout est fade et enrobé de noirceur. Plus les mots défilent sous mes yeux, plus je les relis, et plus je me sens happé par le néant. Je tombe des nues et la chute semble n'avoir jamais de fin. J'ai merdé je le sais, mais là... Je ne sais plus à quel Saint me vouer. Qui pourrait me dire quoi faire ? Ma conscience ne répond plus, mon cœur ne bat plus, mon âme s'est envolée. Je suis seul, incroyablement seul. Le sommet n'a pas une vue époustouflante. Il n'y a que les quatre murs de mon appart où je me suis enfermé.

C'était vraiment plus qu'un oubli de ma part, je savais précisément à quelle heure nous devions partir pour l'aéroport. Mais un imprévu, le debrief d'après concert qui dure, pas de téléphone dans ma poche et le temps a emporté mon dernier espoir d'être à l'heure. J'ai hurlé sur le taxi pour qu'il roule plus vite, la sueur du concert dans mon dos se mêlant à l'angoisse qui me saisissait. Je suis arrivé en bas de l'immeuble, cavalant jusqu'à chez nous pour finir par trouver les lieux vides. J'ai hélé un autre transport, la route vers l'aéroport fut la plus longue de ma vie. J'ai couru à travers le hall, le cœur battant à tout rompre, encore grisé à l'idée de pouvoir la rattraper pour lui dire au revoir. Je suis arrivé devant une grande baie vitrée où j'ai reconnu la silhouette d'Oliver, j'ai tapé avec vigueur son épaule et il m'a tendu la lettre en silence. Dans une attitude que je ne lui connais pas, il m'a pris de haut et, en une phrase, a signé le début de ma destruction. Elle résonne encore en moi, comme un écho interminable : « Je crois que vous avez sacrément

merdé, monsieur. »

Court, simple et percutant. Je n'oublierai jamais.

Alors il m'a ramené, dans le silence le plus complet, jusqu'à chez moi et je n'ai réalisé l'ampleur de la situation que quand la porte a claqué derrière moi.

Je me suis dit que jamais je ne pourrais arrêter l'hémorragie qui découle de mes actes, que mes erreurs resteraient sanglantes.

Une plaie béante s'est ouverte dans mon corps et je n'ai pas de solution pour la guérir. Enfin si, je suis con, elle est le remède parfait. Mais désormais, elle est hors de portée. Dans un scénario idéal, je prendrais le prochain avion pour la France et je tomberais à genoux devant elle, la suppliant de tout me pardonner. Mais vous croyez vraiment que c'est possible ? Pas la partie avion et tout ça, c'est qu'une question de fric, mais le reste, quand ça touche aux sentiments, on ne peut pas y faire grand-chose. Je connais Nina par cœur, elle ne se laissera plus faire. Les mots qu'elle m'a écrits sont clairs, nets et précis, j'ai poussé le vice trop loin pour qu'elle se retourne sur moi. Elle dit qu'elle le pourrait, mais ne le souhaite plus.

« Pas d'adieu, j'aimerais tellement que tu reviennes car je ne le ferai pas. Je ne peux plus me battre. Je n'en ai plus la force. Game over. »

Je relis cette phrase qui me donne une once d'espoir, mais je sais que le parcours pour retrouver une place son cœur va être rude. Moi aussi je suis détruit, j'ai le cœur à sec et mes sentiments sont des champs de ruines. Je l'ai bien mérité. Comment ai-je pu avancer en la laissant ainsi derrière moi ? Ses cris d'alerte me reviennent peu à peu et, pourtant, je suis resté sourd, trop aveuglé par les projecteurs. Je pensais qu'elle me laisserait encore un peu de temps, que le sablier n'était pas déjà écoulé, que l'espoir n'avait pas déserté. La veille, je liais nos âmes symboliquement par le ruban avec lequel elle a noué sa lettre d'adieu.

— Porte-le. S'il te plaît. Ce sera notre lien. Notre rappel constant de ce que nous avons été l'un pour l'autre... Et de ce que nous serons, je l'espère. Ne le coupe sous aucun prétexte, tu veux ? S'il se dénoue avant que nous nous retrouvions, alors ce sera fini entre nous. Sinon... Sinon nous nous retrouverons, j'en suis certain.

Il ne s'est pas rompu seul, elle l'a délibérément retiré. C'est con, mais ça

signifie beaucoup. J'avale la boule qui me serre la gorge. Je vais devoir être fort, assumer et relever la tête. Décider de la laisser m'échapper à tout jamais ou la faire remonter le long du fil de la vie jusqu'à moi. J'ai pas été à la hauteur, mais on peut tous avoir le droit à une deuxième chance, non ? Je sais que j'en suis capable. J'attrape mon portable pour laisser un dernier message d'espoir sur un répondeur qui ne sera peut-être jamais écouté. *Une fois l'enregistrement terminé, tapez dièse pour le supprimer ou le modifier.* Le petit bip résonne comme un top départ et je me jette comme si c'était la seule solution pour survivre.

— J'ai pas beaucoup de temps, je le sais, mais écoute-moi je t'en supplie. Prends du temps pour respirer loin de moi. Je noircis le tableau de ta vie, mais je te promets que quand tout ira mieux, j'y peindrai des roses rouges flamboyantes. Reviens ou fais-moi un signe qui m'autorise à revenir. Jusque-là je retiendrai mon souffle, mon cœur ne battra plus, je ne vais plus vivre. Sans toi, je ne peux pas Nina. Je sais que je ne t'ai pas prouvé mon amour comme il le faut. Mais je t'aime.

À peine ma phrase se meurt que je suis arrivé à la fin du seul message qui a vraiment une importance. Je veux qu'elle sache que ce que je ressens pour elle outrepassa mes actes manqués. Je n'ai plus qu'à attendre, ronger mon frein en silence, en espérant qu'elle daigne se retourner sur moi. J'arrache une feuille à un vieux cahier et griffonne sans prendre de pause une lettre que je lui ferai parvenir par n'importe quel moyen.

Nina :

Quand mes pieds touchent le sol français, j'ignore si je suis animée par un regain d'espoir ou alors complètement retournée par le décalage horaire. J'attends un temps fou devant le tapis à bagages qui tourne lentement pour finalement laisser apparaître ma valise. Même si je suis convaincue que les jours à venir seront meilleurs, je ne peux empêcher mon cœur d'être emprisonné dans les tourments d'un trou noir. J'ai passé le vol à réfléchir, à écrire tout ce qui me passait par la tête pour tenter de ne pas garder mes sentiments en cage. Une vague de sensations douloureuses déferle dans mon corps et j'aimerais trouver le bouton off, m'anesthésier le cœur pour calmer la douleur qui l'irradie. Mais rien n'y fait, le mal est bien là, il me consume dans un brasier ardent.

Je fouille dans mon sac pour quitter le mode avion de mon téléphone, mais un écran noir m'accueille. Batterie HS. Tant mieux. Je traîne derrière moi mon bagage à travers l'aéroport, passant au milieu des familles réunies, des couples qui s'embrassent après une longue absence, des gosses qui courent partout. Et me voilà âme vagabonde qui traîne sa carcasse meurtrie par l'amour au milieu de cette foule agitée. Triste entité massacrée à coup de faux « je t'aime ». Je sens bien que mon cœur essaye de passer à un autre stade de cette relation, il pédale pour passer dans le deuil ou la haine, qu'importe tant que ce n'est plus l'amour. Quand le visage d'Aaron apparaît en flash dans ma mémoire, je suis électrisée, obligée de m'arrêter le temps que ça passe. De violentes contractions de désespoir et de peine m'assaillent. C'est censé faire aussi mal ? J'étais persuadée que partir était la meilleure solution et, pourtant, je regrette à chaque fois que mon corps subit les symptômes de mon chagrin. Si je fais demi-tour, ça sera moins violent ? Peut-être même ça disparaîtra ? Pfff... J'en doute. Je suis condamnée à avoir mal le temps que mon cerveau arrive à oublier chaque trait, chaque expression, chaque geste. Mais comment peut-on faire pour oublier ?

Je me fige au milieu du hall principal, incapable d'aller plus loin. Louis doit s'impatienter à l'entrée de l'aéroport, là où je lui ai demandé de m'attendre. Impossible de le faire venir à moi à la sortie de l'avion, j'avais besoin de ces quelques mètres de solitude comme d'un passage entre mes deux vies. Je me force à reprendre ma marche, c'est terriblement compliqué, je ne vois même plus clair. OK, c'est le trajet qui a dû me mettre en vrac. Enfin, s'il n'y avait que ça... J'essaye de me convaincre, mais c'est peine perdue. J'avance lentement à travers la foule qui grouille. Dehors, quand j'esquisse un pas sur le macadam, l'air frais me tombe dessus. On ne tarde pas à héler mon prénom, je tourne ma tête et sur ma droite Louis se dessine. Ses bras grands ouverts m'englobent avec délicatesse, pourtant je ressens de la puissance, une bulle de sécurité se forme et m'apaise les quelques secondes que dure l'étreinte. Ma raison somnole, mon esprit aimerait s'envoler et ma conscience ne cesse de vouloir me conseiller mille et un plans d'action. J'ignore, je préfère déconnecter mes émotions ; même si ça ne fonctionne pas, j'y crois assez pour avoir l'impression que c'est le cas.

Mon meilleur ami dépose un baiser sur ma tempe et, dans le silence, sans poser de question qui pourrait me faire replonger, il me guide jusqu'à sa voiture. Le moteur prend vie et les roues s'articulent sous moi. Les vibrations

dans la carrosserie pourraient me bercer sans problème, mais mon corps lutte pour ne pas sombrer. Comme s'il n'allait jamais se réveiller si le sommeil l'emportait. À peine sommes-nous sortis du dédale de l'aéroport que Louis rompt son mutisme.

— Le vol s'est bien passé ?

J'opine mollement du chef. Par pitié, ne m'en demande pas plus.

— Est-ce que j'ai le droit de prendre le prochain vol pour lui éclater sa gueule ? grogne-t-il avec une tension palpable.

— Je n'ai pas besoin de ça. S'il te plaît, ramène-moi juste chez moi.

— Je suis toujours le bon couillon qu'on appelle juste en cas de problème, quoi ? s'exaspère le blond.

— Et le connard qui décide de se la jouer grand homme. Je te dis que je veux juste rentrer chez moi, craché-je sans détour en le fixant.

— Un vague SMS qui me dit que tu l'as largué et l'heure d'arrivée de ton avion. Après une attitude pareille à me prendre pour un bon toutou, je mérite des explications.

Mon sang ne fait qu'un tour, je me redresse tel un cobra dans mon siège et pose une main ferme sur sa cuisse.

— Écoute-moi attentivement, je viens de larguer mon mec après une débâcle de sentiments interminable. Je rentre pour reprendre une autre vie, tenter de revenir à la normale. Alors tu m'épargnes tes grands discours, tu te conduis en ami et tu me ramènes chez moi.

Après cette petite mise au clair, il prend la sage décision de me foutre la paix.

Je fouille dans le vide-poche sous le levier de vitesse et attrape un fil de chargeur que je branche sur l'allume-cigare. Mon regard à travers la fenêtre, je laisse le paysage du petit matin français défiler. Mon corps cède à la tentation de m'endormir, il finit par s'en foutre si je ne me réveille jamais, il n'est plus à une concession près. Après tout, je suis un peu morte à l'intérieur. Foutu amour.

Quand j'ouvre les yeux, j'ignore combien de temps je me suis assoupie, mais nous ne sommes toujours pas arrivés. Des sirènes et gyrophares nous indiquent qu'un accident nous entrave le passage. J'attrape mon téléphone qui a pris un petit quinze pour cent de charge, preuve que je n'ai pas dormi longtemps. Entre mes mains quand l'appareil prend vie, il est secoué de violentes vibrations. Incessantes et interminables. La musique en fond dans

l'habitacle me brouille l'esprit. Je la coupe mais Louis la rallume dans la foulée.

— Laisse Mylène Farmer chanter si tu ne veux pas me parler. Au moins elle, elle me tiendra compagnie.

Je souffle et replonge mon regard sur l'écran. Je ne vous annonce pas le nom du principal expéditeur des messages et des appels. Rien que de penser à ces cinq petites lettres, je crois mourir. Les SMS en notifications m'affichent des séries d'excuses en tout genre, mais un seul appel manqué. Le répondeur n'a qu'une unique trace de sa voix. Dans un élan de courage que je ne parviens pas à maîtriser, j'appuie sur le numéro du répondeur qui crache en haut-parleur son blabla habituel. Je me raidis quand la voix du rocker me parvient, les larmes montent à une vitesse incroyable et dévalent en un flot torrentiel.

— « Sans toi je ne peux pas Nina, je sais que je ne t'ai pas prouvé mon amour comme il le faut. Mais je t'aime. »

Ma poigne se resserre autour du téléphone, la haine va-t-elle se décider à se pointer ?

— Il n'est pas con le gars, il sait que tu vas revenir. L'amour rend con, siffle Louis, le regard braqué sur le balai de secouristes face à nous.

C'en est trop, j'ai envie de hurler, de sortir et de m'enfuir. Loin de tout, dans un silence reposant où rien ne me brisera. Un endroit où mon âme trouvera le repos, même si c'est pour un court moment. Je n'ai pas cette possibilité alors je monte au front, j'attaque avec mes mots comme je l'ai toujours fait.

— Mais ferme ta gueule, putain, tu crois quoi ? Que c'est cool d'avoir le cœur brisé parce que t'as aimé une rockstar qui préférerait faire le beau que s'occuper de sa nana ? Tu m'as bien couru après pendant des années et pourtant tu n'as jamais rien obtenu de moi. Alors lâche-moi avec tes réflexions à la con, qui transpirent la haine que tu as pour lui. Crois-moi Louis, ma seule haine suffit à lui porter préjudice sur plusieurs vies. Alors je te sonnerai quand j'aurai besoin de tes conseils, Casanova.

Il serre les mâchoires, crisper ses poings sur le volant. La route se dégage et il accélère, toujours aussi tendu. Après quelques secondes, il finit par grincer :

— Très bien. Je te dépose, puis tu n'entendras plus parler de moi. Sois tranquille.

J'encaisse ses paroles. Je tourne la tête vers la vitre et reste prostrée ainsi le restant du trajet. L'ambiance est électrique. Enfin, la voiture se gare devant cette maison qui m'a tant manqué. Avant que je ne puisse sortir de l'habitacle, Louis me retient par le bras pour planter son regard dans le mien. Je le vois serrer à nouveau les dents avant de prendre une grande inspiration.

— Tout ce que j'ai pu dire, ce n'était pas pour te blesser mais pour que tu ouvres les yeux. Écoute les gens autour de toi, ils ont du recul sur la situation, me conseille-t-il.

Et voilà qu'il rallume le feu qui gronde en moi.

— Si c'est pour me dire des choses pareilles, mieux vaut que je n'entende plus parler de toi, en effet. Merci pour le trajet. Pour ce qui est de me détruire, un autre s'en est déjà occupé et je suis parfaitement capable de finir le travail toute seule.

Je dégage mon bras et ouvre la portière. Avant de sortir, je lance un dernier regard en arrière.

— Mais tu dois être content, non ? Après tout, tu n'attendais que ça, qu'il foire et me laisse en petits morceaux.

J'ai claqué la portière et suis partie sans me retourner. On en est resté là.

Chapitre 1

Nouvelle configuration

Ça résonne toujours pareil, chacune de ces notes de musique m'est familière, une berceuse bien rodée. Les canons à confettis qui canardent la salle me font sursauter. Quant à la tension qui règne dans la fosse, elle me dévore toujours autant. En fait, non, elle me possède.

Ce soir j'ai troqué ma place calme en coulisse contre une bien plus vivante, au milieu de milliers de fans grisés à l'idée de voir leurs idoles sur scène. Moi, j'ai dépassé cette phase, mon hystérie des débuts a laissé place à une étude détaillée du show vu de l'autre côté du miroir. Une vraie petite reporter à la recherche des erreurs et des défauts du concert. J'ai appris à trouver les axes d'améliorations, les idées pour rapprocher le groupe du public, tout ce qui pourrait effacer, l'espace d'un instant, le fossé entre eux.

Quand je regarde autour de moi, un sourire se dessine sur mon visage. À ma gauche, un jeune homme aux cheveux noir ébène regarde dans la direction de Seconds of Silence avec une admiration telle qu'on pourrait le croire prêt à donner son âme en échange de la cadence dévastatrice de la batterie. À ma droite, une fille, très jeune – je dirai à peine seize ans – hurle les paroles de chaque chanson à pleins poumons, son téléphone devant ses yeux. Je parviens à peine à comprendre ce qu'elle peut vraiment capter du moment. Mettre des pixels entre elle et la scène dénature tellement l'instant.

La proximité physique entre chaque être humain dans la salle est intime, on est là pour un même groupe, dans un but identique, mais à la fois on ressent tous quelque chose de différent. J'imagine toujours la jeune qui a traîné son père pour voir son groupe préféré, celui-ci qui se prend même au jeu l'espace d'un instant. Il y a aussi l'étudiant qui a claqué toutes ses économies pour ce moment de communion musicale puissant, d'autres qui sont là pour oublier le quotidien. Tous ont laissé leurs problèmes devant la salle pour tout oublier ce soir.

À l'apogée du show, moi-même je perds pied, je ne loupe aucune parole, je les connais toutes par cœur. Je chante comme une prière apprise par cœur, dans l'espoir qu'on m'entende la réciter mieux qu'une autre. Mais je n'ai pas de soucis à me faire là-dessus, la personne à qui elles sont destinées les capte dans le brouhaha.

Les concerts se terminent toujours par la même chanson en version acoustique, une façon de dire au revoir en douceur. Sauf que je sais très bien que la séparation est rude. Quelques fans reverront un jour le groupe, pour d'autres c'était l'unique chance. Tout le monde devrait avoir l'opportunité de vivre un concert, petit ou grand, histoire de comprendre le dévouement des fans. Ils me prouvent à chaque représentation qu'ils vouent leur amour à ces quatre mecs partis de rien, montés au sommet à la force de leur travail. Malgré toutes les épreuves, leurs fans sont restés là, le cœur grand ouvert aux changements, aux doutes, à la réussite, mais aussi à l'échec.

Ce qui est saisissant c'est le calme qui règne dans la salle de spectacle une fois le public parti. J'ai l'impression que j'entends toujours les cris, la batterie ou la basse qui résonnent, les murs semblent avoir gardé une empreinte indélébile du moment passé. Finalement c'est un sifflement lointain qui me sort de mon harmonie spirituelle avec le silence assourdissant. Je tourne les talons pour me diriger vers Oliver, qui me fait signe de le suivre. Heureusement qu'il est toujours là pour me guider dans le dédale des coulisses. Nous nous arrêtons devant la porte de la loge commune où nous étions plus tôt dans la journée. À l'intérieur, le groupe debrief sur le concert. Vu leurs sourires, il semble s'être déroulé comme prévu. C'est à mon tour de donner mon impression, mon ressenti, celui du public... Juste avant j'en profite pour embrasser mon homme encore dégoulinant de sueur. Erik, quant à lui, se ramène pour m'asséner une tape dans le dos.

— Alors Nina ? T'en as pensé quoi ?

— Je pense que vous êtes vraiment prêts pour des salles encore plus grosses ! Robin est juste parfait, dis-je en me tournant vers lui. Franchement tu m'impressionnes, tu t'es intégré super rapidement dans le groupe.

Il baisse la tête en dégainant un sourire gêné. Il faut bien admettre qu'après un casting précaire, il a pris la relève d'Aaron en un temps record. Passant d'un jeune français parti chercher la célébrité avec sa guitare dans les rues de New York, au chanteur du groupe le plus en vogue du moment. Remplacer une forte tête était un pari audacieux. Mais ainsi va la vie, il a pris cette opportunité à bras le corps, refusant même qu'on le déleste de pas mal de boulot. Il fait tout comme un pro, il a dû en rêver depuis si longtemps qu'aujourd'hui chaque geste sonne pour lui comme une habitude.

Quant à nous, on vit avec le départ d'Aaron. Au quotidien, il nous hante. Les quelques mots qu'il nous a laissés avant de partir se répètent dans nos

têtes comme un écho : « Je reviendrai, j'ai besoin de respirer ». Huit mois qu'il respire quelque part sur Terre, pendant que nous retenons nos souffles si fort.

Ce qui est étonnant c'est que chacun vit la situation d'une façon différente. Erik n'en parle pas et dès que le sujet vient sur la table, il décampe. En fait, je pense qu'il est rongé par la haine et qu'il vit ça comme un abandon.

Ben, lui, ne se cache pas pour déballer sa façon de penser. Il est convaincu qu'Aaron n'est qu'un lâche qui n'a pas su faire face aux conséquences de ses actes. Je ne peux pas le contredire.

Quant à Martin, il a pris la place de leader, c'est venu naturellement, surtout les premiers mois, quand il a fallu garder Seconds of Silence en vie. Un chanteur qui fout le camp du jour au lendemain, en pleine écriture d'un nouvel album avec tellement d'obligations en parallèle... C'était un bordel sans nom. L'envol d'Aaron je ne sais où a lancé le groupe dans un tourbillon dévastateur. Rock Rebel Record leur a fermé la porte au nez, l'enfer a duré deux mois. Une période durant laquelle j'ai dû arrondir les angles pour que le peu qu'il restait de Seconds of Silence ne parte pas en un million d'éclats. C'est sûrement cette situation qui m'a rapprochée encore plus de Martin. Alors que les garçons n'avaient plus goût à rien, se laissant couler petit à petit, je me suis démenée pour que le label signe un nouveau contrat. Un combat impitoyable que j'ai gagné. Ce fut difficile, surtout que, dans le monde de la musique, la compétition est rude. À la moindre faiblesse, tu ne mérites plus qu'on investisse un centime sur toi. La seule chose qui les a sauvés, c'est qu'ils sont tous très bons dans leur domaine. Ce qui fait qu'il ne manquait qu'un chanteur de talent pour faire renaître Seconds of Silence.

Renaissance, voilà le nom choisi pour ce nouvel album, écrit à une vitesse record. Relancer la machine avant qu'elle ne s'arrête complètement, tel était le challenge.

Et pour finir, moi.

À vrai dire je ne sais pas comment décrire mon ressenti. Le départ d'Aaron fut un vrai drame, mais à la fois il s'est avéré libérateur. Nous nous déchirions corps et âme depuis des semaines pour recoller les morceaux. Tantôt il voulait revenir puis partir, tantôt c'était moi qui subissais le yo-yo de mes sentiments. Je me suis persuadée par tous les moyens qu'il était parti à cause de moi et de notre relation chaotique. Sauf qu'à l'heure actuelle, je n'en

ai toujours pas la preuve formelle. Durant le mois précédant son départ, Aaron était tellement différent. Son regard était constamment perdu dans le vide, sa voix quasi éteinte en concert... La vie qui avant brillait en lui semblait avoir disparu. Mais ça, je m'en suis rendu compte bien trop tard. Lors de mes nuits d'insomnies à ruminer, je cherchais en boucle les raisons qui auraient pu le pousser à décamper comme un voleur. Avoir besoin d'air et s'éloigner de ses responsabilités ne lui ressemble pas. À l'heure d'aujourd'hui, je me complais à penser que c'est ma faute, sauf que je ne peux rien faire pour me repentir.

Chapitre 2

Pari d'amis

Les seules choses qui m'empêchent de sombrer dans la folie sont réunies dans cette pièce. Forcément, en premier vient Martin qui voue un temps incalculable à me faire garder le sourire, puis le groupe qui est devenu une réelle famille pour moi. Ma relation avec le batteur est une bouffée d'oxygène, tout a commencé rapidement après le départ d'Aaron. Martin a été l'épaule sur laquelle j'ai pleuré, puis l'homme avec qui j'ai ri aux éclats, pour finir par être l'âme avec laquelle mon cœur battait à l'unisson. Le plus impressionnant, c'est la facilité avec laquelle nos sentiments sont devenus concrets. Je peux même être un peu reconnaissante envers Aaron d'avoir foutu le camp... S'il était resté, je serais passée à côté de cette relation, trop aveuglée par celle, chaotique, que j'entretenais avec le chanteur.

Avec lui, tout est différent, j'ai une place dans son cœur, dans sa vie. Je ne me sens pas comme le boulet de service à qui il faut penser de temps à autre. Ce n'est pas un rocker impulsif ou une grande gueule, tout est plutôt bien réfléchi, mais avec un grain de folie qui le caractérise. Sans parler de son corps athlétique de batteur qui me fait littéralement fondre. Plus sérieusement, il a été mon plus grand soutien et même si nous ne nous étions pas mis ensemble, il serait à l'heure actuelle mon meilleur ami. Après tout, depuis que j'ai déboulé dans la vie du groupe, nous nous sommes toujours bien entendus. Au fil du temps il s'est montré bien plus présent que d'autres... mais bon, c'est dans les pires moments de la vie que l'on découvre qui nous ouvre sa porte ou qui nous la claque au nez.

Dans la loge, les discussions vont bon train. Erik donne quelques conseils à Robin pour que le prochain concert soit un peu plus parfait. Martin rit aux âneries de Ben et, moi, je suis spectatrice de cette petite troupe de clowns. Ma famille, les hommes de ma vie. Quelle femme peut se targuer d'avoir quatre hommes rien que pour elle ? Ils sont mon bonheur quotidien, mes rayons de soleil. Notre relation est devenue si forte que j'ai à présent quatre frères ultras protecteurs. Quand je pense à la vie que je mène avec eux, mes pensées m'emmènent très loin.

— La Terre à Nina ! beugle Ben à côté de moi.

Je tourne la tête lentement pour lui offrir un regard plein de haine. J'étais

bien dans mes rêves, un cocon rassurant où rien ne pourrait ébranler mon bonheur parfait.

— Me regarde pas comme ça ! Je tenais juste à te faire une piqûre de rappel. N'oublie pas que tu as perdu un pari la dernière fois. Tu nous dois une vidéo YouTube d'un duo de toi et Robin... Histoire de voir qui aurait dû prendre la place de chanteur. Et j'ai le pressentiment qu'on va faire ça bientôt... Genre demain !

Oh non j'ai pas oublié, mais je pensais que toi, oui, mon petit Ben.

Flashback :

Robin est debout devant son micro dans la salle de répétition. C'est son jour, nous sommes tous là pour le briefer. Il n'est plus seul avec sa guitare et il faut qu'il apprenne à gérer un groupe derrière lui. Aujourd'hui, les esprits sont un peu tendus. Le chanteur est têtu comme une bourrique, Ben est dans son monde, Martin est malade comme un chien, quant à Erik... Il est juste de très mauvaise humeur. Au milieu de tout ça, moi, je suis obligée d'être de bonne humeur et de subir les foudres des mâles enragés qui m'entourent.

— On recommence ! Concentrez-vous Nom de Dieu. On dirait des amateurs... Franchement les gars, il y a des jours où on se demande où sont passées les rockstars !

J'essaye d'employer un ton humoristique mais, vu leurs têtes, j'ai foiré mon coup. Un silence léger tombe sur nous. Robin commence le décompte qui précède le début d'un des titres du nouvel album, puis je le vois inspirer de toutes ses forces, ses mains agrippent le micro pour mieux s'en approcher, comme s'il voulait que chaque note de sa voix percute l'appareil. Le premier couplet est plutôt bon, il y a de l'émotion. Manque de pot, il rate l'accroche du second. Je vois les baguettes de Martin voler à travers la pièce, Ben se plaquer la paume de la main sur le front et, en deux secondes, Erik perd son calme.

— Mais c'est pas possible ! hurle-t-il à pleins poumons en posant sa basse. Ça fait douze fois, douze putains de fois ! Tu as vingt foutues secondes à compter dans ta tête pour chanter au bon moment.

— Erik, calme-toi, ce n'est pas en lui beuglant dessus qu'on va avancer.

Faire descendre la pression pour éviter qu'ils s'entretuent. Je sais que Robin doit prendre sa place et savoir s'imposer, mais vu son jeune âge et son expérience, il faut faire preuve de pédagogie. En peu de temps, j'ai pu me rendre compte qu'il fallait lui donner un maximum de confiance en lui, sinon

il se renferme et fulmine intérieurement. Je ne sais pas encore à quoi il ressemble et comment il agit quand il explose.

En soi, la musique n'est pas compliquée, le rythme est juste un peu soutenu. Si tu perds le fil, il est impossible de reprendre le train en marche. Il faut que Robin apprenne à trouver ses repères, qu'il s'imprègne des rythmes et des paroles. Je me dis qu'il a besoin d'interpréter quelque chose qu'il connaît, qu'il peut chanter les yeux fermés et qui se rapproche du répertoire musical du groupe. Mais par-dessus tout, il a besoin de rire un peu et de relâcher la pression. En une poignée de seconde mon cerveau fait la connexion : on va se faire un petit bœuf.

— Tout le monde connaît " The kids aren't alright" de The Offspring ?

— On veut répéter, Nina. Pas s'amuser, grogne Erik dans mon dos alors que je branche un second micro.

— Oh ! Toi, je veux plus t'entendre ! J'en ai ma claque que tu râles depuis ce matin. La porte est là-bas. Si tu veux partir et revenir de bonne humeur demain, vas-y. Je te retiens pas.

Je le cloue sur place au point qu'il remet la sangle de sa basse en silence, sans broncher. J'adresse un sourire sincère à Robin pour lui montrer qu'il peut avoir confiance. C'est pourtant la première fois qu'il m'entend chanter mais dès les premières notes, l'alchimie est parfaite. À croire que j'ai toujours un truc avec les chanteurs. Le courant passe, c'est grisant. L'énergie est telle que mon cœur tambourine comme un malade dans ma poitrine. Même pas besoin de se mettre d'accord sur qui chante quoi, ça vient tout seul, comme si c'était écrit. Le jeune me lance tantôt des regards surpris par ma "performance". Lui aussi se laisse emporter par la musique, on peut voir le showman qui sommeille en lui. Ça va vite, très vite. La batterie nous donne un rythme diabolique. On finit par se la jouer théâtrale à imaginer un public déchaîné face à nous, sauf qu'il n'y a rien d'autre que quelques chaises en vrac. Je suis même sûre que mon ouïe pourrait capter le bruit des médiateurs de Ben qui se brisent sous la cadence terrible du frottement contre les cordes de sa guitare. Puis tout s'arrête. C'est violent. J'ai l'impression de tomber du haut d'un immeuble de quinze étages. Mon cœur se fracasse au sol, mais bat encore à une puissance que je peine à maîtriser. J'ai le souffle court, la sueur coule dans mon dos.

— C'était un truc de malade mental ! hurle Robin en me prenant dans ses bras.

— J'avoue m'être un peu laissée emporter par la chanson. Une petite pause est nécessaire, là !

— On aurait dû te prendre toi pour remplacer l'autre traître, siffle Erik à la fois content de ce moment musical, mais aussi sérieux dans ses paroles.

— Jamais de la vie, je vous volerais la vedette.

Je prends des petites poses de star qui les font pouffer de rire. Martin se lève pour venir m'embrasser, mais je l'arrête avant qu'il n'y arrive. Je ne veux pas de ses microbes.

— De toute façon tu tiendrais pas sur scène avec nous.

Est-il en train de dire que je serais incapable de faire un vrai concert, avec un gros public en face de moi ?

— Ça, c'est toi qui le dis ! le nargué-je.

— Tu sais quoi, petite maligne ? lance Ben. Puisque qu'Erik est persuadé que tu aurais fait l'affaire en tant que chanteuse du groupe, un de ces quatre tu vas faire un petit duo avec Robin et on le publiera sur les réseaux ! Même si le rookie a déjà sa place, ça permettra de voir si tu ferais un bon back-up !

*

Je pensais que ce petit pari entre amis passerait à la trappe, mais visiblement j'ai raté mon coup en pensant que Ben aurait la mémoire courte.

Tiens-toi prête, Nina. Tu vas te ridiculiser !

Chapitre 3

Donner le meilleur de soi-même

Le lendemain, le réveil fait mal. Les courbatures, qui commençaient à piquer mes muscles hier soir, les déchirent aujourd'hui. On n'a même pas pris la peine de fermer les volets avant de dormir et le soleil prend un malin plaisir à brûler ma rétine. Heureusement, le concert d'hier n'était pas très loin de New York. Je ne suis pas impatiente que la grosse tournée débute, car suivre le groupe à travers les USA va être un défi physique. À côté de moi, la place est vide. Cela ne m'étonne pas, Martin n'est pas un gros dormeur. Entre quatre et six heures de sommeil le remettent d'aplomb alors que, personnellement, il me faut le double pour être opérationnelle. Sauf que ça, c'est dans mes rêves. Je m'impose depuis un certain temps une hygiène de vie plus convenable, car si je veux suivre le groupe en concert, en soirée ou partout sur le territoire Américain, je dois être en forme. Par chance, mon petit ami est un bon sportif, il prend en charge la partie physique et j'essaye au maximum de ne pas me goinfrer comme un ogre quand passent sous mes yeux pizzas et autre chips.

D'ailleurs, si je ne me bouge pas à la salle de sport de l'immeuble, il va venir me chercher et ça, ce n'est pas une option envisageable. J'attrape et enfle une tenue adéquate, attache ma tignasse en un chignon sauvage puis attrape une banane que je grignote dans l'ascenseur. Je n'ai aucune envie de faire un quelconque effort, c'est tout l'intérêt des résolutions, on en fait tout un foin, on fait des plans titanesques pour y arriver mais les mettre en application est une vraie corvée. Quand j'arrive dans la salle, Martin et Erik soulèvent de la fonte dans la section des machines. La vision des deux sportifs n'est franchement pas désagréable. Regarder leurs pectoraux se contracter pendant le développé couché donnerait à n'importe quelle feignasse l'envie de transpirer. Je m'arrête proche de la machine de Martin ; les bras croisés sur ma poitrine, en bonne spectatrice, je ne loupe rien de son exercice.

— Arrête de mater et bosse Nina, à part user tes yeux, tu ne muscles rien du tout, me balance le blond.

— Au lieu de dire ça, tu devrais plutôt contrôler la descente de ta barre

et arrêter de t'aider de ton torse pour lancer ton développé. C'est un défaut de débutant.

Je pense l'avoir braqué avec ma critique piquante, car il repose lentement la barre sur son socle et se redresse. Le petit rire d'Erik en fond souligne le faux air agressif de mon petit ami.

— Crois-moi, beauté. Quand tu penseras que la séance sera terminée, ce ne sera que la fin de l'échauffement. Tant qu'un simple concert te filera des courbatures, tu cracheras tes poumons dans cette salle. C'est clair ? Je vais t'en foutre, du débutant, moi.

Sa voix est tranchante. Je le connais, il ne rigole pas. Mais sa susceptibilité est un terrain de jeu pour moi, même si je sais qu'à chaque fois, je prends un retour de boomerang en pleine face. Un petit jeu qui nous a bien aidés à nous rapprocher. Il connaît aussi mes points faibles et sait que je m'emporte facilement. Alors il réplique sans scrupule à mes attaques en me faisant monter en pression. Si un mot devait qualifier notre relation, je dirais : complice. Martin est mon amour, mon amant, mon meilleur ami, mon emmerdeur de première, mon protecteur... Tous les qualificatifs à la fois réunis, ce qui donne un cocktail qui me réussit bien.

Une main tape mon épaule, Erik se tient à côté de moi, les bras croisés sur son torse et l'air malicieux.

— Bon courage. Il est en forme, aujourd'hui. Personnellement, un petit sauna pour me détendre et je vais au studio. À toute !

D'un signe de la main, il décampe pour me laisser avec mon tortionnaire. C'est parti, ça commence avec trente minutes de cardio intense. J'ai le cœur qui bombarde dans ma cage thoracique. Si je ne savais pas ça impossible, je jurerais qu'il veut en sortir. Quand mon mec me montre une cage à squat, je sais que ça va faire mal. Chaque descente avec la barre posée sur mes trapèzes est un supplice, mais on me sous-entend qu'avec ça, je vais avoir un fessier de rêve. Comme si c'était mon genre de vouloir un corps taillé dans le marbre !

Je veux juste arrêter de ressembler à une loque après chaque concert, ne pas être essouffée quand je cavale dans les coulisses. Puis hors de question que je ne tienne pas ma résolution, je sais les moqueries qui en découleraient si je venais à abandonner. C'est ça de traîner avec des gars, on ne se chamaille pas pour un ongle cassé ! Enfin, c'est surtout que les gars m'ont donné un boulot au sein du groupe. Je gère un peu leur image sur Instagram.

Je veille à ce que tout le monde soit en bonne santé, je tempore les disputes de groupe, je les conseille sur leur look, j'assiste aux concerts en mode spectatrice pour donner un avis réel sur les shows et, par-dessus tout, j'évite qu'ils prennent de mauvaises décisions. Je peux vous dire que les idées fusent, à ce niveau-là. Prenons l'exemple d'Erik qui, dernièrement, a voulu faire floquer sa voiture avec une photo du groupe en gros sur le capot. Au bout de longues négociations et d'arguments en béton, il a abandonné l'idée et s'amuse plutôt à imaginer des objets pour le merchandising. En bref, je cavale partout et j'évite les catastrophes même si, une fois sur scène, je n'ai pas la main mise sur leurs imbécilités.

Quand mon esprit revient sur la douleur dans mes cuisses, Martin m'explique que je vais faire des séries d'abdos et du renforcement de bras. J'acquiesce mollement, peu convaincue d'être capable d'en faire autant.

Au moment où j'effectue la toute dernière répétition de la dernière série, je suis HS, je rêve d'une douche brûlante pour détendre mes muscles contractés. Pour finir de m'achever, on monte jusqu'à l'appartement en petites foulées par les escaliers. Le supplice n'a jamais de fin avec lui !

*

Assise dans le sofa du studio, je pique littéralement du nez. J'en suis pourtant à mon sixième expresso et un repas bien protéiné qui aurait dû me donner de l'énergie. Mais le fait que les gars répètent la partie acoustique de leur concert me berce, c'est terrible. Je peine à résister à l'appel de Morphée. Autant dire que je n'ai pas la force de chanter pour tenir ma promesse, mais j'entends Ben en parler en fond sonore. J'ouvre un œil, tout le monde me regarde, je ne vais visiblement pas pouvoir couper à mes obligations.

— C'est bon, je me lève, ronchonné-je.

— Vu ton état de loque humaine, ce n'est pas la peine pour aujourd'hui, le but c'est pas de faire de la mauvaise pub au groupe avec ta tête de zombie.

Je hisse mon majeur en direction de Ben, qui rigole face à mon manque de politesse dont il a pourtant l'habitude.

— On est de sortie ce soir, tu ferais mieux de pioncer, renchérit-il.

— Quoi ? Comment ça de sortie ? On va où ? J'avais rien d'inscrit dans mon agenda !

— Tu nous fatigues avec ton organisation ! On l'a dit à Martin hier, on

est invités à l'anniversaire d'un pote en boîte.

La petite sauterie imposée ne me plaît pas, je n'en ai pas envie. J'avais plutôt en tête une soirée en amoureux tranquille, pour une fois qu'on n'avait rien de prévu. Il faut dire que quand les gars partiront sur la grosse tournée américaine, notre vie de couple va être mise en pause. Focus sur la carrière de Martin. La configuration pour ce nouvel album est vraiment différente du premier. Le groupe l'a composé très rapidement, ils font actuellement des concerts pour voir si les fans sont réceptifs à l'aura de ce nouveau chanteur beau et ténébreux puis, si tout fonctionne, le label lancera une tournée. Elle sera clairement moins grosse la précédente, mais le but est de faire connaître Robin. En somme, le groupe est en période d'essai, la condition majeure du label pour les reprendre.

— Si Nina veut pas venir, je ne viens pas non plus les gars.

Martin lance ça avec un ton tellement déçu que c'est à contrecœur que j'accepte l'invitation. Je n'aime pas l'idée de le priver, et surtout qu'il se sente obligé de rester avec moi au lieu de s'éclater avec ses amis. Il fait parfois la concession de ne pas sortir quand je ressens le besoin de rester enfermée à la maison, alors à moi de lui rendre la pareille. Je lève les bras en signe de résignation, adviennent que pourra.

Chapitre 4

Barbie et le serpent

Je me dis que, quitte à devoir sortir ce soir, autant prendre la vie du bon côté et profiter. J'ai soigné mon look, comme à chaque fois que je sors. C'est l'occasion rêvée de porter mon pantalon slim en simili cuir et la paire de talons hauts offerte par Martin lorsque j'ai dû aller au Label négocier le contrat. Il fallait soi-disant une tenue sérieuse, digne d'un manager – j'entends par là un tailleur bien trop court que j'ai détesté porter (Note à moi-même : Ne pas suivre les conseils vestimentaires de quatre rockers). Et pour finir, je porte un t-shirt du groupe Linkin Park, complètement échancré dans le dos. Je suis, depuis toujours, convaincue qu'un haut du genre peut tout à fait faire sexy, d'autant plus quand c'est pour plaire à mon petit ami, lui-même batteur dans un groupe de rock. Quoi que, je sais que Martin aime les filles un peu plus soignées que moi.

Enfin, cette info me vient d'Erik qui prend un malin plaisir à me décrire les ex de mon copain, même si n'ai pas à me plaindre car la liste n'est vraiment... vraiment pas longue. Dans mon cas, il n'y a pas eu beaucoup d'hommes dans ma vie et le dernier en date, ils le connaissent, pas besoin de décrire le style de la vedette.

J'ai opté, depuis un moment, pour un balayage noir fondu dans mon roux flamboyant. D'après mon coiffeur ça fait très femme de caractère et cela fait ressortir la couleur de mes yeux. On ne rechigne pas sur un détail qui peut nous embellir. Mais bon, on est plus sur un style Avril Lavigne que sur une *working girl* à la tête d'un empire !

Une fois prête, je rejoins le salon où Martin m'attend depuis bien trop longtemps. Mes talons qui claquent sur le carrelage lui font lever la tête de son téléphone, son regard s'agrandit et sa mâchoire tombe légèrement. C'était franchement prévisible, je ne veux pas me la jouer star du tapis rouge, mais je sais que je ne peux que lui faire de l'effet, moulée dans un morceau de simili cuir qui me rend un peu femme fatale. Voilà l'expression qui me qualifie le mieux dans cette tenue.

— Ça change clairement de ton jean troué et de tes Converse délavées que tu traînes depuis un moment ! dit-il, sourire en coin.

— Je change de look parce que je le décide ! Rien à voir avec ton envie

soudaine d'avoir une poupée Barbie 24h/24.

Ma voix s'élève légèrement, j'ai l'impression qu'il pense que cet effort n'est fait que pour lui. C'est une partie de la raison, mais sûrement pas la principale. Ce genre de réflexion est réductrice à souhait.

— Ne t'énerve pas Nina, je ne te juge pas.

— C'est pas la première fois que ce genre de réflexion sort de ta bouche, plus ou moins subtilement, mais j'ai l'oreille !

Je m'emporte, j'ai esquissé plusieurs pas en arrière. Ce sentiment de jugement, aussi infime soit-il, je ne le supporte pas. Je sais que c'est un peu excessif, mais je réagis comme ça presque comme un besoin primaire.

Je porte ces foutues Converse abîmées car je les trouve canon, le jean troué est juste sublime et la plupart de mes hauts sont de groupes de rock qui sont chers à mon cœur. J'ai déjà eu le look petite fille sage, ce n'est pas moi. Après tout, il m'a connue un peu rock'n'roll et ça ne lui a jamais déplu. Alors pourquoi aujourd'hui vouloir que ce look plus sexy devienne une habitude ? Non, non et re-non, il peut toujours rêver ! Je ne suis pas non plus sapée comme une pouilleuse au quotidien, non mais ! En soi, le changement n'est pas énorme, juste des talons et plus de bijoux et de maquillage qu'il n'en faut. Mais c'est tellement plus qu'à mon habitude, je ne me vois pas être comme ça tous les jours. Je vois mal m'engoncer dans ce pantalon en simili au quotidien pour ses beaux yeux.

— Mon but n'était pas de te vexer, tu sais. Je disais juste ça car je te trouve très sexy ce soir. Va falloir que je t'aie à l'œil dans cette boîte de nuit. Tu vas tourner plus d'une tête.

Martin essaye d'employer un mélange entre l'humour et la séduction pour me faire changer de sujet, ce qui apaise un peu la colère qui commence à monter en moi.

— Tu sais quoi ? J'ai plus envie d'y aller. Je vois pas ce qu'on va y faire, je ne connais quasiment pas votre ami, à part me souvenir que sa petite amie est une plaie, je n'ai rien retenu de bon de ma seule rencontre avec eux.

— Fais un effort, s'il te plaît, on restera pas longtemps. Après ça, on rentre à la maison et on passe une nuit de folie entre amoureux.

Je sais pas si c'est son regard à moitié vicieux ou sa moue attendrissante mais je finis par plier. Il m'embrasse avec douceur, pose ma veste de cuir sur mes épaules et me fait signe de me diriger vers la porte. À peine un pied en dehors de l'appartement, je fais demi-tour aussi sec et me dirige vers le

placard à chaussures. Honnêtement, quitte à supporter une soirée comme ça, autant être à l'aise. J'en ai rien à cirer que ces talons excitent mon mec ou pas. J'enfile mes Converse, celles-là mêmes qui étaient le motif de notre dispute. De toute façon, je n'ai pas besoin de faire bonne impression. Martin rigole en me regardant faire, il ne m'en tient donc pas rigueur, puis claque la porte derrière nous quand j'ai enfin fini mon changement de chaussures.

En voiture, les gars vantent les mérites de cet ami. J'ai déjà rencontré Tristan et sa petite amie Fanny à une soirée, il y a environ trois ou quatre mois. Lui est sympa, un beau gosse taillé dans le marbre, avec un physique plus qu'avantageux. Sa petite copine est clairement pareille, une grande girafe aux jambes interminables, un teint hâlé et parfaitement maquillée.

Bref Barbie et Ken des temps modernes. Le chemin n'est pas long pour arriver à l'endroit de la fête, nous passons devant une queue interminable de personnes espérant pouvoir entrer ce soir. Un bruit étouffant crache à travers les portes blindées, je jette un coup d'œil par-dessus l'épaule de Martin qui annonce le groupe au videur. Je vois mon nom marqué après celui du groupe. Quand nous pénétrons à l'intérieur, j'ai l'impression de passer la porte des enfers. La lumière abat des rayons ardents rouges. À chaque table, des seaux de champagne remplis de bâtonnets fluorescents et de cierges magiques. C'est luxueux, les serveurs sont tous habillés de blanc. Ok, je fais tache dans le décor. Peu importe, pour le temps qu'on va rester, dans la pénombre je passerai inaperçue.

Malheureusement, Barbie et Ken nous aperçoivent assez rapidement et je suis le mouvement pour les rejoindre, traînée par la main de Martin.

— Salut les mecs ! braille Tristan qui se décale pour me faire un bonjour cordial de la main.

Je m'accroche cette fois-ci au bras de mon petit ami, car à travers la musique assourdissante, j'arrive à entendre Fanny brailer mon nom. En quelques secondes, elle me gratifie d'une accolade beaucoup trop amicale à mon goût. La vache, suis-je asociale à ce point-là ? Je fais un effort surhumain pour sortir de ma cachette et lui répondre. Y a rien à faire, le feeling passe pas. Mais je vais éviter de plomber la soirée à faire l'ermite. *Colle-toi un beau sourire et fais mine d'être contente Nina.*

— Fanny ! Tu vas bien ?

— Très bien merci, viens laissons les hommes, j'ai une table avec mes amies.

Enfer et damnation, une table pleine de répliques de la version originale s'affiche devant moi sans que je ne puisse faire demi-tour pour partir.

— Les filles, Nina. Nina, les filles ! Assieds-toi, ma belle, et sers-toi à boire.

Je ne me fais pas prier pour me servir un verre de champagne et le descends cul sec pour me donner du courage. Mon regard parcourt la salle et je capte Martin un peu plus loin, il jette des coups d'œil réguliers dans ma direction. À vrai dire, les autres gars aussi. Je vous l'ai dit, j'ai une sacrée garde rapprochée qui connaît mon manque d'intérêt quant à fréquenter un groupe de nana aux antipodes de ma personnalité.

— Alors Nina, je vois que tu es en bonne compagnie avec les garçons.

— Ça, tu l'as dit !

— Tout roule pour toi et Martin ? s'enquiert Barbie, sûrement à l'affût d'un scoop.

— Oui, on peut dire que ça marche très bien, répliqué-je du tac au tac pour briser ses espoirs d'orage.

— Je suis contente pour toi, Martin n'a jamais eu trop de petites amies. Ça ne lui fait pas de mal un peu de compagnie.

— Je ne suis pas un petit chien qu'on offre à un vieux pour combler le vide de sa vie, tu sais.

Non mais elle est sérieuse ? J'espère que ça va la calmer, ma petite réponse plutôt piquante.

— Non, je sais, ne t'inquiète pas. Toi aussi ça doit te changer ! me répond-elle d'un air satisfait.

— Comment ça ?

— On va dire que ce n'est pas Aaron, la qualité est nettement inférieure. Ton petit ami est quelqu'un de respectable, je ne dis pas le contraire. Mais niveau physique, je trouve que ton ex était d'un niveau supérieur. Et puis, batteur est moins prestigieux que chanteur, on ne va pas se mentir.

Alors là, je suis subjuguée par ses paroles. J'hallucine ou est-ce la réalité ? Cette fille est condescendante et mauvaise sans même s'en rendre compte. J'ai deux choix : soit garder mon calme, soit exploser maintenant. Autant être claire que la première option me brûle les lèvres, mais il est encore tôt pour faire un scandale et couper court à la soirée. Je vais mordre ma langue encore un peu.

— Je ne choisis pas le physique en premier, mais ce qu'il y a dans la

tête. Tu devrais en prendre de la graine.

— Tristan est quelqu'un de très bien, il a tout ce qu'il faut là où il faut. Même dans la tête.

Elle esquisse un petit rire avec son amie à côté d'elle, une blondinette qui ne semble au final pas à sa place dans le décor mais qui fait tout pour s'y fondre. Pauvres filles. Non, je ne vais pas rester là à l'entendre jacasser. Je me lève avec la conviction d'aller rejoindre les gars qui, eux, rigolent bien plus. Sauf que Fanny m'attrape la main au vol pour me faire rasseoir. Mon cul claque sur le fauteuil et je me retrouve yeux dans les yeux avec la girafe.

— Arrête de te croire mieux que moi, tu n'es qu'une petite opportuniste. Se taper deux membres du même groupe, ça ne le fait pas vraiment, tu as une sale réputation dans notre milieu. Sans compter que tout le monde te porte responsable du départ d'Aaron. Le pauvre, être tombé sur une égoïste comme toi qui l'empêche de vivre son rêve, ça me révolte. Quant à Martin, il t'a prise sous son aile car il n'a rien trouvé d'autre. Celui qui me dit qu'il t'aime sincèrement, je ne le croirai pas !

Elle porte sa main à la bouche pour refréner un haut-le-cœur, et, en une fraction de seconde je perds tout contrôle sur mes paroles. Ça va saigner. Rien à foutre de me faire traîner de force dehors et que les gars se retrouvent à boire une bière dans mon salon, je préfère ça que je rester ici à me faire rabaisser comme la pire des damnées.

Je me lève à nouveau, je la surplombe alors qu'elle est encore assise à pouffer de rire.

— Tu es bien folle de croire que je vais me mettre à genoux pour entendre tes précieux conseils. Aaron a foutu le camp pour des raisons que personne ne connaît, et où qu'il soit je m'en fous. Qu'il crève en enfer si ça lui fait plaisir, je ne pleure plus pour un mec comme lui. Et pour le reste, je n'ai pas à me justifier. Ma vie, ma réputation et ma place dans le groupe n'ont pas à recevoir ton consentement.

Elle me laisse finir de parler puis se redresse à ma hauteur avec lenteur. Un énorme sourire machiavélique se dessine sur son visage pourtant charmant au premier abord.

— Retourne dans ton pays, t'occuper de ta sœur. Au moins là-bas, ta tête d'orpheline ne me gâchera plus le paysage.

Je jure que c'est la dernière fois qu'elle a l'occasion de parler. Que n'importe quels Dieux m'en soit témoin, je perds le contrôle pour de bonnes

raisons. Je reste quelques secondes à la fixer, mon poing se hisse et entame le chemin pour aller se fracasser sur le démon en face de moi. Mais un instant avant qu'il ne frappe, mon mouvement est stoppé. En fond, j'entends qu'on hurle mon nom dans le brouhaha ambiant. Mon bras se retrouve plaqué contre mon corps et je reconnais Martin qui se place face à moi. Forcément, le voir m'ôte toute envie meurtrière. Mes yeux se perdent dans les siens. Les méchancetés proférées se bousculent dans ma tête. Un tsunami d'émotions me dévaste. Plus vite qu'il ne faut pour le dire, dans un flou qui m'aveugle, je me retrouve dehors où la fraîcheur me file des frissons. J'aurais pu tenir longtemps, mais le sujet le plus sensible a été abordé. Les larmes coulent sans que je ne les contrôle, on me secoue pour que je revienne sur terre.

— Mais Nina, qu'est ce qui t'a pris ? Pourquoi tu as voulu la frapper ? Réponds-moi !

Martin hurle avec force, je ne l'ai jamais vu comme ça. Je reste muette face à sa colère. Je ne sais pas comment réagir, à vrai dire. C'était légitime, tu ne peux pas emmerder un serpent sans prendre le risque de te faire mordre. Je balbutie quelques mots histoire de ne pas rester prostrée dans un silence qui me desservirait.

— On m'attaque, je réplique.

— Pas en public ! Pas dans une salle bondée de gens du monde de la musique. Faut te contrôler !

— Emmène-moi loin d'ici.

— Nina... Faut aller t'excuser là, les conséquences peuvent être importantes pour nous tous.

— Partons !

J'ai hurlé si fort que mes mots percutent Martin, qui esquisse un mouvement de recul avant de me passer son bras autour des épaules pour partir. Je veux fuir très loin. Pour le coup, la femme forte plie sous le poids de ce qu'elle vient de recevoir.

Comme un flash, une phrase me revient : "*Celui qui me dit qu'il t'aime sincèrement, je ne le croirai pas !*" Je m'arrête non loin de la voiture.

— Dis, Martin, tu m'aimes ? questionné-je avec plus de désespoir que de romantisme.

Chapitre 5

Sur un air romantique

Je me laisse conduire alors que le taxi avance vers une adresse qui m'est inconnue. Les lumières de la ville défilent sous mes yeux, tandis que ma colère est chassée par la curiosité. À croire qu'il m'en faut peu pour retrouver mon calme. Mais je me demande, où m'emmène-t-il ? Je tourne la tête vers Martin, mais il reste muré dans son silence. Son pied tapote frénétiquement le sol, je ne sais pas s'il est stressé ou impatient, et son visage est tourné pour regarder à travers la fenêtre fuyant le mien au cas où il pourrait déceler un quelconque indice.

— Tu peux me dire où on va ?

— Tu le verras bien assez tôt, petite curieuse, dit-il sans dévier son regard vers moi.

— Je n'ai pas eu de réponse tout à l'heure. Dis-moi que tu m'aimes, soufflé-je pour le taquiner un peu et le détendre.

— Tu le comprendras dans quelques minutes.

Trop de suspense pour moi, je n'aime pas ça. Effectivement, la voiture finit par s'arrêter devant un immeuble sans prétention. Martin tend un billet au chauffeur, sort et contourne la voiture pour m'ouvrir la porte. Il déborde de bonnes manières. Il me prend la main avec douceur, m'offre un sourire tendre et m'emmène vers un escalier qui court vers une porte en bois. Dessus, une petite pancarte annonce le nom du lieu : « *Chez Marius* ». Martin toque à la porte qui s'ouvre à la volée et laisse apparaître un vigile dans un corridor aux murs teintés de bordeaux. J'avance dans les pas de Martin avec une pointe d'angoisse. Nous passons un lourd rideau vert sapin qui dévoile un spectacle splendide. Sur une piste en parquet clair, des dizaines de couples dansent sur des musiques d'un autre âge. Au fond, un long bar s'étend sur tout le long de la pièce, d'un bois sombre, massif et brillant. Quand mes yeux analysent un peu plus les personnes, je me rends compte qu'ils sont tous vêtus de tenues des années cinquante. Quand je quitte ma contemplation, je me tourne vers mon petit ami qui a la tête baissée, l'air gêné.

— Qu'est-ce qu'on fait ici ?

— On a tous des plaisirs coupables... J'aime danser et pas qu'en boîte

de nuit. On peut même dire que je trouve les années cinquante particulièrement charmantes. Tu vois, c'est ça ma preuve d'amour. Je partage un peu de moi avec toi. Mais si tu t'aventures à en parler aux gars, c'est terminé.

Il finit sa phrase avec tant de sérieux qu'il en est mignon. Je passe une main douce sur sa joue, plongeant mon regard dans le sien. Il me rapproche un instant en me tenant la taille pour déposer un baiser sur ma tempe. Je m'attendais à tout, mais pas à découvrir que Martin aimait faire un bond dans le temps comme celui-là !

— Tu viens souvent ici ?

— Non, pas vraiment. J'en ai eu l'occasion deux ou trois fois. Faut dire que le temps libre, ce n'est pas trop ce dont je dispose le plus. Tu sais danser ?

— Si t'as pas peur pour tes pieds, je devrais pouvoir suivre le rythme.

Il se détache de moi et me tend la main pour m'inviter à aller sur la piste, mais j'ai un instant d'hésitation. Partagée entre la peur de me ridiculiser et celle de l'inconnu. J'accepte toutefois l'invitation et me laisse guider au son d'Elvis Presley, ce qui clairement me change du rock habituel qui tambourine dans mes oreilles. Mon corps a un mal de chien à suivre la cadence, mais mon partenaire, lui, semble dans son élément. Mes talents en tant que danseuse sont médiocres, je suis saisie par la peur de me laisser aller, et je pense que ça se voit. Au bout d'à peine deux chansons, qui ont dû être une torture pour Martin, nous nous dirigeons vers le bar. Nous commandons de quoi nous rafraîchir histoire de ne pas finir desséchés.

— Je suis vraiment désolée de te gâcher ton plaisir, mais des danses aussi peu contemporaines sont beaucoup trop compliquées pour moi, ris-je.

— Bois donc ton verre et on change de salle.

— Parce qu'il y a plus ancien encore ? Alors là, ne compte pas sur moi !

— Tu verras Nina ! Arrête de faire ta farouche et ouvre-toi à la nouveauté.

J'avale mon cocktail sans alcool. Le goût frais, délicieusement sucré, calme le rouge de mes joues. La chaleur dans la pièce est étouffante et le dos de mon t-shirt est déjà trempé de sueur. Mon verre est vide bien avant que je sois complètement désaltérée, mais je me laisse encore une fois porter par l'entrain de mon petit ami qui me fait découvrir une tout autre ambiance. Bien plus récente cette fois. Enfin, on ne fait qu'une avancée de dix ans. *Les*

Beach Boys, en bande sonore, font danser la salle pleine. Aussi étonnant que fascinant : il y a beaucoup de jeunes de notre âge. Et pour de bons petits français comme nous, quand c'est la voix de *Brigitte Bardot* et son Harley-Davidson qui se fait entendre, on est bien fiers de danser. Être chauvins, de l'autre côté de l'Atlantique, me rappelle que toute ma vie là-bas est en pause depuis que je suis ici.

Alors que l'ambiance semble ralentir, les danses rapprochent les corps et les souvenirs remontent à la surface. Abigaël... un manque qui me ronge chaque jour. Je sais qu'elle vit une vie de rêve avec tante Agathe, mais je cultive toujours au fond de moi cet espoir de l'avoir proche de moi. On ne peut pas toujours avoir ce que l'on veut dans la vie, mais ma petite sœur... je ferais tout pour elle. C'est pourquoi refuser qu'on me la confie pour le moment est la décision la plus sage que j'ai dû prendre. Agathe lui offre une très bonne école, toutes les activités qu'elle souhaite faire, des vacances dignes de cartes postales. Je ne suis pas encore capable de lui donner tout ça, elle aurait une vie trop décousue pour s'épanouir comme il le faut.

Je n'ai pas autant de nouvelles que j'aimerais, mais c'est juste que j'essaie de m'effacer un peu. Je connais Abigaël, si je gardais trop de contact, elle ne serait pas bien. Elle tannerait tout le monde pour vivre ici, pour m'appeler à longueur de journée... bref je ne veux pas qu'elle vive accrochée à l'idée que me rejoindre est possible dans un futur proche. Alors je donne des nouvelles de temps à autre, sans trop donner de détails et en précisant que je pense à elle à chaque instant. Je sais également que ma tante lui montre pas mal de photos de mes réseaux sociaux et de ceux du groupe, alors bon, elle est quand même au courant de pas mal de choses. Quand le besoin de nous retrouver se fait sentir, on s'appelle en visio ou bien je claqué mes économies pour faire un aller-retour en France. Je ne l'ai fait qu'une seule fois alors qu'elle était inconsolable depuis plusieurs jours, rongée par un chagrin de petite fille. Abigaël sait que cette situation ne durera pas toute la vie, elle est forte... Elle comprend. Moi pendant, ce temps, j'essaie de chasser la mélancolie quand elle tente de s'emparer de moi. J'ai fait le choix de vivre avec le groupe un temps. Un jour, une tout autre vie s'offrira à moi. Ce n'est pas égoïste, au contraire, chacune évolue comme elle le doit.

— Nina ? Ça va ?

Je sursaute, Martin coupe mes pensées mélancoliques pour me ramener à la réalité.

— Oui, oui. Ça va très bien et toi ? Content de partager tout ça avec moi ?

— Heureux, tu veux dire. Je t'aime, Nina.

Il attrape mon visage en coupe pour m'embrasser et pour rajouter un romantisme à faire fondre n'importe quel cœur de pierre, un slow commence. *My Way*, de Frank Sinatra, me transporte dans un tourbillon d'amour incontrôlable. Je regarde mon partenaire de danse avec un regard d'infinie reconnaissance. Il est une si belle page dans l'histoire de ma vie que j'espère écrire plus d'un chapitre à ses côtés. Je savoure les trois minutes hors du temps qui s'offrent à nous, un moment où on est juste tous les deux.

— Il se fait tard, on rentre ? me demande-t-il le visage commençant à se tirer de fatigue.

Déjà ? Il n'en veut pas plus ? J'opine alors sans poser de question et nous quittons le lieu. Une fois dehors, la fraîcheur de la nuit tombe sur mes épaules. Les notes de musique résonnent dans ma tête, leur douceur et leur rythme transportent toujours mon cœur à une époque qui n'est pas la mienne. Rien à voir avec le bourdonnement en sortie de boîte de nuit, là c'est plus doux, plus romantique, une parenthèse salvatrice qui nous lie un peu plus fort. Nous commandons un taxi, qui ne tarde pas à arriver, et heureusement car je suis à deux doigts de prendre froid. Le chemin n'est pas long avant d'arriver à la maison, plus ou moins trente minutes. Ma tête repose sur l'épaule de Martin et c'est alors que toutes les émotions retombent doucement en moi. Le tintement du téléphone de Martin vient briser le silence de l'habitacle au moment où nous arrivons en bas de chez nous. Il jette un coup d'œil à l'appareil avant de descendre. Durant une seconde je ne sais reconnaître cette lueur qui traverse son regard. Il secoue la tête, puis nous descendons. Mon esprit se pique face à l'attitude étrange qu'il a adoptée. J'ai envie de faire ma copine jalouse et psychopathe qui veut tout savoir. Mais je n'ai pas le temps d'y penser plus longtemps, Martin me fait signe de me hâter à sortir. Une fois dans l'appartement, nous nous accordons une preuve d'amour charnel qui scelle la fin de cette journée. Nos corps s'écroulent dans les draps et je réalise alors qu'il me donne chaque jour la preuve qu'il m'aime.

Chapitre 6

Star dans une autre vie

Tout est plutôt calme dans le studio, la prochaine échéance du groupe est pour demain soir. Chacun bosse dans son coin tandis que je bouquine tranquillement sur le sofa. De temps à autre, je lève le regard du papier pour contempler le professionnalisme qui possède les garçons. Dans un coin, Martin et Erik font des messes basses en lançant des regards dans ma direction, sans discrétion bien sûr.

— Hé vous deux, les interpellé-je, pas de messes basses sans curé !

— Mais c'est quoi cette expression de fermière ? rigole Ben en levant la tête de sa guitare.

— Il n'y a rien de pire que de parler de quelqu'un en le regardant de loin, vous comptez cracher le morceau ?

— Sûrement pas, on te demande pas ce que tu racontes à tes copines.

La remarque du bassiste me pique. Il ne pense pas à mal, mais oublie un peu mon conflit récent avec Tiphaine. Ça me chagrine toujours autant, mais je ne peux rien y faire. J'attends patiemment des excuses qui ne viennent pas.

Flashback :

— Tiphaine, dis-moi que c'est une blague ? Tu essayes de reprendre contact avec Erik après ce que tu lui as fait ?

— Écoute Nin', je n'y suis pour rien, il me manque, gémit-elle en pensant me faire plier.

— J'y crois pas ! Tu l'as fait cocu. Excuse-moi, mais tu devrais te tenir à distance de lui. Tu ne peux pas revenir comme ça parce que l'autre con de Jérémy t'a larguée.

— Il n'y avait rien entre Jerem' et moi ! Mon petit ami était loin j'ai craqué, voilà tout.

— C'est tout ce que tu as à dire pour te justifier ? Il est venu te voir en France, il débarque et il te trouve en train de vivre avec un autre mec. Dans ma maison en plus ! Je ne te la loue pas pour qu'elle voie défiler tous les mecs qui te passent sous la main.

— Je suis vraiment désolée, l'erreur est humaine. Je ne voulais pas lui faire de mal, j'étais vraiment perdue dans mes sentiments.

— Non, tu ne l'étais pas, il était là pour toi même à distance. Juste pour info, Erik va mal depuis le départ d'Aaron, et toi tu fermes les yeux et ne penses qu'à ton cul. Tu me déçois, c'est inimaginable. Je ne suis pas avec toi et tu pars en vrille. Sauf que cette fois-ci, j'ai pas réussi à récupérer ta connerie.

— Je te demande pas de me flicker non plus, je suis adulte, je sais ce que je fais, s'énerve-t-elle à l'autre bout du fil.

— Ouais, eh bien tu fais du mal. J'en serais pas fière, à ta place.

Ma voix transpire autant la colère que la déception, je sais qu'elle aime être bien vue des hommes ou encore choyée comme une princesse. Mais peu importe ce que Tiphaine attend d'une relation, le respect est bien le minimum qu'elle doit donner en retour !

— Je vais me rattraper, lui prouver que..., commence-t-elle à promettre avant que je ne la coupe net.

— Rien du tout, tu l'oublies et lui fous la paix !

— Jamais de la vie, je crois encore que tout est possible entre nous.

Elle me dit ça avec sérieux et détermination. Cette conversation semble invraisemblable. Je ne sais même pas quoi argumenter pour la faire redescendre sur terre.

— Tu te fourres le doigt dans l'œil, tu rêves en couleur ma p'tite, je n'ai même pas assez d'expressions pour qualifier ton comportement.

— Je vais venir et tu vas voir !

Sa décision semble prise, elle paraît même honnête. Même si je ne souhaite pas la voir débarquer et foutre en l'air mon petit bonheur, je serais bien contente de la revoir. Sauf qu'on ne va pas se leurrer, si elle foule le sol américain avec comme but de récupérer Erik, ça va être un joyeux bordel.

*

Elle n'a jamais fait l'effort de venir jusqu'à nous. Je continue d'avoir de ses nouvelles de temps à autre, mais sans plus. Dans ses messages, elle parle de ses problèmes et uniquement de cela. L'égoïsme à son paroxysme. Tiphaine ne sait quasiment plus rien de ma vie ici et fait face à l'indifférence d'Erik quand elle revient à la charge. La mélancolie de nos années passées me gagne l'espace d'un instant, puis je réalise que je dois continuer à balayer ce qui ne me rend pas heureuse. Faire face au bonheur et tourner le dos aux

ténèbres, c'est un bon credo.

— Tu n'as pas de soucis à te faire avec ça, vous êtes mes seuls amis.

Ma phrase plombe l'ambiance, gorgée de résignation. Je ne dis pas ça pour me plaindre, c'est simplement la vérité. Je ne n'ai qu'eux dans ma vie, quatre mecs forts sur qui je peux m'appuyer quand je ne tiens plus debout. L'avantage d'avoir une bande de potes uniquement masculins, c'est qu'il n'y a pas de ragots ou de paroles mal comprises. Tout est toujours clair, parfois ça explose entre nous puis tout se recolle pour repartir sur le bon pied.

Ben a posé sa guitare et fait les cent pas dans le studio, on dirait un lion en cage qui crève la dalle. Il s'arrête net pour me lancer un regard déterminé, hausse les sourcils et pointe du doigt le pied de micro déjà en place au milieu du studio.

— Nina, Robin, branchez vos micros !

Il va falloir prouver de quoi je suis capable. Ce défi s'impose à moi sans possibilité d'y couper au moment où le chanteur se lève d'un bond pour brailler qu'il va me coller une raclée. Je ne sais pas ce qui lui prend, cela ne lui ressemble pas d'être aussi euphorique. Vu les réactions amusées des mecs, ils ont dû le remonter à bloc, voire même lui promettre quelque chose en contrepartie. Cette fois-ci, je ne suis pas fatiguée, voire même ultra en forme pour me lancer à corps perdu dans ce défi.

— Mademoiselle, s'incline Rik' en indiquant ma place dans le centre du studio.

— Robin, tu connais les *Fall out boys* ? lui lancé-je convaincue qu'il saura gérer.

— Bien sûr ! Attention à ce que tu vas choisir. Leur répertoire n'est pas fait pour tout le monde, supplie-t-il les mains jointes.

— Toi, tu n'as pas peur pour ta vie, lui répond Martin, un sourire sadique aux lèvres.

Et c'est à partir de là que nous nous installons chacun sur un tabouret. Je choisis avec plaisir *Alone Together*. Cette chanson représente beaucoup pour moi, un hymne à la musique qui, comme le dit si bien le groupe « *est là pour vous montrer que le punk rock ne vous laissera jamais tomber, peu importe ce que vous pouvez traverser dans vos vies* ».

Les gars installent sur un trépied une caméra en face de nous. La pression que tout ça soit diffusé à des millions de personnes m'envahit. Je respire profondément pour garder un peu de calme. Je frotte mes mains l'une

contre l'autre comme si ça allait faire sortir mon stress, puis racle ma gorge pour dégager mes cordes vocales.

Quand Ben nous donne le signal de départ et que Robin débute, je sais alors que mon choix est judicieux. Notre duo fonctionne tellement bien. Sa tessiture de voix complète la mienne. Dans mon dos, je sens s'écraser la puissance de la batterie. La basse et la guitare font vibrer la surface de ma peau. Je me perds dans les paroles laissant ainsi mon cœur chanter à ma place. J'y mets mon corps et mon âme, c'est fou. Dans une autre de mes neuf vies de chat, j'étais forcément une chanteuse. Malgré le stress, ce rôle semble me convenir comme un gant, mais c'est clairement tout ce qu'il y a autour qui me file la gerbe. Je ne voudrais pas d'une vie rock'n'roll ; juste le job de chanteuse sans les inconvénients qui lui incombe. La célébrité et la scène, c'est un lot à prendre ou à laisser. Robin se joint à l'unisson pour la fin, une apothéose telle que tous les instruments finissent par se taire et nous laissent finir a cappella. Puis tout s'arrête, ma poitrine se lève et s'abaisse au rythme de ma respiration. C'est toujours la même sensation quand il n'y a pas un autre morceau à la suite : une chute émotionnelle après laquelle le cœur peine à retrouver une cadence normale, tambourinant comme un prisonnier rêvant de sortir de sa cellule pour regagner sa liberté.

— C'était juste « wouah », avoue Robin, le souffle presque coupé.

— Je dois dire qu'on a fait fort, affirmé-je, fière de notre prestation.

— Va falloir que tu montes sur scène avec moi ou qu'on fasse un truc ensemble ! Nos voix se complètent si bien, une vraie symbiose. J'ai tellement d'idées de titres, mais un truc romantique à souhait pourrait changer un peu.

— Reprends tes esprits et on en reparle, je ne suis pas une Rockstar, mon beau, blagué-je pour le calmer.

— Le bourreau des cœurs va se détendre, tu ne chanteras rien de romantique à ma nana, rigole Martin en venant déposer un baiser sur mon front.

Le jeune lève les mains d'un air résigné. De toute façon, je ne chanterai plus rien de romantique avec qui que ce soit. J'ai donné une fois, un coup de maître sur le moment, un fiasco à long terme.

— Filez-moi un carnet tout de suite, ma tête entre en combustion tellement j'ai d'idées ! Je vois des jets de feu, un truc un peu métal, avec le son de la batterie plus fort qu'à l'habitude ! Des gros spots rouges...

Robin se jette sur le premier bloc de papier qui lui vient sous la main :

mon carnet bleu. J'ai à peine le temps de le lui arracher des mains qu'il a déjà posé les yeux sur quelques griffonnages qui s'y trouvent. Les secondes s'écoulaient alors comme des heures, j'ai l'impression qu'il a le temps de lire l'intégralité de mes mémoires. Ou du moins suffisamment pour me regarder avec des yeux ronds comme deux billes, secoués de surprise. *Si tu tiens à la vie et peu importe ce que tu as pu lire, par pitié, ferme-la.*

Lorsque nos regards se sont croisés, Robin a bien compris la définition du silence. Le mien était agressif et le sien résigné à la boucler. Et depuis le moment où mon carnet est revenu entre mes mains, il n'a plus osé m'adresser la parole. Je ne sais pas ce qu'il a pu lire mais, honnêtement, ce petit carnet bleu contient de mes listes de courses à mes pensées les plus intimes. Celles que j'ai besoin de me sortir de la tête. Peut-être a-t-il lu des paroles des chansons que j'ai pu griffonner, les mots d'amour que je ne saurai dire à Martin, un morceau des lettres que j'ai voulu mille fois écrire à Aaron après son départ ? Impossible de le savoir si je ne demande pas. Mais à la façon dont le chanteur me fuit, je me doute que ce n'est pas quelque chose d'anodin qui a retenu son attention.

Chapitre 7

Douce Philadelphie

Nous sommes le lendemain de l'enregistrement du duo et nous venons d'atterrir à Philadelphie où se produit le groupe ce soir. J'ai déjà informé tout le monde que je préférais rester à l'hôtel et, malgré des négociations acharnées, je n'ai pas cédé à la pression d'Erik ou Martin. L'envie de rester enfermée, au calme dans ma chambre, est un meilleur plan. Je n'aurais même pas dû venir, au final. C'est terrible de se sentir troublée par une insignifiante situation, mais l'idée que Robin puisse savoir quoi que ce soit de profondément personnel me torture intérieurement. Un taxi nous dépose devant un grand hôtel du centre-ville. L'avantage, c'est qu'on a une bonne partie de la journée libre avant que les garçons n'aillent faire les balances vers dix-huit heures.

Une fois montée, je m'affale dans le lit king size tellement confortable que je suis déjà impatiente d'y passer toute ma soirée. À la façon dont Martin me fixe, les bras croisés, je devine qu'il va falloir que je me batte encore un peu pour avoir mon petit moment en tête-à-tête avec moi-même.

— Donc tu comptes rester ici toute la soirée et louper un concert d'enfer ? me demande-t-il l'air bien trop sérieux.

— Tout à fait, mon amour. Je vais m'enfiler un pyjama, commander une montagne de bouffe et me mettre sous la couette.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien, rien, feins-je, le visage innocent.

— Qu'ai-je fait alors ?

Martin hausse le ton, ses expressions sont froides. Je n'aime pas le voir aussi strict et ses mots sont comme des lames jetées à mon attention. Si on fait abstraction de ses petits secrets avec Erik la dernière fois, il n'a rien à se reprocher. De toute façon je n'ai jamais rien à redire, il est toujours parfait avec moi. Tendre, doux, gentil, aimant, drôle, attentionné... L'homme idéal. Malgré tout, l'impression qu'il me cache quelque chose trotte dans ma tête en boucle et le désir d'en savoir plus se fait trop fort pour que je me taise plus longtemps.

— On va dire que tes messes basses avec Erik et ta drôle d'attitude en

sortant du taxi l'autre jour me font douter.

— Tu doutes de moi ? demande-t-il nerveux.

— Non, non, pas de toi.

Je me rapproche de lui mais il recule.

— Alors dis-moi, j'écoute.

— Qu'est-ce que tu as vu sur ton téléphone ? Qu'as-tu dit à Erik en me regardant droit dans les yeux ? Excuse-moi de me poser des questions, mais ça ne te ressemble pas.

— Le message ce soir-là est d'ordre personnel, quant à Erik je ne faisais qu'écouter ses plaintes à propos de Tiphaine. Forcément qu'on te regarde... Tu es son amie. Contente d'avoir eu tes réponses ?

Il termine la conversation avec tellement de froideur que je peine à le reconnaître. Il fonce s'enfermer dans la salle de bain d'où ne tarde pas à me parvenir le bruit de la douche qui coule. OK, je me suis fait des films, j'ai imaginé le pire sans raison.

Franchement Nina t'es la reine des imbéciles pour le coup. Vu la colère dans laquelle je l'ai mise, j'ai plus qu'à faire profil bas et à me ramener au concert. Je déteste devoir me faire pardonner, ça me met vraiment en position de faiblesse. Surtout quand je me suis prévu un plan d'enfer pour une soirée *glandouille* comme celle d'aujourd'hui. C'est souvent à moi de me faire pardonner, je fais plus de boulettes que lui, à vrai dire. Je ne courbe pas l'échine, j'arrondis les angles pour éviter que nous nous emportions.

Quand Martin ressort, sa mine est un peu moins tendue, mais il n'en reste pas moins qu'après Robin hier, c'est à son tour de m'ignorer. Décidément, ils se sont donné le mot ou quoi ? Il ouvre sa valise pour sortir un jean brut et une chemise grise qu'il enfle, le corps à moitié mouillé. Cette vue provoque en moi un million de frissons, il est bien bâti c'est indéniable.

Mon petit ami n'est pas d'une beauté classique, bien au contraire. Il n'est pas très grand peut être un mètre soixante-quinze, ses yeux clairs sont en accord avec sa peau laiteuse. Ses cheveux blonds sont courts et niveau look, il est tout ce qu'il y a de plus commun. Mais quand on se penche sur sa musculature, tout de suite, il y a plus d'éloges à faire. Ses épaules et sa mâchoire carrée lui donnent un petit côté germanique qui dégage un certain sérieux. Il aurait plus un faciès à faire partie de *Rammstein* que d'un groupe de minets français. Sous sa chemise se cachent des abdos dessinés et sous le jean des cuisses sillonnées de muscles saillants. Quant à ses bras, c'est

pareil : tout dans la puissance.

En même temps, être batteur demande énormément d'endurance et une bonne hygiène de vie. C'est une cadence d'enfer qu'il faut tenir tout le long d'un concert. On sous-estime souvent la batterie, reléguée au fond de la scène pour ne pas envahir l'espace sonore. À y penser, cela convient très bien à Martin qui n'aime pas être trop mis en avant. C'est tout le contraire d'Aaron, par exemple, qui ne vivait que pour la lumière des projecteurs. Et maintenant que j'ai de l'expérience sur les deux plans, je peux vous assurer qu'il est plus facile de vivre dans l'ombre. Je sors de mes pensées quand Martin décide de m'adresser la parole.

— Tu viens ? On va manger.

— Tu boudes ? dis-je en faisant un visage d'enfant.

— Non, Nina. Je ne boude pas, je suis juste vexé que tu puisses douter de moi comme ça.

— Avoue qu'il y avait de quoi, non ? Tu sais que j'ai horreur des secrets.

— Je n'en ai pas, zéro, aucun, nada. Tu t'es monté un plan dans ta tête, ne fais pas de détails des affaires d'État ! s'explique-t-il en enfilant ses chaussures.

Je me jette sur lui comme un naufragé sur une bouée de sauvetage et l'embrasse. J'ai une confiance aveugle en lui, c'est peut-être naïf de lui donner ce droit, mais je sais qu'il ne me fera jamais de mal. Martin m'enlace à son tour, un cercle d'amour s'empare de nous.

Sur ces bonnes pensées, nous rejoignons le reste de la troupe à une table du restaurant de l'hôtel et autant vous dire que le repas est délicieux. C'est un petit plus de suivre la vie d'artiste : les restos sont bons, les hôtels plutôt luxueux... Une vraie vie de princesse aux quatre coins du pays. Le label a diminué la taille des salles de concert mais pas le service alloué au groupe. Le reste de l'après-midi se passe dans la joie, Robin a décidé de me reparler et avec le reste des gars nous nous amusons à prendre des photos toutes plus stupides les unes que les autres. L'insouciance nous guide et le soleil chaleureux qui brille sur Philadelphie nous réchauffe tout le corps. L'horloge tourne sans que nous nous en rendions compte, j'ai oublié mes troubles de tout à l'heure et j'ai donc pour de bon concédé à venir au concert, mais dans les loges.

L'Electric Factory est une salle de concert d'environ deux mille cinq

cents places, c'est intimiste, mais grandiose à la fois. Le groupe connaît les lieux pour s'y être déjà produit auparavant. Les balances se passent sans encombre et l'heure de monter sur scène est déjà là. Le groupe, le staff et moi nous réunissons en un grand cercle pour faire le cri de guerre d'avant concert.

— Un pour les dieux du rock, hurle Erik.

— Deux pour la scène, suit Ben.

— Trois pour la musique, continu Martin.

— Quatre pour la gloire, termine Robin.

Toutes les mains réunies au centre s'élèvent vers le ciel dans un hurlement à l'unisson. Dans ma tête, cette scène se passe toujours au ralenti comme dans les vidéos backstage des grands groupes. Remontés à bloc, c'est parti !

Pour assister au show, je reste à l'entrée de la scène. Les deux heures trente passent à une vitesse folle. Robin est déchaîné, il se lâche complètement, se vouant corps et âme au public. Ses vieilles rangers, son jean noir déchiré ainsi que sa chemise rouge surmontée d'un perfecto noir lui donnent un look tellement rock. Par moment, il attrape sa guitare Ibanez floquée de flammes que lui a offert le groupe pour son entrée chez Seconds of Silence. Autant vous dire que cette guitare vaut des mois de salaire !

Le reste du concert se passe à la perfection et, quand ils sortent de scène, les membres du groupe sont couverts de sueur, mais heureux. Ils ont cette sale manie de me prendre dans les bras. Autant vous dire que ce n'est pas une partie de plaisir vu leur état. Mais je me plie à cette habitude sans broncher, ils partagent juste leur joie avec moi.

— La vache c'était un concert de malade ! J'étais tellement dedans, j'ai cassé trois paires de baguettes ! s'étonne Martin, content de sa performance.

— Non mais sur la fin du premier set, t'étais déchaîné ! J'entendais limite plus mon retour, se plaint faussement Robin.

Martin feint de ne pas savoir de quoi le chanteur parle en haussant les épaules. S'ensuit un rapide débrief avec le staff qui va, lui, passer la nuit à remballer le matériel. Mais il ne faut pas croire qu'ils font tout, la plupart du temps les garçons remballent soigneusement leurs instruments. Ils ont une équipe, mais ce n'est pas leur petit personnel non plus ! Après cela, tout le monde regagne l'hôtel en taxi et les trente minutes de chemin auraient pu suffire pour me bercer, mais Erik s'acharne à m'empêcher de sombrer. Je

vous jure qu'avec quatre garçons, il faut avoir les nerfs accrochés, par moment. Nous passons devant la réception et une des hôtes nous hèle avant que nous nous engouffrions dans l'ascenseur.

— Une lettre pour la chambre 483 messieurs dame, elle est au nom de Martin, dit-elle avec douceur.

— C'est pour moi, répond le concerné en attrapant le papier avant de le fourrer dans sa poche arrière de jean.

Personne ne porte attention à cet incident mais, moi, si. Mon regard se fait insistant jusqu'à notre arrivée dans la chambre dans un lourd silence. Une fois que la porte se ferme derrière nous, je ne manque pas l'occasion de savoir le contenu du courrier que je tire de la poche de mon petit ami.

— Repose ça tout de suite Nina, menace-t-il en se tournant vers moi.

— Pas de secret, tu te souviens ? lui rappelé-je avec arrogance.

— On verra demain, j'ai d'autres projets pour la fin de soirée.

Il me tire vers lui et fait voler la lettre sur une commode. Ses baisers me font tout oublier. De toute façon, Martin ne m'en dira pas plus pour ce soir. C'est peine perdue de chercher maintenant ce que contient ce bout de papier qui sème la zizanie entre nous. Mieux vaut laisser mon corps et mon âme se perdre dans les méandres de l'amour plutôt que de continuer le combat. Mais ne nous leurrions pas, ce n'est pas une reddition, la lutte reprendra de plus belle dès les premières lueurs du jour.

Chapitre 8

La proposition.

Encore allongée, je lorgne de loin l'enveloppe de papier couleur sable. Je pose les pieds par terre et, à pas de loup, je me dirige vers la commode. La moquette étouffe le bruit de mes pas, me rendant assez discrète pour ne pas réveiller Martin. J'attrape le courrier avec la ferme intention de l'ouvrir directement, mais il est scellé de façon à ce que je doive tout déchirer pour en lire le contenu. Je m'approche d'une fenêtre et essaye de voir à travers. Expérience ratée. Le papier est d'une épaisseur suffisante pour qu'aucun rayon de soleil ne puisse le transpercer. Je balance la lettre sur la commode où elle était, frustrée par autant de mystère, lorsqu'un grognement venant du lit me fait sursauter. Je pousse un petit cri qui n'est franchement pas des plus discrets et me vaut une remarque de mon cher et tendre.

— Qu'est-ce que tu fais ? Tu fouines ? souffle Martin sans même me regarder.

— Rien, j'allais me doucher !

— Tu cherchais à savoir ce que contient cette fichue lettre, je me trompe ?

— Non, non, hésité-je un instant avant de cracher le morceau. Oh et puis merde, bien sûr que oui ! Qui peut bien t'envoyer ça ? Tu ne veux pas savoir ? Et pourquoi ? C'est qui, ce correspondant mystère ? À moins que ce ne soit une fille, c'est ça ?

J'ai encore des dizaines d'autres questions en tête mais je me contente de celles-ci... Pour le moment, tout du moins. Martin se redresse pour s'appuyer contre la tête de lit. Cette fois-ci, il est bien réveillé.

— Je m'en contrefiche, je n'attends des nouvelles de personne et si c'était urgent il y a d'autres moyens de me contacter. Alors maintenant, va prendre ta douche ou fais ce que tu veux, mais arrête de me casser les pieds avec ça ! tranche-t-il d'une voix autoritaire.

J'en ai que faire de ses états d'âme, j'attrape la correspondance et l'ouvre sans précaution. Mon petit ami bondit du lit et fonce sur moi en m'arrachant l'objet du délit des mains.

— Regarde ce qu'elle contient, puisque tu m'interdis de le faire,

ordonné-je sèchement.

— Nina arrête de me pousser à bout, je n'ai pas envie de m'engueuler avec toi.

— Tu te fous vraiment de moi, tu sais très bien qui te l'envoie ! Tu sais quoi, je ne vais pas me battre contre toi. Tu n'as qu'à la garder pour toi, mais viens pas te plaindre que je doute de toi, car c'est uniquement parce que tu manigances dans mon dos.

Je lève les mains en signe de résignation. Sous le coup de la colère, je sais que mes paroles peuvent dépasser ma pensée et mes gestes se durcir. On va prendre notre avion-retour pour la maison, et une fois là-bas, adienne que pourra. Je relancerai le débat ou je garderai un silence pesant. Peu importe... Ça n'a visiblement pas d'importance à ses yeux, de toute façon. Je le laisse aller faire sa séance de sport, je ferai la mienne de retour à New York. Nous décollons dans trois heures. Pendant ce temps-là, je me douche et me prépare, boucle les valises et jette un œil à mon agenda pour la semaine prochaine. Les garçons n'ont pas de concert prévu avant samedi à Boston. Le planning est donc majoritairement composé de répétitions, d'une séance photo et d'une interview.

Optionnellement, il y a l'anniversaire de Martin jeudi. Je n'ai encore aucun cadeau à lui offrir, mais je garde dans un coin de ma tête l'idée de partir un week-end rien que lui et moi. Quant à la soirée du jour J, hors de question que ce soit en boîte de nuit ou dans un bar. Alors pourquoi pas faire une fête avec leurs amis américains et le groupe ? À voir... Pour l'instant, il ne mérite rien !

Mon homme revient de sa séance, m'embrasse sur le chemin de sa douche. Il n'est pas rancunier, mais moi si. J'attrape mes affaires, laissant à Martin la tâche de descendre ma valise, et vais m'asseoir au bar. Je commande un café corsé qui m'empêchera de dormir dans l'avion, comme ça je profiterai du trajet pour m'occuper des réseaux de Seconds of Silence. Ma liste de travail est assez longue, j'ai plusieurs articles à écrire, des publications à programmer, un point sur les tenues qu'ils souhaitent porter samedi à faire, bref, Nina la « manager » va être de service.

Le serveur dépose devant moi une tasse de café fumant. Je sors de mon sac à main mon carnet bleu sur lequel je note quelques citations qui me viennent en tête. Des phrases qui pourraient constituer des paroles de chansons.

J'entends les pas lourds de bottes, et le bruit de chaîne métallique qui les accompagne ne m'est pas inconnu. Quand je lève la tête, je croise les iris gris de Robin, qui, en un instant, décident de changer de point de chute.

— Pas si vite ! ordonné-je en me redressant.

Je pointe du doigt le tabouret à côté de moi et fais signe au serveur de mettre un second café sur le bar.

— Toi et moi, faut qu'on parle.

Robin hésite un instant entre aller s'asseoir plus loin, le long de la baie vitrée, ou subir une discussion avec moi. Il se résigne à prendre place après que mon regard se soit fait plus insistant. Le chanteur remercie d'un signe de tête le serveur pour la tasse qu'il vient de poser devant lui. Il tourne sa cuillère un nombre incalculable de fois avant que ma main vienne se poser sur la sienne pour arrêter ce mouvement agaçant au possible.

— Qu'as-tu lu ? lancé-je avec une voix bien trop sévère.

— Rien, je n'aurai pas dû prendre ce qui t'appartient, excuse-moi.

— Arrête avec ton air gêné, crache le morceau... Tu ne ferais pas cette tête si tu n'avais rien vu de troublant.

— Troublant ? C'est un mot faible Nina ! Comment tu as pu nous cacher ça ? Ça date de quand ? demande-t-il, la voix piquée de colère.

— Robin je ne suis pas devin, donc dis-moi ce que tu as lu, on met les choses au clair et on n'en parle plus, m'agacé-je.

— Tu as été invitée à participer à un casting et visiblement personne n'est au courant !

Tout à coup je comprends mieux sa réaction.

— Tu m'expliques ? insiste-t-il.

Je souffle avec force et me résigne à lui confier un bref résumé de cette histoire.

— Effectivement personne n'est au courant et, si tu veux tout savoir, ça date de peu après mon retour en France, après avoir quitté Aaron. Tu n'étais donc pas encore parmi nous. Je ne sais même pas comment ils ont eu mon mail, mais c'est arrivé au mauvais moment... Ne pas répondre était la meilleure solution.

Il me fixe d'un air dubitatif, je lui renvoie un faible sourire qui l'invite à ne pas trop insister. Chose qu'il ne fait pas.

— Ça reste quand même inimaginable que tu aies pu refuser avec le talent que tu as. Tu te rends compte que plus d'une personne tuerait pour

avoir un casting avec eux ? D'ailleurs, comment ont-ils pu te repérer ?

— Je vais te raconter une anecdote. Alors qu'entre Aaron et moi ce n'était pas la joie, je lui ai prouvé mon amour en chantant avec lui depuis les coulisses. Ne me demande pas comment ils sont remontés à moi, sûrement un contact du groupe qui me connaît.

— Tu as loupé un casting pour un mec ? Tu es folle !

— Peu importe, de toute façon c'était pour comédie musicale, je ne suis pas comédienne. N'en fais pas tout un plat, on ne parle pas du Super Bowl non plus, le supplié-je avec exagération.

— J'ai vu une page entière où tu pèses le pour et le contre, c'est que l'idée te plaisait forcément. Avec marqué en gros « proposition casting comédie musicale ». Cette opportunité aurait pu te mener loin, tu as du talent.

On laisse parfois nous échapper notre destin. C'était peut-être mon unique chance de faire de la musique une carrière. Je ne le saurai jamais ! De toute façon comme je viens de le dire, je ne suis pas comédienne. La raison la plus plausible, c'est que la personne qui m'a fait parvenir la proposition soit tombée sur la tête.

— Ce qui est fait est fait, n'en parlons plus, tranché-je pour couper court à cette conversation.

— Ne laisse plus jamais passer ton destin comme ça, je te pensais plus déterminée.

Il a l'air déçu, je ne sais plus quoi répondre. Cette fameuse liste de points positifs et négatifs tourne dans ma tête. Et si j'avais raté quelque chose d'important ? J'ai beau vouloir chasser cette conversation de mon esprit, elle me hante tout le trajet retour et bien plus. Lors de ma séance de sport, que je décide de faire seule, j'y pense et repense en boucle. Le seul moyen de donner un court repos à mon esprit est de mettre une playlist de métal à fond dans mes oreilles. Mais quand je finis ma course et que la musique s'éteint, je réalise soudain que j'ai fait une erreur. Ainsi soit-il, on ne refait pas le passé, je savoure ce que le futur me fait découvrir de jour en jour, chanceuse d'avoir la vie que j'ai. Je ne l'échangerais pas, même pour la scène.

Chapitre 9

Faire place nette

— Qu'est-ce que tu fais ? me demande Martin qui prépare le repas.

— Si je tiens un livre, c'est que je lis.

— Tu lis quoi ?

— La légende du roi Arthur, soufflé-je, bien trop concentrée dans ma lecture.

— C'est bien ? renchérit-il en coupant des aliments à un rythme régulier.

— Oui.

— T'en es où ?

Je ferme le livre avec force et lui jette un regard de glace.

— Je continuerai quand tu ne seras plus dans les parages, car quand tu me parles, je n'arrive pas à lire en paix. Je recommence en boucle la même phrase sans avancer plus loin.

— Oh ! C'est bon te vexe pas, je m'intéresse à toi c'est tout, répond-il vexé en jetant un couteau dans l'évier.

Avant que je ne puisse renchéris face à sa moue blasée, on frappe à la porte. Martin lâche ce qu'il est en train de faire et se dirige pour ouvrir à la volée. Je penche la tête depuis le sofa et aperçois du coin de l'œil l'uniforme du gardien. La conversation ne dure pas longtemps, peut-être deux ou trois minutes, mais cela suffit pour changer l'humeur de mon batteur. Il défait son tablier de coton bleu marine qui vole en boule sur l'îlot central. Il attrape, toujours en silence, son téléphone et pianote un long moment. Il reçoit des réponses du tac au tac car le tintement de sa sonnerie se fait entendre à tout va. Je continue à le fixer avec insistance jusqu'à ce qu'il daigne me regarder. Il lève sa main, signe qu'il ne veut pas discuter de ce qu'il vient d'apprendre. Je le vois s'éloigner et s'enfermer dans son bureau.

Le message de la dernière fois, la lettre et maintenant la visite du gardien qui le met dans tous ses états : quelque chose cloche. *Bravo Sherlock tu es très perspicace !*

Instinctivement, je pense que tout ça à un lien avec Aaron. Je ne vois pas ce qui peut retourner autant la tête de Martin. Mais si c'était à propos de lui, il m'en aurait parlé, non ? Mes pieds nus frôlent le carrelage frais, faisant

remonter quelques frissons à son contact. Je pousse doucement la porte pour passer ma tête, le blond se tient debout face à la baie vitrée qui illumine d'une lumière radieuse la pièce. Je m'approche de lui avec précaution, comme si je voulais être aux côtés d'un animal sauvage qu'il ne faut pas effrayer. Quand il capte ma présence, il ne bouge pas, reste statique tel un bloc de marbre. J'enlace son corps de mes bras, ma respiration se calque sur la sienne et nous restons ainsi dans un silence monacal. Je finis par prendre une grande inspiration pour me lancer.

— Tu veux en parler, mon amour ?

Pas de réponse, mais je peux sentir son corps se contracter sous mes mains. Tout en moi est révolté de le voir dans cet état de nerf. J'aimerais savoir ce qui le secoue pour pouvoir l'apaiser avec des mots plus doux. Soudain, alors que je serre encore plus fort mon étreinte, il expire avec force.

— Ouais, on va parler.

Ok, j'étais certaine de devoir me battre corps et âme pour en savoir plus. Martin m'attrape par la main et m'invite à m'asseoir sur le sofa en cuir marron qui trône dans un coin du bureau.

— Le gardien a reçu une note du label, il ne finance plus l'appartement d'Aaron. Il faut vider les lieux.

Ah. Je ne m'attendais pas à ça, mais c'était prévisible. Il ne fait plus partie du groupe, Rock Rebel Label n'a plus de raison de payer un appart grand luxe à Aaron.

— J'avais négocié un délai supplémentaire, mais là on n'a plus le choix. Faut qu'on prenne un moment pour tout vider et mettre ses affaires dans un garde-meuble. Il n'est plus là, ça nous fera tourner la page. Pour de bon, dit-il en laissant tomber sa tête au creux de ses mains.

L'impression qu'Aaron n'est qu'un souvenir m'envahit. Vider son appart' c'est comme s'avouer que tout est fini, qu'il ne reviendra pas. Situation similaire à quand on fait place nette après le décès de quelqu'un. On range et jette les traces de son passage dans nos vies. Bizarrement, tout dans mon corps refuse que cela arrive. Pourquoi ?

— Tu l'as dit aux garçons ? demandé-je doucement en passant ma main dans ses cheveux.

— Non, j'essayais de convaincre Dean de laisser à Aaron un délai supplémentaire.

— Tu es convaincu qu'il va revenir, pas vrai ? Et au fond... Tu veux

qu'il revienne.

— Même s'il est parti comme un voleur et qu'il nous a foutus dans une merde sans nom... Il reste mon meilleur pote, tu vois ? Je le connais depuis le lycée, je m'inquiète beaucoup pour lui.

Sa sincérité est un crève-cœur, on voudrait tous savoir s'il va bien, peu importe où il est. Cela fait longtemps qu'on n'a plus essayé de rentrer en contact avec Aaron, mais on sait qu'il va revenir un jour. Peut-être demain ou dans dix ans, alors que nos vies auront filé à travers le temps, et je sais que malgré la colère qui s'abattra sur lui... Nous lui ouvrirons nos portes comme avant. Pourtant il ne le mérite pas, sauf que la vie nous apprend tout le contraire. Les deuxièmes chances existent et il faut savoir les donner. Baisser la garde, plier sous le poids des sentiments et laisser couler. On ferme plus difficilement les yeux sur les fautes qu'on ne les ouvre sur les bonnes actions.

— Tu as prévenu Aaron ? demandé-je, insouciante.

— Non, Dean essaye de l'appeler tous les jours. Soit ça sonne dans le vide soit c'est le répondeur direct.

Et si c'était moi qui essayais ? Non, cette tentative de contact finirait comme les autres... Perdue dans un néant silencieux. On va vider cet appartement et, comme le dit Martin, tourner la page.

Chapitre 10

Trouvaille improbable

Le lendemain, après la séance photo que Seconds of Silence avait au programme, nous nous attelons à une tâche bien difficile. Il y a Martin, Robin et moi. Erik et Ben ont refusé de faire le sale boulot pendant qu'Aaron se la coule douce quelque part, sans se soucier de nous. Alors comme trois bons soldats, nous débarquons dans les lieux avec une pile de cartons et du scotch. Quand nous aurons fini d'emballer, des déménageurs emmèneront tout dans un garde-meuble à l'extérieur de la ville.

Le salon est vite vidé, il n'y avait aucune fioriture aux murs et pas de bibelot en décoration. Emballer les quelques carnets et papiers qui traînaient n'a donc pas pris beaucoup de temps. Il ne reste plus que, posé en vrac sur le canapé, une de ses vestes en cuir. Celle-ci est cloutée sur l'intégralité des bras et un énorme A rouge est floqué dans le dos. Je l'attrape et l'analyse de plus près, je me souviens l'avoir vu porter ce perfecto sur scène. Plus je la manipule, plus le doux parfum musqué d'Aaron s'en dégage, réveillant des centaines de souvenirs. Je regarde Martin du coin de l'œil et un sentiment honteux s'empare de moi. Je ne devrais plus rien ressentir pour mon ex petit ami... Mais parfois, on ne contrôle pas les souvenirs comme on le voudrait.

Une larme s'échappe, je la chasse d'un revers de la main. Je hais la façon dont nous nous sommes quittés, je déteste la manière dont il a foutu le camp, je le blâme d'avoir fait voler notre relation en éclats. Tout ça pour quoi ? Pour au final tourner le dos à la musique et se retrouver seul ? Je ne comprends toujours pas. Je serre fort la relique de cuir contre moi, comme si elle allait me donner du courage. Je ne suis pas si forte que je le parais, j'ai beau crier que grâce à tout ça, j'ai tissé un amour puissant pour Martin... Tout est différent. Que serait ma vie si je n'avais pas croisé le chemin du rocker arrogant ? Je dois me l'avouer, Aaron me manque et j'aimerais qu'il réapparaisse, peu importe le tourbillon de haine qui se créerait autour de lui. Voilà c'est dit, je veux qu'il revienne, qu'on soit plus forts que notre passé et que mon ami soit à mes côtés.

S'empare de moi un sentiment de regrets, j'aurais dû être tellement moins dure avec lui, mieux le comprendre, plutôt que le blâmer. Tous ces

sentiments reviennent si vite en moi, la sensation de passer de la haine au manque est déstabilisante. Mais c'est ça de ne pas fermer un chapitre comme il se doit, la page ne peut se tourner. J'espère que ce sera bientôt le cas. Avant de remuer ses affaires comme nous le faisons aujourd'hui, je pensais à lui avec la colère de nous avoir abandonnés. J'avais avalé la pilule de notre séparation, mais j'espérais que nous soyons plus forts que ça et que nous pourrions devenir amis. On en aurait été capable, j'en suis certaine, l'amour s'était évaporé alors on aurait pu essayer.

Les garçons qui haussent le ton de l'autre côté de l'appartement me sortent de mes pensées troublantes.

— T'as qu'à le faire toi ! C'est ton pote, merde ! gueule Robin en pointant du doigt la porte de la chambre.

— C'est mort, je vide pas sa piaule, chacun sa merde et encore plus parce que c'est mon pote.

Ils m'exaspèrent, je m'avance et arrache les cartons des mains de Martin, rentre dans la chambre et claque la porte avec une violence si forte que le bruit résonne partout dans les pièces. S'ils ne daignent pas faire cet effort, alors je vais m'en occuper. Après tout, qui est le mieux placé pour faire ça ? Je n'ai rien à apprendre de cette chambre, je la connais par cœur. Chaque recoin, chaque odeur, la douceur des draps ou la clarté donnée par la baie vitrée.

J'essaye de me convaincre qu'il vaut mieux faire le ménage rapidement pour ne pas trop gamberger. Je commence par vider tous les placards à vêtements qui sont pleins à craquer. Une bonne cinquantaine de t-shirts, autant de jeans et de paires de chaussures. Sans compter une vingtaine de bandanas de toutes les couleurs et un nombre incalculable de boucles de ceinture toutes aussi rock'n'roll les unes que les autres. On pourrait même croire qu'il est parti sans rien prendre, la pièce entière est figée dans le temps. Ce n'est qu'une impression, car il manque une des valises qu'il stocke habituellement en bas du dressing.

Je me dirige vers la commode à côté du lit et vide les boxers et chaussettes qui se trouvent dans le tiroir du haut et une collection de lunettes de soleil dans le deuxième. Je m'installe confortablement en tailleur pour trier celui du bas. À gauche je reconnais la boîte de souvenirs d'Aaron, et même si ma curiosité m'ordonne de l'ouvrir pour farfouiller, je la garde bien fermée et range le tout dans le fond d'un cinquième carton. Je glisse de l'autre côté tout

un tas de papiers personnels sur lesquels je ne m'attarde pas.

Une fois vide, j'attrape le bord du tiroir par-dessous et le pousse doucement, mais une sensation tout autre que celle du bois se faire sentir sous mes doigts. Merde, c'est quoi ça ? Je trifouille un peu pour finir par décoller une épaisse enveloppe bordeaux et avec étonnement, je trouve mon nom inscrit dessus. Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? Je palpe avec minutie, mais n'arrive pas à deviner l'objet qui se trouve dedans. J'analyse du bout des doigts pendant de longues minutes, mais non, je ne devine pas ce qui déforme l'enveloppe. Je ne peux pas l'ouvrir, ce n'est pas bien, pourtant j'en ai envie. Après tout, elle m'est destinée. Sauf que, vu son emplacement, on ne voulait pas que je la trouve. Je la pose sur la table de chevet et décide de continuer à m'occuper du déménagement. Pourtant, ma curiosité me pique à vif sans arrêt... Une petite voix dans ma tête me hurle d'y jeter un coup d'œil. J'arrête de défaire les draps du lit et m'assois sur le rebord, la correspondance entre les mains. Elle est pour moi, donc après tout je ne serais pas à blâmer de l'avoir ouverte, de toute façon il n'est pas là pour me sermonner si je prends cette initiative. Mes doigts déchirent doucement l'ouverture. Je prends une grande inspiration et sors en premier une note sur laquelle est inscrite une adresse.

Elle désigne celle de notre immeuble, juste en dessous d'un numéro y est inscrit : BOX 014, ainsi qu'un code 0366.

Au premier abord, je ne comprends pas. Ma main replonge dans l'enveloppe et sort, à mon grand étonnement, une clé. Mon cœur manque un battement et implose en moi. Non, en réalité, il joue la musique infernale d'un million de tambours parfaitement synchronisés. Je la reconnais, comment ne pourrais-je pas ? Ma mâchoire tombe et ma respiration devient chaotique, j'hyperventile de longues minutes. Ce n'est pas possible, je ne comprends plus rien. Je me rejoue mes souvenirs en boucle pour essayer de trouver un indice, mais rien y fait... Aaron a fait son coup en douce sans rien laisser transparaître. Je me relève, à moitié titubante et comme une pulsion incontrôlable, j'ouvre la porte qui claque contre le mur dans un fracas qui fait trembler les murs.

— Nina tu vas bien ? lâche Martin, inquiet face à mon attitude.

Je ne réponds pas et continue ma course folle. Je sors de l'appartement et ne prends pas la peine d'utiliser l'ascenseur. Je dévale les escaliers, manque de tomber à plusieurs reprises quand mes jambes ne vont pas aussi vite que je

le voudrais. J'entends les garçons sur mes pas, ce qui me pousse à les devancer encore plus. Je percute avec violence la porte coupe-feu qui mène au sous-sol, une douleur à laquelle je ne m'attendais pas irradie mon corps durant une fraction de seconde. Je scrute chaque porte de garage, en répétant sans cesse ce que j'ai lu sur la note.

— Quatorze, quatorze, quatorze.

Quand je me rends compte que je suis vers les cinquante, j'accélère le rythme et me retrouve rapidement au dix sept... Seize... Quinze, je ralentis mon pas. Quatorze. Je m'arrête enfin. Mes mains tremblent si fort que je dois retenir mon souffle comme un sniper pour arriver à taper le code. En fond, j'entends mon nom résonner dans l'immensité de ce parking et c'est alors que la porte de garage s'ouvre. Sa lenteur me rend folle, je m'agrippe les cheveux comme une folle. Et quand enfin apparaît devant moi le plus beau souvenir de mon père, je tombe à genoux. La couleur verte de la voiture ravive une douleur infernale en moi, j'étais persuadée de l'avoir vendue à un parfait inconnu. Peu importe ce qu'il a fait, Aaron a tenu à garder cette bagnole. Je peine à réaliser, les larmes coulent sur mes joues dans un flot incontrôlable. Des mains qui se posent sur mes épaules me font sursauter, mais je ne quitte pas l'amas de tôle des yeux. Comme si ce n'était qu'un rêve et que si, par malheur, je me réveillais, tout partirait en poussière.

— C'est pas vrai, souffle mon petit-ami.

— Tu le savais ? l'interrogé-je, incrédule.

— Non, non, je te jure que j'étais pas au courant. Aaron ne m'a jamais dit quoi que ce soit sur cette caisse.

— Quelqu'un peut m'expliquer ? demande Robin, perdu face à la situation qui lui est inconnue.

— Plus tard, grogne Martin sommant ainsi le jeune de ne pas en rajouter.

Mon attention se détache de ce que j'entends. Je me relève, déverrouille la voiture et m'installe au volant. J'ai l'impression que le parfum de mon père est encore présent dans l'habitacle, mes mains se posent sur le volant, laissant le contact froid du cuir faire frémir ma peau. Si Aaron était là, je lui sauterais au cou, j'embrasserais sa joue et lui enverrais des millions de « merci » dans les airs. J'y crois pas, cette voiture était le dernier souvenir de mon papa. Il a dû mourir de chagrin là-haut quand j'ai pris la décision de la vendre. C'était son bébé, un héritage auquel il tenait plus que tout. Pardon d'avoir merdé, on

a bien rattrapé ma connerie, mais je te promets que plus jamais je ne m'en séparerai. Je pourrais me demander comment elle est arrivée de l'autre côté de l'Atlantique, pourquoi l'avoir ramenée ici ? Aaron devait vraiment croire que j'allais faire ma vie ici avec lui. Quand comptait-il me dévoiler ce secret ? J'attrape mon téléphone dans ma poche et l'appelle. Je n'ai plus rien à perdre, mais lui dire merci serait la moindre des choses face à cette découverte qui remplit mon cœur d'un bonheur infini. Ma tête qui s'était baissée se relève. J'ai attrapé mon téléphone et, à l'autre bout du fil, ça sonne dans le vide. Mon regard plonge à travers le pare-brise dans celui de Martin. Son regard froid me fixe un instant, mais il finit par décamper d'un pas déterminé.

Je décolle l'appareil de mon oreille et m'apprête à raccrocher lorsque la communication aboutit.

— Allo.

Mon cœur vrille et s'arrête.

Chapitre 11

Balancier des sentiments

Sa voix résonne en moi comme le son d'une cloche dans une cathédrale, se logeant dans chaque recoin de mon âme. C'est comme entendre un son venu de l'au-delà. On peine à y croire et on voudrait la preuve que c'est réel. Mais aucun doute, c'est bien Aaron qui vient de décrocher. Seul le bruit de ma respiration est audible, j'ai imaginé ça des dizaines de fois en sachant parfaitement quoi dire. Mais dans la réalité, je reste muette. Je ne sais pas combien de temps nous tenons ce silence strict, le sablier s'égrène un long moment avant que je ne revienne sur terre.

— Avant de raccrocher, dis-moi que tu vas bien, Aaron... Je t'en supplie, dis-moi que tu vas bien.

Ma supplication est telle qu'on dirait que je prie pour qu'on me laisse en vie, c'est comme avoir un revolver sur la tempe et attendre le coup fatal.

— Je vais bien, pourquoi appelles-tu ?

— Merci pour la voiture. Sa découverte n'est que le fruit du hasard, mais merci.

— Maintenant que tu as des nouvelles et ta bagnole, fous-moi la paix.

J'ai à peine le temps de demander où il peut bien être qu'une petite tonalité m'indique que l'appel est terminé. Sa phrase tourne dans ma tête avec violence, je n'ai rien fait pour qu'on me parle ainsi. Mais au final, je n'ai jamais mérité les trois quarts de ce que m'a fait vivre Aaron. Je suis vraiment stupide de ressentir encore quelque chose pour lui, aussi infime cela puisse être. *Nina la naïve n'a toujours pas compris la leçon.* Quand je sors de la voiture, il n'y a plus personne. C'est alors que je revois le regard de Martin, son expression à la fois blessée et en colère. Pourquoi l'univers s'acharne à rendre tout compliqué ?

Je me traîne jusqu'à notre appartement. Quand je rentre, je trouve Martin accoudé au balcon, une cigarette à la main. Cela fait vraiment film hollywoodien. Je le rejoins et l'imite dans ma position.

— Pourquoi t'es parti comme ça, mon amour ?

— Plus tu m'appelles comme ça, plus je me rends compte que tu te fous de ma gueule, Nina, tranche-t-il avant de tirer une latte sur sa clope.

— On n'est pas tous parfaits, mais je ne te prends pas pour un idiot. Enlève-toi ça de la tête.

— C'était lui au téléphone, je me trompe ?

— Oui et il va bien, c'est une bonne nouvelle, dis-je avec un enthousiasme qui dénote vu la situation.

— Réjouis-toi bien pendant que moi je me fais du mouron, il va débarquer un de ces quatre et ma nana va lui sauter dans les bras. Il va bien, c'est super, sauf qu'il n'est plus là. Au début, je voulais qu'il revienne, mais quand je vois comment il te retourne encore le cerveau, qu'il reste où il est. C'est mieux pour tout le monde.

La voix de Martin est teintée de haine, je n'ose même pas soutenir son regard plus de quelques secondes. Ok, c'est le bordel dans ma tête, mais je l'aime, lui, c'est simple à comprendre. Je suis faible, mon cœur est à Martin mais il est clair que ma tête voyage encore vers Aaron. Un de mes souhaits les plus chers, c'est de savoir qu'il est dans un endroit sûr. Mais visiblement c'est une info classée secret-défense !

À côté de moi, mon petit ami tape frénétiquement du pied, les mains nouées entre elles par la colère. Si je commence ce petit jeu du cœur qui balance entre deux hommes, je vais m'y brûler les ailes et ce sera bien fait pour moi. Je me rapproche de lui et laisse tomber ma tête sur son épaule sans qu'il ne réagisse. Franchement, je m'attendais à ce que la confrontation soit violente... Mais il a l'air cette fois-ci résigné. Je détourne la conversation vers un sujet plus léger qui, je l'espère, détendra l'atmosphère.

— Tu veux faire quoi pour ton anniversaire ? J'ai plus que deux jours pour organiser quelque chose, mais je n'ai aucune idée.

— J'ai pas la tête à ça.

— Arrête de faire le bougon et dis-moi ! Un resto ? Une fête ? Une sortie ? Tes désirs sont des ordres !

— Je te dis que je n'ai pas la tête à ça, tu ne comprends pas ? Faut que je te le dise comment ? tonne-t-il en s'écartant de moi.

— Tu ne veux pas changer de disque ? demandé-je avec arrogance.

— Non Nina, tu rêves en couleur. Excuse-moi si ça te déplaît. Mais te voir te jeter sur ton téléphone pour le remercier corps et âme pour une bagnole à la con bah ça me gonfle ! Va falloir que tu te mettes dans la tête qu'on avance sans Aaron !

— C'est plus qu'une bagnole pour moi, réponds-je, blessée par ses

paroles.

— Oh je sais ton père et tout le tralala qui va avec ! Mais tu vas te mettre dans la tête que le problème, c'est pas vraiment ça ? C'est plutôt que j'ai une nana qui a encore son ex dans la tête, bordel !

Il fait valser le cendrier qui vient s'exploser sur le sol de la terrasse. Sa poitrine se soulève et s'abaisse au rythme de la colère qui bat dans ses veines.

— Tu sais quoi, on va arrêter là avant que je m'emporte plus.

Je garde une distance de sécurité entre nous, Martin n'est pas un nerveux dans l'âme. Pourtant, j'ai réussi à le pousser dans ses retranchements. J'abandonne, je n'ai pas envie de me battre contre lui. À quoi bon risquer de voir mon couple se transformer en un tas de cendre ? Je me rapproche tout doucement après lui avoir laissé quelques minutes pour souffler. Il est cramponné à la rambarde, le regard perdu sur l'immensité de la ville. Je susurre un pardon sincère au creux de son oreille, avant de tenter de le prendre dans mes bras. Martin se laisse faire et, pourtant, ma poitrine contre son dos, je sens son cœur battre si fort sous mes mains qui se posent sur son torse. Nous restons ainsi un long moment.

— Je ne doute pas tu sais, avoue-t-il d'une voix à peine audible qui suffit à rompre le silence.

— De quoi tu parles ?

— De nous, je sais que tu m'aimes. Je ne pensais pas ce que je disais.

Pour seule réponse, je l'incite à se tourner face à moi et m'empresse de l'embrasser. Son air de mec désolé me fait fondre.

Collée contre lui, je me demande ce que je vais bien pouvoir lui organiser de grandiose. Je veux lui en mettre plein la vue, mais en deux jours, je suis plus que limitée. J'étais tentée par l'idée de partir en week-end en amoureux, mais avec le concert de samedi, ça risque d'être tendu pour pouvoir en profiter. Les invités vont me maudire de prévenir si tard, mais peu importe. Je laisse mon esprit carburer pour trouver un lieu idéal et il ne tarde pas à me donner l'idée du siècle. Il faut absolument que je puisse louer Chez Marius pour cette soirée, je sais maintenant que Martin aime ce lieu. Je m'éclipse du balcon d'où Martin ne bouge pas.

— Toi tu as trouvé une idée, lance-t-il accompagné d'un petit rire.

— Tu verras ! m'enthousiasmé-je.

Je cours dans le bureau et m'enferme à double tour. J'allume le pc et recherche le numéro pour contacter le patron du dancing. Heureusement, à

dix-neuf heures passées, c'est déjà ouvert.

— Chez Marius bonsoir, Evan à l'appareil.

— Bonjour, je vous contacte, car j'aurais aimé savoir si vous louez votre salle pour des événements.

— Tout est possible ma p'tite dame, taquine le gars avec un ton charmeur.

— Parfait, donc il sera dispo pour jeudi soir.

— Désolé, on est fermé le jeudi soir, ça ne va pas être possible.

— Pourtant vous disiez que tout est possible, non ? rétorqué-je avec arrogance.

— Sauf quand nous sommes fermés.

Arf, l'arme avec laquelle je vais attaquer n'est clairement pas ma préférée. Ce n'est pas mon genre de faire jouer la célébrité des gars comme je vais le faire, mais aux grands maux les grands remèdes.

— Écoutez, je dois organiser un super anniversaire pour mon petit ami membre d'un gros groupe de rock. Seconds of Silence, vous connaissez ? Il est même à plusieurs reprises venu dans votre établissement.

L'homme manque de s'étouffer à l'autre bout du fil et tousse à plusieurs reprises pour éclaircir sa voix.

— C'est pas vrai ? Ma gamine de dix-huit ans est une vraie fan ! s'exclame l'homme à l'accent tout droit venu du bayou.

— Peut être que si vous pouvez vous arranger pour être ouvert jeudi, alors je pourrais de mon côté voir pour qu'elle ait son accès à la soirée ? Tout est possible mon bon monsieur.

— Vous savez que ça s'appelle du chantage ?

— Non, juste un arrangement. Je paierai les suppléments qui s'imposent, bien entendu.

Nous négocions rapidement les conditions pour la soirée et j'estime à vue de nez le nombre d'invités. J'aimerais m'en tenir à une petite quarantaine tout au plus. Evan m'envoie directement une invitation type que j'envoie par mail à une liste que je calque sur celles des anniversaires précédents. Autant dire que je vais passer les deux prochains jours à bosser là-dessus. Heureusement, l'établissement fournit quasiment tous les services, de la déco à la musique. J'ai juste à trouver un traiteur. Ce n'est pas ce qui manque à New York. J'en contacte plusieurs... Une bonne vingtaine à vrai dire, mais seul un se trouve disponible en un si court délai. Par chance, il est très bien

noté sur internet, et je n'ai pas d'autre choix que de faire confiance aux avis. Dans ma boîte mail, je vois qu'une dizaine de messages non traités s'accumulent, merci à mon portable de ne plus suivre la cadence depuis quelque temps. Je me dis que, tant qu'à y être, je vais gérer maintenant les quelques courriels en attentes. La plupart n'ont rien d'important, sauf le dernier. Il est là depuis déjà quelques jours. L'expéditeur n'est autre que le juge qui s'occupe du dossier de garde d'Abigaël.

Objet : Abigaël Lacroix.

Madame,

Je prends contact avec vous par courriel pour faciliter nos échanges dus au décalage horaire.

À ce jour, Mme Agathe Lacroix est la tutrice légale de Abigaël. Cependant, comme le stipule la loi, sous certaines conditions, vous pouvez récupérer cette tutelle. Il était convenu que, malgré votre choix de ne pas prendre cette garde pour le moment, je vous transmette cette liste dans le paragraphe qui suit :

Le tuteur doit posséder un lieu de vie fixe.

Il doit également avoir des revenus fixes et en accord avec les besoins de l'enfant.

- Un bilan psychologique doit prouver la stabilité émotionnelle du tuteur.
- Il est préférable qu'un lien affectif soit présent entre l'enfant et le futur tuteur.
- Justifier d'une vie maritale ou d'un pacs.

Comme vous pouvez le constater, vous possédez certains de ces critères.

Merci de prendre connaissance de ce mail et de revenir vers moi si vous changez d'avis.

Cordialement,

Ce mail somme toute banal suit le cours de la procédure que j'ai choisie. Ne pas avoir Abigaël pour le moment est un choix, mais le manque est constant même si j'essaye de le chasser. Je sens que chacun de ces mots va me tourner dans la tête jusqu'au moment où je plaquerai tout pour elle. C'est un de mes projets, je ne le laisserai jamais tomber. J'ai laissé une partie de mon âme avec elle mais, un jour, il faudra rassembler les morceaux.

Chapitre 12

Le Phoenix

J'arrive en première chez Marius, ayant laissé la tâche aux garçons d'amener Martin sur place vers vingt heures. La salle est juste magnifique, le plafond est recouvert de drapés en jute, le parquet est si bien lustré qu'on croirait glisser sur de la glace. L'espace du DJ est délimité par deux énormes juke-boxes. Sur de longues tables sont disposées des décorations tantôt dignes d'un bal de campagne de l'époque, tantôt dans un style plus américain, mais toujours dans le thème. Tout est à la fois classique français et couleurs pop d'outre-Atlantique.

J'ai à peine le temps de contempler les lieux que les invités arrivent. Des looks les plus classiques, en passant par des pin-up ultras sexy pour les femmes, au look de la fin des années cinquante à la Danny Zuko de Grease. Un mélange haut en couleur et je dois dire que je ne déroge pas à la règle. Je n'ai pas vraiment eu le temps de chercher, mais j'ai pu me dégoter une robe dans une toute petite boutique dédiée au rétro. Le haut est rouge à manches trois-quarts, la découpe du col dévoile mes épaules. La taille très marquée laisse échapper en dessous une jupe en trapèze. Le tissu est magnifique, d'un bleu marine profond, des motifs étoiles parsèment tout le tour de la robe. Ce genre de robe « swing » me va vraiment bien, surtout accompagnée d'une belle paire de talons rouges qui allonge mes jambes... Enfin, d'après la vendeuse ! Je crois qu'elle aurait pu me vendre la boutique, tellement elle était bonne commerçante. Au dernier moment, j'ai décidé de faire venir un photographe, me permettant d'interdire les téléphones. Après tout, à l'époque, ils n'étaient pas pendus à des appareils, le seul moyen de se souvenir était de vivre l'instant. Une petite consigne qui ne semble pas poser de problème car les mains se remplissent plus de verre et de petits-fours que d'écrans tactiles.

Je fais un point à l'extérieur avec le videur qui bloque l'entrée du dancing. Rapidement la liste des invités est entièrement cochée quand l'heure fatidique approche. Il ne manque plus que Martin et le groupe. Mais ils ne tardent pas à arriver, mon petit ami se fait aider pour sortir car ses yeux sont bandés par un tissu de velours noir. Sous les lumières de New York, je découvre le look de chacun. Ils sont splendides, Robin est vêtu à la Elvis,

Erik et Ben sont en costumes avec des chemises loufoques hawaïennes. Et pour finir, celui qui fait battre mon cœur si fort arbore un look plus casual avec un pantalon à pinces, une chemisette surmontée de bretelles et un trilby¹ vissé sur la tête. Tout est parfait, je savais qu'ils allaient assurer. Je rentre quelques secondes avant eux pour demander le silence dans la salle, les garçons avancent dans le couloir et l'invité d'honneur apparaît sous les projecteurs qui se braquent sur lui. Quand le bandeau de velours rend la vue à Martin, la quarantaine d'invités hurle un « Happy Birthday » qui fait trembler les murs. Il est sous le choc, porte une main à son cœur et fait mine de s'évanouir. Je m'approche de lui pour l'embrasser, croisant au passage ses yeux pleins d'étoiles.

— Tu ne pouvais pas mieux faire, souffle-t-il à mon oreille.

— Tu comprends mieux pourquoi je n'étais pas dans les parages depuis deux jours ?

— Je m'en doutais. C'est à couper le souffle, j'ai jamais eu une fête comme celle-là !

Je l'invite d'un geste du bras à rejoindre la troupe qui est là pour lui, et la petite foule l'encercle rapidement. Je porte un regard bienveillant et rempli d'amour sur cette scène, Martin est un homme aimé de tous. La bande d'amis et de connaissances qui l'entoure à présent en est la preuve. Je me dirige vers le bar pour me servir un verre de punch, Ben me rejoint la démarche nonchalante.

— Commence pas à picoler maintenant, tu vas finir par danser sur les tables d'ici quelques heures, me taquine le guitariste en me donnant un coup d'épaule.

— Un verre au début de soirée et un autre au gâteau, ça va, je devrais tenir debout !

— Oui bah, accroche-toi bien, faut que je te montre deux trucs, m'annonce-t-il d'un ton plus sérieux en sortant son téléphone de sa poche.

— Non, c'est interdit ! Pas de téléphone ce soir, tu me montreras demain.

— Nina, je suis sérieux.

Je lève les mains, signe que je ne veux rien savoir de plus. Je souris, alors que Ben est beaucoup plus fermé. Je ne vais pas me laisser perturber par sa mine sérieuse alors qu'on est là pour faire la fête ! Je commence à

m'éloigner quand il me rattrape par le bras et me fait comprendre qu'on ferait mieux de s'isoler un moment. J'hésite un instant et finis par céder à son regard insistant. Je n'aime pas cette expression qui fronce ses traits pourtant fins, voire même un peu enfantins.

Il part devant, je le suis sans rien dire, saluant pas mal d'invités sur mon chemin. Je me retrouve rapidement dans le fumoir du dancing, encore vide pour le moment. Ben se cale sur un tabouret, pianote un instant sur son téléphone et me le tend.

— Ça c'est une première chose, j'ai mis la vidéo en ligne, elle fait un tabac ! Je suis certain qu'elle aura des répercussions positives sur le groupe, comme sur toi. Attends-toi à ce que les fans en veulent plus !

— Je confirme que ça pouvait attendre demain, allez viens, on rentre ! supplié-je avec une moue d'enfant triste.

Il reprend l'appareil que je lui rends et me le redonne quelques instants plus tard, cette fois-ci la mine plus grave.

— Là par contre je pense que tu vas moins être contente. Ni Erik ni Martin n'ont encore vu ça.

Un post d'Aaron apparaît sur l'écran, je n'ai pas eu le temps de faire un tour sur Instagram depuis ces deux derniers jours. Je me rapproche pour mieux voir, la photo n'a rien d'intéressant, j'ai même un peu du mal à comprendre. C'est l'image d'un phœnix encore à moitié en cendres, le tout coloré dans un camaïeu de bleu magnifique. Donc en résumé rien de particulier, je m'étonne plus de le voir reprendre vie sur les réseaux. Par contre la localisation qui s'affiche au-dessus fait s'arrêter mon cœur. Un million de frissons parcourent ma peau et une vague de froid me glace sur place. Est-ce que je vais ressentir ça à chaque fois qu'une vision de lui m'apparaîtra ? Est-ce que ça va toujours être aussi douloureux ?

— Il est à New York, il va revenir.

— Il n'a peut-être jamais quitté la ville, tu sais, suppose le guitariste.

— Peu importe où il était, il nous fait savoir qu'il est de retour dans les parages. Ce foutu phœnix symbolise bien la renaissance ? Je n'ose pas imaginer en quoi il s'est réincarné !

— On devrait rentrer, on va nous chercher.

J'ai envie de rester là à faire des suppositions interminables, mais sur les conseils de Ben et sa main qui tente de me tirer vers l'intérieur du dancing, nous coupons court à notre conversation pour rejoindre la foule. La fête bat

son plein, chaque visage affiche un sourire radieux. Je dois avouer que je suis fière de moi, tout est parfait. Cela me donne du courage pour ne pas trop penser à ce foutu post Instagram. Il me retourne le ventre et embrume mes pensées. Quoi que je fasse ce soir, il sera là à tourner dans ma tête. Aaron est quelque part dans New York, peut-être même à quelques rues d'ici. Et pourtant, j'ai l'impression qu'un monde nous sépare. L'image du phœnix est encrée en moi, je pourrais réfléchir des heures entières pour savoir ce qu'est devenu le rocker. Parfois le changement a du bon... J'essaye d'éteindre mon cerveau qui turbine à fond et je tente de savourer intensément l'instant, d'ici quelques heures, on retournera à nos vies, ne gardant de cette soirée qu'un bon souvenir. J'aurai bien le temps de ruminer quand la fête sera finie. Je place alors un beau sourire sur mon visage. Moins je paraîtrai perturbée, mieux ce sera.

Quand vient le moment du gâteau, un serveur entre dans la salle sous une musique énergique. Une fois au milieu de la salle, Martin le rejoint et c'est alors que l'on enflamme tous des cierges magiques. Ils forment une nuée d'étoiles scintillantes, qui au fur et à mesure que les minutes passent, s'éteignent lentement, laissant une odeur de poudre nous chatouiller les narines. C'est sous les applaudissements que mon homme souffle ses bougies et coupe la première part du gâteau. Vient ensuite le temps des cadeaux et il est plus que gâté ! Des paires de baguettes gravées à son nom en passant par une belle montre et des fringues. Une fois cette étape passée, Martin me rejoint, il ne marche plus tout à fait droit et porte une expression pas très nette non plus.

— Merci mon amour pour cette soirée, hoquette-t-il en passant ses bras autour de mon cou.

— Tu sais que, demain, tu vas avoir un pivert dans la tête ?

— Comme ça tu prendras soin de moi, ma petite infirmière.

Il me lance ça sur un ton vicieux et ricane comme une adolescente. Je sais surtout qu'il va passer la journée à geindre et qu'il ne sera pas performant du tout pendant la répétition prévue dans l'après-midi.

C'est vers deux ou trois heures du matin que les invités commencent à quitter la fête. La fatigue commence à s'emparer de moi. Je commande un taxi pour le retour et, une fois qu'il arrive, j'en remplis le coffre avec les cadeaux reçus. Ben aide Martin à s'installer à l'arrière. Durant le trajet, mon petit ami, rond comme une queue de pelle, s'acharne à raconter des idioties

plus grosses les unes que les autres.

— Cette ville est tellement belle ! braille-t-il en collant sa joue à la vitre de la voiture.

— Hum..., réponds-je à moitié endormie.

— Dommage qu'on doive en partir un jour.

Il claque ça avec un ton tout à coup mélancolique que je peine à comprendre sur le moment. Je me redresse au fond de mon siège pour en savoir plus.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Bah c'est évident qu'un jour tu foudras le camp en France pour retrouver ta sœur. Je ne vais pas rester ici comme un con tout seul !

Il dit ça avec une certaine évidence dans la voix, mais aussi de la résignation et une pointe de déception. Mais c'est pourtant vrai. Alors on peut me demander pourquoi Abi ne peut pas venir ici tout simplement ? La raison me paraît évidente, je suis à New York pour Martin ET le groupe. Je ne me vois pas construire ma famille ici. Cette ville est épuisante et la vie d'artiste beaucoup trop compliquée. Ç'a toujours été clair pour moi, le jour où ma petite sœur reprendra sa place dans ma vie, ce sera en France. Aussi égoïste que cela puisse paraître, s'il m'aime, Martin me suivra... Sinon je repartirai seule.

Encore une fois.

¹ trilby: Chapeau caractéristique des années 50.

Chapitre 13

Perdre la raison

Pour ce concert, nous rejoignons la ville de Boston avec le bus de la tournée précédente, le groupe ayant pris la décision de revenir dans la grande pomme après la représentation. On a déjà fait deux heures et demie de route sur les quatre et demie qui étaient annoncées. Depuis le départ, un seul sujet anime les conversations : la vidéo et les vues qui explosent littéralement. Les garçons parlent d'un petit show en direct sur les réseaux, même si je trouve cela impossible qu'une inconnue du monde de la musique débarque sur un de leur set. Un gros casque sur les oreilles que j'ai à moitié décalé pour entendre ce que planifie le groupe, j'ai le cerveau divisé en deux. Une partie sur mon boulot et une autre sur leurs propositions loufoques. Ben, qui est à fond sur le projet, lit les commentaires à voix haute.

— « On veut un autre duo, elle pourrait tellement prendre la place du chanteur, quelle beauté ! » « Sa voix est à couper le souffle, absolument complémentaire à celle de Rob' », et j'en passe ! énumère-t-il en faisant défiler la liste sur son téléphone.

— C'est bien gentil tout ça, mais de là à dire que je peux mener un groupe comme le vôtre, faut pas pousser ! rigolé-je en secouant la tête face à cette ineptie.

— Ne te sous-estime pas, tu as fait tes preuves, c'est tout.

Martin essaye de me rassurer, mais je trouve vraiment cela dévalorisant pour Robin qu'on souhaite me voir prendre le rôle de chanteuse. Enfin, les fans savent très bien que cela n'arrivera pas.

— Bon alors on fait quoi ? Un petit live, ça vous tente ? Y'a ce mec au label... David ! Il peut à coup sûr nous organiser ça.

J'entends un oui résonner à l'unisson et, pour seule réponse, je lève les mains en signe de résignation. Allons-y gaiement, les gars parlent déjà de faire de la publicité pour le show et de pourquoi pas présenter des chansons inédites.

— Tu écris, toi, Nina. T'as pas quelque chose qu'on pourrait présenter ? me demande Robin en prenant des notes dans un carnet.

Je suis étonnée par sa demande. Il est assis en face de moi, je baisse l'écran de mon ordinateur pour mieux le voir.

— Alors là, plutôt mourir que de vous laisser composer sur un de mes textes. C'est ultra perso.

Ils partent tous dans un fou rire auquel je ne me joins pas vraiment. Oui, mes textes sont très personnels. Je ne me vois pas les partager avec la Terre entière. Je ferme pour de bon mon PC, branche mon casque à mon téléphone et lance une playlist. Je ramène mes genoux contre moi, ma tête se pose alors contre la vitre et je me laisse partir dans une bonne sieste. Je suis crevée depuis la soirée d'anniversaire et n'arrive pas à regagner ma forme habituelle. Peut-être parce que, jour et nuit, un petit démon dans ma tête me répète qu'Aaron n'est peut-être pas loin, que si je sors dans la rue, je tomberai sur lui. J'essaye de chasser ces pensées par tous les moyens et, visiblement, un volume de musique à m'en percer le tympan en fait partie.

*

Je cours, le sable de la plage qui s'étend à perte de vue brûle mes pieds nus. Derrière moi, une tempête fait rage. Je me retourne et m'arrête, restant là, tétanisée par le spectacle apocalyptique qui s'offre à moi. Je lève au ralenti ma tête, le ciel est noir, aucune nuance ne vient changer les teintes du tableau. Les nuages tourbillonnent. Un ouragan vient naître à des dizaines de mètres de moi sans que les vents ne m'atteignent. Je reprends ma course quand des gouttes de pluie commencent à dégringoler en un rideau épais. La plage devient peu à peu une simple bande de sable au milieu de l'océan. Face à moi, le paysage est idyllique mais, derrière, j'entends le tonnerre gronder. Je redouble mes efforts pour distancer la fin du monde. Plus je cours, plus je vois se rapprocher une bifurcation. Le sol s'est scindé en deux directions, un éclair s'abat à ma droite me poussant à cavalier dans l'autre direction. Je ne suis même pas à bout de souffle, mais mes pieds me brûlent comme si le sable était sous le soleil de Dubaï. Soudain, je sens que la course est plus difficile, je me sens comme tirée vers l'arrière. C'est là que le corps commence à lutter, que mes muscles semblent ne plus pouvoir tenir l'effort. Mais au loin, un espoir s'annonce à moi. Un édifice de pierre, tel un château moyenâgeux se dresse. Plus je m'en rapproche, plus la grande porte se ferme. L'océan autour devient une immensité d'herbe. Quand j'y arrive presque, le pont-levis finit sa remontée et se ferme dans un lourd claquement. Dans mon dos, j'entends des chuchotements, ils émanent de la tempête, mais je me

retourne quand même. Digne d'un film catastrophe, elle ravage tout. Les arbres qui apparaissent se retrouvent directement happés. Et soudain, un hurlement fend les cieux. Mon nom résonne dans tout l'univers. La voix d'Aaron transperce mon cœur. Mon cerveau m'ordonne d'avancer d'un pas et j'entre en collision avec les ténèbres. Puis le noir engloutit tout, un sifflement strident m'étourdit.

Je me réveille dans un violent sursaut. Il n'y a plus de plage ni de plaine, juste le bus dans lequel je me suis endormie. Il est vide. Un regard flou par la fenêtre, et je vois que nous sommes arrivés sur place. Depuis combien de temps ? Je suis couverte de sueur et mon corps est douloureux. Il se passe un long moment avant que le rythme de mon cœur se calme et que je retrouve une vue plus nette. Un mot est déposé sur la table.

« Repose-toi, on est parti faire les balances. Rejoins-nous quand tu es réveillée. Je t'aime. Martin. »

Je jette un coup d'œil à mon téléphone, il est déjà dix-sept heures. Le concert commence dans deux heures trente. J'ai donc dormi un sacré moment. Pourtant, mon cauchemar m'a paru durer une fraction de seconde. Absolument pas reposée, je décide de prendre une douche pour me réveiller. Ce bus est un condensé de luxe. La salle de bain est immense pour ce type d'espace habituellement réduit. Je commence par me laver rapidement pour pouvoir ensuite profiter de l'eau brûlante qui coule le long de mon dos. Je porte mes mains à ma nuque et laisse mon visage plonger sous la cascade. C'est alors que le même hurlement que pendant mon sommeil résonne dans ma tête. Mon souffle se coupe et je bois la tasse. Mes paumes se plaquent aux parois pour ne pas tomber. Je décide de couper court au moment de détente qui n'en fut pas un. Encore troublée, je me sèche et m'habille. Mes cauchemars semblent être bloqués avec moi dans ce bus, mieux vaut que j'en sorte.

Je passe mon badge autour de mon cou et, emmitouflée dans une veste polaire floquée au nom du groupe, je me dirige vers la salle. Je rentre dans les coulisses par l'entrée des artistes qui donnait sur le parking du bus. Je croise Oliver qui briefe un groupe de vigiles. Je le salue de la main et, en réponse, il pointe du doigt la loge où sont installés les garçons. Mais en fond sonore, j'entends la voix de Robin, ce qui signifie qu'ils sont encore en pleine balance. Je fais quelques pas sur scène et m'assois sur une caisse qui traîne encore. Au même moment, le chanteur fait signe à la régie de tout arrêter.

— On est bon ! dit-il dans son micro à l'attention des régisseurs puis, se tournant vers les musiciens. C'est ok pour vous, les mecs ?

Chacun fait signe que tout roule. Ils posent leur instrument et me rejoignent.

— On a fini de ronfler, mademoiselle ? blague Erik.

— C'est parce que vous me fatiguez que je roupille comme ça !

— Mais foutez-lui la paix ! Allez, viens ma chérie, on va manger un bout et après, c'est parti !

Martin passe son bras autour de mes épaules et nous suivons les autres jusqu'à la loge. Je m'affale alors dans le sofa bleu qui longe une bonne partie de la pièce. On frappe avec force à la porte, je sais d'avance qui c'est.

— Entre Oli ! beuglé-je.

— Comment vous avez su que c'était moi, madame ?

— Tu viens toujours au même moment !

— Je venais voir où vous voulez assister au concert ? me demande-t-il, toujours aussi professionnel.

— On peut voir ça après manger ?

Il se gratte la tête, gêné de devoir me pousser à lui donner ma réponse maintenant.

— On a du rab de personnel ce soir, vous pouvez aller en fosse sans soucis.

— Va pour un concert dans la fosse aux lions !

Il attrape son talkie-walkie et ordonne deux vigiles de se tenir prêt à se positionner face à là où je serai dans la fosse. Oliver est toujours très prévoyant avec moi, il prend toujours de très bonnes décisions en matière de sécurité. J'ai déjà essayé de le décoincer un peu avec une ou deux blagues, mais rien à faire. Il reste droit comme un I sans broncher. Une fois, j'ai cru qu'il allait céder à la colère. Pendant un concert j'avais fait mine de vouloir passer la barrière qui séparait la scène du public. Trois de ses gars me sont tombés dessus, il est alors arrivé en trombe en me tuant du regard. J'ai tellement ri ce soir-là ! Mais il a quand même trouvé le moyen de venir s'excuser de son attitude ; qui, je le sais, était tout à fait logique !

*

Le concert bat son plein, l'ambiance ce soir à Boston est folle et les gars

sont en pleine forme. Robin est déchaîné. Sa voix résonne aux quatre coins de la salle et son sex-appeal est au summum. J'admire sa façon de jouer avec le public et de faire hurler chaque nana présente. Il enflamme les cœurs avec des déhanchés à se damner. Depuis que je sors avec le batteur, j'entends encore plus le son de son instrument à travers la voix du chanteur, les accords de la basse et de la guitare. Martin se donne à fond, on peut voir la sueur voler autour de lui, encore pire pendant les solos. Juste avant le dernier rappel, la salle est plongée dans le noir et le tambourinement de la batterie est le seul à remplir l'espace sonore. Mon cœur s'accorde avec les battements de l'instrument. Tout le monde se regarde dans l'attente que tout explose ! Je tourne la tête sur ma droite et mon regard se perd dans la foule qui retient son souffle. Puis la voix revient, celle de mon cauchemar. Alors je n'entends plus qu'elle et mes yeux se posent sur un homme. Il a les cheveux blonds décolorés coiffés en arrière, un look de rocker dans le thème de la soirée. Il doit se sentir épié car il tourne la tête vers moi pendant une fraction de seconde, il est à... Quoi ? Huit ou dix mètres, tout au plus. Je sens la foule remonter en pression et tout autour de moi vibre sur ce que je suppose être la dernière chanson. Je suis hypnotisée, l'homme ne bouge pas et tout chez lui semble être mis sur pause. La lumière va et vient tellement vite que je perds presque l'équilibre. Et sous le flash des projecteurs qui se braquent sur la foule, l'inconnu se tourne vers moi. Cette fois-ci son visage apparaît plus longuement, ses traits sont nets. Il sourit, je meurs. Mon dieu, je suis sûre que c'est Aaron. Je pousse tout être humain autour de moi, me fraie un chemin pour le rejoindre, mais on me bloque. Je ne peux plus avancer pendant de longues minutes et, quand je peux reprendre mon avancée et que j'arrive sur place, il n'est plus là. Je suis sûre que c'était lui. Ses yeux et son sourire sont deux souvenirs que mon cerveau ne pourra jamais oublier. Je porte mes mains à mes cheveux que je tire pour m'assurer que je suis bien en vie...

Suis-je en train de perdre la tête ? Sonnée par la musique assourdissante que je viens d'écouter. Ou alors était-il vraiment là ? Je reste plantée au milieu de cette foule, seule, sans bouger, je ne sais plus marcher. Suis-je même encore capable de respirer ?

Chapitre 14

Faux espoirs

Je suis assise sur le bord de mon côté du lit, le jour est levé sur New York, mais dehors des trombes d'eau dégringolent. Les coudes sur les genoux et la tête posée sur mes poings, mon esprit flotte... La nuit a été compliquée. On est mardi, deux jours se sont écoulés depuis Boston et pourtant le visage de cet homme est toujours présent dans ma mémoire. Cette image s'ajoute au même cauchemar qui se répète à chaque fois que mon repos se fait profond. Plus le manque de sommeil s'accumule, plus mes cernes noircissent. Le pire dans tout ça ? C'est que j'intériorise tout. Martin ne doit rien savoir, il ne doit pas déceler la moindre de mes pensées. En parlant de lui, je sens qu'il se réveille derrière moi et ses bras ne tardent pas à venir enlacer mon buste. Je le maudis une seconde d'être aussi matinal.

— Déjà debout ? me demande-t-il. D'habitude, je lutte pour te réveiller.

Je plaque un sourire hypocrite sur mes lèvres et défais notre étreinte pour me lever.

— Des miracles arrivent tous les jours, rigolé-je. Je m'habille et je vais aller courir.

— Je t'accompagne, on déjeunera après.

J'opine du chef, me dirige vers le dressing d'où je sors une tenue de sport. Je fais tomber le pyjama et enfile mes fringues. J'attrape un élastique et remonte mes cheveux en une queue-de-cheval sauvage. Je fonce mettre mes chaussures et, à peine quelques minutes après avoir quitté mon lit, je pousse la porte de la salle. Je choisis de mettre dans mes écouteurs une playlist de métal. Encore une fois, la musique a le don de couper mes pensées et de ne laisser que le lourd son des guitares envahir mon esprit. Je cours un long moment, jusqu'à en perdre mon souffle. Le tapis de course finit par arrêter doucement son programme intensif et mon rythme cardiaque reprend sa cadence habituelle. On peut dire que toutes ces séances de sport font leur effet sur mon corps, il tient de mieux en mieux la route. Je jette un coup d'œil au chronomètre, j'ai couru quarante-cinq minutes. Je n'ai pas envie de traîner là plus longtemps, je fais signe à Martin que je remonte, mais lui préfère encore rester. Une douche rapide et je m'attable, un café entre les mains. Il est à peine huit heures et je n'ai rien de prévu pour aujourd'hui. Pourtant, j'ai

envie de prendre un moment pour moi. Ça m'aidera peut-être à faire le vide dans ce bordel qui anime mon cerveau. Je me dis que mon balayage noir est bon à refaire. Je regarde sur mon téléphone si mon coiffeur a une disponibilité. Merci la technologie ! Je prends un rendez-vous pour onze heures sans même passer un appel.

Le café qui coule dans ma gorge me réchauffe et mon corps me dit merci pour la dose de caféine qui le booste. Je pense juste à mettre un petit rappel sur mon téléphone pour partir à temps pour mon relooking.

Pour tuer le temps qu'il me reste, je m'installe en tailleur face à la baie vitrée, mon carnet à la main.

[A brand new world - Un tout nouveau monde.]

Through the darkest nights - À travers les nuits les plus sombres.

I keep my head high - Je garde la tête haute.

Everything from me is the biggest mistake for you - Tout ce qui émane de moi est une erreur pour vous.

With your millions eyes spying on me - Vos millions de regards m'espionnent.

Chorus

I won't just conform - Je ne veux pas rentrer dans un moule.

Enough to be a prey - Assez d'être une proie.

Better be the hunter - Mieux vaut être le chasseur.

This city is my own wood - Cette ville est mon propre bois

Get ready for the hunt, may the luck be with you - préparez-vous pour la traque, que la chance soit avec vous.

Even if you paint the universe in grey - Même si vous peignez l'univers en gris

I don't care - Ça m'est égal

The world behind my wall is so bright - Le monde de l'autre côté de mon mur est si lumineux.

I'm holding on to my faith - Je dois m'accrocher à mes convictions.

Don't wanna live under loaded guns - Je ne peux pas vivre sous le poids de vos armes chargées.

I won't just conform

Enough to be a prey
Better be the hunter
This city is my own wood
Get ready for the hunt, may the luck be with you.

Join the right side - Rejoignez le bon côté

Conditioned minds come at my signal - Que les esprits conditionnés viennent à mon signal.

Stop believe the beautiful lie - Arrêtez de croire à ces beaux mensonges

First seconds will hurt - Les premières secondes seront douloureuses

But the price is too good to turn your back - Le jeu en vaut tellement la chandelle, ne me tournez pas le dos.

Can you hear the sirens? - Entendez-vous les sirènes ?

Enough to be a prey
Better be the hunter
This city is my own wood
Get ready for the hunt, may the luck be with you.
The war is coming.

C'est venu tout seul. J'ai gravé cette chanson sur le papier d'une traite. Je ne sais pas pourquoi mon imagination m'a dicté tout ça, mais je suis en admiration. Bon Dieu qu'est-ce qu'elle conviendrait au groupe ! J'imagine Robin emporter le public avec lui vers ce nouveau monde. Il saurait mettre la rage et la force nécessaire pour l'interpréter, avec le son de sirènes d'alerte au début et à la fin... Même la mise en scène me paraît claire comme de l'eau de roche.

Dans la foulée, j'en écris plusieurs autres, mais bien moins abouties que la première. Quand je pose mon crayon, les mélodies qui pourraient accompagner cette chanson se bousculent dans ma tête. Ok, je me dis que celle-là pourrait coller à la proposition qui m'a été faite à Boston. On pourrait clairement la proposer pendant le live. Même si mettre en lumière mes textes c'est comme être à poil devant une foule.

Soudain, l'alarme de mon téléphone me ramène à la réalité. Je me suis laissée emporter par cette session d'écriture pendant plus longtemps que je ne l'imaginai. J'ai à peine remarqué que Martin était rentré de la muscu, je l'entends parler dans son bureau. Je me lève et vais passer ma tête par l'encablure de la porte. Je mime avec mes lèvres le mot « coiffeur », qu'il met quelques essais à comprendre. Puis je me dirige dans l'entrée pour y enfiler

mes rangers. La pluie s'est calmée, mais j'attrape un parapluie au cas où. Les quinze minutes de marche qui me séparent du salon de coiffure se font sans embuche. Par chance, pour un jour de semaine il y a peu de monde dans les rues. Quand j'arrive à mon point de chute, je pousse la porte et un tintement de clochette résonne alors. Jeff mon coiffeur me fait signe et s'approche à grands pas.

— On avait dit pas plus d'un mois pour faire les retouches ! braille-t-il en exagérant ses gestes.

— Et comme toujours, c'est la course de mon côté !

— Installe-toi, m'ordonne le grand brun en se grattant la tête. Je vois d'ici qu'il y a du boulot.

Je défais mon manteau que je pends à une patère et prends place sur le premier siège de la rangée. Jeff triture mes cheveux dans tous les sens puis fait la moue à la vue de mes pointes abîmées.

— Ils ont incroyablement poussé ! Tu sais que toutes mes clientes rêveraient d'une telle chevelure ? On remonte les mèches et on coupe, ça te va ?

— Fais ce que tu veux, je te fais confiance, réponds-je avec assurance.

— Si tu me dis ça je change ton roux en un rouge profond. Avec les mèches noires, tu serais tellement ROCK ! finit-il par dire en se laissant emporter.

— Ok.

— Quoi ? Tu veux vraiment ça ? Je disais ça pour rire ! se défend Jeff avec une lueur d'espoir certaine.

— Vas-y, un peu de changement ne me fera pas de mal.

Il reste figé un instant, puis tape dans ses mains pour se motiver. S'ensuivent deux ou peut être trois heures de travail, je ne sais pas. Il prépare des mélanges, empapillote des mèches, lave, coupe, sèche, recoupe et lâche un « voilà » libérateur. Je ne me vois pas dans le miroir qui est toujours caché par un drap blanc. Quand Jeff le fait tomber, j'ai un sursaut de recul, puis un large sourire fend mon visage. Ça change du tout au tout. Mon teint paraît plus pâle avec ce rouge sombre. On ne voit plus que mes yeux ressortir en deux éclats émeraude.

— Depuis le temps que j'ai cette idée dans la tête ! C'est canon !

— Là, tu as fait un boulot incroyable, avoué-je en me contemplant.

— Parce que d'habitude, je fais quoi ?

— Allez l'artiste, sors-moi la facture, je sens que ce chef-d'œuvre va me coûter une fortune.

Il rigole, se dirige vers la caisse pour en sortir une note à faire un malaise. Heureusement que c'est un budget dans lequel je ne rechigne pas à mettre de l'argent. Sans compter le taxi que je vais prendre, pour que la pluie qui s'est remise à dégringoler ne ruine pas tout ça.

Dehors, je fais quelques dizaines de mètres pour pouvoir héler une voiture jaune sans trop de souci. Je me place juste à côté d'un feu rouge et aperçois mon carrosse au loin. J'observe les cinq ou six voitures qui passent, le regard perdu sur ceux qui gardent leurs fenêtres ouvertes par une telle pluie. Après tout, le fond de l'air n'est pas si frais. Les voitures roulent au pas, prises dans le trafic dense. Plus que deux avant de pouvoir me mettre à l'abri. Quand le feu passe au rouge, je me lance dans la direction du taxi. Je passe entre la voiture en tête de file et un véhicule en stationnement. L'espace est restreint, mon dos frôle la voiture garée. Quand mon regard se pose sur le bras du passager devant moi, tout en moi se bloque. Je ne vois rien d'autre que ce tatouage qui me semble si familier. Cet énorme chiffre huit écrit en gothique et rempli de rouge est exactement le même que celui qui orne l'avant-bras d'Aaron. Putain, c'est lui ! J'ai beau m'attarder plus qu'il ne le faudrait pour essayer d'en voir plus, je n'ai que ce bout de corps pour me faire un jugement rapide. Des bruits de klaxon me sortent de mon tourbillon. La voiture commence à repartir, j'intercepte le taxi et grimpe à l'intérieur.

— Suivez cette voiture ! ordonné-je sans même un bonjour. Si vous la perdez de vue, dites au revoir à votre pourboire.

Le mec opine du chef et je ne quitte plus des yeux la berline blanche devant nous. Je tape du pied de peur de perdre le contact visuel. À chaque feu que nous passons, je retiens mon souffle. Mon estomac est noué, une boule naît dans ma gorge et des sanglots me montent. Je vais le revoir, je vais sortir de cette voiture et lui sauter dessus. Lui hurler de me donner des explications puis, l'enlacer et lui demander de ne plus jamais partir. Les minutes passent, je me mords la lèvre si fort pour ne pas hurler d'aller plus vite quand la distance se fait trop grande. C'est alors que ma cible se gare, je me jette sur la porte, ce qui oblige le conducteur à piler de toutes ses forces. Je lui balance un billet que je peine à sortir de mon portefeuille. La porte claque, je reste plantée sur le bord de la route, le cœur au bord du gouffre. La pluie tombe, la proie que je traquais sort de la voiture. Je me lance pour lui emboîter le pas

mais tout s'effondre alors. Ce n'est pas Aaron, le tatouage est bien identique mais rien d'autre ne correspond. Je me trouve tétanisée par la déception, envahie par une vague de tristesse. Mes larmes se fondent dans les gouttes qui trempent mon visage.

La vie ne me fera pas ce cadeau, j'ai vraiment une imagination qui me joue des tours. Ce n'est pas lui, ce ne l'était sûrement pas non plus au concert... Je viens de me faire assassiner par l'espoir. Je traîne mon corps jusqu'à la maison, un long chemin qui ne me remet pas les idées en place.

Chapitre 15

D'amour en découvertes

Je rentre dans l'appartement, trempée jusqu'aux os. Mon parapluie traîne quelque part dans New York, oublié à l'intérieur du taxi de tout à l'heure. Je laisse tomber par terre mon veston de cuir et fais valser mes rangers près de la console de l'entrée. Je suis juste dégoûtée de m'être laissée berner par l'espoir. Je m'en veux d'être aussi naïve et de me nourrir de rêves qui ne se réaliseront pas. Enfin, tout du moins, pas comme je le voudrais. Tout ça pour quoi ? Ce n'est plus qu'une question de sentiments, car je meurs juste d'envie de retrouver mon ami « sain et sauf », si je puis dire. Non, c'est plutôt que depuis son départ, j'ai beau me voiler la face quant à ma parfaite petite relation avec Martin, Aaron manque dans le paysage de ma vie. Sans lui, tout est plus fade. Par moment, je me dis même qu'on n'aurait jamais dû se séparer. C'est peut-être ça, le vrai problème ? Mais j'aime Martin de tout mon cœur... C'est juste tellement différent de ma relation avec le rocker. De toute façon, il n'y a rien à faire, c'est viscéral, je dois le trouver. C'est comme une alarme qui hurle en permanence dans ma tête, tenir ses mains entre les miennes serait le seul moyen de mettre fin au vacarme qui m'assourdit. L'idée d'engager un détective devient de jour en jour plus qu'une évidence.

Je rejoins le salon quand mon petit ami sort du bureau où je l'ai quitté plus tôt dans la journée. Il s'arrête et me fixe avec de grands yeux. On va dire que mon look serpillaire n'aide pas et le changement capillaire non plus.

— Mon Dieu ! Tu ne pouvais pas prendre un taxi pour rentrer ?

Je ne réponds pas, un regard désabusé suffit.

— Et c'est quoi ce rouge à tes cheveux ? Pourquoi tu as changé ton roux ? grogne-t-il, visiblement déçu par mon idée.

Je me dirige vers la machine et me fais couler une tasse bien chaude d'un café bien noir. Je n'ai même pas envie de rétorquer. Je me fous bien de son avis, à vrai dire.

— Nina ! Ne me réponds surtout pas, hein !

Il dit ça avec une telle arrogance que mon regard dévie vers le sien.

— En fait, j'ai pas besoin de ton approbation.

— Pas besoin d'être agressive. Je dois partir au label pour de la

paperasse. Tu seras ravi d'apprendre que j'ai eu Dean au téléphone, il accepte la tournée nationale, m'annonce le blond avec plus de joie.

— Ok, tiens-moi au courant des dates.

— C'est tout ce que ça te fait ? Tout va bien ? finit-il par me demander.

Je passe ma main dans mes cheveux et souffle avec force. Je ne suis vraiment pas cool avec lui, je reste froide comme le marbre. Sauf qu'à ce moment précis, Martin semble être la meilleure bouée de sauvetage que je puisse avoir. Je pose la tasse que j'avais dans mon autre main et me dirige vers lui pour qu'il me prenne dans ses bras. Ce petit instant de douceur me fait un bien fou, il m'enlève un instant le poids de mes pensées. Je veux aller plus loin qu'une simple étreinte, le sexe me paraît clairement la meilleure solution pour oublier Aaron, le sortir de ma tête et affirmer dans mon p'tit crâne mon amour pour Martin.

Le contact entre nous éveille mes sens, mon corps réagit directement et en demande plus. Martin répond au quart de tour à mes baisers passionnés. La chaleur monte, nos souffles deviennent peu à peu plus courts. Ses mains parcourent sans pudeur mon corps, les boutons de mon chemisier noir sautent les uns après les autres. Sous mes doigts, sa ceinture se décroche, alors que les lèvres de mon petit ami s'aventurent dans mon cou. Elles ne sont pas pressées, au contraire, cette lenteur me fait languir le meilleur de la suite. Dans ce prélude, les regards que nous échangeons ne sont ni rudes ni hagards. Non, disons plutôt que nous nous dévorons. Je tourne la tête vers la chambre, Martin comprend directement et me porte. Mes jambes s'enroulent autour de sa taille et jusqu'au lit, je m'évertue à ne pas rompre le contact de nos lèvres. Quand mon dos s'étend sur le matelas, nul doute vu notre niveau d'excitation que l'acte va être intense.

Rapidement les vêtements volent, je lui confie mon corps et mon âme au rythme de ses hanches. Martin prouve alors à quel point il sait m'aimer, me posséder, me consommer, me consumer... Le temps est en suspens, il semble ne jamais vouloir reprendre sa course folle. Mes mains agrippent son bras quand je suis au bord du grand saut. Alors le plaisir de mon homme se disperse en moi. L'amour nous englobe, un râle profond fend l'air. Une dernière étreinte étroite et nos corps tombent comme deux cadavres l'un à côté de l'autre. L'impression de planer me remplit de sérénité. La rockstar se lève rapidement et disparaît dans la salle de bain. Je suis toujours étalée sur le lit quand il en sort quelques minutes plus tard.

— Je vais être à la bourre avec tes conneries, rit-il en enfilant son jean.

— Méfie-toi bien, tu pourrais être encore plus en retard, nargué-je en me relevant pour l’approcher.

— Elle en redemande en plus ! Désolé ma belle, pas de rappel pour ce concert-là.

J’explose de rire face à cette comparaison. À peine son t-shirt enfilé, il m’embrasse sur le front et promet de ne pas rentrer trop tard. Il ne m’a pas proposé de venir, mais dans tous les cas, la fatigue qui me tombe dessus ne me motive pas à remettre le nez dehors. Je passe sous la douche pour la deuxième fois de la journée et enfile une tenue confortable. Dans la chambre, j’ouvre les fenêtres en grand et laisse la pièce s’aérer pour éliminer l’odeur de corps en sueur qui pique au nez. Je vais dans la cuisine me préparer un petit quelque chose à grignoter et décide de traîner un peu sur l’ordinateur.

Rapidement, de vidéos en articles de blog, je me retrouve dans les tréfonds de l’internet à regarder des chats prendre peur face à un concombre. Quand je réalise le ridicule de la situation, j’essaye de me trouver un film ou une série à regarder. Je ne trouve rien qui me donne envie et l’ennui me gagne. Je déteste ça ! Je me rabats sur l’idée de trouver ma vieille clé USB sur laquelle se trouvent tous mes chefs-d’œuvre cinématographiques préférés. Si je lance n’importe quelle création de Michael Bay maintenant, ça occupera une bonne partie de la fin de journée. Je farfouille dans les tiroirs du bureau, rien. Dans mon sac à main, ma commode, toujours rien. J’envoie un SMS à Martin pouvoir savoir s’il sait où elle est. Du plus loin que je me souviene, on a regardé un des longs métrages présent dessus il y quelques semaines. Une réponse arrive rapidement.

Martin :

Dans ma sacoche d’ordi ! Et ne fouille pas partout comme à ton habitude s’il te plaît. ;)

Je sautille comme un enfant jusqu’à la cachette. À l’intérieur de la sacoche, c’est un bordel sans nom, je ne trouve pas mon Graal. Blasée de devoir attendre, je finis par retourner le sac et le secouer pour que tout son contenu s’étale au sol. Un tas de papiers, câbles ou autre carte mémoire en tombent, puis dans une dernière secousse, ma petite clé vient rejoindre le monticule. Je fourre les objets à leur place initiale un par un, dans l’idée que tout soit à peu près rangé.

Mon regard est attiré par une enveloppe que je ne reconnais que trop bien, je m'en saisis pour vite la cacher. Mais je me rends compte qu'elle a été ouverte, son contenu est même mal remis dedans. Cette fois-ci, la curiosité est trop grande. Ce bout de papier qui avait jeté le trouble à Philadelphie va me révéler tous ses secrets. J'inspire et tire le carton blanc qui dépasse. Je subis un électrochoc. J'en lâche même tout avant de m'en ressaisir rapidement. Je n'y crois pas, putain ! Ce foutu phœnix est imprimé, identique à celui que publiait Aaron il y a quelques jours. Il a fait parvenir ce courrier à Martin ? Pourquoi à lui spécifiquement ? Quel est le message ? Je suis noyée dans l'incompréhension, je me repasse le fil des événements. Martin était tellement étrange à la réception du courrier. Quand j'ai insisté pour l'ouvrir, il a préféré ne rien en faire et agir dans son coin. Ce n'est peut-être pas la première qu'il reçoit ?

De rage, j'attrape mon téléphone et l'appelle, mais il ne répond pas. Je répète l'opération des dizaines de fois, sans réponse. Je continue sans relâche, faisant les cent pas dans le bureau. S'il ne veut pas me répondre, je n'ai qu'à y aller. Non, du calme... Inutile d'aller faire une scène au label. Je vais faire un arrêt cardiaque tellement mon cœur bat vite. Il cogne et cogne encore, emporté par la colère. Je n'aime pas les secrets, je pensais que Martin n'en avait pas pour moi. Je me trompais royalement. Alors comme un lion en cage, j'arpente l'appartement, ruminant les hypothèses les plus folles en attendant que mon petit ami rentre. Le temps est long, les aiguilles de l'horloge tournent encore et encore, laissant les heures passer. Je descends d'abord un café, puis deux, puis rajoute dans le suivant quelques gouttes de whisky, pour embrumer un instant mon esprit. Je ne bois que rarement, mais là, allez savoir pourquoi, j'ai besoin d'un truc fort pour me tenir en vie. Autrefois, la drogue aurait été une option, mais plus maintenant. Alors je me raccroche à ce que je peux. Je termine sur un petit shoot pur. Il coule dans ma gorge et brûle tout sur son passage. Je n'aime pas le goût, encore moins la sensation et me rends compte que ça fait repartir la machine encore plus fort. Tous les traits de mon visage sont crispés et quand enfin la porte d'entrée s'ouvre, je me jette dessus comme si j'attaquais une proie.

Je ne lui laisserai aucune chance de s'en sortir.

Chapitre 16

Les petits papiers du corbeau

Ses yeux ne mentent pas, il a très bien vu mes appels. Il a volontairement choisi de les ignorer. Sa tête reste un maximum baissée et, quand il essaye de croiser mon regard, je le fusille comme un condamné.

— Tu m’expliques ? tranché-je sans cérémonie.

— J’ai pas percuté tout de suite en te disant de fouiller dans ma sacoche. Et quand mon téléphone ne cessait pas de sonner, j’ai compris.

— Je veux pas savoir le pourquoi du comment. Je veux la vérité.

— Asseyons-nous, propose-t-il en pointant du doigt le sofa.

Je n’ai pas envie de m’asseoir, je préfère amplement rester debout pour pouvoir décamper plus rapidement. Sa présence me hérissé l’échine, me fait monter en pression. Je ne sais même pas si je suis vraiment capable de le laisser s’expliquer. Mais je veux savoir. Il s’installe et je me poste contre le mur en face de lui, les bras croisés sur ma poitrine.

— C’est pas la première, commence-t-il par avouer.

— Bizarrement, je m’en doutais.

— Il y en a neuf autres comme ça, tantôt des symboles, tantôt des citations. J’ai le pressentiment que celle que tu as trouvée est la dernière. On sait tous ce que le phœnix signifie.

— Je veux les voir.

Il pointe du doigt le meuble de télévision. Je me décolle du mur et ouvre la porte de gauche. Une grosse enveloppe en kraft s’y trouve. Je la sors et laisse son contenu tomber sur la table basse. Je m’agenouille et commence à ouvrir chaque correspondance. Elles sont numérotées au dos, je les place dans l’ordre.

La première est un carré noir, sans aucun autre détail.

La seconde, une citation imprimée en noir sur fond blanc : « C’est un monde violent, mais aujourd’hui je suis encore en vie. »

La troisième est encore une phrase, mais cette fois-ci calligraphiée à la main : « Tu attends de moi que je me sente coupable, être celui qui a tort. ». Je connais chacun de ces mots, mais impossible de fouiller dans ma mémoire pour trouver d’où ils viennent. Je suis trop captivée par les enveloppes et leur

contenu.

Les trois suivantes sont des photos. Sur une, apparaît Robin sur scène, ensuite un cliché où l'on voit Martin et pour finir un portrait de moi. Je ne vois même pas où cette photo a pu être prise. C'est à ce moment que se confirme le fait qu'Aaron est dans les parages. Il nous surveille, même.

Trois citations se suivent sur trois bouts de papier différents : « Seules les actions peuvent dire la vérité », « Imagine un temps où la vérité rend libre ». Et pour terminer : « Tu vas payer pour tes péchés et laisser les remords te consumer ».

Je suis abasourdie. La dernière citation me glace même le sang. Je ne comprends pas pourquoi cette haine est dirigée contre Martin. Tellement de questions se bousculent dans ma tête, j'essaye de tout relier ensemble, mais rien ne me paraît censé. J'ai l'impression d'être un agent du FBI qui se dépatouille avec des indices sans queue ni tête, que le meurtrier nous nargue et se joue de nous. Heureusement, il n'est pas question de meurtre, juste d'un foutu rocker psychopathe.

— Tu sais que c'est Aaron qui t'a fait parvenir tout ça ? demandé-je sans quitter les indices des yeux.

— J'ai capté au troisième courrier. Je connais son écriture donc avec ça, c'est devenu clair comme de l'eau de roche. Sans compter la dernière qui correspond à son post Instagram.

— Tu l'as vu alors.

— Ouais, le lendemain de mon anniversaire. Il n'y avait plus aucun doute. Je ne sais pas quel message il me fait passer, mais tous ces sous-entendus menaçants sont pour moi.

— Tu as forcément dû lui faire quelque chose !

— J'ai cherché. Mon cerveau a turbiné des heures entières, mais les deux seules choses qui pourraient justifier tout ça, c'est que j'aie pris la décision d'engager un nouveau chanteur et que tu sois devenue ma petite amie. Pour la première option, le remplacer était devenu une évidence. Personne n'était capable de prendre la tête du groupe. J'étais bien dans mon coin, j'aurais pu regarder le groupe implorer et ne pas réagir, mais il fallait le faire. Quant à la deuxième possibilité, je ne vais pas ramasser sa haine en pleine face tout ça parce que je t'aime ! C'est hors de question.

Martin croule sous une culpabilité palpable, pourtant c'était une décision collective. Il a pris la place par nécessité, ça s'est imposé à lui sans qu'il n'ait

le choix de toute façon. Aaron n'avait qu'à pas partir sans laisser de traces et il aurait toujours son rôle de leader qui lui convenait si bien. Je me sens possédée par l'incompréhension, je m'en veux de n'avoir rien remarqué plus tôt... D'avoir laissé mon homme subir les foudres du corbeau.

— Qui d'autre est au courant ?

— Erik... J'avais besoin d'en parler, mais pas à toi. Je ne voulais pas t'inquiéter et, ces derniers temps, je sais que tu penses à lui. Alors finalement, tout ça va te faire comprendre qu'il a probablement perdu la tête. Mais tu sais, j'ai peur qu'un jour il s'en prenne à moi. Va savoir pourquoi il s'acharne ainsi.

Et voilà, c'est maintenant sur moi que s'abat la culpabilité. D'apprendre tout ça me fait l'effet d'un électrochoc, je me suis laissée emporter par les restes de mes sentiments qui s'accrochent encore à Aaron... Et finalement, il jouait à un jeu malsain dans mon dos. Pire qu'une déception, je vis la situation comme une trahison. Il n'est plus le bienvenu, il pourra revenir la fleur au bec que la porte lui claquerait au nez. Je me lève du sol pour rejoindre Martin sur le sofa et l'enlace.

— Je suis désolée, lui soufflé-je, nichée au creux de son cou.

— Tu comprends mieux pourquoi Erik est si distant quand on parle d'Aaron ? Et tu comprends mieux ma réaction quand tu as réussi à l'avoir au téléphone. J'aurais rêvé lui hurler de ne plus jamais m'envoyer quoi que ce soit.

— Tu aurais dû m'en parler plus tôt, j'aurais compris et jamais je n'aurais agi ainsi. Je ne suis pas devin, mon amour... Ne me cache plus jamais rien.

— Tu ne savais pas, je ne t'en tiens pas rigueur. Je vois bien que ton cœur balance, je ne suis pas naïf. Mais il n'est plus celui qu'il était. On n'est pas responsables de ses choix. Je souhaite pour nous un futur sans cette ombre qu'il représente.

Je me redresse, bondis sur mes pieds et attrape ma guitare qui traîne à côté de la télé. Je reprends ma place à côté de Martin et commence à gratter les accords de *Liberta* de Pep's . En retour, je reçois un sourire radieux. Je sais qu'il connaît cette chanson. La mélodie est douce, les paroles plus puissantes qu'elles ne paraissent. Mon couplet préféré est celui qui arrive :

Alors une petite fille aussi belle que nature

Me prit par la main et me dit: suis cette aventure
On disait même, oh oui, que la mer l'enviait
Que la montagne se courbait pour la laisser passer
Elle m'emmena au loin avec une douceur sans fin
Et ses bouclettes dorées dégageaient ce parfum
Qui depuis des années guidait ce chemin
Ton chemin, mon chemin, le chemin

J'imagine ma petite Abi, avec sa chevelure dorée et sa candeur. Le monde qui l'attend est une jungle, je la vois évoluer dans ce monde fantastique fait d'arbres en barbe à papa et de ciel de coton. Je ne veux qu'aucune chaîne n'entrave ses rêves. Je m'é gare, mais quand sur le dernier refrain vient me rejoindre Martin, je suis rattrapée par l'amour. Il ne chante pas juste, disons qu'il fredonne pour cacher son non-talent. Je laisse nos voix s'entremêler, mon buste bouge en rythme et mes doigts grattent avec douceur les cordes. Je finis la chanson, le sourire aux lèvres, oubliant le reste un instant. Une sonnerie de téléphone, celle de mon mec, casse le silence qui clôturait cet interlude musical.

— Ouais, mon pote, qu'est-ce qu'il y a ? répond-il en me mimant des lèvres le nom d'Erik. Ouais, ça nous fera pas de mal, d'ici dix minutes c'est bon ? ... Ok, à toute, finit-il en raccrochant.

— Resto avec les gars, j'ai décidé à ta place car ça te changera les idées. À coup sûr, Ben saura te raconter mille et une blagues pourries qui te feront rire !

Il n'a pas tort, quoi de mieux que de passer une soirée avec les gars pour avaler une nouvelle comme celle qui vient de me tomber dessus ? Encore secouée et perturbée, j'embrasse quand même Martin avec tendresse puis nous nous préparons à sortir. Je n'arrive pas à y croire, comment Aaron a-t-il pu me nous faire un coup pareil ? Que prépare-t-il ? Autant vous dire qu'apprendre ça rajoute des soucis à ma liste bien trop grande.

Quand nous rejoignons le hall de l'immeuble, les trois loustics attendent déjà. Je les laisse décider du restaurant. Sans grande surprise, on se retrouve installés dans une pizzeria. Je n'arrive pas à trouver l'appétit. Tout tourne dans ma tête à m'en rendre folle. Chaque bouchée que je me force à prendre me file la gerbe. J'ai tellement de tension en moi que rien ne passe. Pourquoi Aaron joue-t-il à ce jeu ? La question me donne la migraine. J'aimerais bien

que les écrans dans la salle coupent le son strident des news qui tournent en boucle. La télé est pile dans ma trajectoire visuelle, je vois le bandeau des informations en direct défiler en bas. J'y accroche mon attention histoire de penser à autre chose mais cela fait pire que mieux... Bien pire. Un coup du sort encore dirigé vers moi, à croire que je suis abonnée à recevoir les mauvaises nouvelles par écrans interposés.

« Accident dans la périphérie de New York, nos journalistes sur place confirment que l'ancien chanteur du groupe Seconds of Silence, Aaron Collins, était au volant d'un de trois véhicules impliqués dans l'accident. Nous n'avons pour l'heure aucune information supplémentaire. Les blessés ont été transportés au New York Presbyterian Hospital. »

Tout le monde a remarqué mon regard rivé sur l'écran. Le silence s'abat à notre table. Sans plus réfléchir, je bondis, attrape ma veste et cavale jusqu'à l'extérieur. Je ne sais pas si on me suit ou pas, je hèle un taxi et m'engouffre à l'intérieur.

— Presbyterian Hospital, indiqué-je au chauffeur avec empressement.

Je ne veux rien savoir de ce que j'ai dit plus tôt, de ce que j'ai appris. Je perds le contrôle de mes émotions, de mon corps et de mes pensées. Pour le moment, je veux juste le voir en vie.

Chapitre 17

Hair son image

Courir. Cette action ne m'avait jamais semblé aussi vitale que maintenant. Le bitume puis un sol en vinyle. Je cavale sans répit jusqu'à mon but. J'ai le cœur qui bat à tout rompre, les larmes dévalent mes joues. Les portes battantes que je passe claquent dans un fracas d'une violence inouïe. Au fond de moi, j'ai l'impression de remonter le long du fil qui nous a tenus éloignés si longtemps. Mais il y a aussi la haine, la peur et la tristesse qui me rongent au même moment. Je demande à un guichet le numéro de chambre d'Aaron. L'hôtesse me détaille du regard et me demande mes papiers. Je les lui tends mais cela ne suffit pas, elle grommelle que seul un proche ou un membre de la famille peut avoir accès à l'étage. Je farfouille dans mon sac pour trouver mon badge au nom de Seconds of Silence, tout de suite ça a plus d'effet. Le justificatif semble suffisant. Elle m'informe qu'il vient d'entrer dans la 132. Le souffle toujours court, je m'engouffre dans l'ascenseur et sélectionne le premier étage.

Au bout d'un long couloir à la luminosité blafarde, une infirmière se tient debout. À quelques mètres d'elle, ma course folle s'arrête, mes jambes se bloquent, incapables de me porter plus loin. Quand la femme se rend compte de ma présence, elle s'avance vers moi. Je décline mon identité et celle de la personne que je viens voir. Elle dégage une moue dubitative, m'informant qu'il refuse toute visite. Je pose ma main sur son épaule et, avec un ton dévasté, je lui annonce que c'est mon petit ami. Le mensonge passe. En une fraction de seconde, je dois trouver le courage de pousser cette porte qu'elle pointe du doigt et faire face. Le grincement des charnières est assourdissant et, heureusement pour moi, c'est un petit couloir qui se dessine devant moi. Au moins, la réalité ne me heurtera pas comme une claque en pleine face. Un pas, deux pas. Ça tambourine dans ma poitrine. Trois. Son image m'apparaît et glace tout en moi. Je m'attendais à fondre en larmes de plus belle ou à rougir de colère mais non, le soulagement s'empare de moi. Un détail me frappe quand je le vois de plus en plus proche : ses cheveux sont blonds, salement décolorés, laissant apparaître de larges racines noires. C'était donc bien lui à Boston, je ne suis ni folle ni bonne à enfermer. Il était

là, à quelques mètres de moi.

Aaron dort. Sa poitrine se soulève et s'abaisse à un rythme apaisant. Et Bon Dieu que ça me fait du bien de le voir. Les questions et la haine auront bien le temps de venir. Une larme roule sur ma joue. Il a l'air si différent. Son visage est aminci mais son corps est bien plus musclé que dans mes souvenirs. Des cicatrices parsèment son visage et un bleu vient dénaturer la couleur de sa joue. Aucun plâtre, juste des pansements à son bras droit et à sa cheville gauche. Un membre du personnel hospitalier rentre sans s'annoncer dans la chambre et vient se mettre face à moi.

— Vous êtes de la famille ?

Je hoche la tête comme un enfant face au colosse en blouse blanche qui se dresse sous mes yeux. Il attrape une tablette accrochée au bout du lit, feuillette un paquet de données pendant des minutes qui me paraissent durer des heures. Je m'apprête à lui demander comment va Aaron quand le gars me devance.

— Rien de grave, que des blessures superficielles. On le garde cette nuit en observation et il pourra sortir demain.

Sans m'en dire plus, il sort de la chambre. Bizarrement, c'est à ce moment précis que la colère décide de venir me hanter, me rappelant les torts d'Aaron et pourquoi je lui en veux autant. Je ne peux m'empêcher de le fixer, souhaitant qu'il se réveille pour que je puisse déverser ma rage. Je vais attendre qu'il ouvre les yeux, lui dire ses quatre vérités, puis je quitterai cet hôpital le cœur plus léger. Dans l'ordre des priorités, pourquoi il est parti ? Pourquoi s'en prendre à Martin ? Et un petit plus : où était-il tout ce temps.

J'attends un long moment, mais rien. L'horloge fait défiler les heures. La nuit est bien amorcée. Le sommeil ne m'attrape pas. Tout mon corps fait en sorte que je garde les yeux ouverts. Dans la pièce, la chaleur est étouffante, Aaron n'est même pas couvert d'un drap et moi j'ai fait tomber la veste en cuir. Assise dans ce gros fauteuil bleu, je m'attarde à décrypter tout ce qui a changé chez le rocker. Un nouveau tatouage décore son mollet gauche, une magnifique sirène dans les tons bleus entourée d'une phrase : « Elles vous chantent la sérénade, vous entraînent vers le fond de la passion et quand elles n'ont plus rien à retirer de votre présence, elles prennent le large sans se retourner. » Elle me captive, les détails sont hypnotisants. Mon cœur se soulève tout à coup. Aaron esquisse un mouvement et se retourne pour me tourner le dos. J'ai retenu mon souffle si fort que c'en était douloureux. La

fine blouse qui couvre son corps est mal nouée dans le dos, sa peau légèrement basanée laisse apparaître un autre dessin fraîchement piqué. Mais je n'arrive pas à en voir assez pour savoir ce qu'il représente.

Il bouge à nouveau et se positionne sur le dos en grognant, sûrement à cause de la douleur. Il ouvre un œil et tend le bras pour chercher l'interrupteur de la lumière. Aaron tressaute de stupeur, son regard s'écarquille en grand quand il remarque ma présence à ses côtés. Dans ses iris, je peux lire qu'il se demande ce que je fous là.

— L'info est passée à la télé.

Il roule des yeux avec dédain et replonge rapidement dans ses mauvais travers. Il se redresse et, d'un signe de la main, balaie tout espoir. Il pointe la porte du doigt. Je suis blessée, mais pas étonnée. Je me lève d'un bond. C'est le moment, je dois apposer le mot fin à ce livre. Je prends alors une grande inspiration, mais aucun mot ne sort de ma bouche. J'ai mal, le silence est meurtrier. Son regard m'assassine, sa présence me consume.

— Je vais prendre la parole à ta place. J'espère que tu l'aimes à en crever, car c'est ce qui t'attend. L'ascension est savoureuse, mais la chute va être violente. Je ne te souhaite pas du mal Nina, mais accroche-toi bien. Ce qu'on ne sait pas ne nous blesse pas, mais quand la vérité déboule sous la lumière, il est parfois difficile de la regarder. À ce moment-là, tu reviendras vers moi, comme tu l'as fait dans le passé. Tu reviens toujours à moi quand le monde autour de toi s'écroule. Mais c'est pas dit que la prochaine fois je serai là. Tu m'as vu, j'ai survécu, maintenant tu peux partir.

Sa voix rauque a tout détruit en moi. Il a semé la peur et fait ruisseler les larmes. J'ai pourtant retenu ces sanglots à m'en étouffer. C'est foutu, chacun de ses mots s'est imprimé d'une encre indélébile dans mon esprit. Mon cœur tombe en cendres et je peine à marcher jusqu'à l'extérieur de la chambre. Quand la porte valse et claque derrière moi, je vois les gars assis par terre, dos contre le mur, se lever en vitesse. Je m'attarde une seconde sur eux avant de partir en courant. Je prends les escaliers pour me retrouver le plus rapidement possible à l'extérieur et, quand l'air frais s'engouffre enfin dans mes poumons, je hurle ma douleur. Un sifflement irradie dans ma tête et la même voix que dans mon rêve résonne. Ce mec me tuera. Ce n'est pas Martin, ni un autre qui aura ma peau. Lui, il a tout détruit. Mon âme, mon cœur et mon corps. Et peu importe qui partagera ma vie, il y aura toujours un petit démon sur mon épaule qui me rappellera Aaron. Certains vivent avec le

fantôme d'un mort, moi je survis avec l'ombre d'un vivant. Je sens des bras m'attraper avant que je ne tombe, Ben à ma droite, Robin à ma gauche. Je n'en peux plus, je suis épuisée.

— Où est Martin ? soufflé-je.

— Il arrive, ça va aller Nina.

— Tu n'aurais jamais dû venir, entends-je derrière moi.

C'est la voix de mon petit ami qui me parvient. Il écarte du passage les deux garçons et me pousse d'une main dans le dos jusqu'au 4x4 qui se gare devant l'hôpital.

— Si tu continues c'est toi qui vas finir ici. Voire pire, chez les fous.

Il me dépose sur le siège du milieu, les autres prennent place à mes côtés. Martin, lui, préféré s'installer devant, aux côtés d'Erik. Alors que nous prenons la route, ma tête tombe sur l'épaule de mon ami guitariste et les larmes viennent inonder son t-shirt. C'est avec une main pleine de douceur que Ben vient caresser mes cheveux. Un geste sans ambiguïté. Comme un frère, il est là dans les moments les plus sombres.

— Je crois que tu as besoin de vacances.

La voix de Martin est froide et tranchante. Ses yeux ne semblent pas dévier de la route qui défile devant lui.

— Non, je n'ai pas besoin de vacances.

— Je te demande pas ton avis ! gueule-t-il. Tu prendras le premier avion pour la France. Je pense qu'il vaut mieux que tu nous ne suives pas sur la tournée pour le moment.

— Oh ! Tu te calmes mec ! menace Erik.

— Rajoutes-en, tu as raison, poursuit Ben dont je sens le corps se raidir.

Le ronronnement du moteur tente de m'emporter dans un profond sommeil, mais mon esprit me garde éveillée. Il est trop secoué par ce que vient de me balancer Martin. J'ai du mal à réaliser la façon dont il est adressé à moi. Cette voix tranchante et menaçante me fait froid dans le dos. Je garde le silence pour ne pas jeter de l'huile sur le feu, le brasier est déjà bien trop ardent. Pour le moment je ne vais nulle part. J'ai même peur d'aller au pays des rêves, craintive de voir le visage d'Aaron apparaître.

Chapitre 18

Futur succès.

Run, Run like you do / Cours, cours comme tu le fais
They're staring at your back / Ils sont à tes trousses
The camera won't stop looking at you / Les caméras ne veulent plus te
quitter

For a whole three seconds you think you're special / Le temps de trois
longues secondes tu penses être spécial

Show your talent and your brightest smile / Montre ton talent et ton
sourire le plus radieux

Tabloids don't care about what's inside / Les Tabloids n'en ont que
faire de ce qu'il y a à l'intérieur

All that matter is the price of your pretty face / Tout ce qui compte c'est
le prix de ta gueule d'ange.

I can't open your eyes / Je ne peux pas te faire ouvrir les yeux

I'm by your side, you're still blind / Je suis à tes côtés, mais tu restes
aveugle

Scream your love through a microphone / Hurle ton amour à travers un
micro

Am I around to catch it ? (NO !) / Suis-je dans le coin pour l'attraper ?
(NON)

Better share love in the dark side of the sun / Mieux vaut partager
l'amour sur la face cachée du soleil.

Than burning it under spotlight / Plutôt que de le brûler sous la lumière
des projecteurs

It took me a while to see / Ça m'a pris du temps pour m'en rendre
compte

The role you play is so far from who you are / Le rôle que tu joues est si
éloigné de qui tu es

I'm afraid of finally living with this stranger / J'ai peur de finir par vivre
avec un étranger

Better be unhappy on my own / C'est mieux de vivre seule dans mon
coin

I can't open your eyes / Je ne peux pas te faire ouvrir les yeux
I'm by your side, you're still blind / Je suis à tes côtés, mais tu restes
aveugle

Scream your love through a microphone / Hurle ton amour à travers un
micro

Am I around to catch it ? (NO !) / Suis-je dans le coin pour l'attraper ?
(NON)

Better share love in the dark side of the sun / Mieux vaut partager
l'amour sur la face cachée du soleil.

Than burning it under spotlight / Plutôt que de le brûler sous la lumière
des projecteurs

Fame and fortune, it's not the definition of happiness / Gloire et argent,
ce n'est pas la définition du bonheur

Rock break our hearts tonight / Le rock a brisé nos cœurs ce soir

Every single word has been said / Tout a été dit

A brand new road appears in front of you / Une toute nouvelle voie
s'ouvre à toi

I keep following mine, be on the side of yours is not my place / Je suis
ma propre route, être sur le bord de la tienne n'est pas ma place.

Don't think we lost it all / Ne crois pas que nous avons tout perdu

I forgot the wrong that you've done / J'ai oublié le mal que tu as fait

But there's still no reasons to be missed / Mais il ne reste plus de raison
que tu me manques

I can't open your eyes / Je ne peux pas te faire ouvrir les yeux

I'm by your side, you're still blind / Je suis à tes côtés, mais tu restes
aveugle

Scream your love through a microphone / Hurle ton amour à travers un
micro

Am I around to catch it ? (NO !) / Suis-je dans le coin pour l'attraper ?
(NON)

Better share love in the dark side of the sun / Mieux vaut partager
l'amour sur la face cachée du soleil.

Than burning it under spotlight / Plutôt que de le brûler sous la lumière
des projecteurs

Elle m'a fait mal cette chanson, mais fallait que ça sorte. Je ne sais plus
comment contenir toutes ces émotions en moi. À vrai dire, je ne sais même

plus quoi penser. Aaron est-il le diable ou l'ange ? L'enfer ou le paradis ? Le blanc ou le noir ? J'avoue ne plus avoir de discernement, tout est tellement bancal. J'ai deux versions : celle de Martin qui clame haut et fort les vices du rocker, et celle d'Aaron qui me met en garde. Cet ultimatum me torture l'esprit. Les vacances que m'impose mon petit ami s'avèrent être, au final, une bonne option. Quitter les États-Unis, prendre l'air dans mon pays, et par-dessus tout passer du temps avec ma sœur. Je suis même prête à couper tout contact avec Martin et les gars, le temps de ce break. Ça serait la meilleure solution pour faire le ménage dans ma tête. Je pourrais revenir ici les idées claires, peu importe ce qui en découle.

Je referme mon carnet. La journée est déjà bien avancée. J'ai préféré rester à la maison au calme et Martin rentre à peine d'une réunion au label. Je n'aime pas la manière dont il a amené ce projet de vacances, mais je sais que je l'ai poussé à bout. Il voit bien que plus rien ne va et que, si je ne prends pas du temps pour moi, c'est notre couple qui va voler en éclats. Depuis hier, à l'hôpital, un froid glacial m'habite et refuse de quitter mon corps. Jusqu'au bout de mes doigts, tout est glacé. Mon corps n'a même plus la force de me réchauffer, trop occupé avec mes pensées.

— Tu n'as pas bougé d'un centimètre, constate-t-il froidement en se faisant couler un café.

Un rapide bilan se fait dans ma tête. Effectivement, je suis toujours en pyjama dans le canapé.

— J'ai pas vu le temps passer.

— Qu'as-tu fait de beau ? me demande-t-il du bout des lèvres en s'installant à mes côtés.

— J'ai écrit, encore et encore.

— Tu me fais lire ? Juste un petit couplet.

Je réfléchis un instant, il me demande ça comme si c'était une obligation pour lui de s'impliquer dans ce que je fais. Je fais quand même l'effort d'attraper mon cahier bleu pour le lui donner. Je ne veux pas lui faire lire la chanson du jour. L'avant-dernière fera l'affaire. Il la lit et l'analyse un long moment. Son visage change de moue à plusieurs reprises, passant de l'étonnement à un air plus dubitatif.

— C'est excellent, tu permets que je la propose à Robin ? demande-t-il avec un engouement modéré pour ce que je viens de lui exposer. Je suis sûr qu'elle lui ira comme un gant ! J'ai même une idée de mélodie.

— Ouais vas-y, on a qu'à faire un bœuf ce soir.

Ma proposition lui plaît. Il envoie un sms à chacun des membres du groupe et les réponses arrivent rapidement. Ça me stresse d'avance parce que, même si j'avais aussi l'idée de la proposer, j'aurais aimé prendre le temps d'y réfléchir un peu plus. C'est pas tout à fait abouti, c'est brouillon... Bref, on n'aura qu'à améliorer cette chanson tous ensemble.

— Bon, viens, on va prendre tes billets d'avion... Enfin, si t'es moins réfractaire qu'hier.

— À une condition, tranché-je sérieusement.

— J'écoute.

— Qu'as-tu dit à Aaron hier ?

— Qui te dit que je lui ai parlé ?

— Tu me prends vraiment pour la reine des connes ? me braqué-je face à son ton arrogant.

— Ok j'ai fait un petit tour dans sa piaule histoire de mettre deux-trois choses au clair, mais rien de bien méchant.

Il s'approche de moi et dépose un baiser rassurant sur mon front. La supercherie ne prend pas avec moi, mais je n'ai pas envie de renchérir. Je saurai le fin mot, tôt ou tard. Nous nous levons pour nous installer dans le bureau, sur l'ordinateur je constate des prix exorbitants pour faire l'aller-retour NYC - Paris. Mais malgré mes quelques vaines tentatives de le convaincre de laisser tomber, il prend la réservation et, de plus, en classe affaire. J'ai horreur qu'on claque des fortunes pour moi, mais cette fois-ci, c'est peine perdue d'essayer de le faire changer d'avis. Oh et puis il fait bien ce qu'il veut de son fric... Il prend le temps d'imprimer les billets et les plie dans une enveloppe qu'il finit par me tendre.

— Dommage qu'il n'y ait pas eu de dispo plus tôt !

— Deux jours à attendre, ça va, soufflé-je en souriant, tu veux te débarrasser de moi si vite ?

Un air glacial m'englobe et je suis vraiment révoltée par la manière d'agir de mon petit ami. Mais je crois qu'au point où nous en sommes, je n'arriverais plus à le faire changer d'avis. Il quitte la pièce après avoir déposé sur ma tête un baiser furtif. Je reste assise devant l'écran d'ordinateur pendant de longues minutes, au début je m'agace encore et toujours de la situation. Mais plus les minutes s'égrènent, plus je baisse les armes. Ok, je vais aller prendre l'air, c'est peut-être le meilleur moyen pour que les choses aillent

mieux entre nous.

Résignée, je finis par quitter le bureau, sortir mon bagage cabine et l'ouvrir sur le lit. J'y mets les vêtements que je suis certaine de porter et fais une petite liste de ce qu'il va me manquer. Je n'ai rien de particulier à acheter, juste une pile de linge sale dont je dois m'occuper. Je passe le reste de l'après-midi à préparer mon départ sans une once d'excitation pour ce voyage, puis à ranger l'appartement. Finalement, je pars sur les coups de dix-huit heures faire quelques courses pour l'apéritif de ce soir. Quand je rentre, après avoir un peu traîné sur le chemin retour, captivée par l'énergie que dégage cette ville, tout le monde est là. Installés dans le salon, ça jacasse à tout va et quand je pose un pack de bière sur la table basse, ils se jettent dessus. J'ébouriffe les cheveux de Robin en guise de bonjour, fais la bise à Erik et pose un seul baiser sur la joue de Ben.

— Bon ! lance Erik en claquant dans ses mains. Ne perdons pas de temps ! Quand j'ai lu que tu nous proposais enfin une chanson, j'en pouvais plus d'attendre.

— La même ! Montre-nous ! renchérit Ben.

Angoissée, je tends un peu tremblante mon texte qu'ils attrapent comme des lions sauvages. Je les laisse, le temps de défaire ma veste, mes chaussures et de me servir un soda. J'essaye de faire abstraction de leurs réactions, mais impossible, ça beugle dans tous les sens et ça m'interpelle à tout va. Quand je les rejoins, tous me fixent.

— T'es au courant que c'est une pure folie cette chanson ? me demande très sérieusement Robin.

— Jouez-là, je voudrais bien entendre les mélodies qui vous viennent en tête.

Ben et Erik se munissent des guitares qui traînent à la maison, Martin prend un cajón en guise de percussion et Robin se met en place au milieu d'eux. Ce qu'ils jouent en totale improvisation est magnifique, puissant, donnant une ambiance à couper le souffle. Le chanteur se laisse porter au son de la guitare, qui le guide dans ses tonalités. Il veille particulièrement à rendre sa voix plus grave, ce qui donne une dimension poignante à cette chanson. Ça me fait énormément penser à *This Is War* de *Thirty seconds to mars*, groupe que j'affectionne tellement et que j'ai même déjà vu en concert. Alors autant dire que je suis sous le charme de cette chanson, que j'ai écrite de mes propres mains et qui prend vie sous mes yeux.

— Elle vous convient si bien... Ça va rendre tellement beau en concert !

— Comment ça ? m'interroge Robin.

— Je vous la donne, faut faire un single ou un truc du genre pour qu'elle se retrouve dans vos shows.

Ils me regardent tous fixement, d'abord sous le choc, puis de francs sourires viennent illuminer leurs visages.

— Profitez de mes deux semaines de vacances pour préparer tout ça et à mon retour, faites-moi vibrer !

Je me lève pour aller enfourner les pizzas prévues pour ce soir, Ben m'emboîte le pas pour m'aider.

— C'est vraiment ce que tu veux ? Aller en France ? me demande-t-il, l'air sérieux.

— Ouais, ça va me faire du bien de voir Abi et de prendre l'air loin d'ici.

— À vrai dire, je préférerais m'assurer que Martin ne t'avait pas poussée à partir.

— Il l'a fait, mais j'ai eu mon mot à dire quand même.

— Tu vas bien ? Avec ce qu'il s'est passé hier, si tu vois ce que je veux dire...

— On fait aller, j'aimerais arrêter d'y penser mais rien n'y fait.

Mon regard se perd un instant dans le vide. Les souvenirs frappent à la porte, je ne veux pas ouvrir mais ils ne me laissent pas le choix.

— Ça va s'arrêter quand ? lancé-je la voix tremblante.

— Hum ? marmonne Ben.

— Je suis fatiguée de penser à lui jour et nuit. Il me hante comme un fantôme dans un vieux château. Ça va s'arrêter un jour, hein ? Qu'est-ce qu'il faut que je fasse pour mettre fin à ce calvaire ? Je veux reprendre ma vie normalement...

— Je vais te donner un conseil. Parfois, on poursuit quelque chose qu'on n'attrapera jamais. On court après à en perdre le souffle. Puis un jour, l'air nous manque, on s'arrête et ce rêve continue sa route sans nous. On suffoque un instant, on croit mourir pendant de longues minutes et, enfin, l'air revient dans nos poumons. Arrête de vivre pour avoir des réponses à tes questions et pense à tout ce que tu perds à lui courir après. Il reviendra, je le sais.

Il a raison... Mais comment faire ? Comment mettre fin à la torture ?

Chapitre 19

Le joker

— T'as bien eu la réponse de ta tante ?

— Oui chéri, pour la quatrième fois, elle m'attendra à l'aéroport !

— Tu as bien pris tout ce dont tu as besoin ? Rien oublié ? me questionne-t-il encore.

— Arrête ! Je ne suis pas une enfant, tu as toi-même vérifié avec ma liste un nombre incalculable de fois.

— Je veux juste que tu partes sereine.

— Je le suis alors détresse ! On devrait y aller.

D'un geste de la main, il attrape ma valise et se plante devant la porte. Je prends mon temps pour enfiler ma veste et attraper mon sac, Martin tape du pied en signe d'impatience. Je décide de ne pas le faire attendre plus longtemps. Comme à chaque fois que je quitte la maison pour un long moment, je lui dis au revoir. Imprimant les lieux dans ma mémoire, réflexe qui me vient de ma peur de crever à chaque fois que je prends l'avion. Une angoisse somme toute commune à l'être humain, mais décuplée chez moi par la perte de mes parents dans ce tragique accident. Qui n'a pas peur de la mort ? On ne peut décidément pas se résigner à accepter qu'un jour, elle vienne frapper à notre porte. Je claque et ferme la porte avant de laisser tomber les clés dans la main de Martin. On a laissé le volant à Oliver qui gère beaucoup mieux le trafic new-yorkais que nous et, au moins, on peut fricoter à l'arrière. Entre deux doux baisers, je lui donne deux ou trois directives pour le groupe. Principalement, lui rappeler les rendez-vous prévus pour les deux prochaines semaines, un shooting photo et surtout la réunion pour la future tournée. Je suis dégoûtée de ne pas y participer, mais Ben a promis de prendre toutes les notes nécessaires. Les kilomètres passent et l'aéroport apparaît devant nous. Une masse énorme, grouillante de monde. Cet endroit m'opprime, me rappelant toujours mes parents. J'ai enfoui ce souvenir dans ma mémoire pour qu'il me blesse le moins souvent possible. Mais là, rien à faire, ça me pique en plein cœur. Je ravale la boule qui se forme dans ma gorge. Martin doit sentir mon corps se raidir, il resserre son bras autour de mes épaules et embrasse ma tempe. Le SUV se gare, Oliver nous ouvre la porte et descend mon bagage. Il prend la tête et nous le suivons jusqu'aux portes d'entrée, où,

d'un signe de tête, Martin lui demande de nous laisser. À l'intérieur, après avoir cherché dans quel hall se trouve ma porte d'embarquement, nous nous dirigeons vers l'enregistrement. Le temps d'attente s'annonce important, nous piétons pendant quarante minutes avant que je ne puisse donner mon billet. Mon bagage cabine passe aux rayons X, ainsi que mon sac à main. Avant que je ne passe moi-même le portique, je dois dire au revoir à mon petit ami. Il n'a pas le droit d'aller plus loin.

— Tu me préviens quand tu es arrivée, donne-moi des nouvelles régulièrement, mais ne t'en sens pas obligée. Prends du temps pour toi, me dit-il en m'enlaçant.

— Tu vas me manquer, ne fais pas de bêtises ! Mon espion Ben est prévenu. Au moindre écart, il me prévient et je rentre, rigolé-je avec une pointe de sérieux dans la voix.

— Je suis un enfant sage !

Le sourire malicieux sur son visage me fait fondre, un dernier baiser et je m'engouffre sous le portique de sécurité. Je récupère mes affaires sur le tapis roulant et me tourne pour un dernier signe d'au revoir. Puis je m'éloigne et Martin n'est alors plus dans mon champ de vision. Le seul siège disponible est à côté d'un couple et de leurs deux filles. Je m'installe et place mes écouteurs. Je pianote quelques instants avant de lancer ma playlist rock favorite. J'ai une heure à attendre, je sors mon carnet et note deux trois petites citations que j'ai en tête. Les deux gamines jacassent si fort que leurs voix de crécelles passent à travers ma musique. Ma patience est mise à rude épreuve, je finis par lancer un regard glacial aux parents, qui ne tardent pas à demander un peu de calme. J'envoie le même à leurs deux têtes blondes qui se cachent rapidement derrière leurs magazines. J'analyse un instant ce qu'elles lisent. Le nom d'un célèbre journal people est écrit en grosses lettres roses, un florilège de têtes connues en couverture. Dans le coin droit, la tête de mon ex. Cette vision fait tomber sur mes épaules ce que je m'évertue à oublier. Son image me suivra partout où j'irais. Un peu comme mon ombre... Parfois, j'aimerais être dans le noir pour que rien ne se reflète.

Je décide de pousser un peu plus le volume dans mes oreilles et me replonge dans la dernière chanson que j'ai écrite. Mais rien n'y fait, je n'arrive pas à me concentrer et mon regard fuit en permanence vers mes voisines... Enfin, plutôt vers ce qu'elles tiennent entre leurs mains. Je rassemble mes affaires et traîne ma valise jusqu'à un petit kiosque. Une

montagne de journaux et magazines s'y accumule, je farfouille pour trouver celui où s'affiche le visage d'Aaron. Je donne deux dollars au vendeur et au lieu de retourner m'asseoir, je patiente debout dans un coin. La couverture annonce un article sur le rocker en page douze, je feuillette pour enfin tomber dessus.

Aaron Collins, ex-chanteur de Seconds of Silence, victime d'un accident de la route.

Fraîchement sorti de l'hôpital, il déclare à notre journaliste aller physiquement pour le mieux. Mais peut-on en dire autant de son mental ? « Je vais mieux que ma pauvre voiture, c'est certain. Mais ce n'est que du matériel. Le plus dur est d'ajouter les effets de l'accident sur le mental et tout ce qui gravite autour à ce qu'il faut déjà reconstruire à l'intérieur ». Sa rupture avec son ex petite amie, son départ du groupe, le nouveau chanteur de S.O.S... Aaron Collins doit gérer de grands changements dans sa vie, mais ajoute qu'il reviendra plus fort que jamais.

L'électrochoc est violent, savoir qu'il va mal m'anéantit. Je deviens une maison vide ravagée par les flammes. Mon cœur ne sait même plus quel rythme il doit tenir. Non, je ne dois pas ressentir ça pour un gars qui fait tant de mal à celui que j'aime. Aaron ne mérite pas toute cette compassion... Pourtant, je me rends bien compte que je n'y arrive pas. Il m'est impossible de lui tourner complètement le dos, même quand j'essaye. Mon esprit dévie toujours un peu vers lui. Ça ne peut plus durer, mais comment faire ? J'ai beau donner toute mon énergie dans ma quête de l'oubli, je reviens toujours au même point. Complètement sonnée par ce que je viens de lire, j'attrape mon téléphone et texte celui que je surnommerais bien le grand sage : Ben. Je tape un message simple mais fort :

Nina :

J'ai peur de ne jamais pouvoir cesser de courir. Le besoin d'en savoir plus me consume, qu'est-ce que je dois faire ?

J'appuie sur envoyer et ne quitte plus l'écran du regard. Mes mains tremblent légèrement et j'ai incroyablement chaud. En fond, on annonce l'avion pour dans trente minutes. Je n'ai presque plus envie de partir, trop obnubilée par mes désirs les plus profonds. L'appareil vibre et une nouvelle

bulle s'ajoute à la conversation.

Ben :

J'ai une carte joker à cette partie que tu disputes... tu la veux ?

Nina :

De quoi tu me parles ?

Les secondes me paraissent des millénaires, je suis accrochée à mon téléphone comme à une bouée... Réponds vite, je t'en supplie ...

Ben :

C'est peut-être la dernière ligne droite :
Hôtel The Surrey - 20 East 76th Street, New York

Une bulle de silence m'entoure. L'appareil entre les mains, je respire à peine. Ben sait où est Aaron ? Je bondis, attrape mon bagage et cavale. C'est comme être poursuivie par une meute de loups. Je cours, sans me retourner. Tant pis pour la France... Elle sera toujours là demain. Alors qu'Aaron, j'ai l'impression qu'il peut s'échapper à chaque seconde.

Chapitre 20

Tout risquer

À croire que je passe ma vie dans un taxi. Sauf que celui-ci ne me mène pas à la maison ni au label, et encore moins à un concert de Seconds of Silence. Il trace sa route droit vers Aaron, comme une fusée pour la lune. Je suis pétrifiée à l'idée qu'il m'envoie encore valser, de me faire verbalement agresser voire même que la porte reste fermée. J'aurais l'air bien conne, mais le jeu en vaut la chandelle. La voiture se retrouve bloquée dans le trafic. Pour éviter de paniquer plus que je ne le fais déjà intérieurement, j'appelle Ben. La sonnerie retentit un long moment avant qu'il ne décroche.

— Tu as de la chance, j'allais partir d'ici dix minutes pour rejoindre Martin ! rigole-t-il, pas étonné de me voir l'appeler alors que je devrais être dans l'avion.

— Je suis en route pour le voir.

— C'est ton choix Nina, si tu penses que c'est la meilleure chose à faire. Il trouve toujours une parole sage, mais sans prendre parti.

— Probablement la pire, mais j'en ai ma claque de vivre dans le secret.

— Si ça tourne au vinaigre, préviens-moi. Je viendrai te chercher et je te laisserai crécher chez moi.

— Tu comptes m'expliquer comment tu as eu cette adresse ? demandé-je sans détour.

— Peu importe comment je l'ai eue, l'important c'est qu'elle te soit utile, répond-il d'un ton froid qui m'interdit de demander plus d'infos.

— On en reparlera.

— Et donc tu comptes faire quoi, une fois là-bas ?

— Je frappe à sa porte, il m'ouvre et je le force à me donner toutes les explications possibles ! dis-je d'un ton convaincu.

— C'est le scénario idéal ça. Prépare-toi à te battre plutôt qu'à obtenir tout sur un plateau d'argent.

— J'ai un avantage... Je le connais par cœur.

— Excuse-moi, je dois y aller. Tu me tiens au courant de tout. Si d'ici la fin de journée je n'ai pas de nouvelles, je débarque, tu m'entends ?

Il est limite menaçant, il insiste bien sur le délai « fin de journée»

comme une close inaliénable.

— Du calme Benou, allez bosse bien, bisous.

Il me souhaite bonne chance puis raccroche. Le chauffeur m'annonce qu'on arrive à destination dans quelques instants, l'hôtel se trouvant dans la prochaine rue. Maintenant que j'y suis, ce n'est plus le moment de faire demi-tour. Prendre mon courage à deux mains est une expression que je vais devoir mettre en application. Quand la voiture se gare, j'en ai presque le tournis tellement mon cœur bat vite dans ma poitrine. Je règle la course, puis il m'ouvre avec galanterie la porte, en me tendant ma valise qu'il a sortie du coffre la seconde d'avant.

— Merci, bonne journée à vous, lancé-je au chauffeur.

— À ce que j'ai entendu, je devrai vous souhaiter bon courage plutôt qu'une bonne journée, non ?

Les deux yeux noisette du gars, atteignant probablement à peine la trentaine, me lancent du courage à la pelle. Je le remercie d'un sourire et d'un signe de tête. Je pousse la porte en fer sombre de l'hôtel et foule un sol de marbre qui recouvre l'intégralité du hall. De la droite, me parvient la voix de la réceptionniste qui me salue, je dévie vers son comptoir pour m'y accouder.

— Bonjour, je cherche la chambre de monsieur Aaron Collins.

Elle pianote sur son ordinateur, sa moue me fait douter qu'elle veuille bien me donner cette info comme ça.

— Dois-je vous annoncer à monsieur ? demande-t-elle en souriant alors poliment de toutes ses dents.

— Non, je suis attendue.

— Je vais prendre votre pièce d'identité s'il vous plait, je dois créer une fiche visiteur.

Je farfouille dans le bordel de mon sac et lui tends mon passeport. Elle analyse une instant les informations, puis se tourne vers son photocopieur afin d'en garder une copie. Le standing des lieux transparait dans l'attitude de cette femme, son col parfaitement repassé et son blazer noir avec son nom brodé sur la poche lui donnent un look absolument professionnel. Elle me redonne le justificatif, et dans un énième sourire poli, me donne l'info que j'attends.

— Voilà, j'ai votre fiche dans mon ordinateur. A l'avenir, vous n'aurez plus à présenter vos papiers. Appartement 10, premier étage. L'ascenseur est au fond du couloir à gauche.

— Merci.

Je n'en dis pas plus et, d'un pas lent, traverse le long couloir. Tout au fond s'affiche une immense peinture. Le portrait d'une femme en noir et blanc, les traits sont fins, l'ensemble est très moderne. Je rentre dans la cage d'ascenseur et appuie sur le numéro un. J'appuie nonchalamment mon dos contre la paroi, mes yeux se ferment un instant et j'inspire avec force. Un petit tintement résonne plus rapidement que je ne le voudrais, je suis arrivée. J'avance si doucement qu'on pourrait croire que je ne veux pas qu'on m'entende marcher.

L'entrée de l'étage se trouve tout à droite du couloir, la première porte est à quelques mètres de moi. Je ne vais pas plus loin, c'est celle-ci que je cherche. Je fixe le numéro 10 de longues minutes et, d'un coup, sans que je ne contrôle mon geste, je frappe trois fois avec douceur contre le bois. J'ai envie de faire demi-tour, de partir en courant, mais mes pieds restent vissés au sol. Je tressaute quand j'entends un bruit de clé qui tourne dans la serrure. Mais rien ne se produit, Aaron doit zieuter à travers l'œilleton. J'attends là... Longtemps... Je regarde à plusieurs reprises mon téléphone et constate que le temps passe sans que rien ne se produise. Je ne suis pas venue jusque-là, le cœur au bord du précipice, pour repartir bredouille. Je tape une seconde fois, plus fort et à sept reprises.

Je lève le poing pour asséner la porte d'un huitième coup, mais elle s'ouvre à la volée. Je retiens mon geste dans les airs et au moment où mon regard entre en collision avec celui d'Aaron, mon bras retombe le long de mon corps... J'arrête de vivre. La sensation qui transite mon cœur est indescriptible. Je ne peux baisser le regard, le navire de mon âme est ancré à ses iris. Il a une main accrochée à la porte et l'autre appuyée sur l'encablure. Une pose nonchalante en adéquation avec sa tenue si rock'n'roll. Je reconnais bien là sa signature, le jean destroy. Finalement, c'est sa voix qui me fait regagner la terre ferme.

— J'avais donné mon adresse à Ben si jamais il t'arrivait quelque chose, genre, que ta vie était en jeu... Mais tu m'as l'air parfaitement vivante là, crache-t-il avec un air arrogant à lui filer une paire de claques.

— D'apparence, mais à l'intérieur tu as fait de sacrés ravages, réponds-je sans me démonter.

— À vrai dire, j'vois pas comment. Qu'est-ce que tu fous devant ma porte alors ?

— La dernière fois, j’ai pas eu les réponses à mes questions. *À vrai dire* tu m’as même pas laissé le temps de parler.

— Désolé, mais c’est pas aujourd’hui que tu sauras quoi que ce soit.

La seule réponse que j’arrive à lui envoyer en retour à son arrogance, c’est de lâcher mon sac et ma valise et me jeter sur lui. J’enlace sa taille de mes bras frêles, le contact entre nos corps est douloureux. Lui ne bouge pas, ses bras sont toujours dans la même position. Je l’ai juste senti se raidir au point où tout son être semble s’être changé en marbre. Je ne sais pas pourquoi j’ai fait ça, mais à court de mots, j’ai suivi mon instinct. Mon visage collé à son torse, le rythme de son cœur trahit le calme apparent d’Aaron. Je lève la tête vers lui. Son regard est figé, sa moue déconfite. Il ne s’y attendait sûrement pas. Je romps mon étreinte à sens unique et recule d’un pas. Il me toise, baisse les bras, semble réfléchir un instant puis finit par se résigner à me faire signe d’entrer. Ça va être aussi facile que ça ?

Je pénètre alors dans le couloir d’entrée d’un petit appartement, je n’ose même pas aller plus loin.

— Tu avances ou tu te casses ? tranche Aaron sans une once d’humour.

Je ne réponds pas et me rends jusqu’à un petit salon aux murs blancs et à la déco noire. C’est comme une version miniature de son ancien appart. Il s’assoit sur le sofa en velours sombre, les coudes sur les genoux, et me scrute avec agacement.

— Alors qu’est-ce que tu me veux ?

— T’es de retour depuis longtemps ?

— Un moment oui, c’est tout ?

Il balaie ma question d’un geste de la main, m’invitant à passer à autre chose. Son détachement me blesse autant qu’il m’exaspère.

— C’est comme avec le génie ? Ou tu vas avoir l’amabilité de m’offrir plus de chances ?

— Pose tes questions, mais si tu permets, je vais me garder le droit de ne pas y répondre.

Il me provoque du regard, son attitude suffisante envers moi me met clairement mal à l’aise, au point d’en perdre tous mes moyens. Afin d’échapper à son emprise, je traverse la pièce pour me rapprocher de la baie vitrée. D’ici, je me sens moins vulnérable. Dos à lui, comme une lâche qui ne veut pas laisser transparaître ses émotions, je me lance.

— Pourquoi t’es parti ?

— Question suivante.

Je me retourne, l'air désabusé.

— Sérieusement ?

Il relève la tête, surpris d'entendre un rire las s'échapper de mes lèvres.

— Aaron, tu m'ouvres la porte, tu me laisse entrer, tu acceptes la discussion, tout ça pour rien ? Pour me laisser subir tes silences ? Je perds mon temps en fait..., soufflé-je, blessée par son attitude.

— Tu auras tes réponses en temps et en heure.

Ok, il prend ça pour un jeu. Il a un foutu sourire narquois aux lèvres quand il me parle, ce qui a toujours eu le don de me faire monter en pression. Moins il me répond, plus j'ai de questions qui jaillissent dans ma tête.

— Qu'est-ce que ça t'apporte de jouer le corbeau ? D'envoyer toutes ces lettres sans queue ni tête ?

Aaron, comme je m'y attendais, garde le silence. Mais mon œil de lynx voit bien ses poings se serrer si fort que la jointure de ses doigts blanchit.

— Je suis parti car j'avais besoin de prendre le large.

Je suis stupéfaite car il daigne répondre à ma première question, même si je connaissais déjà cette raison. C'est ce qu'il avait laissé sur un bout de papier avant de partir.

— Pardon ? m'exclamé-je.

— Je supportais plus la pression, d'accord ?

Il se lève d'un bond et s'éloigne de moi. Il prend de la distance avec mes questions pour mieux se contrôler. Ce qui ne fait qu'accentuer la colère qui monte en moi.

— Oh quelle excuse de merde ! Tu supportes très bien la pression et, la plupart du temps, tu te l'imposes à toi-même ! Arrête de me baratiner, m'énervé-je tout en le pointant d'un doigt accusateur.

— Putain, Nina, pourquoi t'es là ? me gronde-t-il.

Pourquoi je suis là ? Parce tu as foutu le camp comme un lâche et que je t'ai détesté autant que tu m'as manqué. Pour éviter de lui balancer tout ça, je lui lance une autre question. Faire diversion et se défilier, c'est normalement sa spécialité, à croire qu'il déteint sur moi.

— Qu'est-ce que tu faisais au concert de Boston ?

— Je voulais voir de mes propres yeux le petit prodige qui a pris ma place. Il est bon, mais ce n'est pas transcendant. Le groupe ne tiendra pas, il n'a pas les épaules pour.

— Tu ne le connais pas.

— Tu le défends, c'est le fantasme du chanteur, c'est ça ?

Je n'écoute pas sa pique, trop obnubilée par l'idée de savoir s'il m'a reconnue à travers la foule.

— Est-ce-tu m'as vue ?

Il ne semble pas comprendre, j'insiste alors.

— Ce soir-là. Dans la foule. Est-ce que tu m'as vue ?

— T'es sa pute à lui aussi ? Martin te suffit pas, il te les faut tous ?

Ni une, ni deux, je m'approche de lui à grandes enjambées et d'un élan monumental, écrase une gifle contre sa joue. La colère a contrôlé mon geste, mais je ne le regrette pas. Il garde la tête tournée et plaque sa main sur sa joue devenue rouge écarlate. Mes longs doigts ont fracassé l'espace sonore quand nos peaux sont entrées en contact, et ont, au passage, laissé de fines marques sur le visage d'Aaron.

Je m'écarte de lui. J'ai essayé de garder le contrôle, mais en me poussant dans mes retranchements, la seule réponse possible était la violence.

— Si à chaque fois que je dis quelque chose qui ne va pas dans ton sens, tu me gifles, tu n'as pas fini de m'attaquer, sourit-il faussement.

— Mais qui es-tu devenu ? Je te connaissais arrogant et caractériel, mais là c'est tout autre chose en fait. Tu es quelqu'un d'autre. Cette couleur blonde dégueulasse fait vraiment négligée et tout ce qui sort de ta bouche n'est que venin.

— Tu t'attendais à quoi Nina ? me répond-il en serrant les dents. Tu crois que tu vas tout avoir sur un plateau d'argent ? Je te l'ai dit la dernière fois à l'hôpital, ouvre les yeux et regarde qui vit à tes côtés. Crois-moi, le diable a pris les doux traits de ton petit batteur blond de mes deux. Je te pensais vraiment plus futée que ça !

Il me semble percevoir une lueur de tristesse traverser son regard. Mais cela est bien trop bref pour que j'en aie la certitude. Ce n'était qu'un instant de faiblesse vite disparu sous la colère.

— Crache le morceau, vas-y ! Dis-moi la vérité puisque tu sembles la détenir, lui aboyé-je au visage. Pourquoi tu ne me dis rien ?

— Pour que tu souffres comme je souffre !

Il a hurlé si fort que j'ai reculé d'un pas, les yeux écarquillés. Je le regarde essuyer une larme qu'il n'a pas su retenir. À ce moment précis, je me sens perdue dans un océan de doute. Quand je crois enfin mettre les choses au

clair, je m'enfonce encore plus.

Face à moi, un homme tremblant semble combattre mille et une émotions en lui. Son regard s'ancre au mien, j'y lis du désespoir et une peine immense. À cet instant, je perds la raison et, sans que je ne puisse le contrôler, mes lèvres se retrouvent au contact des siennes. Il ne me repousse pas... Un baiser dans lequel contraste douceur et brutalité nous lie. Que mon âme soit damnée d'avoir fait ça, c'était un geste impulsif. Honteuse, je recule et me détourne de lui. Je rassemble mes affaires et m'apprête à quitter la pièce.

Alors qu'il n'a pas bougé d'un millimètre, il m'achève pourtant un peu plus en ouvrant la bouche.

— Reste... Un peu. Mais ne pose plus de question.

Je vais regretter de faire un pas en arrière, je sais que je vais le payer cher, peut-être même que je perdrais tout. Pourtant je le fais. Parce que c'est Aaron.

Chapitre 21

Le poids de la culpabilité.

Je reviens sur mes pas, il m'adresse un sourire soulagé. Si je dois retenir mes interrogations, qu'allons-nous nous raconter ? En réalité, cela m'importe peu. Alors que je me rapproche de lui, il s'éloigne pour ouvrir en grand la fenêtre et s'accoude au balcon. Un craquement de briquet suffit à allumer une cigarette qu'il porte à sa bouche pour en tirer une grande bouffée. Je le rejoins et tends ma main pour qu'il m'en offre une. Il me lance un regard dubitatif avant de me tendre le paquet duquel j'extirpe un tube de nicotine. Ça fait un moment que je n'ai pas fumé, mais cette journée n'est sous la dictature d'aucune règle. J'ai bataillé avec mes sentiments pour ne pas me retrouver ici, pourtant j'y suis... alors on n'est plus à une transgression près. Le silence n'est maître qu'un court instant. Je décide de le rompre avant qu'il ne devienne trop pesant.

— Pourquoi blond ?

— On avait dit plus de questions, t'as des soucis de compréhension ?

— Fais un effort s'il te plaît ! insisté-je.

Il souffle une fumée épaisse et contemple le tabac brûler.

— J'ai bien le droit de ressembler à un surfeur australien, non ?

— On va dire que ton cheveu naturel, noir profond, ne t'aide pas à réaliser ton rêve, pouffé-je.

— Tu crois que ton look en rouge, style emo, convient mieux peut-être ?

Je lui assène un regard meurtrier. Mon changement capillaire de l'autre jour me va comme un gant, contrairement à ses cheveux décolorés qui laissent apparaître de grosses racines négligées.

— Comment ça se fait que tu traînes une valise avec toi ? me demande-t-il en tournant la tête un instant par-dessus son épaule.

— Comme dit la chanson : écoute ton cœur. Mais ce connard m'a mené droit dans la gueule du loup. En suivant ses conseils, je me suis retrouvée à frapper à ta porte.

J'ai dit ça avec mélancolie. Digne d'une scène de théâtre dramatique. Aaron lève les yeux au ciel et balance son mégot dans un cendrier. Il s'approche de moi et passe son bras autour de mes épaules. Étrangement,

alors qu'il y a quelques minutes je l'aurais sûrement rejeté, cet instant de douceur m'apaise. Son étreinte me permet de calmer le tumulte qui avait pris possession de mon cœur. Il reste immobile puis finit par tourner lentement la tête pour écraser un baiser sur ma tempe. Cette initiative résonne comme un merci. *Merci d'être venu, d'avoir eu le courage d'outrepasser mes interdictions.* À peine ses lèvres quittent ma peau qu'il rompt notre contact physique. Il repart dans la chambre, mais moi, je ne bouge pas. J'ai peur. Comme une ado à son premier rendez-vous, je crains le silence qui pourrait nous posséder. Mais le rocker revient et prend place sur un des fauteuils en rotin présent à côté de moi. Je ne peux m'empêcher de tourner la tête à plusieurs reprises pour le scruter. Son visage et ses expressions m'ont tellement manqué. L'avoir si proche de moi, le temps d'une trêve, met dans l'ombre tous les tourments qui me ravageaient encore il y a peu.

Ma faiblesse face à cet homme me fait mal. Je rive alors mon regard sur la ville. Je me mords la lèvre pour contrôler les larmes qui montent, signe du bouleversement qui me secoue. J'ai savouré un instant le calme, pourtant la tempête est inévitable. Elle est là, dans le fond du paysage. Elle n'attend que le signal de départ pour décoller et tout détruire. Pourquoi ? Car j'ai beau être là, sans rien dire, je sais qu'Aaron va devoir faire face à ses actes. Je le connais, il va réagir comme un étalon sauvage. Ça va ruer dans tous les sens, galoper loin de moi, sans accepter de communiquer. Du coin de l'œil, je vois qu'il m'épie et je ne tarde pas à réagir.

— Dis-moi, quand pourrons-nous parler sérieusement ? Je ne suis pas venue par courtoisie, dis-je, la voix piquée d'une arrogance fictive.

— Ce que tu ne sais pas te fait moins mal que ce que tu pourrais apprendre.

Sa réplique de vieux sage me serre la gorge. Je peine à répondre clairement, ça ressemble plus à un balbutiement.

— Avec toi j'ai appris à blinder mon cœur, Aaron.

— Je suis le grand méchant loup, alors ? C'est ancré dans ton esprit et rien ne te fera changer d'avis, je me trompe ?

— La vérité limitera ta peine, le conseillé-je comme un avocat à son détenu.

— Avec toi je suis condamné à perpétuelle de toute façon ! rigole-t-il, désabusé de voir que tout revient toujours au même point.

— Écoute-moi, je ne te demande qu'une chose : la véritable raison de

ton départ. On ne prend pas le large des mois entiers sans donner de nouvelles pour rien. Si tu avais besoin d'un break, tu prenais deux ou trois semaines au bord de la mer et basta !

— Et ça va changer quoi, Nina ? Tu auras de la pitié ? Une colère envers moi plus grande que celle qui brûle déjà au fond de tes yeux ?

Sa voix tremble. Je m'attendais à devoir reprendre les armes pour me battre, mais en fait, c'est lui qui semble commencer à hisser le drapeau blanc. Pourquoi, après m'avoir tourné le dos, il se préoccupe de ce que je pense de lui ? On traîne derrière nous une relation chaotique, alors ça va au-delà de son attitude de lâche des derniers mois. C'est un tout mélangeant ses erreurs récentes et ses fautes du passé.

— Libère-moi, donne du répit à mon âme, j'inspire profondément et avale la boule qui se forme dans ma gorge. Des mois que je me torture intérieurement pour comprendre.

— T'avais pas à te faire du mal comme ça pour moi, souffle-t-il en baissant la tête.

— Oh, épargne-moi ton mélodrame pourri, me braqué-je, vexée qu'il se positionne en victime. Je ne veux plus juste survivre, je veux enfermer le passé dans une boîte et aller de l'avant. Sans réponse, je ne pourrai rien faire.

En une fraction de seconde, son expression change, un éclair de rage semble le posséder. Il prend appui sur les accoudoirs et se lève lentement. Son corps se déplie et sa tête termine de se redresser. Il n'est plus vulnérable, mais gorgé de courage. Pour finir, il braque son regard sur moi et nos iris entrent en connexion.

— On s'est quitté. J'ai voulu revenir. J'étais prêt à me faire pardonner *chacun-de-mes-torts*.

Il insiste sur chaque mot pour qu'ils résonnent un peu plus fort en moi.

— Je revenais vers toi, Nina. J'étais prêt à te supplier de me donner une seconde chance. J'ai prié tous les dieux pour que tu me l'accordes. Mais la réalité c'est que ça ne pouvait pas se passer ainsi. Je te l'ai déjà dit, Martin n'est pas un Saint et, crois-moi, il m'a causé tellement de tort ! Plus que tu ne peux l'imaginer. À chaque pas que je faisais pour effacer la distance qui nous séparait, dès que je voulais te prouver que j'étais capable de changer, il me repoussait avec encore plus de force loin de toi. J'étais à bout de force, mais malgré tout, je voulais me battre pour nous deux. La vérité, c'est que quand je suis enfin arrivé à capter ton attention, c'était trop tard. À force de me mettre

dans la tête que je n'étais pas à la hauteur de ton amour, j'ai fini par y croire. Épuisé par la bataille que je menais pour me rapprocher à nouveau de toi, je me suis effacé. Ça me faisait un mal de chien mais j'ai pas voulu être plus égoïste que ce que j'ai déjà pu l'être.

Il a parlé lentement, pour que chaque mot me percute. J'ai l'impression d'avoir été criblée de balles. Aaron, resté droit comme un i, a déversé tout ce que je devais entendre. Et il avait raison, ce que je ne savais pas ne pouvait pas me blesser. J'ai voulu faire la guerrière et me voilà à genoux. Ravagée par la culpabilité.

Chapitre 22

Double monologue

La culpabilité s'empare de moi, dévore chacune de mes cellules et fracasse le rythme de mon cœur. Après que nous nous soyons séparés, je n'avais que de rares fois espéré que nous pourrions redevenir un couple. Scénario impossible à mes yeux. Après son départ, j'ai préféré me raccrocher à ce que je ressentais pour Martin et à l'espoir d'une relation stable. C'était la meilleure chose à faire, aller de l'avant... Mais depuis, je subis les foudres de mes sentiments qui reviennent frapper à ma porte sans cesse. Je ne contrôle plus rien, pourtant, j'étais sûre de pouvoir le faire. J'avais même entrevu la possibilité que mon avenir amoureux soit entre mes mains. Déconvenue totale. Visiblement, rien ne peut m'enlever Aaron de la peau. C'est donc une double culpabilité qui me possède. Être là, triste d'avoir ravagé la vie d'Aaron, et de l'autre côté, jouer double jeu avec Martin.

Un petit lutin crie dans ma tête qu'il va falloir prendre une décision. Je tremble, le silence règne, impossible pour moi de sortir un seul mot. Une main posée sur mon cœur, tente de le maintenir en vie. Elle tapote frénétiquement ma peau, un geste rempli d'angoisse. J'ai peur de savoir de quoi sera fait le futur... jusqu'à craindre la prochaine seconde qui s'écoulera dans le sablier. Le seul moyen que mon subconscient trouve pour mettre fin aux turbulences qui me secouent, c'est le déni. Un voile noir obscurcit mes pensées et il me persuade petit à petit, que le monologue d'Aaron n'est fait que de mensonges, qu'il essaye juste de faire bonne figure. C'est facile de se mettre en position de victime et d'accuser cieux et Dieu pour sauver sa peau. Oui, c'est ça, il se joue de moi.

— Tu mens, murmuré-je, encore à moitié dans ma transe.

Aaron tressaille quand mes mots le percutent. Ses joues se teintent de rouge et soudain, il fait valser le cendrier qui reposait sur le bord du balcon. L'instinct de survie me pousse sur le côté tandis que je me tourne pour poser un regard sur les débris qui se sont répandus partout. Je fais volte-face et fonce sur le brun. Il m'arrête en m'attrapant par le bras avant que je ne lui saute à la gorge. La statue de marbre immobile est devenue en un instant une lionne contrôlée par une pulsion meurtrière.

— T’as de la chance que je n’ai aucune arme, je la planterais dans ton cœur pour le faire saigner comme tu l’as fait avec le mien ! craché-je, remplie de rage.

— Non tu ne le ferais pas.

— Je t’ai demandé la vérité, pas un mensonge monté de toute pièce pour faire l’apologie de ta bonne conscience.

— Nina, la pauvre victime, la gamine au cœur brisé... Arrête de te plaindre, bordel ! aboie-t-il. Tu n’as pas perdu de temps pour aller chialer dans les bras d’un autre, je me trompe ?

— Heureusement qu’il était là, lui ! insisté-je. Fallait plus compter sur toi de toute façon. Qui t’a dit que ta décision était bonne ? Tu ne penses pas que j’étais la personne à consulter ?

— Tu n’as donc pas entendu ? On m’a forcé à ouvrir les yeux, ouvre les tiens ma grande, le pseudo-amour que tu entretiens avec ce judas t’aveugle.

— Accuse Martin pour justifier ta lâcheté, vas-y, fais toi plaisir !

Il expire avec force, ses épaules tombent, sa tête penche sur le côté. Il semble abandonner la bataille.

— Tu sais quoi, je dépose les armes. Je n’ai pas à me justifier. Tu me crois, c’est bien, mais si mes mots résonnent comme un mensonge à tes oreilles, alors pars. Je ne te retiendrai pas, énonce-t-il d’une voix calme et d’un air sérieux.

Je le prends au mot. Ainsi-soit-il. Je quitte la terrasse, attrape ma veste échouée sur le lit, mon sac et ma valise, et quitte l’appartement. La porte se ferme derrière moi dans un fracas à faire tomber l’édifice. Puis je réalise. L’air commence à me manquer, la panique monte, ma main se plaque contre ma bouche. Elle étouffe autant de sanglots que de cris. Mes jambes flageolent, j’ai arraché mon corps à cet enfer. Je sais que j’ai aimé cet homme, je sais qu’il réveille en moi une foule de sentiments et pourtant... L’idée de pouvoir retrouver tout cela s’est éteinte. Comme une bougie soufflée, une ampoule grillée, une éclipse solaire. La lumière remplacée par l’obscurité.

J’ai voulu des réponses et j’ai désiré plus que tout le revoir. La douleur était le prix à payer. J’assume cette torture auto infligée et, maintenant, je dois avancer vers une autre lumière. Quitter un tunnel sombre, pour atteindre un nouveau monde. Une terre où il n’y aura plus de traces d’Aaron, une vie sans son souvenir. La porte qui claque symbolise le livre qui se ferme après le

mot fin. Le plus dur est de savoir qu'après cette fin, il n'y aura pas de tome deux.

Dans un sursaut de lucidité, j'extirpe mon téléphone de mon sac et compose le seul numéro qui pourrait venir à mon secours. Ça ne tarde pas à décrocher.

— Viens me chercher, supplié-je simplement comme un S.O.S.

— J'arrive.

La conversation se meurt aussi vite qu'elle a commencé. Mes pas daignent me porter jusqu'à l'extérieur. Quand je passe devant elle, la réceptionniste me souhaite une bonne fin de journée, je ne réponds pas. Mon cerveau en mode sécurité, je n'ai pas l'impression d'attendre longtemps sur le bord de la route. Le temps change doucement, laissant place à une fine pluie qui forme des petites gouttes sur mes joues. Elles se mêlent à mes larmes silencieuses. Les passants qui fourmillent autour de moi semblent marcher au ralenti. La voiture noire qui se gare finalement devant moi ne me fait pas réagir, mais le visage de Ben sortant en trombe du véhicule me ranime. Il m'attrape le bras sans un mot, ouvre la porte et m'invite de la main à prendre place. Mon ami fait de même mais ne démarre pas, sa paume vient frapper le volant.

— J'en étais sûr que ça allait mal finir, grogne-t-il dans sa barbe.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Qu'est-ce qu'il t'a raconté ?

— Qu'il n'avait pas le choix, que partir était la seule solution pour que je récupère Abigaël. Et il a sous-entendu que Martin était le traître de l'histoire.

Je balance ça rapidement, comme si répéter ces calomnies me brûlait les lèvres.

Ben ne répond pas, son regard planté dans le vide. Il inspire profondément et me demande de ne pas le couper.

— Tu vas m'en vouloir, oh oui, bien plus que tu ne peux l'imaginer. Mais tu dois savoir que je ne pouvais pas prendre parti.

J'ai du mal à comprendre et, d'un signe de tête, je l'incite à continuer. Qu'on m'assassine rapidement, pas plus de torture par pitié.

— C'est bien Martin qui a poussé Aaron à partir, à grand coup de menaces, d'argent et, surtout, en le torturant mentalement. Il a réussi à lui mettre dans la tête que tous tes malheurs étaient liés à lui. J'ai essayé Nina, je

te jure, me supplie-t-il sans que je ne réagisse. J'ai voulu le retenir et arrêter Martin. Je pensais y être arrivé, Aaron avait l'air décidé à ne plus se laisser faire. Mais moi aussi, on m'a menacé, je n'ai que ce job dans ma vie... Me faire virer de Seconds of silence aurait signé ma mort. C'est moi le lâche dans l'histoire.

Deuxième monologue de la journée, encore pire que le premier. Je fixe Ben, je me sens trahie par mon plus fidèle ami. Mais à la fois, bizarrement, j'ai une peine immense pour lui. Je sens que la suite de cette journée, de cette période de ma vie, va être un champ de bataille où un seul camp pourra gagner. L'armistice semble inatteignable.

Chapitre 23

Ne plus être victime

— Dis quelque chose, me supplie Ben, son regard pesant sur moi.

Je n'ai pas de mots, ils s'acharnent tous à m'enfermer dans ce mutisme qui vaut mieux que n'importe quelle réaction. Qu'est-ce que je pourrais bien répondre de toute façon ? Je perds pied, je ne sais plus à quel saint me vouer. Je suis détruite par l'amour, trahie par l'amitié, consumée par ce destin cruel. Les sentiments font mal. Comme une adolescente qui subit la rupture de son premier béguin, je ne vois pas de ciel dégagé apparaître dans les prochains jours. Seulement une pluie diluvienne qui noircira mes journées. Enfin, si j'ai encore un endroit où me mettre à l'abri.

— Nina ? entends-je à côté de moi.

— Explique-toi, Ben. Je veux tout savoir.

— Je t'ai dit ce que je sais.

— Je veux savoir pourquoi tu ne m'as rien dit ? Pourquoi avoir passé tous ces mois à mentir en me regardant droit dans les yeux ? demandé-je au bord du gouffre.

Je veux boucler ce chapitre, je ne veux pas perdre Ben... Je ne peux pas ajouter son nom à la liste rouge de ceux qui me détruisent. Je fais marcher la présomption d'innocence. Sans preuve et sans jugement, il n'est pas coupable. Le plus dur c'est d'être juge du procès de ma vie.

— Je n'ai pas beaucoup d'arguments, je ne voulais pas perdre ma place dans le groupe. Ils sont tout ce que j'ai au monde, tu le sais. Je n'ai plus de famille mis à part mon oncle. Pétrifié à l'idée que tout disparaisse, j'ai fermé les yeux.

— Je m'attendais à ce genre d'excuses, râlé-je.

— Ne te trompe pas de fautif, s'agace-t-il face à mon arrogance.

— Un complice est également coupable, commencé-je à m'énerver.

— J'ai fauté, maintenant si tu veux me tourner le dos, fais-le.

Il essuie une larme avant qu'elle ne dévale sa joue. Ça me fend un peu plus le cœur. Ce n'est pas un mauvais gars, victime des plans de celui que je considérais, il y a encore quelques minutes, comme mon petit ami. Ma vie est un tel bordel, qu'il va falloir que je relève la tête, que je me blinde pour faire

le ménage dans tout ça. Je me suis apitoyée, j'ai pleuré, j'ai prié, mais il est temps de me battre. J'inspire tout l'air qu'il m'est donné de prendre et attrape la main de Ben. Ce geste signe pour moi la fin du conflit, je vais vivre avec ma rancœur juste parce que sa présence est essentielle et, ma foi, sa faute relativement pardonnaible.

— Restons-en là, je ne veux plus jamais que tu me mentes. Promets-le-moi, supplié-je en resserrant ma poigne.

— Je suis tellement désolé.

— Promets ! tonné-je alors en me redressant dans l'attente de cette réponse ultime.

— Je te fais le serment de ne plus jamais trahir ta confiance. Je te protégerai de Martin comme une sœur.

Et j'y crois. Si fort que tous ses torts disparaissent. Ce n'est pas mon genre, d'habitude je suis plus rancunière que cela, mais avec lui, c'est impossible. Je sais par exemple que, peu importe la façon dont Martin s'excusera, je ne porterai sur lui qu'un regard de dégoût éternel. Je ne veux plus qu'il s'approche de moi, qu'il m'embrasse ou qu'il me touche. Chaque action entaillera mon corps, laissant une cicatrice. La plus dure des batailles qui s'annonce est bien celle que je mènerai face à Aaron. Je ne sais même pas comment m'y prendre, ni même ce que j'espère d'une victoire.

— Tu comptes faire quoi, maintenant ? me demande Ben, le regard passant à travers la fenêtre pour fixer la porte de l'hôtel.

Je hausse les épaules. Je n'ai pas la réponse à sa question et je crains de ne jamais la trouver. J'aimerais qu'il puisse me dire quoi faire et c'est ce qu'il tente de faire.

— Remonte le voir.

— Pourquoi ? Je viens de le planter en étant persuadé qu'il était le fautif de toute cette histoire. Je me dis que c'est peut-être à moi de partir ? Laisser tout ça ici et retourner en France pour recommencer une nouvelle vie.

— Fuir n'est jamais la bonne solution. Bon... dis-moi, s'il y avait un scénario idéal pour régler tous tes problèmes, à quoi ressemblerait-il ?

— Dans mes rêves, Martin ne serait pas le traître de service. Aaron paierait pour son abandon et au mieux, j'arriverais à lui pardonner.

Mon ami se crispe alors, un air agacé prend possession de ses traits. Qu'ai-je dit pour qu'il réagisse ainsi ?

— Écoute-moi, tu montes le voir et tu règles le problème. Ça suffit de

jouer la victime. Ce n'est pas en te complaisant dans tes malheurs que tout s'arrangera. Un problème à la fois et tu verras, demain, tout sera bien plus clair.

La vache ! Sa réplique me claque en pleine face. Elle est tranchante et piquée d'agacement. C'est ce qui s'appelle se faire secouer les puces, ce qui n'est pourtant pas le genre de Ben. Il vient à plaquer sa paume contre sa bouche, comme s'il n'avait pas contrôlé ses paroles. La vérité est dure à entendre, mais fait monter en moi une vague de courage. J'ouvre à la volée la porte du SUV puis cours. Sans m'arrêter, je cavale vers l'hôtel, j'emprunte le couloir et me dis que l'ascenseur est une option trop lente, mieux vaut prendre la cage d'escalier. Et plus vite que je ne l'aurais imaginé, je tambourine contre la porte numéro dix. Ma main ne cesse de frapper contre l'entrée, mon cœur bat au même rythme. Quand Aaron daigne enfin m'ouvrir, je lui saute au visage. Mes mains qui se posent, sans délicatesse, de part et d'autre de son visage l'immobilisent pour mieux sonder son regard. Le rocker s'est figé, ses iris agrippées aux miennes. Je n'ai pas besoin d'encore poser les mêmes questions, je lis la réponse dans le bleu de ses yeux. Putain. En moi ne gronde pas la culpabilité, juste le sentiment d'avoir été un pion dans le jeu malsain du batteur.

— Tu as enfin ouvert les yeux, souffle Aaron, soulagé.

— On ne sent pas les chaînes qui nous entravent tant qu'on ne bouge pas, répliqué-je.

— Dis-moi que tu ne vas pas les briser pour partir loin de moi.

Je rapproche mon visage du sien, toujours mes mains en coupe sur ses joues. Si je ne trouve pas une phrase pour exprimer ce que je ressens, un couplet d'un de mes groupes favoris, *Indochine*, fera l'affaire. Je ne le chante pas, je le souffle, comme une promesse entre Aaron et moi.

— Là, je ne me sens pas très bien

Je crois que j'ai encore besoin de tes mains

Même si tu mens même si tu fais semblant

Ne m'en veux pas, reste encore près de moi

Toi, tu pourrais me réveiller, tout oublier et encore me pardonner

J'ai peur de tout, de te perdre, mon illusion

Parce que c'est toi, toi seule qui a raison.¹

Dans un dernier souffle, nos lèvres entrent en collision. Scellant un pacte invisible.

¹ Paroles de « She night » du groupe Indochine.

Chapitre 24

Durant mon absence.

Aaron :

— Là, je ne me sens pas très bien.

Moi non plus, tu bouleverses mon petit monde bancal deux fois dans la même journée.

— Je crois que j'ai encore besoin de tes mains.

Te souviens-tu seulement combien de fois elles ont effleuré ta peau ?

— Même si tu mens, même si tu fais semblant. Ne m'en veux pas, reste encore près de moi.

Je peux plus Nina. Je suis plus incapable de regarder plus longtemps un fossé se creuser entre nous. Je crève au fil des semaines.

— Toi, tu pourrais me réveiller, tout oublier et encore me pardonner.

Je pourrais tuer pour toi, je me dénoncerais de n'importe quel crime pour que tu gardes ta liberté. Sans jamais t'en vouloir... Les erreurs que j'ai commises ont été la plus grande des leçons pour moi.

— J'ai peur de tout, de te perdre, mon illusion.

L'angoisse de te revoir disparaître, sortir du paysage de ma vie, me tétanise. J'avais prévu de revenir dans ta vie comme une tornade. Nous voilà, l'un face à l'autre comme deux âmes ravagées. Je n'aime pas me sentir faible, mais pour toi... Tout vaut la peine d'être vécu.

Ce que j'espérais depuis des mois se déroule alors sous mes yeux. Quand les dernières paroles de cette chanson se terminent, les lèvres de Nina ne tardent pas à se plaquer aux miennes. Hier encore, je ne pensais pas que cela arriverait, trop persuadé que ce connard de Martin lui avait monté la tête au point qu'elle m'ait effacé de sa mémoire. Mais j'avais tort. Je suis plus présent que jamais. Elle m'en veut, je le vois dans son regard, mais derrière cette haine apparente... Il y a autre chose. Impossible de décrypter ce Da Vinci Code, à croire que j'ai perdu ma capacité à comprendre cette nana. Je sais ce qui m'attend pour la suite, va bien falloir que je déballe le récit de toute mon absence. En ai-je envie ? Pas du tout, il n'y a rien eu de spécial... Rien de plus qu'un brouillard dans lequel j'ai marché à m'en épuiser.

Quand ses mains quittent mon visage et que nos bouches se détachent,

j'évite qu'un silence ne s'installe et détruise ce qui vient de se construire.

— Tu restes un peu ? lancé-je sans conviction.

— Deux fois en une journée que tu me demandes de rester, mais je ne veux plus à avoir à repartir.

Aucune réponse, juste mon regard désabusé face à sa pique bien placée derrière un air malheureux. Je ne veux pas la voir triste, il est temps que je reprenne la place de celui qui lui colle un sourire qui crève de bonheur sur son visage. Elle me fixe un instant, tourne les talons et, d'un signe de la tête, m'invite à la suivre à l'extérieur de chez moi. Les quelques secondes dans l'ascenseur sont étouffées par un silence pesant. On traverse le hall de l'hôtel et avant que nous ne passions les portes, je m'arrête. Les bras croisés, je refuse d'aller plus loin.

Sous la pluie qui semble tomber finement dehors, une grosse bagnole noire est stationnée. Contre elle, est adossé Ben, une clope à la main. Je ne suis pas prêt, la confrontation est trop rapide pour que je puisse l'assumer. Nina insiste du regard pour que je vienne mais je hoche un non strict. Comme un gamin buté. Elle hausse alors les épaules et continue à avancer. Elle va et sort du coffre la valise qu'elle traînait derrière elle plus tôt. Au même moment, le guitariste ouvre la porte pour aller extirper un sac à main qu'il lui tend. Je ne sais pas ce qu'il lui dit, mais elle répond négativement de la tête. Les bras de Nina viennent enlacer l'autre corps. Quand ils se décollent, il embrasse son front. Une nuée de frissons me parcourt, la jalousie est bien là. Privé si longtemps de son image, la possessivité que je ressens à présent pourrait détruire un empire. Soudain, une moue surprise traverse son visage alors que Ben semble lui donner une information capitale. De là où je suis, je la vois saisir son téléphone. Un bras porte l'appareil à son oreille et l'autre gesticule au rythme de sa bouche qui parle.

Je me ressaisis quand Nina revient à moi, elle n'a pas fini son appel et fais un dernier signe à Ben qui regagne l'intérieur de la voiture. Elle me lance un geste de la main qui met en suspens l'action que je retiens de force.

— Oui Agathe, je te promets que tout va bien. Comme je te l'ai dit, c'est juste un contretemps avec le groupe je devrais pouvoir reporter mon voyage à dans quelque temps ... Oui on a bien fait de ne pas le lui dire... A bientôt.

A peine a-t-elle terminé sa conversation que j'attrape instinctivement sa main et la tire jusqu'à mon appart. Enfin revenu dans ma bulle protectrice, je verrouille la porte, comme une sécurité bien inutile, au cas où Nina déciderait

de partir. Je vais être possédé par ce sentiment longtemps ? Le cœur rempli par la peur qu'elle m'échappe ? Je pousse sa valise dans un coin de l'entrée et regarde l'ex-rouquine s'installer, genoux regroupés contre elle, dans le canapé. Je l'imité en prenant place dans un fauteuil sur son côté.

— À quoi ressemblait la vie en mon absence ? lancé-je, le regard perdu dans le vide.

— Elle se résumait au groupe. Si tu savais le bordel que tu as laissé derrière toi Aaron... J'ai bien cru que Seconds of Silence allait disparaître.

Sa voix se perd dans une profonde tristesse. Ma phrase semble faire remonter en elle une vague de souvenirs douloureux. Ça m'agace, elle ne devrait pas ressentir de telles émotions.

— Ce n'était pas à toi de t'en inquiéter.

— Épargne-moi ce genre de discours s'il te plaît, tu te doutes bien que ce n'était pas un long fleuve tranquille, non ? se pique-t-elle alors, vexée par ma réponse.

— J'ai pu voir ton petit duo avec l'autre amateur sur internet, j'ai pas vraiment l'impression que tu t'ennuyais avec eux.

— Robin est un super mec, d'accord ? Alors garde ton venin de vipère, je ne suis pas ici pour que tu juges ma vie et mes choix.

J'abuse clairement, mais c'est plus fort que moi. Ça me remonte dans la gorge comme une bile acide qui doit sortir. J'esquisse un faux sourire désolé alors que Nina me fixe avec bien trop de colère. *Ne fais pas tout foirer Aaron.*

— J'ai pas l'habitude de ce genre de retrouvailles, tenté-je de me rattraper.

— Fais un effort, tu es plus à blâmer que moi dans cette histoire.

— Je sais, craché-je froidement, je ne suis pas un saint.

— On va tourner en rond à chaque fois ? me demande-t-elle comme si elle grondait un enfant.

Je hoche un non, un peu honteux de mon attitude.

— À toi de me dire ce que tu as fait pendant tout ce temps, renchérit-elle alors la voix pleine d'espoir.

J'inspire pour me donner du courage car les derniers mois furent difficiles.

— J'ai pris un billet pour la France. J'avais besoin de ma sœur pour traverser tout ça. Par chance, mon vieux était en vacances à l'autre bout du monde. J'ai donc passé plusieurs semaines reclus dans ma maison d'enfance.

Lydia m'a tenu la tête hors de l'eau. Passé la tristesse et après avoir digéré la réalité de la situation, je suis revenu aux USA. Mais pas à New York. J'ai pris pas mal de temps pour moi dans une baraque paumée dans l'Idaho. Loin de tout.

— Et qu'as-tu trouvé là-bas ?

Rien de plus que le silence. Idéal pour me torturer.

— Je me suis remis en phase avec moi-même. J'ai beaucoup marché, pris l'air... J'ai aussi énormément écrit. Des cahiers complets de textes... J'avais trop de choses dans mon cerveau pour tout garder.

— Ça ne t'a rien fait d'être aussi seul si longtemps ?

— Qui te dis que je l'étais ? questionné-je, persuadé qu'elle voudrait en savoir plus.

Elle hausse les épaules sans m'inciter à en dire plus. Étonnant.

— J'ai réglé pas mal de mes problèmes, tu sais ? Une fois revenu à New York, je suis allé voir Simon, avoué-je en baissant la tête.

— Alors ? Comment ça s'est terminé ?

— Arrivé là-bas j'ai demandé à le voir au parloir. Au début, je me suis dit que ça allait être impossible, que je devais être sur une liste rouge, vu comment ça s'est fini la dernière fois. Mais tout s'est déroulé bien différemment. Le directeur de la prison m'a fait venir dans son bureau, puis j'ai pris une énième claque en pleine gueule.

— Je me doute, tu n'as sûrement plus de droit d'y mettre les pieds ! Tu as dû te faire recevoir comme il se doit.

— Ils l'ont retrouvé mort dans sa cellule il y a deux mois.

Nina plaque une main sur sa bouche en étouffant un petit cri de stupéfaction. Quant à moi, je me rends compte que cette info ne me fait plus aussi mal que lorsque je l'ai apprise. Simon avait trouvé le moyen de se mettre dans une autre histoire de gang entre les quatre murs du pénitencier. Les gardiens assurent que c'est un règlement de compte, peu importe le pourquoi du comment, pas moyen de revenir en arrière de toute façon.

— Tu devais être dévasté, souffle-t-elle.

— L'espace d'un instant oui, mais après avoir réalisé, je me suis dit que ce n'était qu'un problème qui disparaissait de ma liste.

— Ton discours est cruel, tu le sais ?

— Tous ces mois seul m'ont appris une chose. Pas de pitié pour les traîtres, qu'importe la douleur que cela peut provoquer.

Je me redresse, croise mes mains entre elles et arbore une mine confiante. Passons au problème suivant.

Chapitre 25

Le roi lion

Aaron :

— On fait quoi maintenant ? balancé-je, incertain de sa réponse.

— Martin croit que je suis en France. Je vais lui dire que tout s’y passe bien et, si tu le permets, je vais rester ici avec toi.

— Tu sais que c'est moche de mentir ? réponds-je un sourire narquois aux lèvres.

— C’est vraiment pas ce que tu crois, on pourra en profiter pour tout mettre à plat entre nous.

Elle défend ses propos avec vigueur, comme si le pire des châtiments allait lui tomber dessus pour avoir menti.

— Je peux te poser une question ? changé-je de sujet avant que le rouge à ses joues la consume.

Elle hoche la tête en signe d’acquiescement et m’incite du regard à me lancer. J’ai peur de lui demander ce que j’ai en tête. C’est cash, mais j’aimerais tellement avoir une réponse du tac au tac. Cette question me brûle les lèvres, je peine à la contenir mais c’est plus qu’un espoir d’avoir son avis... Ça signerait ma renaissance.

— On va se remettre ensemble ?

Voilà, c’est dit, j’ai instantanément envie de me cacher dans un trou de souris. J’ai la trouille qui me monte et je regrette vite quand un drôle d’air prend vie sur le visage de Nina.

— C’est un peu tôt pour le dire, tu ne crois pas ? me répond-elle pour me coller encore plus le doute.

— Je pense surtout que ça ne s’est jamais vraiment fini, retorqué-je pour me convaincre

Nina change d’attitude et se renfrogne, elle semble fouiller dans ses pensées. Peut-être se remémore-t-elle notre séparation, ou alors elle pèse le pour et le contre de cette situation. Son regard se perd alors je ne sais où. On dirait qu’elle va fondre en larmes, à vrai dire. J’attends un signe de sa part mais rien ne vient, je n’ose même pas faire un mouvement. J’ai l’impression

qu'elle va me fuir comme une biche apeurée. Alors je reste là, à la fixer en respirant doucement, accoudé sur mes genoux, mes doigts entrelacés supportent mon menton. La femme aux cheveux carmin profond est emportée dans un monde auquel je n'ai pas accès. Si j'aimerais voir où elle navigue, la montagne de notre passé me bloque le passage. Si j'avais su que ma question allait la chambouler ainsi, j'aurais fermé ma gueule. Préférant le son de sa voix au silence qui nous englobe. Maintenant qu'elle est si proche de moi, je ne veux plus qu'elle s'éloigne, je veux lui compter à quel point son absence quotidienne m'a tué à petit feu. Lui dire au revoir de façon subjective fut la pire chose pour moi.

Flashback - la veille de mon départ :

— Aaron t'étais vraiment pas dedans ! On a connu une meilleure répétition, grogne Erik.

Je m'en fous, c'est le cadet de mes soucis, putain. Je suis là, à chanter comme un abruti devant ce micro. Les paroles ne me font pas vibrer, je suis un robot qui connaît son boulot, c'est tout. Le cœur n'y est pas. Tout en moi dégouline de mal-être. Le pire dans tout ça ? Avoir le traître dans mon dos. C'est une bonne place pour lui, à vrai dire. Il est là, à attendre le moment opportun pour me laisser tomber dans le vide. Scène qui ressemble étrangement au Roi Lion. Je ne me qualifie pas comme le sage Mufasa, mais on va dire que c'est sur moi que se plantent les griffes du terrible Scar. La douleur me fait lâcher prise et, sous moi, le vide m'aspire. La chute est fracassante, on me sait mort d'avance. La poussière qui se soulève cache mon cadavre. Martin a été très clair dans ses propos, le délai expire demain matin : « Tu vas foutre le camp, disparaître et que plus jamais on ait vent de ton nom ». Cette phrase m'avait déjà poussé à terre, mais il m'a achevé lorsqu'il a énuméré les raisons pour lesquelles je devais me barrer. Je ne sais même pas comment mon cœur peut encore battre. Mon enveloppe charnelle est là, mais à l'intérieur, tout est mort. C'est dégueulasse l'amour, ça détruit tout et te rend faible. Il nous amène des moments d'intense bonheur puis, un jour, on se déchire et tu dois savoir y mettre un terme si un des deux protagonistes souffre. En l'occurrence, j'ai fait foirer ma relation avec Nina et, même si j'essaye de toutes mes forces de la faire revenir à moi, je ne lui apporterai rien de bon.

Je la regarde, elle est assise dans le sofa du studio et rigole à pleins poumons des conneries de Ben. Elle est si belle. Son roux flamboyant

illumine la pièce comme un soleil. J'ai le bide qui se tord rien que d'imaginer à quel point elle va me manquer, on m'arrache une partie de moi-même, c'est indéniable. Je crève encore plus en me sentant comme ça, si rabaissé, obligé d'enfouir mes sentiments, forcé à partir.

Je jette un coup d'œil à l'horloge, plus qu'une heure en studio. À la maison, aucune valise n'est prête. Je vais partir comme un voleur au petit matin. Juste pour que mon départ soit crédible je laisserai un petit mot bidon et basta. Je grappillerai deux ou trois affaires que je fourrerai dans un sac et mettrai les voiles. Faut juste pas que je me retourne. La sentence si je décide de changer d'avis sera sans appel. J'ai même une nuée de frissons qui me parcourt rien que d'y penser. « *Je vais ruiner ta vie, te pousser à bout, tu me supplieras d'arrêter et tu finiras par mettre fin à ta putain de vie pour couper court à la torture. Que tu partes à tout jamais ou juste dans un autre pays je m'en fous, l'important c'est que tu dégages. Pour le bien de Nina.* » Je ravale ma bile et on me sort de ma torpeur. La main d'Erik me secoue et m'invite à reprendre la première chanson de la set-list acoustique. Comme par hasard c'est cette foutue reprise de *Still Loving You* du groupe Scorpion. Niveau chanson d'amour, on ne peut pas faire pire. Pourquoi elle se retrouve là ? Parce-que je voulais la chanter à chaque concert, message discret à destination de Nina. Je peux vous dire que ça m'écorche la gueule de la faire maintenant, il ne pouvait pas y avoir pire timing. Mais ça reste la réalité, je l'aime toujours. Je pensais juste que la vie allait me laisser une chance de la reconquérir ... Mais c'était sans compter sur mon bourreau.

J'ai passé la nuit à chialer « *tu me supplieras d'arrêter et tu finiras par mettre fin à ta putain de vie pour couper court à la torture* » cette phrase a tourné en boucle dans ma tête et je me suis demandé si, finalement, il n'avait pas raison.

Je vous le dis, l'amour rend faible... Voire pire. Il est six heures, le silence règne dans l'appart et Nina dort dans la chambre d'amis. Depuis notre séparation, c'est devenu sa pièce attitrée que je lui ai cédé sans rechigner. À ce moment-là, j'étais trop con pour savoir que je l'aimais vraiment et je pensais que mon métier devait passer après notre relation. J'attrape mon sac de sport et y glisse quelques fringues et des papiers importants. Je m'habille vite fait et me retrouve dans la cuisine. Je gribouille une excuse sur un bout de papier qui vient s'échouer sur l'îlot central. J'aimerais monter et capturer

une dernière fois son image... Pour ne jamais oublier son visage. Mais ça ne ferait qu'amplifier le chaos qui a établi son camp dans mon corps. J'inspire à m'en exploser les poumons, ravale mes larmes et la porte se ferme alors sur cette vie dont je n'ai plus le droit de profiter. Je veux partir loin d'ici, je ne veux plus jamais foutre les pieds à New York, ville de toutes mes peines.

*

— Si, Aaron, ça s'est terminé à ton départ. Ça a fermé un chapitre, je pensais que le livre était terminé, mais visiblement... Il y a encore à écrire sur nous deux, déclare-t-elle avec autant de sérieux que de mélancolie, en se massant les tempes.

— On est deux foutus aimants, on ne peut pas lutter contre l'attraction magnétique, ris-je pour détendre l'ambiance bien trop pesante.

— En l'occurrence, deux amants, non ?

Par ces mots, elle répond à ma question précédente. Elle et moi sommes devenus quelque chose. Plus que des amis, mais pas vraiment un couple. Amants est un bon terme, cela veut dire qu'on va passer les prochains jours reclus dans le secret. J'ose à peine imaginer ce que j'ai envie de lui faire et se réveille en moi un désir puissant de son corps quand je pense qu'elle sera ici, rien que pour moi... Rien qu'à moi.

Chapitre 26

L'abstinence

Aaron :

Voilà trois jours qu'aucun de nous deux n'a mis un pied en dehors de la chambre. On se fait livrer l'intégralité de notre bouffe et le seul endroit que l'on s'accorde pour prendre l'air, c'est le balcon. Nos discussions tournent forcément autour de mon absence. Je n'ai pas envie d'entendre parler de ce qui servait de petit ami à Nina, alors j'évite de la lancer sur le sujet de sa vie durant les derniers mois. Cela semble lui convenir. Il ne s'est strictement rien passé de physique entre elle et moi. Je ne vais pas mentir en disant que ce n'est pas difficile de résister, car sa simple présence réveille un tigre dopé aux hormones. Mais rien n'y fait. Ni baisers, ni ébats torrides... J'ai été un mec bien, j'ai voulu dormir dans le canapé, mais le regard insistant de Nina m'a poussé à prendre place à ses côtés. La première nuit fut la pire, j'ai dû me contrôler comme jamais. Au bout d'un moment j'ai puisé la force de résister dans le bonheur de sa présence, la chaleur de son corps irradiant tout autour d'elle. On n'obtient pas ses désirs d'un coup comme ça, je ne suis plus à un jour d'abstinence près de toute façon.

*

Quatrième jour réclusion : Nina est assise par terre, un carnet entre les mains. De temps à autre, quand son stylo ne gratte plus le papier, elle me regarde un instant. Son regard agrippé au mien, elle puise en moi ce que je suppose être de l'imagination. Quand elle est plongée dans ses écrits, tantôt elle se mord la lèvre ou claque sa langue, tantôt elle se gratte la tempe avec son bic. Je pense que ça doit faire trois bonnes heures qu'elle est possédée par l'inspiration. Comme son propre reflet, je suis dans la même position, un bloc de papier dans une main, le crayon dans l'autre. Le soleil perce à travers les rideaux à peine ouverts, une guitare est échouée entre nous sans que personne ne la touche. Une frontière entre Nina et moi qu'on ne saurait rompre. Le plus drôle dans la situation, c'est que j'écris des paroles que je ne chante pas. En réalité, ça fait bien longtemps qu'aucune chanson n'a fait vibrer mes cordes vocales. J'ai essayé, pensant que ça pourrait panser mes blessures mais c'était

pire. Un milliard de souvenirs remontent à la surface, les séances en studio, les concerts avec Seconds of Silence, mon rêve d'enfant devenu réalité. Alors j'ai réduit au silence mon talent, pour me consacrer seulement à l'écriture. Je chante dans mes pensées, au son de quelques accords de gratte. Mes textes récents n'ont rien à voir avec ceux que j'ai l'habitude de créer, ils sont bien plus tristes. Mélancoliques à souhait... Des pages entières d'une noirceur sans fond. De la trahison à l'amour, en passant par la solitude, je traite des sujets les plus sombres toujours dans un registre rock. Les chansons commencent en douceur, comme un cœur qui pleure en silence et ça va crescendo, pour finir en apothéose.

Sans mentir, nous restons comme ça des heures durant. C'est Nina qui vient briser la bulle de silence qui nous berce. Elle claque son carnet pour le refermer, souffle avec force et se frotte les yeux. Je ne lève qu'un œil discret pour la regarder faire. Quand elle remarque que je l'observe, elle catapulte son stylo, qui ne m'atteint pas.

— Tu es vraiment nulle, la taquiné-je.

— Je t'emmerde ! s'offusque-t-elle avec un air pincé. J'ai faim !

— Tu pouvais pas le dire avant ?

— Avant j'avais pas faim.

Un souffle désespéré lui fait comprendre que je trouve son attitude bien trop enfantine, je sors mon téléphone de ma poche et lui balance.

— Commande, j'ai choisi hier soir.

Je ne mesure pas tout de suite l'impact de mon ordre. Elle plaque un sourire con sur ses lèvres.

— OK, SUSHI ! hurle-t-elle.

— Non,non,non ! Je déteste ça !

Je me défais de ma position en tailleur pour tendre mon bras afin de récupérer l'appareil, mais elle bondit sur ses pieds avant que je ne l'atteigne. Elle garde ses bras bien haut pour rester hors de ma portée mais finit par me rendre mon téléphone.

— À moi les california rolls et autres makis dans trente petites minutes ! me nargue-t-elle en tirant la langue.

— Range-moi ça où je m'occupe d'elle, menacé-je très sérieusement en désignant son bout de chair rose.

Nina se bloque et je me redresse. Je m'approche d'elle, la toisant de toute ma grandeur. La vache, je suis ravagé par l'envie de l'embrasser, de

faire voler ses fringues et de la prendre là, séance tenante. Tous mes muscles sont contractés, j'ai le souffle archi court alors que celui de Nina, si proche, s'écrase contre mon visage. Mes yeux lorgnent sur ses lèvres, je me mords la langue pour ne pas craquer. C'est horrible, limite douloureux.

— C'est pas une bonne idée, murmure-t-elle.

— Je trouve que si, pourtant.

— C'est pas ce que je veux, tranche-t-elle avec plus d'assurance.

À l'instant même où elle finit sa phrase, je lève les mains et recule de plusieurs pas. Je sais que son tirage de langue de tout à l'heure n'était pas intentionnel, mais si elle refait un truc aussi aguicheur j'explose. Quand une nana dit non, il n'y a rien que l'on puisse faire mis à part respecter son choix. Mais je suis certain que ce n'est pas une question de désir, il y a autre chose. Je veux comprendre ce qu'il se passe dans sa tête. Possible que cette couleur blonde dégueulasse lui coupe l'envie, ou alors c'est juste qu'elle n'a pas encore officiellement quitté son abruti. D'ailleurs, c'est un supplice de l'entendre lui parler au téléphone tous les jours comme si de rien n'était. Car c'est ça le prix à payer pour l'avoir avec moi h24, elle le hait de tout son être, mais refuse de régler ses comptes au téléphone. Alors elle ment, comme un arracheur de dents. Feignant même des « je t'aime » qui me filent la gerbe. Trois fois qu'il l'appelle vers quatre heures, heures locales, un petit vingt-deux heures en France. C'est d'ailleurs maintenant, dans ce moment un peu tendu entre nous, qu'il décide de se pointer. Le téléphone de Nina sonne et elle se jette dessus avec bien trop d'impatience. Quand elle décroche, aucun sourire n'apparaît et pourtant sa voix a une intonation du même genre. Aujourd'hui, elle décide de mettre le haut-parleur, comme si j'en avais quelque chose à foutre d'entendre la voix de Judas. Elle me signe au passage de ne pas faire un bruit. Passé les banalités habituelles, ils commencent à parler de sujet plus sérieux.

— Ta sœur, ça va ?

— Oui, oui, elle est au lit là.

— Tu es déjà couchée, toi ?

— J'ai une petite migraine, je préfère me reposer.

— Dommage de gâcher tes vacances à dormir.

— Je me passe bien de tes remarques, s'agace-t-elle.

— Je veux juste que tu profites à fond ! réplique Martin en haussant le ton.

— Et toi ? Qu’as-tu fait aujourd’hui ? change-t-elle de sujet en levant les yeux au ciel.

— On a répété, mais Ben nous a tous cassé les burnes.

— Pourquoi ça ? Qu’est-ce qu’il avait ? s’inquiète-t-elle.

— Comme s’il nous avait donné une raison ! Il a fini par partir en claquant la porte. Il a ses règles je pense ! blague l’autre con.

— Oh. Ça ne lui ressemble pas... Enfin, je suis vraiment crevée.

— Dors bien mon amour, le lit est bien vide sans toi !

La bile me monte dans la gorge, j’ai envie d’exploser le téléphone contre un mur. Heureusement, Nina raccroche avant que la colère ne m’emporte. Je jure que garder mon calme relève du miracle. Ça va pas pouvoir continuer comme ça.

— Faut plus qu’il t’appelle, tranché-je en m’éloignant d’elle, les poings serrés.

— J’ai pas d’autre solution. Quand je pourrai régler tout ça, ce sera beaucoup plus simple pour nous deux.

Elle efface la distance que j’avais mise entre nous et prend mon visage en coupe.

— Je veux pas que tu doutes, je ne ressens pour lui que de la haine. C’est profond, jusque dans mes tripes. Quand je te regarde, toi, je retrouve enfin le soleil, ma boussole retrouve le nord, mon ciel se découvre pour laisser place à une rivière d’étoiles. Très bientôt, je vais larguer tout ça et je ne vivrais qu’avec toi.

— Je vais paraître méchant Nina, mais ne me promets rien, s’il te plaît.

— Et pourtant, c’est une promesse Aaron.

— Pas de promesse, que des actes.

C’est terrible de lui dire ça, mais je ne peux pas mettre en péril mon cœur encore une fois. J’essaye de ne pas m’emballer, même si c’est presque impossible.

Chapitre 27

Chanter à nouveau

Aaron :

Nina se renfrogne, blessée par ma remarque. Mais hors de question que j'y laisse encore des plumes. Je viens de passer des mois à blinder mon cœur d'artichaut, j'ai entrouvert la porte pour qu'elle y prenne sa place, mais pas plus. Hors de question que cette nana ravage le fruit de mes efforts. Penser à tout ça m'énerve profondément, j'aimerais qu'elle se bouge et qu'elle largue son boulet. J'ai bien compris qu'elle ne pouvait pas débarquer là-bas, lui claquer une gifle, prendre ses affaires et partir. Enfin dit comme ça, ça paraît facile non ?

— Tu pourrais au moins le pousser un peu, faire une scène et vous embrouiller pour le reste du séjour ? demandé-je plein d'espoir.

— Non, ça ne sert à rien d'en rajouter.

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ? Tu vas le quitter.

— N'oublie pas que je l'ai aimé, vraiment. Donc quoi que tu en penses, je veux faire les choses bien. Même si ce connard m'a trahie... Cette histoire va avoir des répercussions sur nous tous.

Quand je l'entends associer ce mec au mot « aimer », j'ai envie de convulser. C'est pas possible, comment a-t-elle pu ressentir quoi que ce soit pour lui ? Je peine à comprendre, mais bon, si on ne connaît pas son côté sombre, il peut passer pour le petit ami parfait. C'est ça le pire dans cette histoire, si je ne l'avais pas poussée à ouvrir les yeux, elle lui lécherait encore aveuglément les bottes. J'ai gagné cette bataille haut la main, je tâcherai de le lui faire remarquer quand je l'aurai face à moi. Pour le moment, j'ai toujours en ligne de mire une Nina vexée. J'attrape et dépose un baiser sur le dos de sa main, elle ne réagit pas tout de suite. Mais quelques secondes après mon geste, elle daigne m'offrir un regard plus doux que les précédents.

— Franchement, faut faire quelque chose pour tes cheveux, c'est plus possible !

— Justement j'y pensais, on aura qu'à aller acheter ce qu'il faut ce soir, proposé-je.

— On doit éviter de se faire voir en plein jour c'est ça ? bougonne-t-elle, blasée.

— Chacun son lot d'obligations, Nina, haussé-je les épaules. Je suis pas certain que Martin apprécierait de voir ta gueule d'ange, à côté de la mienne, placardée sur tous les magazines people.

— On n'aura qu'à aller dans une supérette dans la soirée, mais je sais pas si je vais supporter cette vue longtemps !

Sa pique me fait sourire, je passe un coup de main gêné dans mes cheveux. Oui, vivement qu'ils redeviennent noirs. En fond, sonne l'interphone de l'entrée. Nina fonce sur lui et décroche, cela doit être le livreur. Elle enfile ses baskets comme des sabots et quitte l'appartement pour aller dans le hall récupérer la commande. Je profite de ces quelques minutes pour aller fumer sur le balcon. Un jour faudrait que j'arrête cette merde, mais ça diminue tellement mon stress. Quand je fais cramer un paquet en une journée, je suis bien. La fumée qui sort de ma bouche emporte tout avec elle pour le disperser dans l'air. J'entends la porte claquer et le pas lourd de la femme affamée qui rentre. J'écrase mon mégot et regagne l'intérieur. Je passe me laver les mains et m'attable. Nina déballe deux ou trois petits assortiments de sushi, tous plus dégoûtants les uns que les autres. En dernier, elle sort une boîte qu'elle me tend.

— Si je me souviens bien, c'est un rare des rares trucs asiatiques que tu manges.

J'ai tout aussi faim qu'elle, alors j'ouvre rapidement la boîte. Ouais, elle me connaît bien : du riz et du porc laqué. Je la remercie du regard et attrape des baguettes en bois dans le sac. Je me goinfre littéralement, on n'a pas petit déjeuné et, vu l'heure, j'étais à deux doigts de l'hypoglycémie. La quantité me paraît dérisoire, mais va combler un temps ma faim. Je me prendrai une tonne de conneries à grignoter au dépanneur tout à l'heure.

Une fois le repas terminé, je propose un film que Nina refuse, préférant se replonger dans ses écrits. Installée cette fois-ci sur le lit, je prends place à côté d'elle. J'essaye de lire mais elle se positionne de façon à me cacher la vue.

— J'ai pas le droit de lire ? demandé-je, l'air boudeur.

— Ça paraît clair, non ? me répond-elle sans un regard.

— Juste un petit bout ! Peu importe lequel !

— Non Aaron, dit-elle avec le plus grand calme.

— Ils parlent tous de moi, pas vrai ? la provoqué-je.

Je lance cette question dans l'espoir qu'elle monte au créneau et qu'elle s'énerve, en me disant que je ne suis pas son principal centre d'inspiration. Mais c'est bien tout le contraire qui se produit. Elle tourne quelques pages pour finalement en déchirer d'un coup sec deux, qu'elle me tend.

— Seconds of Silence était supposé l'interpréter, avoue-t-elle à mi-voix.

Je prends le temps de lire chaque mot, c'est magnifique. Je ne connaissais pas ce talent chez elle ! La chanson s'appelle *A brand new world* (*Un tout nouveau monde*). C'est clair qu'elle est tout à fait dans le répertoire du groupe et je sais que si j'y avais encore ma place, je saurais donner vie à ces paroles.

— Tu ne veux plus qu'ils l'interprètent ?

— Tu crois vraiment que le groupe existera encore quand les vices de Martin seront révélés au grand jour ?

— Il peut partir et être remplacé. Comme vous avez fait pour moi.

Ma voix se pique d'arrogance. Oui, clairement. On m'a poussé à partir et on a donné ma place à un autre. Alors autant dire que cette situation me met les nerfs à vif.

— Le but n'est pas que tout le monde parte tour à tour. Le pire c'est pour Robin, c'était la chance de sa vie.

— Il est vraiment bien ce petit ?

Nina semble se perdre dans ses pensées et chasse une larme d'un revers de main. Elle mouche sans finesse et s'essuie le nez avec sa manche.

— Une perle, un acharné du travail. Il te ressemble dans le fond, il se dévoue pour le groupe. Il a été repéré dans la rue et après un casting qu'il a réussi haut la main, il a pris ta place avec beaucoup de professionnalisme.

J'ai demandé ça alors que j'ai vu le gosse à Boston, et c'est vrai, il est doué. Ça m'arrache la bouche de l'avouer, pourtant je sais reconnaître le talent quand je le vois. Je suis pas du genre à aimer causer du tort aux personnes qui n'ont rien demandé, mais je sais que le scandale à venir va l'éclabousser en pleine face. Le souvenir du groupe sur scène me fait mal. Je voudrais y retourner... J'aimerais que rien de tout ça ne soit arrivé.

— Ça me manque tu sais, j'ai l'impression que je n'aurai plus jamais la chance de briller comme je l'ai fait avec Seconds of Silence.

— Rien ne t'empêche de faire une carrière en solo, suggère-t-elle avec beaucoup de sérieux.

— Je ne chante plus Nina. Le jour où je suis parti, ma voix s'est éteinte. Quand j'essaye, une boule dans ma gorge bloque tout.

— Il faut juste que tu trouves une raison de t'y remettre !

Suggère-t-elle par ce conseil qu'elle est une raison valable pour me motiver à chanter à nouveau ? Je ne pense pas et pourtant c'est ce que je comprends. Si je le fais c'est pour moi, pour enfin reprendre possession de cette partie de moi qui me fait défaut depuis trop longtemps. L'adrénaline des concerts me manque, croiser le regard des fans en transe, vibrer et vivre pour la musique...

Je voudrais qu'on me rende ma vie d'avant.

Chapitre 28

Teinté de noir

Aaron :

Je rabats ma capuche par-dessus ma casquette. Vêtu de noir de la tête aux pieds, on pourrait me comparer à la grande faucheuse. La faux en moins ! Adossé à la porte d'entrée, j'attends que Nina finisse de se camoufler également. Emmitouflée dans un ensemble en jogging, ses cheveux sont relevés en un chignon sauvage qu'elle recouvre d'une casquette bien trop grande pour elle. Par chance, aux USA, même les accoutrements les plus étranges passent sans que personne ne nous regarde de travers. Je peux lire sur son visage qu'elle stresse. Ok, j'aurais pas dû lui mettre dans la tête, quelques secondes auparavant, que les paparazzi allaient nous sauter dessus ! Une petite blague qu'elle a prise bien trop au sérieux.

— Zen ! ris-je. Personne ne va nous tomber dessus ! Ils n'ont même pas réussi à trouver où je vis.

— On irait au-devant de graves ennuis ! souffle-t-elle comme si le gouvernement l'avait mise sur écoute. Et puis pourquoi tu te caches si on a rien à craindre ?

— Le principe de précaution, tu connais ?

— C'est qu'il y a un risque alors ! hausse-t-elle le ton en écarquillant les yeux.

Sans prendre la peine de lui répondre, je me décolle de la porte et l'ouvre. D'un signe de la main, j'invite Nina à sortir, elle traîne des pieds jusqu'à se retrouver dans le couloir, puis nous sortons de l'hôtel. Dehors, seuls les lampadaires illuminent la rue en une haie de petites lueurs. Le fond de l'air est frais, l'automne pointe son nez et ma peau se couvre rapidement de frissons. Mon milieu naturel c'est sous la chaleur des projecteurs, je ne m'habituerai jamais au froid. On est à deux rues de la première supérette. Je marche d'un bon pas, Nina quant à elle reste en retrait un ou deux mètres derrière moi. Je tourne discrètement la tête tout en continuant d'avancer. Je peux la voir scruter tout ce qui se trouve autour d'elle. Par chance, la rue est plutôt calme. Concrètement, son attitude parano me gonfle plus qu'elle ne me

fait rire. Je finis donc par m'arrêter jusqu'à ce qu'elle m'imites, toujours dans mon dos. Je passe une main nerveuse dans mes cheveux et fais demi-tour. Droit comme un I devant elle, je la toise d'un regard contrarié.

— Tu comptes marcher à côté de moi, ou bien la vue de mon cul est plus agréable ? finis-je par demander avec une pointe de vice dans la voix.

Elle pouffe de rire, un bruit suspect venant de l'arbre à côté de nous la fait sursauter. Quand elle est comme ça, stupide et angoissée, elle m'agace. Je préfère la nana vive et tempétueuse. Ça se marie mieux avec mon caractère. Je peux quasiment entendre son cœur battre à tout rompre. Je finis par me placer à côté d'elle, et je passe mon bras sur ses épaules, la forçant à marcher avec moi. À mon rythme ! Une fois sur place, je pousse la porte de la boutique. Je suis souvent venu ici. Le gérant est tellement vieux qu'il ne peut pas me connaître, avantage non négligeable. À l'intérieur, une dizaine de personnes font leurs emplettes. Je ne m'attarde pas dans les premiers rayons et, avec Nina toujours sous le bras, je trace ma route jusqu'au rayon coloration. Mon choix se porte toujours sur la même marque. Au moins, je suis certain de ne pas finir vert comme un Leprechaun ! J'attrape au passage un shampoing et continue mes achats au rayon sucreries. Bonbons, gâteaux et autres friandises viennent remplir mon panier. Dans le rayon suivant j'y dépose des chips et des pistaches, mon petit pêché mignon. À plusieurs reprises, j'insiste pour que Nina se prenne aussi des trucs à manger, plutôt timide au début elle finit par en prendre autant que moi. Je ne vois pas comment on peut rester mince en mangeant tout ça... Il va falloir faire plus de dix minutes de sport pour éliminer. Depuis que je ne monte plus sur scène, j'essaye de bouger d'une façon ou d'une autre pour ne pas prendre des kilos.

On prend également, quelques petites choses pour faire des repas corrects, non pas que commander tous les jours me dérange. On passe rapidement à la caisse et sur le chemin du retour, je me rends compte que Nina me tire en arrière pour ralentir la cadence. Je lui lance un regard empressé, ayant grandement envie de rentrer pour me goinfrer.

— Je suis gelée, mais prendre l'air me fait du bien, déclare-t-elle en inspirant profondément.

— Tu peux prendre l'air sur le balcon, non ?

— T'es con, me dit-elle le sourire aux lèvres en me donnant un coup d'épaule.

Sous la lumière tamisée d'un lampadaire, elle est belle. Ses yeux

émeraude illuminent la pénombre. Tout mon corps se met sur pause, mes iris ne pouvant se détacher d'elle. Une envie irrépressible de l'embrasser s'empare de moi, je la rapproche en tirant son bras. Elle a pour réflexe d'encercler mon torse et sa tête se lève vers moi. *Pas ici !* me hurle ma conscience. Mais je n'en ai que faire, je laisse tomber mon sac de provisions à mes pieds, agrippe le visage de Nina et pose mes lèvres sur les siennes. Dans une douceur qui n'appartient qu'à nous, je savoure le moment. Le monde autour se met en pause, le temps s'est suspendu à ce contact. Tout s'efface l'espace d'un instant, le passé comme le futur. Nos consciences s'endorment alors, pour ne laisser place qu'à l'instant présent, sans possibilité de nous faire changer d'avis. Je l'embrasse en pleine rue, c'est ainsi.

Le navire de mon existence a pris l'eau loin d'elle, mais alors que je pensais donner mon dernier souffle, elle m'a sauvé. Elle est venue à moi, m'extirpant des profondeurs pour me ramener à la surface. Je ne veux plus jamais manquer d'air, je l'aime, la garder à tout jamais est mon nouveau cap.

Cet instant, qui semble durer une éternité, nous rappelle qu'il n'a existé qu'une fraction de seconde quand Nina se détache de moi et me lance un sourire amoureux. Ses yeux doux me fixent, mais ne me supplient pas de continuer. Les frissons de sa nuque sous mes doigts me font comprendre le froid qui la transit. Dans un silence serein, je lui attrape la main, ramasse mon cabas et nous rentrons. Ni elle ni moi ne daignons briser cette bulle qui nous protège. Une fois à l'appartement, je fais tomber ma veste sur le lit où j'aurais bien envie d'y renverser ma nana. Mais non, ce n'est toujours pas le bon moment. Ça serait prendre le risque de la brusquer. Au lieu de laisser parler mes hormones de mâle, j'ouvre trois ou quatre paquets de bouffes différents et lui lance la boîte de teinture qu'elle attrape de justesse.

— Tu veux quand même pas que je te la pose ? demande-t-elle, l'air stressé.

— J'ai horreur de faire ça moi-même.

— Je suis pas ta coiffeuse perso Aaron, si je te loupe c'est ma vie qui est en jeu.

— Tu as raison, je vais tout raser. C'était une mauvaise idée, passe-moi ma tondeuse qui est dans la salle de bain.

— Tu vas quand même pas te couper les cheveux avec une tondeuse à barbe ?

— Nan je vais dégrossir et après au rasoir, dis-je très sérieusement en

triturant mes cheveux.

— Mais t'es un grand malade ! hurle-t-elle.

— C'est toujours mieux que ça, pointé-je ma tête, l'air dégoûté.

Elle hoche la tête négativement à plusieurs reprises, puis finit par ouvrir la boîte de coloration toujours dans ses mains. Avec insistance, elle enfile les gants et, comme un chirurgien avant une opération, elle laisse ses mains en l'air devant elle et me fait signe de m'asseoir à ses côtés. Juste avant de prendre place, j'attrape une serviette de bain que je passe sur mes épaules et m'installe. Nina prépare avec soin le mélange et commence à appliquer le produit. Une sensation désagréable de froid sur mon crâne me fait frissonner.

— Si tu me loupes, tu me devras une faveur, annoncé-je fièrement.

— Peu importe, tant que tu ne me tues pas ! rigole-t-elle. Quel est le prix à payer en cas d'erreur de ma part ?

— Je sais pas, je verrai le moment venu.

— Et si je réussis, j'ai le droit à quoi ?

— Mon corps, me dandiné-je en riant à plein poumon.

— C'est pas drôle, je sais que si je le veux, je l'ai dans la seconde ! Je veux quelque chose de rare, de précieux, qui vient du cœur quoi !

Sa réponse me fait rire autant qu'elle me surprend. Elle n'est pas bête, elle sait que je suis à elle tout entier. Je réfléchis un long moment avant de lui suggérer un lot à sa réussite. Puis je finis par comprendre ce qui mérite d'être gagné, un truc précieux qu'elle rêve de revivre.

— Je chanterai un truc pour toi, soufflé-je.

Si avec ça elle est pas tentée de pas se louper, je ne vois pas ce que je peux lui donner !

Chapitre 29

Ancrés l'un à l'autre

Aaron :

Bien trop tard dans la nuit, les cheveux redevenus impeccablement noir corbeau, j'ai la trouille qui me tord le ventre. La guitare en bois sombre entre les mains, je ne sais même pas quoi interpréter. C'est comme si mes connaissances en musique et mon talent avaient pris la fuite. À bien y réfléchir, il reste une chanson, bloquée au fond de ma mémoire. Elle ne nécessite pas d'instrument, alors je repose ma guitare à côté de moi sur le lit. Faut que je me lance, maintenant, sans cogiter plus longtemps. Les yeux fixant le sol, je croise mes mains devant moi et inspire. C'est douloureux, j'ai l'impression qu'à force de battre comme une centaine de tambours à l'unisson, mon cœur va exploser. J'essaye de faire sortir un premier son, mais rien ne vient, ça racle plus ma gorge qu'autre chose. Puis dans un sursaut de mon âme, je me jette à l'eau.

Les premiers mots de *Somewhere only we know* du groupe Keane sortent de ma bouche. Ça fait mal, on ne va pas se le cacher. Ma voix est rocailleuse et sonne complètement faux. Il lui faut quelques phrases avant qu'elle ne s'éclaircisse et que le ton soit bon. Je n'ose même pas regarder Nina. Les notes les plus aiguës ont du mal à passer, mais je fais de mon mieux. Je me rends bien compte que j'ai perdu de mon souffle, mais j'y mets tout ce que je peux. Quand le refrain arrive, je ne contrôle plus grand-chose, c'est mon cœur qui chante à ma place. Je n'arrive même pas à retenir une larme. De la joie ? Oui. C'est ça le phœnix qui renaît de ses cendres. Je chante à nouveau et, aussi difficile que ce soit, c'est bon. Je frissonne de partout. Passées les difficultés, je sens que mon corps vibre, qu'il est réceptif à la musique, qu'enfin il comprend qu'on en est encore capable. Un espoir naît alors. Et si c'était possible de redevenir la star que j'étais ? Si ma destinée était toujours bien là, à m'attendre, me tendant la main. Aaron de Seconds of Silence peut, sans doute, être juste Aaron. Un nouveau chanteur, sans son groupe de prédilection. Je me laisse emporter par les paroles, fièrement. Je redresse ma tête qui restait figée vers le bas par le poids du passé. Je croise les iris

émeraude de Nina, elle semble admirative et moi, je dois dégager tellement de fierté d'y être enfin arrivé. Quand la fin approche, je suis dans le rythme plus que jamais. Nina, sous le choc, n'ose pas bouger. Ma voix se meurt dans les derniers mots. Putain ça fait du bien.

— Mon Dieu Aaron..., souffle-t-elle. Ça m'avait tellement manqué.

— Et moi donc.

J'ai envie de recommencer, chose qui ne m'était pas arrivée depuis longtemps. Le bémol, c'est que je ressens l'énergie que ça m'a pris de chanter à nouveau. L'endurance que j'ai acquise durant des années a été plus rapide à partir qu'à venir. Je peux dresser rapidement dans ma tête la liste de tout ce qu'il va falloir faire pour revenir au niveau. Naissent aussi plusieurs idées : mettre en application tous ces textes que j'ai écrits, trouver un label qui veuille bien de moi, me trouver des musiciens et repartir dans une vie d'artiste. Mais dans d'autres mesures qu'avec Seconds of Silence. Je veux plus de calme, toujours autant de rock, mais à moindre envergure.

— Je sais à quoi tu penses, me lance Nina le sourire aux lèvres.

— Tu penses que c'est possible ? demandé-je comme si j'attendais son approbation.

— Tu es un acharné du boulot, tu pourrais revenir sous les projecteurs.

— Ce n'est plus la célébrité que je cherche, je veux juste faire de la musique.

— Tu n'as qu'à te lancer dans un album acoustique. Naturel, brut et simple.

L'idée me plaît, juste ma voix et le son d'un ou deux instruments. Ça me permettrait de pousser encore plus mes capacités, de développer ma puissance vocale pour prouver de quoi je suis capable. Être plus qu'une star du rock qui sourit pour le m'as-tu-vu.

— Je propose même que tu prennes un pseudonyme pour ce renouveau.

— Une idée en tête ? lui demandé-je, certain qu'elle en a une.

— Rising Phoenix.

— C'est pour un groupe ça, je ne veux plus être membre d'un groupe, je veux être moi. Juste moi.

— Alors Aaron, juste ça, sans fioritures, suggère-t-elle.

Mon sentiment de devoir faire carrière solo se confirme. Fini de chanter sous une identité commune, je vais me produire sous mon propre nom. Ça va prendre du temps mais, un jour peut-être, je foulerai à nouveau les planches

d'une scène. Cette idée m'insuffle tellement de vie que j'ai vraiment l'impression d'être sur le bon chemin. Si on rajoute le fait que Nina est à mes côtés, tout est parfait. La situation que je pensais désespérée, il y a à peine quelques jours, semble aujourd'hui laisser un soleil radieux se lever. Enfin... Il amorcera sa montée quand Martin sortira du paysage ! Rien que d'y penser je pouffe de rire dans mon coin. Quand je pose mon regard sur Nina je me rends compte qu'elle me fixe, interrogative.

— Il a chanté, il est content ! se moque-t-elle.

— Arrêteeeeeeee, geins-je comme un enfant en balançant ma tête en arrière.

— Fais pas ton timide ! D'habitude t'es plutôt du genre sûr de toi.

— Il y a des choses sur lesquelles je n'ai pas perdu mon assurance tu sais ! dis-je la voix pleine de sous-entendus.

Nos regards s'accrochent l'un à l'autre avec force, une tension palpable s'installe lourdement. Encore une fois, la machine du désir s'emballe dans mon corps. À l'instant T, j'ai la sensation d'avoir toute l'attention de Nina. Est-ce une porte ouverte au plaisir charnel ? Je réduis la distance entre nous. Nos visages ne sont plus qu'à quelques centimètres l'un de l'autre. Je me mets à genoux pour être plus libre de mes mouvements et n'hésite pas à plaquer un baiser fougueux sur ses lèvres. Elle me le rend fois mille, ses mains plaquées de part et d'autre de mon visage, tout en se positionnant avec douceur dans la même posture que moi. Nos âmes se jettent à corps perdu dans cet échange, tantôt délicat, tantôt fougueux.

J'insinue une main sous son t-shirt auquel elle ne m'interdit pas l'accès. Ma paume, au contact de sa peau chaude, me réchauffe. La sensation de mes doigts la fait frissonner. Ce baiser réveille en moi mes sens et ma passion, j'en veux plus. Quelques secondes supplémentaires et je ne réponds plus de rien. Nina efface les centimètres de sécurité que j'ai imposés, et moi, lorsque je dégrafe son soutien-gorge, je suis satisfait de voir qu'elle ne me repousse pas. Je romps le contact de nos lèvres et sonde au plus profond de son regard. J'attends le signal, mais aucun clignement de cils ne me le donne. Nos souffles courts s'entrechoquent, je me mords la lèvre rien qu'à l'idée de pouvoir goûter à ce plaisir.

C'est alors qu'elle se jette littéralement sur moi, plus passionnée que jamais. Elle commence à se relever, levant mon menton du bout des doigts pour m'inviter à faire pareil. Debout l'un face à l'autre, elle m'embrasse et

me fait reculer avec envie jusqu'au lit où elle finit par me pousser. Je tombe assis et Nina me fait signe de la main de me reculer pour m'allonger. Elle vient se mettre à califourchon sur moi. Je l'ai rarement vue me dominer ainsi, mais elle a l'air d'apprécier son piédestal.

D'une main assurée, j'attrape son t-shirt par le bas pour le retirer, emmenant au passage son soutien-gorge. Ma réaction physique à la vue de son corps nu ne se fait pas attendre. Ma virilité se contracte et se sent déjà bien trop comprimée dans mon boxer. Je ne cesse de caresser sa peau de ses seins à ses reins, et elle se met à onduler contre mon érection. Clairement, ça ne va pas durer longtemps, trop d'abstinence tue l'endurance.

— Enlève le reste, soufflé-je.

Je la pousse sans cérémonie pour pouvoir aller chercher de quoi nous protéger. Je bouge jusqu'à ma veste d'où j'extirpe un préservatif de mon portefeuille. Je vire au passage mes fringues et retourne me glisser sous les draps que Nina a ouverts. Rapidement, nos corps nus sont en contact. Je ne cache pas mon excitation contre la cuisse de l'ex-rouquine. Je ne veux pas attendre plus longtemps, je la veux maintenant. Je laisse ma main s'aventurer jusqu'à son intimité et sonde du bout des doigts son excitation. Un léger gémissement résonne tout près de mon oreille quand ils entrent en elle. Ok, pas de doute, elle est prête. Je m'apprête à la basculer pour passer au-dessus d'elle, mais Nina m'en empêche et, au contraire, vient sur moi. Le plaisir est indescriptible quand elle me chevauche, que mon sexe entre en elle, la faisant se cambrer. Les va-et-vient de son bassin font monter la chaleur. Je me mords si fort la lèvre pour ne pas hurler mon plaisir. La vache, ça m'avait manqué ! Mes ongles griffent son dos et, à d'autres moments, donnent le rythme à ses hanches. Quand elle accélère trop, je la ralentis, histoire que ça dure plus de deux minutes. Nina se penche sur moi pour m'embrasser, laissant ses mains prendre ancrage dans mes cheveux. On s'associe. On meurt dans ce lit ce soir. La chaleur est telle qu'on se croirait en pleine canicule, surtout quand le rythme augmente. Quand je décide de prendre les rênes, au-dessus d'elle, percutant son corps, je peux sentir le désir monter en flèche et presque toucher le septième ciel. J'en rêvais, je croyais que cela n'arriverait plus jamais.

— Plus vite, grogne-t-elle alors, les ongles agrippés à mes bras.

Ses désirs sont des ordres et, sans un mot, je lui donne ce qu'elle veut. Je sens que je ne vais plus tenir longtemps. Je peux voir sur son visage qui se

fronce de plaisir qu'elle n'est pas non plus très loin de l'orgasme. J'approche mon visage du sien pour l'embrasser et lui susurre alors.

— Tu veux jouir maintenant ?

Elle opine du chef, mais un sourire vicieux vient se plaquer sur son visage. Elle me repousse avec une force inouïe et m'ordonne de me remettre dans la première position. Elle sur moi, elle domine à nouveau, décidant de tout prendre en main. À la cadence effrénée de ses hanches, je passe le point de non-retour et alors qu'elle commence à gémir de plus en plus fort, mes supplications s'ajoutent aux siennes. Demandant d'aller plus vite, plus fort, plus loin. Dans un dernier assaut de son corps, elle m'assassine d'un coup de bassin. Mon orgasme est si puissant que j'ai l'impression que tout mon corps explose. Un cri non étouffé s'échappe de ma partenaire. Je peux sentir ses muscles se contracter à intervalle régulier autour de mon sexe. Un feu d'artifice sexuel, ma résurrection dans son corps. Et pour m'assassiner un peu plus, un dernier mouvement et quelques mots.

— Je t'aime, dit-elle avec douceur.

— Je t'aime aussi, plus que jamais.

Chapitre 30

Un dieu au pieu

Aaron :

Sept heures, je suis déjà réveillé. Encore sous les draps, le regard fixé sur le plafond, je ne pense à rien. De temps à autre, je jette un regard à Nina qui tourne dans un sens et dans l'autre un nombre incalculable de fois. Je reste ainsi à profiter de cette sérénité pendant deux longues heures, avant qu'un grognement ne m'indique que la belle se réveille. Je sors du lit et me rends, cul nu, jusqu'à la salle de bain. Avant que je n'arrive à la porte, une voix m'interpelle.

— J'aime ce genre de vue de bon matin.

Je ne réponds pas et me contente de lui envoyer un petit sourire vicieux avant de rentrer dans l'autre pièce. J'allume la douche et me glisse dessous. Sur moi, coule de l'eau légèrement teintée de noir dû à la coloration qui dégorge. Une fois propre, je sors et noue une serviette autour de ma taille. La tête dégoulinante d'eau, je me rends jusqu'à mon armoire d'où je sors un jean foncé, un t-shirt dans le même ton et un sous-vêtement. Un coup d'œil au lit, Nina n'y est plus. Je ne peine pas à la trouver dans l'espace plutôt réduit de cet appart-hôtel. Dans ses sous-vêtements de la veille, elle contemple, à travers la baie vitrée, le temps ensoleillé du jour. Bon Dieu qu'elle est sexy dans cette lumière, dévêtue ainsi. Elle se tourne vers moi quand le bruit de la porte de l'armoire la ramène sur terre.

— À quoi tu pensais ? demandé-je en retirant ma serviette pour enfiler un boxer.

— Le temps file et on va bientôt devoir faire face à la réalité.

— Tu as peur ?

— Tant que tu es à mes côtés, tout ira bien, pas vrai ? s'enquiert-elle, la voix presque suppliante.

— Bien sûr, assuré-je. Dans quelques jours, tout sera réglé.

— J'ai hâte de me défaire de lui.

— C'est déjà le cas, faut juste officialiser le truc. Une formalité, tranché-je avant de mettre le reste de ma tenue.

J'essaye de la rassurer en lui montrant que tout va bien se passer, mais dans ma tête, je ne tiens pas le même discours. Je sais d'avance que la partie va être compliquée, qu'il va falloir jouer des coudes pour foutre au tapis l'adversaire. Sauf que si je dis ça à Nina, à coup sûr, elle paniquera. Alors je la boucle et lui offre un beau sourire Colgate. Rapidement, le regard mélancolique de ma nana se tourne encore vers l'extérieur. J'ai l'impression d'avoir en face de moi un petit moineau en cage qui rêve du grand air. On pourrait partir, ne plus jamais donner de nouvelles et disparaître pour une nouvelle vie. Pourquoi pas en Idaho ? C'est calme là-bas, la maison que j'ai louée durant mon absence était très belle et au milieu de nulle part. En réalité, je ne sais pas si un lieu aussi reculé pourrait lui plaire.

— Tu aimes les grands espaces sauvages ?

— C'est-à-dire ? demande-t-elle en quête de plus d'informations.

— La nature, l'air pur, être isolée du tumulte de la ville, décris-je.

— Pour des vacances pourquoi pas. Histoire de se ressourcer. Pourquoi ? Tu veux m'emmener quelque part ?

Elle me donne un franc sourire, rêvant sûrement de vacances, juste elle et moi. Enfin, moi, cette idée me plairait !

— Je me suis étonné à apprécier de vivre reclus dans mon coin, mais avec toi, ça serait encore mieux.

— Et tu m'emmènerais dans cet endroit comment ? Tu n'as plus de voiture depuis ton accident.

Pourquoi briser mes plans avec un détail ? On ne peut pas s'imaginer une escapade sans qu'elle vienne jouer les rabat-joie.

— Ça, je te le confirme, ma pauvre bagnole est au fin fond d'une casse, probablement déjà aplatie comme une crêpe.

Elle éclate de rire en voyant ma tête dépitée. J'ai tellement les boules, un bolide hors de prix. Un cadeau de moi à moi, maintenant réduit en miettes. Je m'estime quand même heureux de n'avoir rien eu de grave. Ce jour-là, tout est allé vite, la voiture devant moi a fait un écart et a pilé avec force. Tout ça pour éviter un chien qui traînait là, au milieu du trafic. J'ai eu le réflexe de mettre un coup de volant et j'ai percuté une partie du véhicule devant moi, mais rien n'a pu éviter que je me fasse percuter par un autre à l'arrière. Pris en sandwich entre deux tas de métal. Une fois extirpé du véhicule, malgré le brouillard qui embrumait ma tête, j'ai perçu les pompiers dire que je l'avais échappé belle. À croire que j'avais une bonne étoile au-dessus de ma tête, ce

soir-là. Rien que de repenser à tout ça, j'en ai des frissons. J'ai eu la peur de ma vie, le fait d'être seul pour me relever après cet accident m'a mentalement détruit un peu plus. Heureusement, celle que je soupçonne d'être ma carte chance me sort en un instant de ma torpeur. C'est un mal pour un bien, j'ai frôlé la mort mais ça m'a rendu Nina.

— Tu penses qu'on pourrait sortir aujourd'hui ? réclame l'ex-rouquine, comme une gosse.

— Central Park n'est pas loin, on trouvera bien un moment pour y aller, cédé-je.

— C'est très fréquenté quand même, s'inquiète-t-elle déjà.

— J'ai mes coins tranquilles, assuré-je en soufflant, percevant son appréhension.

— Je rêve où tu viens de me faire comprendre que je t'agace par mon inquiétude ?

— Tu crois vraiment que quand je suis revenu à New York j'ai passé mon temps enfermé ? demandé-je. J'ai mes combines !

Elle passe une main dans ses cheveux en bataille et murmure un « ok ». Cette fois-ci, Nina est plus facile à convaincre que je l'aurais cru. Je me dirige dans la kitchenette de l'appart et farfouille dans les placards à la recherche de gâteaux à grignoter pour ce matin. Je lance la machine à café pour nous en servir deux. Pendant qu'il coule, je ne quitte pas des yeux Nina qui se rend le pas traînant jusqu'à la salle de bain.

— Va te laver, ordonné-je, tu pues le sexe à des kilomètres.

— La faute à qui, d'après toi ? rétorque-t-elle piquée par ma réflexion.

— Au Dieu du pieu ! assuré-je fièrement en me pointant du doigt.

Elle claque sa paume sur son front, secoue sa tête et s'engouffre dans la salle d'eau. Il ne tarde pas à en sortir le bruit du ruissellement de la douche et sa petite voix qui chantonne. J'attrape un tas de feuilles à moitié griffonnées qui traîne sur la table basse du petit salon, m'installe dans le sofa et commence à déposer des mots sur le papier. Je m'enferme dans ma bulle et me laisse guider par les paroles qui me viennent. Mais je ne parviens pas à y rester longtemps. Non loin de moi, sur la table de chevet, sonne sans arrêt le téléphone de Nina. Tantôt des appels, tantôt des messages font tintinnabuler l'appareil. Ça me démange de regarder qui l'appelle. Surtout à cette heure, sans compter qu'elle est censée être en France.

— Nina ! Ton téléphone sonne ! beuglé-je sans retenue gardant toujours

le téléphone en vue.

Aucune réponse et l'eau coule toujours en fond sonore. Je me lève doucement et m'approche pour regarder l'écran. Un appel de Ben fait encore gueuler la sonnerie, quand elle se coupe enfin, douze notifications de messages apparaissent sur l'accueil. Quelque chose se trame, c'est pas normal. Tout à coup, c'est le mien qui sonne, je monte en un bond sur le lit pour m'en emparer de l'autre côté.

— Allo ? réponds-je froidement.

— Vous pouviez pas vous faire discrets ! hurle Ben à l'autre bout du fil.

— Pardon ?

— Partez, barrez-vous loin de New York, maintenant ! vocifère-t-il.

— Mais de quoi tu parles ? l'intimé-je de me dire la voix teintée d'inquiétude.

— Renseigne-toi et tu verras. Vos gueules de tourtereaux sont partout sur les réseaux. J'ai juste le temps de vous prévenir.

Loin derrière sa voix, je peux entendre qu'on tambourine violemment à la porte du guitariste. Et alors qu'il me dit une seconde fois de partir loin, un silence s'abat sur notre conversation avant qu'il ne me dise une dernière phrase.

— Putain il est entré, barrez-vous il veut te tuer.

Puis plus rien, seulement le bip d'une fin d'appel. Mon cœur tambourine si fort, je peine à prendre ma respiration. Le corps secoué par ce que je viens d'entendre, je me redresse avec lenteur et quand je me tourne, Nina sort de la salle de bain. Que faire à présent ?

Chapitre 31

Fuir à tout prix

Nina :

Je m'enroule dans une serviette et ouvre la porte de la salle de bain. Un fin nuage brumeux en sort, l'humidité de ma douche brûlante s'échappe, réchauffant l'air à l'extérieur. Je chantonne encore, cette fois-ci une chanson française. À tue-tête s'échappe de ma bouche les paroles de *Pour un flirt*, rien de bien rock, mais romantique à souhait. Quand mes yeux se posent sur Aaron, son visage est blanc et sa mine déconfite. On croirait qu'il vient de croiser un fantôme. Je perçois ses bras trembler et ses poings serrés, le reste de son corps est immobile, comme tétanisé. Je m'arrête et lui jette un regard interrogatif auquel il ne répond pas. Il commence à me faire peur. Il me regarde, je ne capte pas de vie dans ses iris. Je ne sais même pas s'il me voit vraiment. J'accours vers lui, posant une main sur sa joue, il ne bouge pas. Ses prunelles se détournent de moi pour naviguer dans le vide.

— Aaron !

J'ai parlé fort, mais c'est le néant. Ma main libre qui s'est posée sur son torse peut sentir son cœur battre à tout rompre dans sa poitrine. Je réitère mon appel en haussant le ton, et enfin, Aaron semble quitter sa transe. Il secoue machinalement sa tête comme pour chasser les démons qui l'attaquent.

— Faut partir, tranche-t-il froidement.

Il essaye de bouger, mais je le retiens par le bras. Il essaye de se dégager mais mes ongles se plantent comme des serres acérées. J'aimerais en savoir un peu plus que ces deux mots qu'il me balance en pleine face. Je l'intime du regard de me donner des explications à ce désir de fuir à tout prix.

— Ramasse tes affaires, on s'en va.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui se passe ? commencé-je sérieusement à m'inquiéter.

— Je t'expliquerai, balaie-t-il ma demande.

— Tu m'expliques maintenant ! T'as cru quoi ? Que j'allais te suivre comme un chien ?

— C'est pas le moment de jouer les rebelles, s'agace Aaron la voix

menaçante.

L'expression fermée mais à la fois angoissée de son visage me fait comprendre que la situation est bien plus grave que ce que je peux bien présager. J'hésite une seconde entre continuer à chercher l'explication ou bien céder. Son regard croise le mien, me faisant instantanément baisser les armes. Je vais jusqu'à ma valise éventrée dans un coin et y jette les affaires que j'avais sorties. Aaron fait de même, fourrant dans un sac un nécessaire sommaire. Cela signifie sûrement qu'on ne sera pas partis longtemps. Je me risque à lui poser la question.

— On va revenir rapidement ici ?

— Je sais pas, répond-il sans en dire plus.

J'acquiesce simplement, me dépêche de passer dans la salle de bain pour remplir ma trousse de toilette pour finir par la jeter dans la valise que j'ai à peine de temps de fermer, avant qu'Aaron ne se rue dessus pour la prendre. Nous enfilons nos vestes et rapidement la porte claque derrière nous. Je le suis en silence, il est en tête et, dans l'ascenseur, un lourd silence nous englobe. Aaron se ronge les ongles, transit par une angoisse palpable. Je m'approche de lui pour passer une main bienveillante dans son dos. Il me cède un léger baiser sur le front, ni protecteur ni amoureux, juste rapide et vide de sens. Arrivés dans le hall, il accourt vers la réceptionniste et baragouine à voix basse une flopée de mots que je ne sais capter. Je peux juste voir la femme acquiescer et décrocher son téléphone. Elle parle sans quitter Aaron du regard, lui est accoudé au comptoir et scrute le moindre de ses gestes. Je reste en retrait, le laissant agir comme bon lui semble. Quand il revient vers moi, il me pousse d'une main contre lui et nous restons là sans rien dire, à attendre. Quoi ? Je ne sais pas. Je crois que pour le coup, je dois lui faire confiance. Mieux vaut me laisser guider plutôt que résister, il n'agirait pas ainsi sans raison valable. Je le connais. Nous restons ainsi un long moment, enfin je crois, puis j'aperçois une berline noire se garer devant l'appart-hôtel. Je connais cette voiture. Aaron me demande de le suivre et, dehors, Oliver sort du véhicule un franc sourire aux lèvres.

— Ravi de vous revoir, Monsieur.

Ils se serrent la main et nous nous engouffrons dans le véhicule, lui à l'avant, moi sur la banquette arrière. L'odeur du cuir m'est familière. Elle me rassure, comme un point stable sur l'horizon. C'est bête, je sais, mais je crois que je fais bien de m'accrocher à ce genre de détail. Je passe ma ceinture,

pendant qu’Aaron montre sur son téléphone notre destination au chauffeur du jour. Oliver opine du chef et lance la voiture. Les rues passent, je stresse de ne pas savoir notre point de chute et la cause de notre fuite. Avant que je ne prenne la parole pour redemander des explications, mon petit ami engage la conversation sur le sujet.

— Il sait pour toi et moi, des clichés de notre sortie à la supérette circulent. Il me cherche pour me tuer.

Je capte les infos, mais peine à les encaisser. Il se fout de moi, c’est impossible. Il a dû mal comprendre ou alors Aaron exagère la réaction de Martin... Je ne vois pas d’autres raisons.

— Non, tu dois te tromper, soufflé-je incrédule.

— Tu prends sa défense ? s’énerve-t-il violemment en se tournant vers moi.

— Non, non, excuse-moi mais la situation est digne d’un film, tenté-je de me justifier.

— C’est la réalité Nina, on ne joue pas.

Il fixe à nouveau la route et je m’enfonce dans mon siège. Tout en moi est chamboulé, je ne sais même plus distinguer le nord, du sud, le bien, du mal, le jour, de la nuit. Mon monde semble plonger lentement dans les ténèbres.

— Par quelle entrée souhaitez-vous arriver monsieur ? demande Oliver.

— Tu iras dans le parking souterrain par l’entrée arrière, tu ne couperas pas le moteur, on descend et tu pars.

— Il ne nous fait pas pister, il ne ferait pas ça, me rassuré-je.

—Tu es bien trop naïve ma pauvre, rigole le passager avec une pointe d’arrogance.

— Ne me prends pas de haut comme ça, s’il te plaît, le menacé-je alors qu’il me défie.

— Tu préfères quoi ? Que je finisse une balle dans la tête juste parce que j’ai pas voulu lui rendre la femme que j’aime ?

—Non, bien sûr que non, mais il vaudrait peut-être mieux qu’on appuie sur pause un moment, le temps qu’il se calme, concédé-je d’un ton résigné.

— Alors là, plutôt crever le crâne explosé que de lui faire ce plaisir.

Chapitre 32

Travis O'Brian

Nina :

Sa réponse me fait chaud au cœur, autant qu'elle me glace. Sa voix est teintée d'une haine incontrôlable et je ne sais même pas comment calmer cette tempête. Rapidement, nous quittons New York. Le trajet semble interminable. Ne pas savoir où nous allons n'arrange rien, dois-je m'attendre à plusieurs heures de route ou un voyage d'une trentaine de minutes ? Sur le cadran au milieu du tableau de bord, je vois le temps défiler. Au bout d'une heure, le calme dans l'habitacle commence à me bercer. Au moment même où Morphée s'apprête à m'emporter, Oliver rompt le silence.

— Encore vingt minutes et nous y serons.

— Je me doute bien, on vient de passer le panneau de la ville, répond Aaron le regard perdu de l'autre côté de la vitre.

— Je suis blindé à votre arrogance, vous le savez ? rétorque Oliver dans la plus grande des sérénités.

— Tu bougeras pas du parking, moteur allumé surtout, ordonne-t-il alors, chose qui me fait monter en pression directement.

— Parle-lui autrement quand même, c'est pas ton chien, intervient-je me mêlant de leur conversation.

— Tu apprendras, Nina, à te mêler de tes affaires, insiste-t-il froidement.

— Arrête de jouer les mystérieux, ça te file des rides sur le front, piqué-je avec encore plus d'impertinence que lui.

Aaron souffle avec force, s'appuyant contre l'appuie-tête. Il semble s'élaner pour un monologue, mais se ravise pour replonger dans son mutisme. Je préfère le laisser agir comme ça, de toute façon, plus j'irai contre lui, plus il se braquera. Que ce soit de ma faute ou non, Aaron fonctionne comme cela. Mieux vaut le laisser se détendre, que la situation s'apaise et qu'il daigne venir vers moi de lui-même.

La voiture finit par arriver sur le lieu qui, je suppose, sera notre point de chute et tente de rentrer dans le parking souterrain d'une immense tour. Un homme de la sécurité s'approche de la fenêtre qu'Oliver ouvre rapidement. Il

sort de l'intérieur de sa veste un badge qu'il agite sous le nez du vigile. Celui-ci acquiesce d'un geste sec de la tête et fait monter la barrière qui nous bloquait. Le véhicule descend et se positionne juste devant deux énormes portes de métal. Notre chauffeur sort rapidement sans même couper le moteur, comme le lui avait ordonné Aaron, et m'ouvre immédiatement la porte. À peine à l'extérieur, mon petit ami m'agrippe d'une main et, sans un mot pour Oliver, ouvre les portes et nous disparaissions pour atterrir dans un petit sas. Je me retiens de demander ce que nous faisons ici, je me laisse guider. Aaron appelle l'ascenseur en appuyant sur un bouton, les étages défilent sur l'écran avant d'arriver au sous-sol où nous sommes.

Avec un minimum de galanterie, il me fait signe de monter en première et me suit. Nous nous retrouvons rapidement dans le hall de l'immeuble, immense place où grouille un nombre incalculable de personnes. Toutes impeccablement habillées dans des costards ou des tailleurs taillés sur mesure. Nos looks détonnent tellement que plusieurs osent nous fixer sans gêne pendant de longues secondes, avant de reprendre leur chemin, le nez dans des dossiers ou sur leurs téléphones.

— Va attendre là-bas, me demande Aaron en pointant du doigt un îlot de fauteuils dans un coin.

— Non, je veux rester avec toi, refusé-je sans détour.

— Tu sais que par moment, tu me fais chier ? s'agace-t-il.

J'arrime ma main à la sienne et l'intime impatiemment de reprendre sa marche. Il me lance un regard résigné et reprend son chemin. Nous nous dirigeons vers l'accueil où une femme aux magnifiques cheveux blonds, impeccablement lissés, souhaite la bienvenue à Aaron sans me jeter un regard. *Et moi ? Je n'existe pas ?*

— Que puis-je pour vous monsieur ? demande-t-elle toujours sans me capter.

— Vous pouvez appeler le bureau 412, Travis O'Brian. Demandez de lui de descendre.

Jamais entendu ce nom.

— Tout de suite. Qui dois-je annoncer ? continue-t-elle avec un second sourire charmeur.

— Aaron Collins.

Elle lorgne sur mon mec un moment qui me semble durer une éternité et je finis par racler ma gorge pour qu'elle détourne le regard. La jalousie

commence à me ronger, j'ai horreur qu'on bouffe du regard mon petit ami. *Il est à moi, range tes yeux de chaudasse, chérie.*

— Vous avez besoin que je le fasse à votre place ? grogné-je, la voix menaçante.

La main d'Aaron se resserre sur la mienne et son regard étonné croise le mien. Je lui lance un sourire satisfait qu'il sait comprendre. Il roule des yeux, pendant que l'autre gourde téléphone.

— Il arrive. Patientez sur le côté, s'il vous plait.

On se décale un peu, mais pas pour longtemps. Aaron, quelques instants plus tard, fait un signe en l'air pour interpeller l'homme qui quitte l'ascenseur. Un type d'une trentaine d'années, vêtu d'un costume bleu marine, tiré à quatre épingles, se dirige vers nous. Sa carrure musclée transparaît dans les courbes de ses vêtements et ses cheveux bruns impeccablement plaqués lui donnent une allure à faire chavirer le cœur de plus d'une nana. Même moi, je ne reste pas de marbre face à cet apollon.

— Arrête de baver, me souffle Aaron, à moins que tu sois un homme, tu ne l'intéresseras pas.

Je pouffe de rire, à peine gênée de m'être fait griller. D'un sourire blanc comme neige, ce Travis nous salue, serrant la main d'Aaron et embrassant le dos de la mienne. Ok, il vient d'un autre temps ?

— Travis O'Brian, ravi de te rencontrer Nina.

Il me connaît, mais moi non.

— Elle est comme tu me l'avais décrit Aaron, une beauté sauvage.

Je ne suis pas sauvage ! Juste méfiante !

— Ouais, c'est tout elle. Je ne suis pas venu ici pour faire les présentations, en fait, avoue-t-il en passant une main dans ses cheveux.

— Toi, tu as besoin d'un service. Tu veux qu'on monte dans mon bureau pour en parler ?

— Non, j'ai pas le temps. J'ai besoin d'un de tes apparts. Juste pour quelques jours.

— Situation compliquée ? tente-t-il d'en savoir plus.

— Ouais, je te donnerai les détails si y a que ça qui peut te faire dire oui.

Travis sort de sa poche un carnet d'où il extirpe un crayon. Il note quelque chose sur une feuille qu'il déchire puis la donne à Aaron.

— Je préviens le concierge, je passerai ce soir pour tout savoir autour d'une bière.

Sans un mot de plus, les deux hommes se serrent la main. Travis part vers un ascenseur différent de celui qui nous ramène au sous-sol. Aaron me fixe avec un regard plus doux, plus serein. Comme si cette autorisation de crécher chez Travis était la clé du calme de son âme. En bas, sous la lumière blafarde, Oliver attend, les bras en croix sur son torse, la tête haute, le regard aux aguets. À peine a-t-il le temps de voir Aaron qu'il se jette sur la portière arrière pour me l'ouvrir. Le professionnalisme de cet homme m'étonnera toujours, entièrement dévoué à son métier.

Nous reprenons la route, le passager donne au chauffeur le bout de papier qui contient l'adresse. Oliver la rentre sur le GPS du tableau de bord et nous voilà partis. Je peux voir sur l'écran que le trajet ne prendra que quinze minutes. Juste le temps de décrypter l'architecture de la ville, de regarder la foule se presser dans les rues, voir les fines gouttelettes d'eau tomber sur le macadam. La voiture arrive à son point B et se gare devant un immeuble sans prétention d'une petite rue de Trenton. Bien loin de l'agitation qui secoue la ville, quelques centaines de mètres plus loin, au cœur de la cité. Cette fois-ci, nos bagages quittent le coffre sous les mains d'Oliver qui nous suit à la trace jusqu'à la loge du concierge.

Un vieil homme est adossé nonchalamment à l'encadrement et semble saluer chaque mouche qui passe tant sa tête ne cesse de gesticuler. Avec son look de grand-père des années quarante, tablier bleu noué autour de la taille, il dénote avec le luxe ambiant du hall. Aaron le salue, le vieux grommelle dans sa barbe grise et scrute le look de mon petit ami.

— Mr O'Brian a dû vous prévenir, je viens m'installer dans l'un de ses appartements.

— Le 12 ! hurle l'homme sans raison. C'est le douze, reedit-il cette fois à voix basse.

Oliver, Aaron et moi, nous nous jetons des regards interloqués. Quel drôle de personnage.

— Suivez-moi, ordonne-t-il plus strictement, j'espère que vos godasses ne sont pas sales.

Machinalement, on jette tous un regard à nos chaussures qui sont d'une propreté somme toute normale. Le vieux aussi vérifie scrupuleusement avant de hocher la tête. Il enfourne une des clés de son trousseau dans la serrure pour ouvrir l'ascenseur. Décidément, aujourd'hui, j'en aurai passé du temps dans ces cages d'acier !

Notre petit groupe se retrouve alors au quatrième étage, un peu plus loin que l'entrée de l'étage, l'ancien nous ouvre la porte de notre appartement. Aaron et moi pénétrons dans l'entrée, ni le concierge ni Oliver n'entrent, restant sur le palier. Le maître des clés nous secoue la nôtre sous le nez, Aaron l'attrape à la volée.

— Pas de bruit après dix heures, pas de chien, pas de prostituées, c'est compris ? Invités de Monsieur ou pas je vous fous dehors en personne, nous prévient-il plus menaçant que jamais.

On acquiesce comme deux gosses et il repart en grommelant encore comme un shaman.

— Je vais rester devant l'immeuble pour surveiller, nous prévient Oliver avec son accent germanique qui le rend impressionnant.

— Prends une pause, trois ou quatre heures. Tiens, voilà de l'argent pour ton repas et il y a une chambre pour toi si tu veux te reposer.

Oliver est toujours resté à sa place de garde du corps et jamais Aaron ne s'est montré aussi familier avec lui. Mais cette fois-ci, ce n'est pas la rockstar qui parle, juste le mec traqué par ce qu'on me décrit comme un fou qui souhaite sa mort. La vache ! Penser cela me file une horde de frissons piquants. J'avais oublié l'espace d'un instant que toute cette situation n'avait rien de normal, qu'on devrait se bécoter dans notre piaule, pas fuir comme des voleurs. Oliver attrape l'argent de la main d'Aaron sans sourciller et s'en va, le pas lourd comme d'habitude.

La porte se ferme derrière nous, Aaron laisse tomber le sac et ma valise qu'il a ramassée la seconde d'avant. Je m'avance à pas de loup et plus j'entre dans le lieu plus je suis subjuguée par sa beauté. Du papier peint fleuri, de grosses tentures bordeaux aux fenêtres, du mobilier foncé massif et, en fond, de grandes baies vitrées aux carreaux cerclés de métal noir. Un loft à la fois industriel et ancien.

Étrangement, la fatigue s'abat sur moi. Tout mon corps était si contracté par le stress qu'à peine établie dans cet appartement, je souffle un peu. Je me masse la nuque d'une main, Aaron le remarque.

— Va te reposer, connaissant Travis, on n'est pas couchés. Une fois qu'il sera là, il ne repartira pas de sitôt, rigole-t-il.

— Dis-moi d'abord d'où tu le connais.

— Travis est dans la gestion immobilière de biens de haut standing, il a investi une certaine somme, pour le plaisir, dans Seconds of Silence. Puis on

est devenu amis, mais pas d'une amitié conventionnelle.

— C'est-à-dire ?

— Il a eu le béguin pour moi, j'ai dû le remettre à sa place avant qu'il ne se fasse plus d'idée que ce qu'il avait déjà en tête. Il nous voyait mariés ! Sauf que j'ai été un peu brut avec lui. Mais quand je suis parti, il a suivi tout le drama autour de cela et il m'a recontacté. Après deux grosses années de silence. On a beaucoup parlé par SMS ces derniers mois. Malgré l'absence d'amitié pendant deux ans, il m'a encore dit il n'y a pas longtemps qu'il était là pour moi, peu importe pourquoi. Un vrai ami en somme. Pour une fois, aujourd'hui, j'ai accepté son aide. Pour toi, pour te protéger. Et Travis le sait, tu es la chose la plus précieuse à mes yeux.

Je m'empresse de l'embrasser, jetant mon âme à son cou. Aaron Collins, je t'aimais, je t'aime et je t'aimerai. Quoi qu'il advienne.

Chapitre 33

Une vocation improbable

Nina :

On toque à la porte, je comate dans le canapé. Je n'ai pas voulu aller dormir dans la chambre. Mon corps me hurlait de garder un œil sur Aaron, qui, de temps à autre, semblait se perdre bien trop loin dans ses pensées. J'ai bien eu du mal à garder mes yeux ouverts, mais n'ai réussi à m'accorder plus ou moins qu'une heure de sommeil. Je suis sortie du confort des bras de Morphée il y a tout juste quinze minutes. Encore dans le brouillard, je bondis sur mes pieds pour paraître éveillée quand Aaron ouvre la porte et laisse entrer Travis. Derrière lui apparaît un autre gars qui le suit à la trace. Rien à voir avec l'apollon qu'est l'ami d'Aaron, là on est dans un standard bien différent. Un Asiatique, bien plus jeune que sa moitié, aux traits fins et aux allures élancées. Des cheveux noirs coiffés sauvagement, une bouche fine et des yeux bruns ténébreux. Il semble sortir d'un drama coréen, sa peau laiteuse ne présente aucun défaut. Il se plante devant moi et m'assassine avec un sourire à la limite psycho. Le regard dur et froid. De loin, il paraissait beaucoup plus avenant. Il me tend sa main pour que je la serre. Je réponds à son geste avec une certaine réserve.

— Hyun, enchanté, souffle-t-il avec une voix au ton dangereux.

Aussi fascinée par son aura que terrifiée par son intonation, j'acquiesce bêtement en répondant distinctement mon prénom. Cette fois-ci, Travis s'approche de moi et me fait la bise, c'est rare pour un Américain d'avoir cette coutume. D'une main assurée, il secoue sous mon nez un pack de six bières qui, en s'entrechoquant doucement, résonnent comme des clochettes. J'ai du mal à détourner mon attention de Hyun, il dégage un truc qui me perturbe. J'essaye au maximum de ne pas faire transparaître mon inconfort et plaque un sourire hypocritement assuré sur mes lèvres.

— Allez beauté sauvage, tu vas bien en prendre une, rigole l'homme d'affaire en allant s'installer dans le sofa.

— Ne la fais pas picoler, préviens sérieusement Aaron, après elle réclame mon corps toute la nuit.

— Qui serait assez fou pour ne pas en vouloir toujours plus ? lui répond

Hyun d'une intonation déroutante.

À l'écoute de sa phrase, je me pique de jalousie. *Gay ou pas, pas touche, celui-ci m'appartient*, pensé-je en serrant les dents pour me forcer à garder le silence. Heureusement, Travis, claque sa main fermement sur la cuisse de Hyun et lui envoie un regard menaçant qui en dit long. Un genre de : je te préviens, commence pas à jouer les don Juan. Le dragueur lui offre un sourire narquois et ouvre le pack de bières. Il décapsule une bouteille et avale une grande gorgée. La soirée promet d'être électrique.

— Bon, tu me racontes ? demande Travis en se servant également.

Aaron l'imites et s'assoit sur un fauteuil en face de nos invités. Moi, toujours plantée comme une godiche, je prends place sur la dernière place disponible dans le deuxième fauteuil, pile en face de Hyun. Je refuse poliment la bière que me tend Travis.

— J'ai pas besoin de te dire qui est Martin, n'est-ce pas ? commence Aaron.

L'apollon rigole franchement, secoue sa tête négativement et incite mon copain à poursuivre d'un geste de la main.

— On va dire qu'il n'apprécie pas beaucoup que sa nana soit revenue vers moi... Il a suffi d'un article qui tourne sur internet et tout s'est barré en couille.

— Et ? Il veut faire quoi ? Te tirer une balle en pleine tête ? ironise-t-il en nous regardant tour à tour.

L'air grave que revêt mon visage et celui de ma moitié font vite comprendre à Travis que sa blague reflète la réalité.

— Il est là le problème. D'après Ben, il veut ma peau. C'est pour ça que je suis venu te voir, j'ai juste besoin de quelques jours. On aurait besoin de se cacher en attendant que tout se tasse, souffle mon petit ami, dépité.

— Pas de souci, mon pote, je note que tu me devras un service en retour, cligne-t-il d'un œil, le sourire satisfait.

— Bon, voilà, tu voulais savoir la situation, tu peux te barrer, maintenant ! le taquine Aaron.

Travis secoue sa bière pour montrer qu'elle n'est pas vide. À côté de lui, Hyun nous fixe tous à tour de rôle, je ne veux même pas savoir ce qu'il se passe dans sa tête, à celui-là. Mais je me dis qu'il faudra quand même lui adresser la parole, mieux vaut faire ça maintenant. Ça le rendra peut-être plus avenant.

— Qu'est-ce que tu fais dans la vie Hyun ? lui lancé-je d'un ton chaleureux.

— Je suis acteur, tranche-t-il sévèrement.

Son copain manque de s'étouffer avec la goulée qu'il vient de prendre, il essuie d'un revers de main une goutte qui a réussi à s'échapper. Malgré l'attitude étrange de l'Asiatique, je poursuis mon investigation.

— Plutôt drama ? Plutôt action ? Film d'auteur ou blockbuster ? m'intéressé-je, ravie de rencontrer une personne dans ce milieu

— Plutôt porno.

Travis cette fois-ci, manque de s'étouffer pour de bon. D'une main, Hyun lui tape dans le dos, fier de la réponse qu'il m'a donnée. Je me glace sur place, quand le froid me quitte une seconde plus tard, c'est la chaleur de la gêne qui me monte aux joues. Je me mords la langue si fort qu'elle pourrait se couper net, à présent ce gars me transit de timidité. Je ne peux m'empêcher de l'imaginer à poil, en action. Brrrr, un frisson me parcourt le corps. Rien à voir avec du dégoût, mais plutôt de la surprise. C'est difficile à décrire.

— Je l'ai fait boguer je crois, lance-t-il en direction d'Aaron qui rigole comme un con.

J'arrive même plus à le regarder, c'est bête, c'est pourtant un métier comme un autre. Mais non, je ne peux pas m'empêcher d'avoir la tête en vrac à cette annonce. Il me faut un long moment pour chasser tout ce qui se passe dans ma tête, et quand mes pensées parviennent à s'éclaircir, je fixe alors Travis, me demandant si cela fait partie d'une des nombreuses cordes qu'il a à son arc.

— Non, Nina ! s'oppose-t-il vivement en réaction à mon regard, je ne suis pas acteur ! Par contre, être spectateur ne me gêne pas !

Ils se sont donné le mot pour me faire mourir de gêne ? Aaron sent bien que je suis plus que mal à l'aise et intervient avant que je ne prenne mes jambes à mon cou.

— On arrête là, elle va finir par aller se planquer dans la salle de bain tellement vous lui faites peur !

Les amis de mon petit-ami rigolent à en pleurer et, moi, j'attrape une bière, plus pour me donner du courage, que pour apprécier le goût du houblon. Je laisse trois lampées dévaler dans ma gorge et l'alcool qu'elles contiennent me détend instantanément. C'est ça quand on ne boit pas, une binouze et tout nous semble plus facile ! Je reste à distance de leur

conversation pendant un long moment, car en effet, Hyun ne peut s'empêcher de décrire en détail son dernier tournage. Ce qui intéresse les deux autres mecs. Pourtant, Aaron n'est pas du genre à avoir ce type de discussion, mais il rit à pleines dents des anecdotes sordides qui fusent.

Au beau milieu de la soirée, alors que l'énorme carillon du salon sonne vingt-deux heures, le téléphone de l'ex-rocker se met à hurler la chanson *It's My life* de Bon Jovi au fin fond de sa poche. Il l'extirpe de sa cachette et mime à mon attention, du bout des lèvres, le nom de Ben. Je lui tends ma main pour prendre l'appareil, mais il ne me le donne pas, préférant s'éclipser dans une pièce attenante. Une drôle d'ambiance pesante s'abat sur Travis, Hyun et moi. Je triture mes doigts dans tous les sens en espérant voir vite revenir mon petit-ami. Quand dans un élan, l'asiatique inspire avec force et se redresse pour prendre la parole.

— Alors Nina, que fais-tu dans la vie ?

— Je bossais pour Seconds of Silence, dis-je sans donner plus d'informations.

— Et tu te tapais aussi le batteur, c'est bien ça ? Connaissant les membres du groupe, tu ne prends que le haut du panier, relance Hyun avec ironie.

Je le fixe, choquée par son aplomb. Je tente difficilement de maîtriser la rage qui commence à s'emparer de moi. J'ai chaud, mais je me contiens au maximum. Pour qui se prend-il ? Ce genre de remarques a le don de me faire monter en pression plus rapidement qu'il n'en faut pour dire le mot : rock.

— Pas sûre que ma vie perso te regarde, sifflé-je entre mes dents.

Un sourire narquois pendu aux lèvres, il agrippe son téléphone et pianote quelques instants. Il finit par tourner l'appareil vers moi, je n'avais pas encore vu les photos de nous qui tournent actuellement.

— Visiblement pas besoin d'être calé sur ta biographie pour tout savoir de ta vie.

— Ça suffit ! tonne Travis en fusillant du regard son petit-ami. Tu lui fous la paix !

Ils se fixent un long moment, avant que Hyun ne lève les mains en signe de capitulation.

— Ne fais pas attention à lui, me prévient l'apollon, il fait toujours le malin avec les femmes.

— Je vais lui faire ravalier ses manies de macho si y a que ça qui peut le calmer ! rigolé-je la voix piquée de sérieux.

— Changeons de sujet, d'après Aaron tu chantes, et très bien même. Tu peux nous interpréter un petit truc ?

Je suis un peu surprise par sa demande. J'ai cru comprendre que Travis aimait la musique, mais je ne pensais pas qu'il en viendrait à me demander d'improviser un truc comme ça. Le sourire charmeur qu'il me lance, combiné à son regard suppliant, ne peut que me faire accepter. Sans compter que ça fera passer le temps en attendant Aaron. J'ai une petite idée de ce que je pourrais chanter. Je me redresse dans mon fauteuil, histoire de pouvoir faire correctement circuler l'air dans mes poumons et je prends une profonde inspiration. Les paroles de *Take My Hand* du groupe Simple Plan commencent alors à résonner dans toute la pièce. Je trouve ma voix puissante et claire ce soir, l'effet de quelques gorgées d'alcool sûrement. A capella, cette chanson est puissante, mon public est accroché à la musique que je fais sortir du plus profond de mon âme. Pendant le refrain, je déverse toute la force que je peux mettre dans ce morceau. Ça lui donne un cachet impressionnant. Mon pied tape la cadence et ma main sur ma cuisse l'imité à la seconde près. Quand je croise le regard de Hyun, je peux voir qu'il est aussi concentré que son petit-ami. Ses yeux rivés sur moi ne m'impressionnent plus, chanter me met en position de force, comme si ma voix était ma meilleure arme de défense. Alors que je suis au beau milieu de la chanson et que les spectateurs sont au paroxysme de l'admiration, une tornade aux cheveux noirs déboule dans le salon. Aaron se poste devant moi, la mine grave, il me transit de peur en un quart de seconde.

— Il va débarquer, on bouge, tranche-t-il en m'attrapant par le bras pour me relever.

— Comment il sait ? tenté-je de comprendre.

— Tu crois vraiment qu'on a le temps pour se donner les détails ? On-s'en-va ! me hurle-t-il en pleine face.

Mon cœur tambourine à vive allure dans ma cage thoracique, ma gorge se serre et les larmes viennent à monter aux yeux. Cette fois-ci, en me secouant de la sorte, Aaron n'a rien gagné de bon. Mes jambes sont pétrifiées et ne veulent pas répondre aux ordres de mon cerveau.

— Oui, tu vas me dire tout ce qui se passe ! On avait dit plus de secrets, alors tu m'expliques. Il peut arriver quand il veut, je ne vais pas courber

l'échine devant lui ! braillé-je comme une folle en secouant les bras dans tous les sens.

— Ouh ! C'est qu'elle a du tempérament ! s'enquiert de me chercher Hyun.

— Explique-nous, on peut peut-être vous aider, demande avec sincérité Travis en ignorant la remarque de son petit ami.

Aaron passe une main dans ses cheveux, souffle et laisse tomber ses épaules contractées par la peur.

— La voiture d'Oliver appartient au groupe, elle est pistée par un mouchard. Il a débarqué chez Ben, et lui a cassé une bonne partie des doigts jusqu'à ce qu'il accepte de contacter Dean pour savoir où se trouvait la voiture. Ben a lâché le morceau, avoue-t-il, toutefois sans rancœur. Un bobard plus tard et il connaissait précisément notre position.

— Comment va Ben ? m'empressé-je de demander, inquiète.

— Je ne sais même pas comment il a fait pour me téléphoner, j'ai mis un temps monstre à comprendre ce qu'il me disait mais je pense que ça ira. J'ai juste eu le temps d'envoyer un message à Erik pour qu'il s'occupe de lui et l'emmène à l'hôpital.

— On ne va pas fuir, pas cette fois, tranché-je sûre de moi.

— Pardon ? Tu déconnes j'espère Nina ?

C'est ça la solution, qu'on arrête de faire un pas en arrière quand Martin s'avance vers nous. Il faut faire face et assumer. Aaron n'est pas responsable du fait que je sois revenue vers lui, je l'ai fait en plein état de conscience. Je vais attendre que le fou défonce la porte, qu'il entre et qu'il se tienne, possédé par la rage, face à moi. Je suis aussi déterminée que résignée. Par moment, le dialogue ne sert à rien. Il faut affronter l'ennemi et le pousser à signer l'armistice. Qu'on soit clairs, s'il faut en venir aux armes, je n'hésiterai pas à attaquer pour protéger le diamant le plus précieux à mes yeux : Aaron.

Chapitre 34

Le bruit des balles

Aaron :

Les minutes s'égrènent, j'ai l'impression de ne rien pouvoir contrôler. Le silence englobe l'appartement dans une bulle, personne n'ose parler et Nina fait des allers-retours entre le salon et la cuisine. Le seul moyen de donner un tempo convenable à mon cœur est de la suivre du regard. De droite à gauche, et de gauche à droite, mes yeux font le balancier. J'ai peur, je suis tétanisé, cela ne m'arrive jamais. Je me ronge les ongles sans arrêt et je peux sentir la sueur couler dans mon dos. Mille et un scénarios traversent mon esprit, aussi mauvais les uns que les autres. À la fin de chacun, il y a un blessé, plus ou moins grave. Moi ou Nina, personne d'autre. J'ai l'estomac noué et aussi fort que je puisse paraître, j'ai envie de me mettre en boule dans un coin pour chialer.

Je n'ai rien pu faire pour que Nina change d'avis, elle est butée sur son plan de confrontation. L'heure tourne, il ne doit plus être loin. Va-t-il poliment frapper ? J'en doute. Je m'attends à un véritable film dramatique : la porte qui vole, un revolver plaqué sur ma tempe suivi de près par un ultimatum. Dans ma tête, à aucun moment, je ne compte céder. Mais je sais que si la vie de Nina est en jeu, j'aurai beau vouloir la garder pour moi... Je courberai l'échine, pour que son cœur batte ne serait-ce qu'une heure de plus. Putain, c'est vraiment glauque de penser ça.

Travis et Hyun ont le nez collé à la baie vitrée, leurs regards braqués sur la rue, à attendre qu'une voiture déboule comme une furie. Oliver m'a assuré qu'il ferait son possible pour empêcher Martin de monter, mais je lui ai demandé de ne prendre aucun risque. Qu'il se tienne prêt à appeler les flics au cas où tout dérape. Et c'est ce qui se passera, c'est certain. On aurait pu déjà les prévenir afin qu'une armada de gilets pare-balles fassent barrière à l'entrée de l'immeuble, mais je laisse à l'autre fou le bénéfice du doute et le droit de se raisonner. Je prie si fort pour que n'importe quel Dieu entende mes supplications. On pourrait penser que j'exagère, mais je vous certifie que ce mec, quand son cerveau se déconnecte de la raison, plus rien ne l'arrête.

S'il n'a jamais eu beaucoup de petites amies, c'est parce que ça s'est toujours fini en drame sentimental. Mais ça, pas certain qu'il en ait parlé à Nina.

Alors qu'elle effectue un énième va-et-vient, un juron s'échappe de la bouche de Travis.

— Oh putain, y'a une grosse Ford verte qui se gare devant.

Nina s'arrête et me fixe. Toutes les émotions possibles traversent alors son regard. Puis, dans un élan de courage, je la vois cavalier et disparaître vers la porte d'entrée qui claque violemment. Je mets un temps fou à réagir, mais quand ça monte à mon cerveau, je bondis pour la suivre. Elle a pris de l'avance sur moi. Je cours, la moquette du couloir puis le bois des escaliers passent à une vitesse vertigineuse sous mes pieds. Je ne respire même plus, c'est impossible, trop douloureux, mes poumons semblent prendre feu. La force de mes bras fracasse les portes du hall pour laisser apparaître une scène invraisemblable.

Se dessine alors un tableau digne d'un film. Martin, à peine entré dans l'immeuble, pointe une arme dans la direction de Nina. Elle reste droite comme un I, sans même tendre les mains pour calmer le jeu. Autour, tout est calme. Seul le bruit de leur cœur pourrait me parvenir. Quand il remarque ma présence, le revolver dévie de sa cible et un rapide sourire fend le visage de l'attaquant. J'avance doucement, à pas de loup, lui soufflant de baisser la garde. Je peux voir ses membres trembler. Il contrôle son corps au maximum, ses mains agrippées à l'arme, il alterne un doigt puis l'autre sur la gâchette, pour rester le plus stable possible. Quand je suis assez proche pour capter son regard, je suis étonné de ne pas y voir de la haine. Non, au contraire, une profonde tristesse et un désespoir chassent le sourire qu'il me donnait il y a quelques secondes. L'aime-t-il au point de foutre la vie de quelqu'un en l'air et de finir derrière les barreaux ?

Alors que mon esprit s'autorise à penser que Martin n'agira pas sous le coup de la colère, un sifflement résonne et une balle fuse. Elle finit sa course dans le mur, quelques dizaines de mètres derrière moi. Mon corps sursaute quand l'impact intervient, j'ai envie de fuir en courant, mais ma raison me pousse à ne pas tourner les talons.

— Pose cette arme Martin, lui demandé-je sans qu'il ne cède.

— Je la laisserai tomber quand tu ne respireras plus, connard ! tonne-t-il d'une voix glaciale, mais tremblante.

Je veux prendre les devants sur Nina pour m'interposer entre elle et

l'assaillant, mais elle m'en empêche en me bloquant avec son bras. Je quitte Martin des yeux une seconde pour lancer un regard menaçant à ma petite amie, la suppliant au passage de me laisser faire. Elle refuse d'un geste de la tête et esquisse un pas supplémentaire vers l'avant.

— Ne bouge pas toi ! gueule Martin à l'attention de Nina. C'est pas toi le problème. Tu ferais même mieux de partir.

— Ouais, affirmé-je avec conviction, casse-toi de là qu'on règle ça entre hommes.

— Tu sais donner des ordres, hein ! Tu aimes ça, reprend le blond. Des années qu'on vivait sous la coupe d'Aaron. À se plier aux désirs de Monsieur. On était tranquilles sans toi ! Ça a pris tellement de semaines à t'ancrer dans la tête qu'il valait mieux que tu te tiennes loin de nous tous. D'elle ! finit-il par cracher. Mais putain, qu'est-ce que c'était bon d'avoir la paix !

Il pense m'atteindre, je le lui fais croire par mon air attristé, mais en réalité, ça ne me fait rien. Avec tout ce qui m'est arrivé ces derniers mois, je me suis endurci. Le tout, maintenant, c'est de trouver comment on va se sortir de ce merdier. C'est pas qu'il me fait peur, mais voir cette arme pointée sur ma face ne me rassure pas du tout. Dans un élan de courage, j'avance et attrape le bras de Nina, la dégageant derrière moi. Elle proteste, tente de reprendre sa place, mais je l'en empêche d'un geste du bras doublé d'un regard menaçant. Il n'y a plus que Martin et moi à présent, j'espère que Nina n'essayera pas de revenir à la charge.

— On fait moins le malin, hein ? me lance-t-il laissant échapper un petit rire.

— J'en ai rien à foutre de crever, tenté-je de lui faire croire.

— Tant mieux, j'aurai moins de remords.

— Faut avoir un cœur pour regretter, craché-je avec haine.

— T'envoyer tout droit en enfer sera ma plus grande satisfaction.

Sa voix change, se fait de plus en plus posée, plus sûre d'elle. Il baisse son arme, vérifie si elle est bien chargée en faisant craquer le marteau pour être certain que tout est ok, prêt à tirer. Puis, en une fraction de seconde, la gâchette claque, une balle s'extirpe du canon et finit dans la vitre de la loge. Un fracas de verre se déverse sur le sol et en centaines de projectiles acérés qui viennent s'échouer près de moi. Je sursaute et me décale pour éviter les bris de verres, Martin recharge et envoie une nouvelle balle. Elle est dans la

trajectoire qu'il souhaite, elle m'a en ligne de mire. Tout va très vite. La puissance du bruit percute mes tympanes, puis mon corps projeté au sol par une force titanesque. Le carrelage glacé vient claquer contre ma joue. Je suis assommé, mais quand je rouvre mes yeux, tout le hall semble être mis sur pause. Aucun tocsin ne m'a alerté du moment où Martin perdrait pied. Il n'a pas bougé, l'arme raide tendue devant lui, le regard dans le vide. Je ne sens aucune douleur déchirante dans mon corps, juste un picotement sur ma joue. De ma tête levée, je balaie en hauteur la pièce. Je ne vois plus Nina. J'ose rapidement m'aventurer plus bas et quand je croise une masse aux cheveux rouge allongée sur le sol, recroquevillée, le visage déformé par la douleur, tout en moi se pulvérise.

Chapitre 35

Les sanglots de la culpabilité

Aaron :

Assis sur une chaise depuis bien trop longtemps, mon âme survit au rythme du bip provenant de la machine branchée à Nina. J'attends. Tout a été mis sur pause. La vie ne tourne plus, elle s'est figée dans la glace, refusant de dégeler. Elle est pourtant sortie d'affaire. Les mots du médecin étaient clairs comme de l'eau de roche, mais tant que ses yeux ne daigneront pas s'ouvrir pour de bon, plus que quelques secondes, je peinerai à croire en un avenir radieux. Je suis un foutu pessimiste. J'ai pas vraiment fermé l'œil depuis deux jours. Au-delà de la trouille que j'ai eue, de la peur de la perdre qui me transit, c'est la culpabilité qui me fait le plus mal. Avec des si, on mettrait Paris en bouteille, mais là, tout de suite, ce sont mes regrets que je veux enfermer dans du verre. Je n'aurais jamais dû accepter que nos chemins se croisent, que nos âmes retombent à genoux l'une face à l'autre, que l'amour s'en mêle. Si pour une foutue histoire de sentiments, elle perd l'usage de sa jambe, je m'en voudrai toute ma vie. J'aurais dû lui tordre le cou à ce connard, le priver d'air à tout jamais, lui couper les doigts un par un... Le faire souffrir jusqu'à ce que mort s'en suive. C'est horrible de penser ça, mais si j'avais déjà de la haine envers lui, maintenant c'est encore pire. C'est viscéral. Rien que d'y penser, une bête sauvage se réveille en moi. Je veux l'envoyer faire un tour en enfer, voir si les flammes qui y sont pourraient cramer tout ce qu'il y a de mauvais en lui.

Mon cœur s'emballe en pensant à tout ça. Je pose une main sur ma poitrine pour sentir son battement et me concentre sur le dessin régulier du moniteur de fréquence cardiaque. Chaque soubresaut régulier du signal me confirme que tout va bien, je m'accroche à ça pour tenir encore un peu. Quand mon rythme cardiaque revient à la normale, je ne peux de toute façon pas m'empêcher de le faire repartir dans les tours, des va-et-vient qui m'épuisent, mais ne me font pas sombrer dans le sommeil pour autant.

Comment on arrête la culpabilité ? On se repent en faisant des bonnes actions ou en filant des sommes folles à des assos ? Tout ça pour se coucher

aussi sale que la veille. J'avais le bonheur entre mes mains et, en quelques instants, la vie a mis un coup de pied dans le fragile château de cartes. Et moi, je suis en dessous, écrasé par le poids de cette baraque que j'ai construite autour de notre amour. Enseveli par les restes, les débris du passé et les ravages du présent. Je peux sentir toutes mes émotions, aussi mauvaises que bonnes, essayer de sortir de mon corps. Tous mes pores transpirent la colère, la tristesse, la peur, l'angoisse, l'incertitude, l'espoir, l'abomination et par-dessus tout, la vengeance.

Je n'ai pas eu le courage de frapper, ni cette fois-ci, ni les occasions précédentes. Peut-être car la violence n'est pas dans mes gènes. J'ai déjà mon plan en tête, j'vais le traîner dans la boue, le mettre à genoux devant la justice. Mon petit gars, les États-Unis, c'est pas la France. Tu vas chialer, prier pour que ta mère te vienne en aide pour sortir de la prison où tu finiras. Sans visite, seul avec les conséquences de tes actes. Je rêve déjà du procès, celui où je te regarderai une dernière fois droit dans les yeux et où tu liras que tu as perdu la guerre. Je m'en fous du temps que ça prendra, une semaine ou une vie, tu vas payer.

Je m'apprête à repartir de plus belle dans mon machiavélisme quand, face à moi, Nina a un sursaut de vie qui la réveille. Je me rapproche rapidement d'elle et m'agenouille en agrippant sa main. Elle la serre si fort, son visage est traversé par une expression de douleur que j'aimerais pouvoir absorber pour lui laisser un peu de répit.

— Ça va aller mon amour, soufflé-je, ils vont pas tarder à venir te donner d'autres médicaments.

Ma phrase semble la secouer de façon étrange, elle tente de se redresser dans le lit, mais n'y parvient pas. La douleur est trop forte. Elle grogne avec force, sans pour autant s'effondrer. Elle a beaucoup pleuré jusqu'à l'arrivée à l'hôpital, mais une fois qu'on a réussi à lui dire qu'elle était sortie d'affaire, son âme meurtrie s'est apaisée. Une force de la nature. Elle s'éclaircit la voix d'un raclement de gorge et je lui tends immédiatement de l'eau qu'elle attrape sauvagement.

— Ils vont encore me bourrer de médocs, siffle-t-elle d'une voix à peine claire.

— Pour ton bien. Alors tu les prends et je ne veux rien entendre.

Elle lève les yeux au ciel. Vu son attitude, elle ne va donc pas si mal. En vérité, la voir sortir son caractère habituel me rassure. Elle n'a pas une once

de haine envers moi, elle s'agrippe volontiers à ma main comme pour me transmettre, un instant, la douleur qu'elle ne peut plus contenir, mais toujours dans le plus grand des calmes. Quant à moi, je ne lui dis rien de ce qui me ravage intérieurement. On aura le temps d'en parler, non ? Enfin, pour qu'elle me dise que je ne dois pas m'en vouloir et que je lui dise que si ? Situation clichée et, connaissant l'adversaire, je ne gagnerai pas le combat. De toute façon, c'est pas avec les dix minutes de lucidité que Nina a eues depuis l'accident que je vais pouvoir parler de ça. Je sais que l'infirmière va bientôt venir la shooter à la morphine et elle repartira dans un sommeil de plomb.

Le jour se lève sur le troisième jour d'hospitalisation. Ben et Rik doivent passer aujourd'hui, je leur ai interdit de le faire avant. Pendant que je me morfondais sur ma nana, eux géraient les flics et tout le bordel que cela entraîne. D'ailleurs, ils sont venus m'interroger au pied du lit de Nina, alors que mon regard ne savait se détacher d'elle. Maintenant, j'ai les gars qui m'épaulent sur ce point, un avocat déjà mandaté, bref... L'autre truand va saigner, je peux vous le dire.

— Tu vas bien ? me questionne-t-elle.

— Oui, mais ne me le demande plus. Tout ce qui importe c'est que tu ailles bien.

— Tu as failli mourir, répond-elle avec sérieux.

J'esquisse un sourire et mes épaules tendues daignent s'abaisser.

— Pas autant que toi, vas-y mollo sur les gestes héroïques.

— Ma vie pour la tienne, je ne regrette rien.

Et comment je dois me sentir quand elle me dit ça ? Comment un gars normalement constitué peut concevoir que sa petite amie se sacrifie pour lui ? Je déglutis avec force la bile qui me remonte et détourne le regard. J'ai envie de chialer et c'est ce qui se passe. Je m'accoude au bord du lit, mon visage tombe dans les paumes de mes mains. Ma poitrine sursaute dans un sanglot, une main d'une douceur exceptionnelle se pose sur le sommet de mon crâne. D'un va-et-vient rassurant, elle le caresse, arrivant à me calmer. Un traitement idéal contre ma peine, me laissant un répit que j'apprécie.

Comme prévu, le personnel soignant toque à la porte, entre et commence à questionner Nina.

— Madame Lacroix, comment vous sentez-vous ?

— Ça peut aller, hésite Nina.

— Si vous avez mal, vous me le dites, je vous donnerai de la morphine.

Elle fait la moue et tourne la tête, cachant son air blasé à l'infirmière.

— Vous n'avez pas quelque chose qui ne la fait pas dormir ? demandé-je à la place de ma petite amie dont le regard vient se poser sur moi.

— Ça sera beaucoup moins fort... La douleur qui vous semble supportable maintenant sera beaucoup plus forte, nous prévient-elle.

Je vérifie dans les yeux de Nina que c'est bien ce qu'elle veut, mais elle opine du chef avant que je ne sonde son regard émeraude.

— On va essayer.

Sans rien dire, l'infirmière fouille dans son chariot et pose deux comprimés que Nina avale sans rechigner. Quelques heures plus tard, les larmes qu'elle contenait coulent à flots. La douleur est trop intense, mais l'effet des cachets précédents doit s'estomper avant de prendre quoi que ce soit d'autre. Je reste à son chevet jusqu'à la prochaine perfusion. Une longue période où elle me supplie de faire cesser le feu qui irradie dans sa jambe. Mais je ne peux rien faire... Je la laisse même m'insulter de tous les noms, me maudire à tout va. Après tout, ce qu'elle ose me balancer dans la douleur n'est que la vérité que je me répète depuis le moment où je l'ai vue, étendue par terre.

Chapitre 36

Le point de vue de la victime

On pourrait penser que c'est la scène de l'accident qui secoue mon sommeil et, pourtant, non. Seulement quelques jours se sont écoulés et quand mes yeux sont fermés, shootés à la morphine qui camoufle la douleur, c'est un tout autre scénario qui se déroule. C'est encore un drôle de rêve dont j'ai le secret.

Je suis seule, comme toujours, dans des endroits atypiques, le dernier en date : la montagne. Au milieu de quatre immensités de roche, je suis perdue. Au début, je ne sais pas ce que je cherche, pourtant je hurle son nom à en perdre ma voix. Je fouille chaque grotte, chaque recoin. Mes jambes traînent mon corps dans la neige et le froid engourdit tous mes membres. Je suis peu vêtue, à peine une petite veste. Je suis transie de froid, mais ne grelotte pas. Je tombe dans des ravines sans jamais me blesser, ma cavale dure un temps indéfinissable.

Je finis par m'arrêter, épuisée, me laissant tomber dans la poudreuse. Mon regard oscille entre le ciel et un pic abrupt pour s'arrêter finalement sur une masse, immobile, là-haut, seule au sommet. Même de loin, je la reconnais, c'est Aaron. Je bondis sur mes pieds ne pouvant détourner mon regard si proche des cieux. En moi, une réaction incompréhensible se produit, ma gorge se serre et les larmes montent. Je hurle à Aaron de descendre, de me rejoindre, je crois même lui dire être en train de mourir. Allez savoir pourquoi. Par moments, sa silhouette semble disparaître puis revenir ce qui fait bondir mon cœur dans ma poitrine. L'impression de le perdre puis de le retrouver fait naviguer mes sentiments et mes réactions. Cette scène se joue plusieurs fois avant que je ne claque des doigts pour, comme par magie, tout mettre sur pause.

Chaque flocon arrête sa descente et flotte, figé dans l'air. Dans mon dos, se déploie une paire d'ailes d'un bleu léger et doucement je m'élève dans les airs. Je n'ai pas le vertige alors que dans la vraie vie je reste volontiers sur le plancher des vaches. Mes pieds foulent rapidement le sol recouvert de neige du sommet. Autour de moi, un paysage de coton se dessine. Mais plus d'Aaron. Je panique, mes ailes disparaissent et je manque de tomber dans le

vide, mais elles réapparaissent pour me sauver la vie. Je pleure tout ce que je peux de ne pas avoir retrouvé mon amour et, au bout d'heures entières à attendre, quand la dernière larme tombe, il apparaît d'un épais brouillard. Je tends une main pour saisir celle qu'il me tend et quand elles entrent en contact, tout disparaît. Comme si l'écran d'une télé avait été coupé net, plus de son ni d'image.

C'est à ce moment que soit je me réveille, soit le rêve recommence pour une boucle supplémentaire. Tant que je n'ouvre pas les yeux, il continue à me rendre folle. Je sais pourquoi mon esprit diffuse un tel film fantastique, j'ai eu la peur de ma vie lorsque que Martin a tiré cette balle sur Aaron. Le pousser violemment pour le protéger était une question de survie, une pulsion incontrôlable venue du fond de mon être. Mais je m'en veux d'avoir mis en péril sa vie au profit de mes histoires d'amour. C'est ça qui torture mon esprit. Même quand j'ouvre les yeux, ne serait-ce que pour quelques minutes, je regarde Aaron et un sentiment de honte passe en moi. Il n'aurait jamais dû me rejoindre, jamais dû s'interposer entre Martin et moi. Je paie le prix fort sur ma santé et la douleur qui me possède. On ne me l'a pas dit, mais je comprends bien que remarcher ne sera pas chose facile. Je lis dans les yeux de mon petit ami que lui aussi s'en veut, je voudrais lui dire d'arrêter de se torturer, mais à quoi bon ? Il ne m'écouterait pas, trop têtu. Donc plutôt que de me battre contre lui, je ferai tout pour me remettre sur pieds et revivre enfin. C'est une belle preuve d'amour, non ? D'être assez forte pour offrir à nouveau une belle vie à l'homme qui fait battre notre cœur.

J'ai refusé une nouvelle dose de morphine il y a maintenant deux heures, l'enfer m'engloutit dans une lenteur qui me pousse à l'agonie. J'ai mal, si mal. Mes muscles ne tiennent même plus le repos et sont secoués de violents spasmes. Quant à ma jambe droite, j'ai envie de la couper. C'est infernal quand, dans une contraction la douleur, elle s'emballe. Je hurle si fort que tout le personnel rapplique. Ils me calment avec des mots, plus de médocs est impossible pour le moment. Aaron est à mes côtés, fort, sans faille, et pourtant je ressens toute la tristesse qui irradie de son corps. Mes doigts s'enfoncent dans sa peau, je crie, mais ne pleure pas. Les larmes représentent pour moi la faiblesse et je ne dois pas l'être. Alors certes, brailler comme je le fais et mutiler sa peau ce n'est pas mieux, mais chialer c'est vraiment pour moi le point de non-retour avant de tomber dans une spirale infernale.

Je te promets mon amour que tout ça n'est pas arrivé en vain, Martin va

payer pour le mal qu'il a voulu te faire.

Au départ je le croyais incapable de faire ça. Jusqu'au bout j'ai eu cet espoir. Même son arme pointée sur moi, je savais qu'il allait faire demi-tour. Un doux rêve dans lequel je me suis laissée bercer et qui s'est brisé en quelques secondes. Je réserve à mon ex petit ami le traitement le plus cruel et brutal qu'il soit. Il a réveillé en moi une haine qui pourrait raser un pays, faire tomber des montagnes et lancer au combat un dragon aux flammes dévastatrices. Je veux qu'il ressente le mal que j'ai dû subir, la peine que j'ai dû étouffer, qu'il se sente trahi comme je l'ai été. Ses beaux yeux ne me mèneront plus par le bout du nez, ses mensonges n'auront plus jamais le pouvoir de me manipuler. J'ai repris le contrôle de mes pensées.

J'ai été gâtée en amour, ironique bien sûr... Avec Aaron, c'était ma solitude pour sa musique et avec Martin, c'était une relation en échange d'une liste de mensonges. Le choix est difficile et pourtant logique, non ? On peut pardonner un écart de comportement, de ne pas avoir su comment agir dans une configuration qui nous est compliquée à gérer. Par contre, le vice du mensonge, m'avoir regardée amoureusement dans les yeux en cachant son jeu, non. Martin a jubilé de ma peine de ne plus avoir Martin a joué avec mes sentiments, toute cette mascarade était le fruit de son égoïsme. Découvrir une par une les erreurs qu'il a commises m'a ouvert les yeux, je sais maintenant à qui je peux faire confiance et avec qui je veux faire ma vie. Il est à côté de moi, à me soutenir. Notons quand même que l'autre traître n'a pas bougé quand la balle a meurtri ma chair, il a attendu un long moment, l'arme toujours devant lui. Quand l'ambulance est arrivée, j'ai jeté un coup d'œil, il était toujours de marbre, au même endroit. Un policier a précieusement récupéré l'arme et, menottes aux poignets, l'a emmené. Aaron refuse de me dire ce qu'il en est de la garde à vue et tout ça, mais bientôt, j'en saurai plus et je pourrai prendre en main cette affaire. J'espère qu'il est prêt à fouler le parquet du tribunal et perdre ce que l'homme a de plus précieux : sa liberté.

Chapitre 37

Écrire pour demain, l'avenir

Je ne rechigne pas sur le nouveau traitement que le médecin m'a ordonné de suivre, c'est un peu moins fort que la morphine mais au moins je ne suis plus une loque. Deux semaines ont passé et le repos strict a pris fin hier. Après de nouveaux examens, on m'a annoncé que tout se remettait comme ça le devrait, que les muscles sont peu touchés. Le verdict alarmant des premiers jours a laissé place à un diagnostic plus léger et un optimisme bien plus important. J'ai retrouvé le sourire, même si être enfermée entre ces quatre murs me déprime. J'ai eu le droit à deux petites sorties en fauteuil roulant dans le jardin de l'hôpital, mais rien de plus. L'air frais qui se déverse sur moi quand on m'ouvre la fenêtre en grand me ravive, je me languis ma sortie. Le spécialiste y croit, mon séjour ne devrait pas être long, il est même impressionné par la vitesse avec laquelle mon corps se remet d'aplomb. Mais je me cache de lui dire que ce doit être ma volonté qui le pousse à bosser deux fois plus fort que la normale. Je m'accroche à l'idée que ce qui m'arrive n'est finalement pas si grave et que je ne dois pas me laisser abattre. Je m'améliore, les tests effectués à ma jambe montrent que je vais pouvoir marcher sans grosse rééducation. Avec la douleur qui s'estompe grâce aux médocs adaptés, j'ai retrouvé un œil vif et un esprit clair. J'ai en tête de ne plus rester ici très longtemps, dans l'idéal une semaine tout au plus. J'en ai parlé à Aaron, on retournera s'installer dans son appart-hôtel et, après quelques semaines de repos, nous chercherons un vrai chez nous. On a eu cette discussion rapidement, j'ai plus parlé que lui, il semblait résigné à me laisser choisir de notre futur. En réalité, je vais mieux mais les problèmes semblent naître ailleurs. Dans les beaux yeux de mon petit ami. Alors qu'au début de mon hospitalisation il était chamboulé par la situation et ce que nous avons vécu, aujourd'hui ce qui le tourmente transparait bien plus complexe. J'essaye de savoir, de le questionner, de sonder son âme mais un mur se construit entre nous. Aaron se blinde. Il sait bien le faire ça, il entoure son cœur d'une muraille pour ne rien laisser filtrer. Mais je le connais, je repère les signes de la construction de cet édifice qui peu à peu nous sépare. Il devient moins causant, un voile sombre dans le regard, il n'accroche plus à ce

que je peux lui dire et hoche à la tête à n'importe quels mots qui sortent de ma bouche. Il fait un peu acte de présence, même si, quand je me retrouve dans un tourbillon de douleur quand s'estompe l'effet du traitement, il m'attrape la main et ne me laisse pas partir à la dérive. Aaron est physiquement là, dans ses gestes, dans les quelques mots qu'il m'autorise à avoir, mais psychologiquement il est loin. Mon petit ami aux cheveux charbonneux est rongé par la culpabilité, je le sais. Sentiment que je l'ai peu de fois vu subir. Alors je ne sais pas quoi dire, ni quoi faire, le silence apparaît comme une bonne solution, tout du moins pas la pire. Mais aujourd'hui, je veux en finir avec ça. Aaron s'est déjà éloigné de moi car je n'ai pas su lire en lui comme dans un livre ouvert, je décide donc de partir en quête de son mal-être.

— Tu devais pas faire un aller-retour chez toi pour récupérer des affaires ?

— Rik' va s'en occuper, je lui ai donné les clés quand il est venu, lance-t-il la voix monotone.

— Et Ben ? Tu as des nouvelles ? continué-je ma conversation réellement inquiète de ne pas en avoir.

— Il est venu au début mais tu as bien vu dans quel état sont ses mains. D'après ce que j'ai compris quand il m'a téléphoné, il va avoir le droit à quelques semaines de rééducation en centre, débite-t-il sans reprendre son souffle.

— Mon pauvre Bennou, s'il ne peut plus jamais faire de guitare ça va le dévaster.

Il n'a que ça, l'essence de sa vie sont les six cordes sur lesquelles son médiator vient frotter au bon rythme.

— C'est un grand garçon, il va s'en remettre. Il est comme toi, déterminé et pas résigné à se laisser couler, avoue Aaron en laissant la mélancolie transparaître.

Quand ces mots quittent sa bouche, je ressens bien qu'il me jette un S.O.S. J'ai jamais été bien douée pour lancer une bouée de sauvetage mais là il a besoin d'un électrochoc. Maintenant.

— Non, c'est vrai. Ça, c'est toi, tranché-je sans cérémonie.

Aaron se fige l'espace d'un instant, puis il se redresse, ses jambes se décroisent pour s'ancrer sur le sol. Lentement, sa tête pivote vers moi et son regard glacial entre en contact avec le mien. Il me décontenance, je ne sais

pas s'il me jette des flèches en pleine face où s'il me menace juste de ne pas pénétrer sur ce terrain miné.

— Pardon ? grogne-t-il alors.

— Tu t'es résigné toi, ça se voit.

Il ne répond pas, alors que je pense que jouer au jeu du silence est une solution à court terme que j'essaie de changer, il l'exploite au maximum. Malheureusement pour lui, si on est dans cette merde c'est à cause de moi, je ne compte pas le laisser couler sous mes yeux.

— Soit tu craches le morceau, soit tu te barres. Je ne vais pas pouvoir supporter ta tronche de mélancolique torturé, j'ai assez de cette odeur de désinfectant sur ma peau pour me filer la gerbe.

Il bondit sur ses pieds ; ma phrase l'ayant giflé en pleine face, il s'insurge.

— Je suis ici, avec toi, pour toi et tu me demandes de partir ?

— On a toujours eu des problèmes de communication Aaron, c'est peut-être le moment de t'améliorer.

Mon arrogance va me coûter cher, j'ai plus peur qu'il ne me prenne au pied de la lettre et qu'il parte, plutôt que d'oser me dire ce qu'il se passe dans sa tête. Mais à mon grand étonnement, la grande inspiration qu'il prend va, je pense, me donner l'issue la plus favorable.

— Je m'en veux c'est tout.

Une phrase concise qui ne m'étonne pas. À vrai dire c'est la raison la plus logique qu'il pouvait me donner. Le faire changer d'état d'esprit, ça, c'est une autre paire de manches. Je me redresse en grimaçant à cause du pic de douleur que me donne la plaie à ma jambe.

— Je n'ai pas d'autre explication à te donner, hormis que ce n'est en aucun cas de ta faute. Alors oui, tu aurais mieux fait de ne pas m'interposer, de me laisser gérer, c'était couru d'avance que ça allait mal finir si tu t'en mêlais. Mais je me suis mise dans ce merdier comme une grande. Donc laisse-moi l'exclusivité de ruminer ma culpabilité, c'est ta vie que j'ai mise en jeu.

— J'aurais dû rester dans l'Idaho, loin de toi, ou au pire ne jamais t'ouvrir ma porte, se résigne-t-il à me dire.

— Donc tu regrettes que nous nous soyons retrouvés et qu'aujourd'hui notre amour triomphe.

Autant être clairs. Sa réponse veut dire ça et, même s'il pense le

contraire, je veux l'entendre dire qu'il ne regrette rien.

— Non, tu comprends ce qui t'arrange Nina, commence-t-il à s'agacer. C'est un cadeau tombé du ciel que de t'avoir retrouvée dans ma vie plus amoureux que jamais. Mais mettre ta vie en danger ne vaut pas le coup. J'ai cru te perdre, ressentir cette douleur en moi m'a ruiné... Dévasté.

Son ton est grave, j'ai même l'impression d'être réellement morte dans ce hall d'immeuble. Pourtant, je suis bien en vie, mon cœur bat, ce n'est pas un rêve. Je peux comprendre la peur qu'il a dû ressentir ; si je manquais de perdre Aaron, mon monde s'éteindrait comme une bougie mais ne pourrait jamais être rallumé.

— Je suis en vie, tu l'es aussi, on est entourés d'amis aimants et le Judas du groupe paiera pour ce qu'il a fait. Tout va s'arranger. Ce n'est pas comme si tout notre monde tombait en ruine, on a l'opportunité de se relever et de repartir de plus belle. Même si par hasard, Martin ressortait libre, je m'en fous. Je le connais, il s'effacerait du paysage.

Aucune réaction, juste le bruit de sa respiration saccadée au rythme de son cœur qui résonne. Je tends une main qu'il daigne attraper ou, plutôt, qu'il daigne agripper comme si sa vie en dépendait. Un courant électrique passe entre nos corps et me rappelle cette alchimie qui nous relie.

— Je vais sortir de cet hôpital, on va régler main dans la main le *problème Martin* et repartir pour une belle vie, ensemble. Après tout ce qui vient de se passer, *Seconds of Silence* pourrait reprendre vie avec toi y compris. Tu peux bien partager la scène avec Robin, ça serait vraiment un truc jamais vu.

Ça, ça a le mérite de le réveiller. Son regard plonge dans mes iris et je lui envoie un sourire rempli de bienveillance.

— Je ne veux plus de tout ça, j'y ai trop perdu, souffle-t-il calmement.

Le monde tremble, la terre pourrait se fendre en deux. Aaron Collins, le rocker vouant sa vie à la musique n'en veut aujourd'hui plus ?

— C'est ta vie Aaron, on avait même parlé de ta carrière solo qui semblait te réjouir, argumenté-je pour qu'il me dise que son plan de tout arrêter n'est là que parce qu'il est rongé de culpabilité.

— J'ai eu tout ce que je voulais, la gloire, les paillettes, le rock, la scène, tout. Aujourd'hui mon tout, c'est toi et je ne veux plus jamais qu'un batteur psychopathe vienne tout foutre en l'air, m'explique-t-il avec sérieux.

— Qu'est-ce que tu veux alors mon amour ?

— On fait toujours ce que je veux. Avant tout ça, mon avis était la marche à suivre. Aujourd’hui, c’est qu’est-ce que nous voulons, toi et moi, main dans la main.

Sa réponse me touche, le Aaron égoïste laisse place à de l’altruisme envers moi, celle qui a le plus souffert de ses choix et de ses envies. Je ne sais pas ce que je veux, à vrai dire, savoir ce qu’il voit pour notre avenir pourrait m’aider à l’imaginer.

— On va construire ça ensemble, à notre image. Dis-moi où tu nous vois à la sortie de cet hosto.

— La scène, c’est fini pour moi, mais la musique sera toujours une grande partie de ma vie. Toi comme moi avons un talent là-dedans, alors pourquoi pas écrire pour les autres ? Mais une chose est sûre, je veux partir d’ici, les États-Unis ne représentent qu’un présent que je veux fuir pour me diriger vers un futur plus doux.

— Je m’en fous de où on vit tant que tu es avec moi.

—La France c’est chez nous Nina, on pourrait retourner dans notre pays, reprendre Abi et vivre une vie tranquille. Je ne veux plus d’un bonheur de couverture de magazine. Ma femme, une maison, des enfants, un job qui me plaît. Voilà, avoue-t-il le cœur soulagé.

Son plan de futur me surprend, lui qui fuyait la France comme la peste. Lui qui ne voulait pas d’une vie conventionnelle et qui préférait avaler les kilomètres entre deux salles de concert. Il a bien changé mon Aaron, on pourrait dire qu’il veut devenir le mari idéal. Mais au fond, il est toujours le même, c’est la rockstar qui est partie. Sa proposition tend à me plaire, Abi me manque, je l’ai délaissée et je m’en veux. J’ai passé des mois sans vivre pour elle comme je le faisais avant. Ma moitié souhaite une vie qui ne peut que me convenir.

— Va pour la France, la vie de famille et le bonheur tranquille, alors.

ÉPILOGUE

Aaron :

— Arthur, dépêche-toi, on va être en retard !

C'est n'est pas que je sois mécontent d'être là, mais j'attends comme un con depuis presque deux longues heures. Mon pied tape frénétiquement le sol en vinyle sombre et mes bras se sont croisés sur ma poitrine. Les gosses d'aujourd'hui sont des indécis et celui-là est le pire de tous. Impossible pour lui de prendre une décision sans peser le pour et le contre avec patience, même s'il sait déjà tout ce qu'il y a savoir sur ce qu'il vient acheter. Enfin, ce que je vais lui payer plutôt.

— Elle avait pris quoi Abi ? me demande-t-il l'air très sérieux.

— Tu le sais ! J'ai dû te le dire une bonne dizaine de fois et elle le double, si c'est pas plus ! râlé-je.

Il se gratte la tête et une lumière de génie lui parvient alors.

— Gibson Les Paul studio wine red !

— Tu vois c'est pas compliqué, le rassuré-je faussement.

Il se dirige vers une guitare similaire et la regarde de loin sans oser la toucher. Mon pote Patrick finit par venir à ma rescousse en attrapant le p'tit par les épaules, le secouant un peu.

— Tu choisis une guitare garçon, pas une gonzesse ! blague Pat' en me lançant un regard complice.

— Mais y a trop de choix ! se décompose Arthur devant le mur de grattes qui s'offre à lui.

— Tu as fait une liste de choix, non ?

Il sort de sa poche un petit bout de papier chiffonné et le tend au proprio du magasin. Je n'ai pas eu le droit de la regarder, soi-disant « secret défense », seul Patrick a le droit de lire.

Si aujourd'hui je suis là à faire le pied de grue c'est pour une tradition familiale, Abi a eu le droit de venir choisir une guitare pour ses douze ans. Il est bien loin ce temps, depuis elle a pris son envol pour des études supérieures et moi je me ride déjà.

Pourquoi ce petit rite de passage ? Je ne sais pas, ça s'est fait tout seul et

Nina a validé mon idée. C'est comme ça que je me retrouve avec ma progéniture, âgée de huit ans, à choisir sa future première guitare. En même temps, parents musiciens veut dire qu'ils doivent au moins s'y essayer. Même si Abigaël ne pratique plus aussi souvent, Arthur passe son temps à me piquer les miennes ou celles de sa mère. Donc le budget est un peu plus conséquent car je sais que l'investissement sera rentabilisé. Enfin bref, les deux parlent et je m'impose dans la conversation pour accélérer le rythme.

— Si on ne se bouge pas un peu, on va vraiment être en retard Arthur.

Le grand baraqué barbu qui tient la boutique pouffe de rire et regarde le p'tit avec interrogation.

— Qu'est-ce qu'il lui arrive encore ?

— C'est son anniversaire et il revoit ses copains. Il est toujours comme ça quand ils viennent.

— Bon anniv' bro, lance-t-il avant de me lancer un high five.

Je le remercie d'un signe de la tête et l'invite à poursuivre à la vitesse supérieure. Il s'avance et descend deux belles guitares. Visiblement, il est influencé par le choix d'Abi car c'est la même marque. La tronche que tire mon ami me montre bien que, une fois qu'Arthur a la guitare entre les mains, il n'est pas convaincu. Il disparaît alors dans sa réserve. Pendant ce temps-là, j'écoute mon fils répéter ses nombreux critères en boucle. Il sait déjà bien jouer et sait ce qu'il veut... Enfin, surtout ce qu'il ne veut pas. Au loin, le pas lourd de Patrick revient vers nous et je l'entends nous parler en traversant les rayonnages.

— Si avec ça tu nous montes pas un groupe, je ferme boutique.

À peine est-il entré dans le champ de vision du garçon qu'il se jette sur lui pour lui arracher la bête des mains. Il la tient comme si cet instrument était le Saint Graal, la bouche en cœur et les yeux pleins d'étoiles, il m'annonce qu'il veut celle-ci. Je lui conseille quand même de gratter quelques accords pour voir si elle lui convient, il s'exécute et à peine deux ont passé qu'il opine du chef. Je reçois une grosse tape dans le dos et Pat' m'invite d'un signe de la main à me diriger vers la caisse.

— Allez papa, faut passer au paiement. Prépares-toi, ta carte bleu va faire un malaise, pouffe-t-il fièrement.

Je fais mine de chialer et m'acquitte de ma facture. Oh oui, ça pique, mais je ne ferais demi-tour pour rien au monde. Le gosse est comme un fou avec son étui rempli d'une petite pépète. Ça me rappelle quand j'ai acheté ma

première guitare, avec mes économies. Une vieille Fender de débutant, mais j'étais heureux comme tout. C'est certain que mon père n'a pas claqué trois mille balles pour mes beaux yeux. M'enfin, j'évite de dire trop de mal, il est en fin de vie... Je ne vais pas le voir ; même à moitié canné, sa gueule de con me débecte. Certaines choses ne changeront jamais. Un au revoir rapide, je traîne Arthur jusqu'à la voiture. Je n'ai même pas pris la peine de regarder mon téléphone. Il ne fait que vibrer, sûrement Nina qui panique à la maison. Le trafic parisien est affreux et cette fin d'après-midi de janvier laisse voler par-ci par-là quelques flocons. À l'arrière de la voiture, Arthur tient fermement la poignée de la caisse mise droite à côté de lui. Une petite heure de route et nous arrivons devant la maison. Une fois la voiture mise au garage, le p'tit s'empresse d'aller montrer son cadeau à sa mère qui convulse à l'idée du prix de cet instrument. On a un peu dépassé le budget, mais je m'en fous, en fait.

— Toujours plus pour ses beaux yeux, rigole-t-elle en m'embrassant sur la joue.

— Ils arrivent quand ? lancé-je pour savoir si j'ai le temps de me changer.

— Ben ne devrait pas tarder, Erik est là-haut en train de dormir un peu pour pas être trop jetlagué et Robin sera là d'ici deux heures.

— Quoi ? m'exclamé-je, le fou est déjà là ?

J'avais complètement zappé que son avion atterrissait en fin de journée et qu'il serait sûrement le premier arrivé.

Domage que sa petite femme, enceinte jusqu'aux dents, n'ait pas pu venir, on aurait aimé rencontrer l'élue ! De ce que l'on peut suivre sur ses réseaux et les rares fois où Rik' daigne passer un coup de fil, sa vie en Floride lui va bien. Lui, qui a finalement refusé de rentrer en France quand notre carrière a pris fin, mène une belle vie sous le soleil. Fiancé, bientôt papa, il s'est ouvert une petite école de musique où il assure les cours de basse et Nicole, la future maman, prend en charge le piano et le violon. Erik a réussi à la perfection son retour à la vie normale. Il faut dire que d'avoir rencontré sa moitié seulement quelques semaines avant que l'on ne signe la fin de Seconds of Silence fut un renouveau pour lui, une bouffée d'air frais dans le tsunami qui nous noyait.

— Bon, j'ai le temps de me refaire une tronche potable. Ton fils m'a épuisé ! Va vraiment falloir lui apprendre à prendre des décisions plus

rapides que ça, soufflé-je, vanné.

— C'est vrai que toi tu prends facilement des décisions, pouffe-t-elle, sous-entendant qu'il est le portrait de son père.

Je hausse les épaules et décampe vers la salle de bain. Le temps de me doucher et me changer, je regagne la cuisine où Nina s'affaire à préparer des tonnes de choses à manger. Le plan de travail est tellement couvert de plats en tout genre que j'en salive d'avance. Je tente de voler un toast de saumon, mais elle m'interpelle avant qu'il n'atteigne ma bouche. Sous son regard insistant, je le repose et lui sors une moue déçue. En fond sonore, dans le salon, Arthur gratte sans cesse sa nouvelle guitare. Du haut de ses huit ans, l'instrument est immense dans ses mains et ses doigts peinent toujours à placer ses accords. Ils ne sont pas toujours justes, mais il s'en sort très bien. Je lui ai proposé d'en choisir une pour son âge, mais rien à faire, il voulait faire comme son père et avoir une guitare de pro. Pas un jouet qu'on achète, sans déboursier des mille et des cents, le temps que la passion passe. De toute façon, je sais qu'il fera de grandes choses dans la musique, mon radar le repère, mon âme de père en est certaine.

Aujourd'hui est un jour spécial, je fête mes trente-cinq ans, je suis dégoûté de prendre de l'âge. La quarantaine en ligne de mire me fout la trouille, et pourtant, si je fais le bilan des années derrière moi, elles sont toutes, ou presque, fabuleuses. La femme de ma vie, un gosse qui m'apporte le bonheur d'être père... Et en parlant de ça, ce projet n'était pas vraiment prévu au programme. Une banale erreur de pilule pour madame, une nuit d'amour et ça a suffi pour qu'un morveux débarque. Nina ne voulait pas le garder, c'était catégorique. Cela faisait plus ou moins deux ans que nous étions rentrés nous installer en France, notre petite boîte montée un an plus tôt fonctionnait bien. On écrivait, et écrivons toujours, des paroles pour de multiples groupes de rock à travers le monde.

Nous ne vivions plus dans la maison de famille de Nina, mais dans celle aux volets noirs juste en face. L'ancien lieu de vie des deux sœurs était trop chargé de souvenir pour qu'elles y vivent en pai, alors, quand Tiphaine, son amie, a trouvé un bon contrat bien payé, elle a spontanément proposé d'acheter la maison. Malgré la querelle qui avait séparé les deux meilleures amies, notre retour et cette vente ont recollé les morceaux. Aujourd'hui, la blondinette est bien installée entre ses quatre murs, avec comme mari, celui que l'on n'attendait pas à ses côtés : Louis. L'un des anciens prétendants de

ma belle a choisi un autre camp et ils filent tous les deux le parfait amour. Il est devenu un de mes très bons amis.

Donc, pour en revenir à Arthur. Je n'ai pas poussé Nina à le garder, mais au fond de moi, je le voulais ce petit. Pour construire une histoire père-fils plus solide que celle que j'ai vécue. On a su assez tôt sa grossesse, elle a eu donc plusieurs semaines pour prendre sa décision. Et un matin, entre le café et mes tartines, elle m'a annoncé vouloir vivre cette aventure. Sept mois plus tard, le petit était là, à mon plus grand bonheur.

Pour en revenir à aujourd'hui, c'est la première fois que nous nous retrouvons tous dans un même lieu. Je vois les gars un par un, ils se voient chacun de leur côté, mais encore jamais, en dix ans, la vie ne nous a pas permis de passer deux jours réunis... Comme avant. Nos âmes ont mis du temps pour panser les blessures du passé, nous avons tous eu besoin de respirer et de faire nos vies de notre côté. On a pourtant essayé de se retrouver, mais il y a toujours eu un imprévu. Mais normalement, là, il n'y a aucune raison d'avoir un souci. C'est signé, je retrouve mes mecs !

La sonnette de la porte me sort de mes pensées, Nina relève la tête comme un chien de garde et cavale jusqu'à l'entrée. Je reconnâtrai la voix de Ben parmi mille, lascive et tranquille. Il ne tarde pas à apparaître dans le salon et, à grandes enjambées, j'avance pour lui faire une accolade. Un an sans se voir, cet abruti était trop occupé à faire la cour à sa femme, avec qui il est fraîchement fiancé. C'est la première fois que nous la rencontrons en vrai, on fait pas mal de visio car ils vivent dans le sud de la France. La demoiselle n'est pas bien différente de l'image en pixel de d'habitude. Un bout de femme pas bien grande, aux très longs cheveux noirs, le genre de nana où, au premier regard, on sent bien les origines hispaniques. La dénommée Coralie est bien moins bavarde en vrai que pendant nos conversations de couple, mais cela ne m'étonne pas. Connaissant les autres, elle va vite être mise à l'aise. Ben l'attrape par les épaules et lui souffle quelques mots qui semblent la détendre un peu.

— Bienvenue ! braillé-je avec exagération en levant les bras au ciel.

— Salut mon pote ! me répond Ben en relâchant sa protégée pour venir me serrer la main.

— Vous avez fait bonne route ? s'enquiert Nina.

— Longue, souffle Coralie en fermant les yeux.

Mon fils, quand il capte enfin l'arrivée de nos invités, accourt sauter au

cou de son parrain. Sans étonnement, il l'attrape par la main et le tire vers l'objet de tous ses rêves. Ben, en bon guitariste, commence à parler avec lui. Nous décidons de les laisser discuter entre artistes et on s'installe autour d'un café. Nina profite de l'occasion pour discuter avec Coralie qui, une fois lancée dans une discussion sur les bouquins qu'elle vend et écrit aussi, est inarrêtable. Non pas que le sujet m'ennuie, mais je préfère finir ma tasse en une longue gorgée et vais m'installer avec Ben et Arthur.

— Va prendre une guitare et joue un truc avec moi parrain, demande le petit, des étoiles dans les yeux.

— C'est pas le moment pour un concert p'tit, on verra plus tard. Là, je suis claqué de la route, refuse poliment Ben.

— Trop nul, bougonne le gosse en croisant les bras sur son torse.

— Je serais toi, j'irais dans le studio m'entraîner un peu, lui conseillé-je pour qu'il nous lâche cinq minutes les baskets.

— Et j'apprends quoi ? répond-il avec une pointe d'arrogance.

— Tu changes de ton et ensuite... Tu révises tes accords. Tout à l'heure tu laisseras les grands jouer tranquillement.

Il se pique à l'ordre que je lui donne, attrape sa guitare, vexé, et part en ronchonnant. Les mots qu'il souffle me parviennent et commencent à me faire monter en pression.

— Répète un peu pour voir ? tonné-je.

— J'ai dit, m'empêche pas de devenir une star, réitère-t-il avec encore plus de distinction.

Je lui fais signe du doigt de déguerpir vite fait, mon regard menaçant appuie mon geste et le morveux s'en va au petit pas. L'autre con à côté de moi se marre à s'en étouffer. Et je sais d'avance ce qu'il va me claquer dans les dents. Je l'invite à me partager sa pensée qu'il ne tarde pas à me dévoiler.

— Ce gosse a du caractère. Les chiens ne font pas des chats !

— Il tient ça de sa mère, me défends-je avec ironie.

Au loin, la protestation ne tarde pas à se faire entendre. Nina monte au créneau et fait entendre sa voix séance tenante.

— Sûrement pas ! Premièrement, c'est ton portrait craché, il est aussi grande gueule et tatillon que toi.

Je m'apprête à répliquer en énumérant à quel point il ressemble à sa mère, mais préfère me raviser. Je balaie de la main ce qu'elle dit et me retourne vers mon ami.

— Alors, ta boutique, ça tourne bien ? pouffé-je de rire à l'idée de ce qu'il va me répondre.

— Ma boutique ? Celle de Cora tu veux dire ! Tu crois vraiment que j'ai une tête à ranger des livres dans des étagères ?

— Bah quoi, une librairie c'est tout à fait ton milieu naturel.

— Je fais ça uniquement pour aider, j'ai un boulot la semaine ! Donc t'imagines bien que passer mes week-ends là-bas c'est pas vraiment ce que j'appelle me reposer.

— Plains-toi, ça fonctionne c'est top. Et puis je suis certain que tu lui dois bien ça, après tout, t'es pas là de toute la semaine.

— Ça nous convient, au moins, quand je rentre, elle ne réclame pas ma carte bleue mais mon corps, blague-t-il en ondulant comme une anguille.

J'explose de rire, car cette blague salace contraste avec le caractère discret de sa femme. Comme quoi, les apparences sont trompeuses !

Un bruit à l'étage m'interpelle et je lève ma tête pour regarder Erik amorcer sa descente dans les escaliers, les yeux cernés par les heures de vol qu'il vient de faire. Au même moment, on frappe à la porte, il n'en manquait qu'un, pas mon préféré de tous, mais avec les années et la force de persuasion de Nina, je me fais à sa présence. Comme quoi, je garde les stigmates du passé et la haine que j'ai éprouvée envers Robin voilà maintenant dix ans. Même lui m'a prouvé qu'il ne m'apprécie pas plus que ça, mais on s'entend poliment pour faire plaisir à tout le monde. Par chance, c'est celui qui donne le moins de nouvelles et qui pointe son nez le plus rarement. Je laisse l'honneur à ma femme d'accueillir le dernier convive, m'attelant plutôt à souhaiter, comme il se doit, la bienvenue au plus américain de nous tous. Un bonjour, une accolade, un check, on passe par toutes les techniques possibles. Il faut dire qu'on ne voit Erik que très, très peu, même en visio. Depuis la fin de notre carrière, un mur s'est dressé entre nous, laissant dériver l'amitié profonde qui nous liait avant. Au final si on fait le bilan, nous faisons chacun nos vies, appréciant de nous revoir quand le destin nous y autorise. Ce n'est franchement pas plus mal, même si j'aimerais clairement voir Ben plus souvent, je sais que je ne pourrais plus vivre cette vie, collés les uns aux autres comme à l'époque.

Une bise un peu forcée à Robin et nous nous installons tous dans le salon. Nina apporte ce qu'elle a préparé sur la table basse et Coralie s'affaire à remplir des coupes de champagne. Il fallait bien ça pour fêter la

réunification, temporaire, de Second of Silence. Enfin, pas tout à fait. Au fil de la conversation, passant de nos parcours pro à nos vies de famille, elle dérive doucement mais sûrement vers un sujet que je redoutais d'aborder. Car là-dessus, le temps n'a pas été bénéfique. On ne compte plus les mois pour redouter la sortie de celui que l'on appelle communément : le traître. Cet épisode reste brûlant dans nos mémoires et c'est à Rik' que revient la tâche de donner des nouvelles. Il est bien plus simple pour lui de suivre cette actualité depuis les USA que nous en France. C'est moi qui désamorce la bombe qui s'apprête à péter.

— Sujet beaucoup moins joyeux, faut bien y venir, il est toujours en taule ?

Un blanc qui rôdait s'installe définitivement. Je laisse le temps à notre reporter pour mettre ses idées au clair. Son silence n'annonce rien de bon, je redoute une réponse qui ne me conviendrait pas.

— J'ai eu de ses nouvelles, souffle Erik, nous laissant tous bouche bée.

— Pardon ? siffle Ben entre ses dents, toujours handicapé par les séquelles des sévices de Martin.

— J'ai reçu un appel, je ne sais pas comment il est remonté à moi, prison de l'État de New York, j'ai accepté.

— Tu aurais pu nous le dire quand même ! s'emporte Nina en levant les bras au ciel.

— J'allais pas annoncer ça au téléphone quand même, se défend Rik' sans s'agacer.

— Bon, accouche, qu'on en finisse ! tenté-je de le faire poursuivre.

Il reprend un instant pour se concentrer. Si à chaque fois qu'il garde le silence c'est pour nous en sortir une pareille, je ne vais pas tenir. Tout le monde retient son souffle, un silence pesant sur nos épaules nous rappelle à chaque instant le passé.

— Il avait pris cinq ans, mais tout a mal tourné. Ça, vous le savez. Donc, deux ans de plus pour s'être mêlé à une bagarre entre deux clans.

On acquiesce tous, ce suspense commence sérieusement à me gonfler.

— Puis rebelote. Sauf que cette fois-ci, j'ai bien compris qu'il ne faisait plus que s'interposer. Il en fait partie, cumulant les peines supplémentaires.

— Qu'est-ce qu'il te voulait ? demande Nina, trop intéressée par le sujet à mon goût.

— Au départ c'était flou, j'avais du mal à comprendre le but de son

appel. Puis en creusant un peu, en posant quelques questions, il m'a avoué être dans une merde financière pas possible et ne plus pouvoir payer son avocat. Je l'ai laissé parler, sans rien dire. Ensuite, il m'a raconté sa vie en taule, et quand il a eu fini son monologue égocentrique, j'ai pris la parole. Je lui ai dit sec que je ne voulais plus jamais qu'il appelle. Premièrement c'est sûrement pas à moi d'assumer les conséquences de ses actes et, de toute façon, j'aurais trop à perdre à laisser entrer un mec comme celui qu'il est devenu dans ma vie.

— Tu y as pensé ? À lui pardonner pour l'aider ?

Coralie est intervenue en douceur, elle qui était restée en dehors de la conversation, qui ma foi ne la concerne que de loin. On sent la bienveillance qui transpire de sa voix, la malheureuse a-t-elle eu tous les détails de l'affaire ? Le regard que lui lance Ben me confirme que oui, mais je note quand même qu'elle a voulu faire le bien.

— Oui, mais rapidement j'ai compris que, même s'il s'était repenti, il n'était pas pardonnable. On avait tous confiance en lui et il nous a trahis. En plus, il n'est visiblement plus fréquentable du tout. C'est ainsi, on ne le changera plus. Puis j'ai une femme et bientôt un gosse, alors hors de question de me laisser embobiner.

Je crois qu'on est tous soulagés de ce que Rik' vient de dire. Un instant, j'ai cru que sa gentillesse lui jouait encore des mauvais tours. Au fond de moi, mes perfides sentiments tentent aussi de m'attendrir, mais dans ma mémoire est gravée à tout jamais la femme que j'aime étendue au sol, frappée de plein fouet par une balle qu'il a délibérément tirée. Jamais je n'oublierai, jamais ne le laisserai réapparaître. Loin des yeux, loin des problèmes. Tout ira bien tant qu'on reste loin de lui.

Plus rapidement que je ne l'aurais imaginé, aussi vite qu'il est venu sur le tapis, le sujet est balayé. Comme si chacun avait fait une pause dans la stabilité de sa vie pour avoir des potins, puis une fois acquis, pouvait reprendre son chemin. Nina se dresse sur ses jambes, brandit une coupe à moitié vide et s'exclame.

— À ce que nous sommes devenus, à ces pages tournées que l'on ne souhaite plus jamais lire, à l'avenir, à vous qui êtes ma famille. Où en serait ma vie si je n'avais jamais croisé la route de ce groupe de rock au chanteur arrogant ? Aurais-je tenu le coup sans vous ? Je ne veux même pas le savoir. Que tout reste ainsi, serein et calme. Je vous aime.

Nous nous levons dans un même élan pour faire tinter nos verres. Je suis ému des mots de ma femme. Elle est si belle, si heureuse, épanouie comme jamais. Je suis reconnaissant pour tout, mais surtout de l'avoir elle.

Ne tarde pas à rappliquer mon mini moi, guitare à la main, tapant du pied pour nous voir jouer un morceau. Arthur tend avec gentillesse son instrument à Ben et je descends au studio trouver une basse qui traîne dans un coin pour Erik. On se met d'accord avec Nina et Robin pour une chanson. Alors qu'on s'apprête à commencer, j'arrête tout le monde d'un geste de la main. Ça râle à tout va, mais je sens qu'il va manquer quelque chose. Je me dirige vers le piano à queue qui trône dans le salon et invite tout le monde à se mettre autour. Je lève le capot et effleure les touches des doigts. Ils trouvent tout de suite le chemin pour jouer *Boulevard of Broken Dreams* de *Green Day*. Une version acoustique qu'on a déjà jouée, d'une douceur incroyable à travers le boulevard de notre rêve brisé, mais dont on garde tellement de bons souvenirs. Au fil des notes et de nos voix à l'unisson, ma mémoire travaille à faire se bousculer des fragments heureux du passé.

Je ne changerais rien. Si c'était à refaire, tout se passerait ainsi pour arriver à une fin aussi heureuse.

REMERCIEMENTS

Nous y voilà ! Cette saga prend fin et j'ai le cœur serré de quitter mes deux héros.

Nina, Aaron, merci de m'avoir guidée à travers ce roman épique et tellement rock'n'roll ! Oui, je remercie mes personnages fictifs, mais je les aime d'amour.

On peut commencer par dire un immense, géant, titanesque merci à mon chéri, deuxième fois que je te remercie et ce n'est pas encore assez. Quand tu me demandes trois fois par jour si j'ai écrit et si j'ai avancé... Bah, j'ai fini mon amour ! J'ai bouclé deux romans et j'ai tant de projets en tête que tu n'as pas fini de me voir des heures durant devant l'ordinateur à me torturer l'esprit, à râler. Tu vas encore supporter mes humeurs changeantes à cause des problèmes de mes personnages et de la difficulté que c'est d'écrire. Tu es mon plus grand soutien, indéfectible et solide. Je t'aime !

Merci à mon papa, ma maman, pour avoir cru une fois de plus en moi. Surpris de me voir me replonger pour un deuxième tome, heureux de me voir réaliser mon rêve. Quoi de plus beau que de vous voir tenir entre vos mains le fruit de mon travail et de sourire face aux répliques sanglantes d'Aaron. Quoi de plus émouvant pour moi que de vous voir garder les articles de journaux où j'apparais, de suivre mes réseaux pour être au courant de tout sur tout. Vous êtes les piliers indestructibles de ma vie. Merci d'avoir fait de moi la personne que je suis.

Ce roman ne serait pas ce qu'il est sans Coralie. Ma Koko, ma petite biche, un soutien si fort tout au long de ce deuxième roman. Une bêta lectrice investie, ma plus grande aide. Tu sais à quel point ce tome 2 fut une épreuve, mais tu m'as soutenue chaque jour un peu plus fort. Tu es ma plus belle rencontre, une amitié dont je savoure l'existence jour après jour en espérant qu'elle ne s'arrête jamais. Tu es bien plus qu'une bêta, qu'une rencontre ou qu'une connaissance, tu es mon amie fidèle et aimante. Merci la vie pour ce cadeau, une bulle d'oxygène à travers cette difficile année 2019. J'ai tellement hâte de te rencontrer ma Koko, je voudrais que le temps se presse

ou que les kilomètres s'effacent pour vivre des moments de pure folie et de rires intenses avec toi ! Bon c'est déjà le cas pendant nos longues... Longues conversations visio ! C'est bon, j'ai fini et surtout limité ma déclaration chamallow, on-y-va-mollo sur le sentimental ! Je suis sensible merde !

Je veux forcément faire un grand merci à mon éditrice, Pauline. Pour sa patience et son investissement incroyable. Toujours présente pour me guider et me pousser à faire mieux. Merci d'avoir cru en ces deux romans, merci d'avoir cru en moi et ma plume parfois si farfelue ! C'est un plaisir de travailler avec toi et d'avoir pu intégrer Cherry Publishing, une famille d'auteurs incroyables.

Et il y a vous, mes lecteurs. Vos avis ont été pour moi le moteur principal ! Vous avez râlé en voyant ce mot fin apposé au premier roman. Mais désolée, j'avais pas prévu d'en écrire un deuxième ! Je voulais vous laisser là, avec une fin ouverte qui vous torturait l'esprit. Mais je ne suis pas si sadique, j'ai pris mon temps et voilà, vous avez obtenu cette suite, bande de petits chenapans ! Merci pour vos retours, vos messages, vos cœurs posés sur mon roman. J'avance chaque jour dans mon métier d'auteure grâce à vous, pour vous, avec vous. Passant de la jeune femme qui écrit dans son coin à ce que je suis aujourd'hui. Une femme épanouie qui partage avec ses lecteurs. Merci, Merci, Merci !

Une chose est certaine, je ne mets pas le mot fin à l'aventure d'auteure.
Suite à suivre ...

Vous avez aimé Seul Au Sommet – Tome 2 ?



Laissez 5 étoiles et un joli commentaire pour motiver d'autres lecteurs !

Vous n'avez pas aimé ?



Écrivez-nous pour nous proposer le scénario que vous rêveriez de lire !

<https://cherry-publishing.com/contact>

Pour recevoir un roman gratuit, inscrivez-vous à notre Newsletter !

<https://mailchi.mp/cherry-publishing/newsletter>